

Froid brûlant

Estep, Jennifer

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The book cover features a woman with long, dark, wavy hair, wearing a dark, possibly leather, jacket. She is holding a large, glowing sword diagonally across her body. The background is dark and atmospheric, with some light rays or energy emanating from behind her. The title 'BLACK BLADE' is prominently displayed in the center, and the author's name 'JENNIFER ESTEP' is at the top.

JENNIFER ESTEP

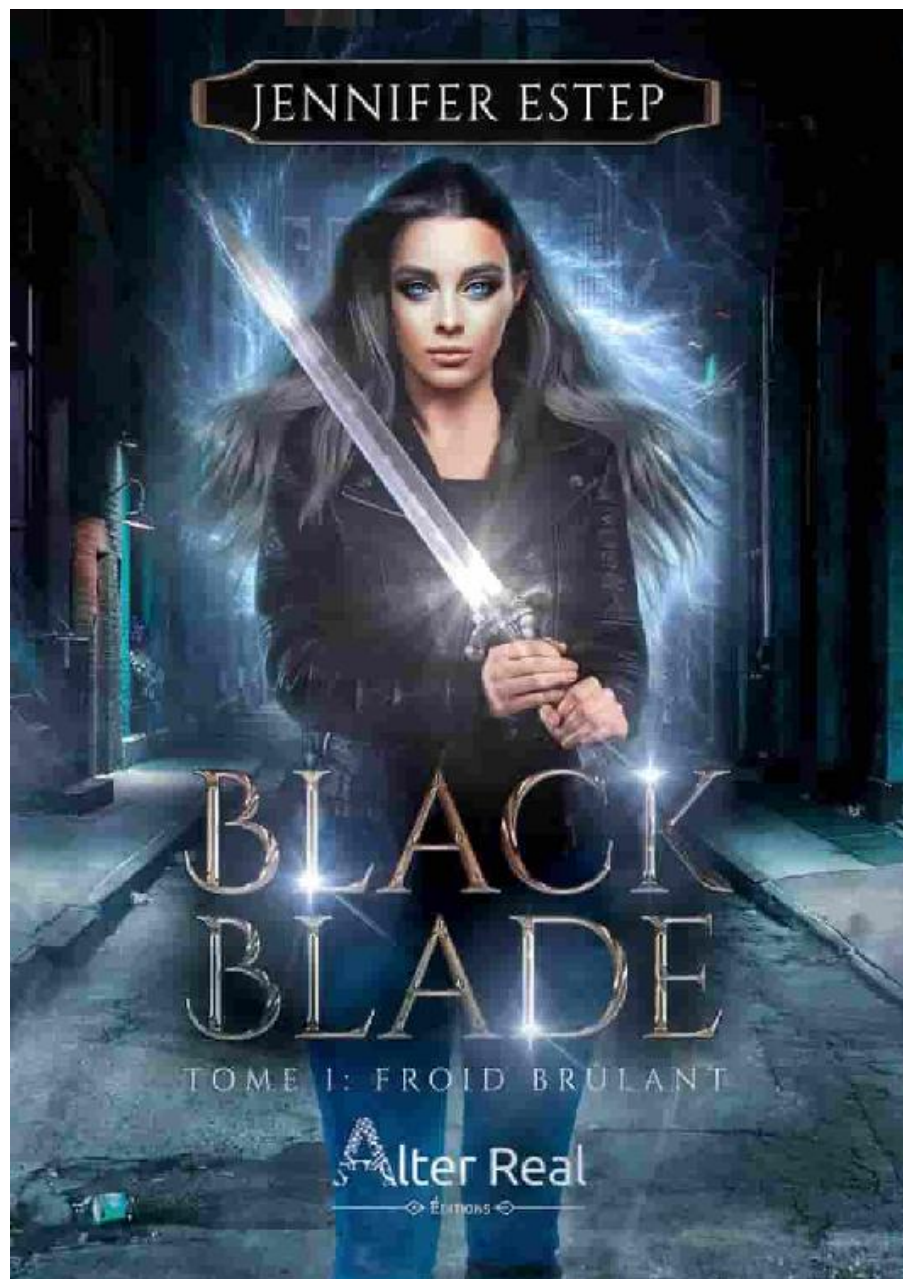
BLACK BLADE

VOLUME I: HIDE THE BLADE

Alter Real

- Black Blade
- Tome 1 : Froid brûlant
- Jennifer Estep
- Remerciements
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29

- Chapitre 30
- Bonus



Black Blade

Tome 1 : Froid brûlant

Jennifer Estep

Black Blade

Tome 1 : Froid brûlant

Jennifer Estep

Traduction : Annabelle Blangier

Directrice de collection : Violaine Georgiadis

Titre original : Cold Burn of Magic

Les notes de bas de page sont le fait du traducteur et de l'éditeur

Tous droits réservés. Cet ouvrage ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright © Jennifer Estep
Copyright France © Éditions Alter Real 2021

www.editions-alter-real.com

Illustration : Hannah Sternjakob

ISBN papier : 978-2-37812-417-5

ISBN numérique : 978-2-37812-416-8

ISSN : 2646-6899

Dépôt : septembre 2021

*Comme toujours, ce livre est dédié à ma mère, à ma
grand-mère et à Andre,
pour leur amour, leur aide, leur soutien,*

*et aussi pour leur patience infinie avec moi, pendant
que j'écrivais ce roman et en général.*

« Tout ce que devrait être l'urban fantasy »

– Jennifer L. Armentrout

N° 1 des ventes du *New York Times*

— Écoute, lâchai-je d'un ton sec. On connaît tous les deux le marché. Tu es le prince d'un gang et moi une fille qui vient de passer quatre ans dans la rue. On ne peut pas dire qu'on ait grand-chose en commun, alors ne faisons pas comme si c'était le cas. En fait, rien ne nous oblige à faire semblant d'être amis. J'ai l'impression que tu as déjà tout ce qu'il te faut de ce côté-là, avec Félix et Grant.

Devon cligna des yeux, comme s'il était surpris. Et de fait, il devait l'être, car personne n'aurait osé lui parler sur ce ton. Après tout, il était le fils de Claudia.

— Je me doute que tu n'as aucune envie d'être ici, dit-il. Et je ne peux pas t'en vouloir. Je n'ai pas besoin de garde du corps, quoi qu'en pense ma mère, et je sais qu'elle t'a plus ou moins fait chanter pour que tu acceptes ce poste. Mais j'aimerais qu'on soit amis, si possible.

Je ricanai.

— Tu es le fils de celle qui dirige l'une des Familles les plus puissantes de cette ville. Aussi, mon cher prince, tu ne peux pas avoir d'amis. Pas vraiment. Tu as des alliés, tu as des ennemis, et tu es entouré de gens qui veulent ta mort. C'est tout. Je ne serai jamais ton amie.

Remerciements

Tous les auteurs vous diront qu'ils ne seraient pas arrivés au bout de leur livre sans le travail de beaucoup de gens. Je ne citerai ici que quelques-uns de ceux qui m'ont aidée à donner vie à Lila Merriweather et au monde de Cloudburst Falls :

Je remercie mon agent, Annelise Robey, pour ses précieux conseils.

Merci à mon éditrice, Alicia Condon, pour son œil éditorial aiguisé et ses pertinentes suggestions, qui améliorent toujours mes romans.

Je remercie les membres de Kensington qui ont participé à ce projet, et en particulier Alexandra Nicolajsen et Vida Engstrand pour leur travail de promotion. Merci aussi à Justin Willis.

Et enfin, merci à tous les lecteurs qui lisent ces mots. C'est pour vous divertir que j'écris, et c'est toujours un honneur et un privilège. J'espère que vous prendrez autant de plaisir à suivre les aventures de Lila que j'en ai eu à les imaginer.

Bonne lecture !

Chapitre 1

Les mauvaises nouvelles vont toujours par trois. La loi des trois fautes¹. Les trois ours de Boucle D'Or. Les trois gardes armés d'épées qui me pourchassaient à cet instant.

— Reviens ici, sale voleuse ! s'écria l'un d'eux.

Son appel résonna par-dessus les toits sombres.

Je me contentai d'accélérer, le sourire aux lèvres.

Trente minutes plus tôt, je m'étais introduite dans un appartement somptueux, mais à peine protégé, celui du riche comptable d'une Famille. Il venait d'acheter un collier de rubis pour sa petite amie et bien sûr, sa femme n'avait pas apprécié.

À la demande et aux frais de cette épouse bafouée, on m'avait donc chargée de subtiliser ledit collier. Ça avait été un jeu d'enfant d'escalader la gouttière jusqu'au deuxième étage de l'appartement, de grimper sur un balcon et de crocheter une porte donnant sur un bureau pour m'introduire à l'intérieur. Je n'avais même pas eu besoin de forcer le coffre-fort, parce que j'avais découvert le collier dans un étui en velours noir posé sur le bureau du comptable, avec le couvercle grand ouvert. Avant de le refermer et de le fourrer dans mon long imperméable bleu-saphir, j'avais pris le temps d'admirer l'éclat des rubis.

Puis j'avais fouillé tout le bureau pour voir s'il n'y avait rien d'autre à voler.

J'avais été surprise, et plutôt ravie, de tomber sur une paire de boutons de manchette en diamants rangés dans un autre étui au fond d'un tiroir. Les diamants n'étaient pas aussi gros et impressionnants que les rubis, mais ils avaient fini dans ma poche, ainsi qu'un stylo-plume en or, un coupe-papier en argent et un presse-papier en cristal.

La routine, en somme. Des objets comme ceux-là, j'en volais depuis longtemps, et je n'avais même pas dix-sept ans. Ce cambriolage avait été plus facile que la plupart des boulots que Mo m'avait confiés ces derniers temps.

On pouvait dire que j'étais une sorte de Robin des Bois des temps modernes, qui volait allégrement aux riches. Sauf que je ne distribuais pas mon butin aux pauvres. Seules trois personnes comptaient en ce monde à mes yeux : moi, moi, et encore moi. Disons quatre, si j'étais dans un bon jour et que j'avais envie d'inclure Mo dans ma liste. Mais

bon, Mo pouvait se débrouiller seul, et en ce qui me concernait, c'était déjà bien suffisant d'avoir ma propre bouche à nourrir.

Après m'être assurée que mon butin était à l'abri dans les poches de mon manteau, j'avais scruté du regard le reste du bureau. Mais les vases et autres babioles étaient trop volumineux et encombrants pour que je les emporte ; quant aux meubles, ils étaient trop gros et trop lourds.

Satisfaite de ma prise, je m'apprêtais à partir quand un garde venu récupérer le collier pour son patron était entré dans la pièce.

Il avait aussitôt appelé ses collègues qui avaient fait irruption dans le bureau en brandissant leurs épées. J'avais effectué une retraite précipitée par une porte latérale, grimpé un escalier, puis j'étais sortie sur le toit de l'appartement avant de sauter sur celui de la maison voisine... puis sur celui de la suivante... et de la suivante...

Trois minutes plus tard, je courais encore sur les toits des immeubles les plus chics de Cloudburst Falls, en Virginie-Occidentale. Les gardes étaient plus difficiles à semer que je ne l'aurais cru, mais j'avais un plan pour régler le problème.

J'avais toujours un plan.

Comme j'approchais du bord du toit, j'accélérai l'allure afin de me préparer à sauter sur le suivant. Par chance, les immeubles de cette partie de la ville étaient très proches et avaient des toits plats et carrés, la plupart aménagés en jardins, avec parfois des volières. C'était d'ailleurs le cas de celui sur lequel je me trouvais et les roses frémirent quand je les dépassai en courant ; quelques pétales tourbillonnèrent dans l'air humide et les colombes roucoulèrent d'un ton mélancolique pour me faire savoir que j'avais perturbé leur sommeil.

Il n'y avait qu'un petit écart entre les constructions, un mètre environ, et je n'eus aucun mal à le franchir. Mes pieds battirent dans le vide, puis j'atterris avec un dérapage contrôlé qui mit mes baskets à rude épreuve.

Emportée par mon élan, je trébuchai en avant. Les longs pans de mon manteau flottèrent derrière moi. Dès que j'eus repris mon équilibre, je repartis de plus belle et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Il était plus de dix heures du soir et des nuages d'orage assombrissaient le ciel, mais grâce à mon pouvoir de vision, je voyais les trois gardes qui me pourchassaient aussi bien qu'en plein jour. Ils ressemblaient à des humains normaux, et je n'arrivais pas à déterminer s'il s'agissait de bons vieux mortels, appelés aussi péquenauds, ou bien de magicks comme moi, êtres bien plus complexes et intéressants.

Les gardes ne se servaient pas de magie contre moi, signe qu'ils n'avaient pas le moindre pouvoir. Sinon, ils ne se seraient pas gênés

pour m'envoyer des éclairs, des tessons de glace ou même des boules de feu. Dommage, ça m'aurait facilité la tâche.

Parce que j'avais un autre pouvoir magique, assez inhabituel.

Hélas, il m'était impossible de le déclencher pour l'instant, et mes poursuivants venaient de sauter sur mon toit. Je m'empressai de le quitter en bondissant sur le suivant. Lequel se trouvait être aussi le dernier de ce pâté de maisons. Pour atteindre celui d'après, il fallait donc sauter par-dessus une rue, c'est-à-dire franchir trente mètres. Impossible. Il n'y avait pas d'escalier de secours, juste une gouttière branlante en métal qui courait le long de l'immeuble.

Mais tout ça, je le savais déjà, puisque j'avais effectué des repérages dans le quartier plus tôt dans la soirée. En fait, c'était même la raison pour laquelle j'avais choisi de m'enfuir dans cette direction.

J'enfonçai les mains dans mes poches et fouillai parmi les objets qui s'y trouvaient : l'étui du collier et tout ce que j'avais volé, mon téléphone, quelques pièces, une moitié de barre chocolatée que j'avais entamée pendant que je surveillais la maison du comptable. Enfin, mes doigts se refermèrent sur une matière souple et métallique : deux gants en maille de fer argentée que je sortis aussitôt pour les enfiler.

Les gardes se rapprochaient de plus en plus. Avec leurs grandes jambes, il était facile pour eux de passer d'un toit à l'autre. Je me tournai pour leur faire face et ils ralentirent le pas, le sourire aux lèvres. Ils venaient de comprendre que ce toit était mon terminus.

L'un d'eux s'avança. Ses yeux verts brillaient comme ceux d'un troll des forêts dans la pénombre, et ses cheveux noirs étaient coupés si court qu'il avait l'air de porter une calotte sombre.

— Donne-nous le collier, et on te laissera la vie sauve, grogna-t-il. Sinon...

Il dessina un arc de cercle avec son épée, à hauteur de mon cou.

— Vous me couperez la tête ? murmurai-je. Ça fait cliché.

Il haussa les épaules.

Je portai une main à ma taille, près de l'épée attachée à ma ceinture. J'envisageai de tirer l'arme de son fourreau en cuir noir, de la lever en position d'attaque et de charger, puis décidai de m'abstenir. Pas question de me fatiguer à combattre trois gardes, pas pour la somme dérisoire que me payait Mo.

— Allez, grommela-t-il. Je n'aime pas découper les petites filles, mais ce ne serait pas la première fois.

Je ne pris pas le « petite fille » pour une intention délibérée de m'insulter, après tout, il paraissait avoir au moins cinquante ans.

Je poussai donc un soupir et me tassai sur moi-même, dans une attitude de vaincue. Puis je plongeai la main dans la poche de mon manteau, en tirai l'étui de velours noir et l'élevai de manière à ce que le chef des gardes puisse le voir. Il n'avait pas une aussi bonne vue que

moi, car il ne possédait pas de pouvoir de vision, mais il reconnut l'écrin.

— C'est ce collier que vous voulez ?

Il hocha la tête, fit un pas en avant, et tendit la main.

Je souris et remis l'objet dans ma poche.

— Tout bien réfléchi, je crois que je vais le garder. À plus tard, les gars.

Je grimpai sur le rebord du toit, m'accrochai à la gouttière et fis un pas dans le trou noir du vide.

Le métal humide glissa entre mes doigts à la vitesse de l'éclair. Il m'aurait râpé la chair jusqu'à l'os si je n'avais pas porté mes gants. Le vent fouettait mes cheveux noirs et quelques mèches s'échappèrent de ma queue de cheval. Cette sensation de chute libre était plus qu'enivrante et je laissai échapper un petit rire joyeux. Au dernier moment, je serrai la gouttière plus fort, jusqu'à entendre crisser le métal. Mais la manœuvre ralentit ma descente. Un peu de fumée s'éleva même de mes gants.

Cinq secondes plus tard, mes baskets touchaient le trottoir. Je lâchai la gouttière, reculai d'un pas et levai les yeux.

Les gardes s'étaient penchés par-dessus le rebord du toit et m'observaient, bouche bée. L'un d'eux attrapa la gouttière, comme pour me suivre, mais dans sa précipitation il ne réussit qu'à détacher du bâtiment un gros morceau qui lui resta dans la main. Le reste ne tarda pas à suivre et la gouttière alla s'écraser au sol dans un affreux cliquetis, tandis que des éclats rouillés s'éparpillaient dans les airs. Je m'étais trompée, mes poursuivants n'étaient pas des péquenauds. Ce garde, en tout cas, était un magick et possédait un pouvoir magique de force. Il se tourna vers son chef, un air dépité sur le visage, et lui tendit le morceau de gouttière. Pour toute réponse, celui-ci lui asséna un violent coup sur la tête avec le pommeau de son épée, ce qui dut l'assommer, car il disparut de ma vue, comme s'il était tombé. Le chef possédait donc un pouvoir de force. Le troisième garde scruta le trottoir, envisageant sans doute de sauter dans le vide, mais le toit était à plus de dix-huit mètres du sol. Il n'avait aucune chance de survivre à cette chute, à moins de posséder un pouvoir de guérison. Et même dans ce cas, il aurait pris un gros risque. Il dut décider que ça ne valait pas la peine de se briser les os pour un collier, car il s'écarta du rebord, comme je l'avais espéré.

Quand il comprit qu'ils ne m'attraperaient plus, le chef hurla de rage et brandit son épée au-dessus de sa tête, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Je lui adressai un salut moqueur, puis m'éloignai d'un pas tranquille sur le trottoir, les mains dans les poches de mon manteau, en sifflotant un air joyeux.

La routine.

Malgré l'heure tardive, les rues pavées de Cloudburst Falls n'étaient pas désertes.

Loin de là.

Les lumières des boutiques, des hôtels et des restaurants se déversaient à l'extérieur en un halo doré qui chassait les ombres des allées attenantes, et peut-être aussi les créatures qui y vivaient. Des mortels et des magicks de diverses tailles, âges et ethnies, circulaient en nombre le long des trottoirs pour admirer les vitrines décorées de châteaux, d'épées et de toutes sortes d'objets en rapport avec le thème de la magie. Dans l'un des restaurants, les clients mangeaient au comptoir pendant que des pixies ailés d'à peine quinze centimètres voletaient dans les airs, des assiettes fumantes de rôti et de purée en équilibre sur leurs petites têtes.

Les clients avaient tous l'apparence de simples mortels, mais il était tout de même facile de repérer les magicks : ils ne s'intéressaient qu'à leurs cheeseburgers, leurs milk-shakes et leurs frites, tandis que les mortels laissaient leur nourriture refroidir, trop occupés à suivre avec admiration le manège des pixies qui se déplaçaient à toute vitesse pour piocher dans leur sandwich au thon, leur croque-monsieur ou leur sandwich club. Les péquenauds, tel était le surnom moqueur que la plupart des magicks donnaient aux humains, à juste titre.

Je m'arrêtai devant un passage piéton et observai la circulation. Il y avait surtout des voitures immatriculées dans d'autres États et des bus touristiques, ainsi que quelques magicks à vélo qui se servaient de leur pouvoir de force ou de vitesse pour pédaler plus aisément ou plus vite. Ils tiraient derrière eux des calèches ultra kitsch transportant des couples d'amoureux. Au niveau du terre-plein central, dans le parterre de fleurs, on avait planté une pancarte sur laquelle était gravé en relief un château blanc. Celui-ci était souligné d'un slogan tracé dans des caractères stylisés et qui vantait les mérites de Cloudburst Falls, « l'endroit le plus magique d'Amérique », une ville touristique où « les contes de fées devenaient réalité ».

Je ne pus retenir un ricanement. Ouais, les contes de fées étaient bien réels dans cette ville ; tout comme les monstres qui allaient avec. Des monstres avides de sang, toujours prêts à planter leurs dents et leurs griffes dans la chair de leurs victimes, qu'il s'agisse de mortels, de magicks ou d'autres créatures.

Pendant que j'attendais que le feu passe au rouge, je levai les yeux vers le mont Cloudburst, dont le sommet accidenté surplombait la ville. Des nuages blancs en masquaient la cime, conséquence de l'épais brouillard de brume produit par les douzaines de cascades qui dévalaient ses pentes. Cette brume s'enroulait autour du sommet comme de la crème fouettée autour d'un *sundae*, mais les touristes

venaient surtout pour la montagne, les cascades et la vue imprenable depuis là-haut.

Ainsi que pour les monstres.

De nombreuses agences de voyages organisaient des excursions dans les forêts alentour et tout en haut de la montagne, afin de permettre aux touristes d'observer les monstres dans leur habitat naturel ; une sorte de safari africain, mais version sud des États-Unis. Ceux que le plein air et l'aventure ne tentaient pas vraiment pouvaient rester en ville et s'extasier en toute sécurité, en poussant des « ooh » et des « aah » devant les monstres des parcs ou des fermes pédagogiques, en plus de profiter du décor renaissance plutôt kitsch de Cloudburst Falls.

Sous la ligne des nuages, à flanc de montagne, se succédaient des manoirs de pierres blanches, grises et noires, éclairés de l'intérieur par des lumières argentées qui scintillaient comme des étoiles. Durant la journée, j'aurais pu distinguer les drapeaux décorés de symboles qui surmontaient leurs tours, mais à cette heure, les drapeaux n'étaient que des taches indistinctes dans le ciel nocturne. Mais je savais que leurs couleurs et leurs blasons représentaient les Familles, ou gangs, qui constituaient la structure du pouvoir en ces lieux ; pouvoir auquel se soumettaient la plupart des magicks.

Deux Familles régnaient sur toutes les autres : les Sinclair et les Draconi. Leurs manoirs étaient les plus grands, les plus impressionnants et les plus hauts sur la montagne. Celui des Sinclair se situait sur le versant ouest, et celui des Draconi sur le versant est. Les autres Familles étaient en dessous, au sens propre.

Et moi aussi. Même si les Sinclair, les Draconi, et les constantes querelles qui les opposaient ne m'inspiraient pas plus de respect que tout le reste... On ne pouvait pas faire un boulot comme le mien en suivant les règles. Et encore moins se soucier de déplaire en les enfreignant.

Mais je préférais garder profil bas, pour tout un tas de raisons, et ça signifiait ne jamais voler aux Familles. En tout cas, aucun de leurs membres les plus éminents. Leurs employés, par contre, comme le comptable que j'avais cambriolé ce soir, étaient des cibles acceptables.

Me tenir à l'écart des Familles était la seule règle que je m'imposais. Et puis, il y avait bien assez de riches à voler en ville, sans parler de tous ces touristes qui ne s'apercevaient de la disparition de leur portefeuille, de leur appareil photo et de leur téléphone qu'une fois rentrés à l'hôtel.

Mais Mo grimpait parfois la montagne pour revendre ses nombreux biens mal acquis aux Familles qui daignaient lui ouvrir leur porte. Je refermai les doigts autour de l'étui dans ma poche. À qui allait-il refourguer le collier de rubis ? Sans doute à un riche crétin, un

membre d'une Famille qui avait un cadeau à faire... ou un pot-de-vin à offrir. Le feu passa au rouge et je traversai la rue, en balayant de mon esprit les Sinclair et les Draconi.

Plus je progressais vers l'ouest, moins il y avait de voitures et de piétons dans les rues. Le paysage urbain était plus terne et tout semblait moins lustré, moins magique. Les commerces animés disparurent, remplacés par des rangées de maisons vétustes. Qualifier cet endroit de quartier défavorisé aurait été un euphémisme... Des allumettes collées ensemble auraient été plus solides que la plupart des bâtiments. Presque toutes les maisons que je dépassais arboraient des marches en ciment fendues, des porches en bois affaissés, ou des toits criblés de trous, comme si quelque chose était passé par là pour mordre dans la tôle plate et rouillée et en emporter des morceaux.

C'était d'ailleurs peut-être ce qui s'était passé.

En plus des mortels et des magicks, la population était composée d'un troisième groupe, moins nombreux que les deux autres : les monstres. Il n'était pas rare d'en croiser dans cette partie de la ville. Les maisons délabrées, les commerces désertés et les entrepôts abandonnés étaient leurs repaires. Ils attendaient, tapis et recroquevillés dans l'ombre, qu'un malheureux touriste perdu s'aventure dans le coin.

Comme la rue était déserte, je jugeai prudent de sortir mon épée et dardai mes yeux bleus de droite à gauche pour scruter la pénombre ; de nombreux lampadaires ne fonctionnaient pas, il faisait donc plutôt sombre. Mais les flaques et taches de ténèbres ne me dérangeaient pas. Grâce à mon pouvoir de vision, j'y voyais comme en plein jour, même s'il faisait noir comme dans un four.

Toujours en vertu de l'importance du chiffre trois, les pouvoirs magiques des magicks se divisaient en trois grandes catégories : la force, la vitesse et les sens. Ces derniers incluaient la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le toucher. Ensuite, il y avait des variantes, car un pouvoir s'exprimait différemment selon les individus. Ça pouvait être la capacité à soulever une voiture d'une seule main, de réagir plus vite qu'un serpent qui attaque, ou d'entendre une pièce toucher le sol à trente mètres de distance. Certains pouvaient même tenir des boules de feu, des éclairs ou des nuages empoisonnés dans la paume de leurs mains. Ceux-là ne se gênaient pas pour montrer leurs talents, afin que tout le monde sache de quoi ils étaient capables ; et comme ils pouvaient être dangereux.

Il existait trois niveaux de pouvoir, mineur, modéré et majeur, selon la puissance de votre don et les exploits qu'il vous permettait d'accomplir. La plupart des gens appartenaient aux catégories mineures ou modérées, mais certains pouvoirs étaient d'office considérés comme majeurs parce qu'ils étaient très rares, très

puissants, ou les deux.

En réalité, les magicks étaient capables d'accomplir des prouesses impressionnantes, mais limitées, tout comme les artistes de cirque. Un cirque où l'on pourrait voir des femmes à la force impressionnante, des hommes rapides comme l'éclair, des contorsionnistes capables de se plier pour prendre des positions incroyables, des mentalistes qui créeraient des illusions d'un geste de la main, des transformistes qui changeraient d'apparence rien que par la pensée. Et dans ce cirque, il y aurait des monstres à dompter, au lieu de lions et de tigres. Charmant !

La vue, ou vision, était un pouvoir assez commun, comme tous les dons en rapport avec les sens, mais c'était l'un des plus pratiques. En tout cas, plus intéressant que l'odorat. L'odeur nauséabonde des sacs poubelle empilés au coin de la rue me faisait déjà plisser le nez de dégoût. Amplifiée par un pouvoir magique, cette puanteur aurait été insupportable.

Je laissai les rangées de maisons derrière moi et m'avançai sur un pont de pierres grises qui enjambait la rivière Sang de Fer. Quelqu'un avait gravé trois X sur la petite colonne qui bordait le côté droit du pont. Un avertissement limpide. Il y avait un monstre ici.

Je m'immobilisai au milieu du pont, avant la limite qui m'aurait située dans la deuxième moitié. Là, je me penchai par-dessus la rambarde pour écouter, mais je ne vis et n'entendis rien, à part le doux clapotis de la rivière qui coulait au-dessous. Pas de cliquetis métallique contre la pierre, pas de pattes griffues progressant sur les rochers dans ma direction, pas de monstre se léchant les babines à l'idée de planter ses dents dans ma chair. Soit le lochness qui vivait sous le pont se baladait le long de la rive comme le poulpe noir et démesuré auquel il ressemblait, soit il était déjà en train de croquer son repas pour la nuit.

Je songeai à terminer la traversée du pont sans payer le droit de passage habituel, mais mieux valait ne pas prendre ce risque. Et puis, ça n'aurait pas été correct. Ma mère avait toujours été très stricte à propos des droits de passage, des traditions, du respect que l'on devait à toutes les créatures (mortels, magicks et monstres). Surtout à celles qui ne faisaient de vous qu'une bouchée si l'envie leur en prenait.

Je fouillai donc mes poches et y récupérai les trois pièces de vingt-cinq cents réglementaires. Je les déposai sur une pierre lisse et usée qui se trouvait au milieu du pont, sur le côté droit, elle aussi marquée de trois X.

Ce n'était pas cher payé pour un passage, si vous vouliez mon avis, surtout compte tenu des prix scandaleux que les touristes et nous autres locaux payions pour absolument tout en ville. J'aurais pu donner au monstre le billet de cinq dollars chiffonné au fond de ma

poche, mais ce lochness préférait la petite monnaie, allez savoir pourquoi. Peut-être parce que les pièces étincelaient, rondes et parfaites, tels de petits cercles d'argent. Par ailleurs, je n'avais aucune idée de ce que cette créature faisait des pièces. Peut-être qu'elle les emportait dans un repaire caché, à moins qu'elle ne les ajoute au nid de pièces qui lui servait de lit, comme les dragons avec l'or, les pierres précieuses et les trésors évoqués dans les contes de fées.

Le lochness n'était pas le seul monstre en ville et chaque espèce réclamait un tribut différent pour vous laisser passer sans encombre. De petites choses, le plus souvent une mèche de cheveux, une goutte de sang ou même une barre chocolatée. Ce dernier présent était réservé aux trolls des forêts qui adoraient se gaver de sucreries. Mais si quelques pièces ou une barre chocolatée suffisaient à dissuader ces créatures de m'attaquer, de me tuer et de me manger, ça valait la peine de se montrer aimable et de jouer le jeu.

Mon tribut payé, je me détournai et fis mes premiers pas sur l'autre moitié du pont...

Cling. Cling. Cling.

Je ralentis le rythme, mais resserrai ma prise autour de mon épée, en luttant contre l'envie de regarder par-dessus mon épaule pour voir qui ou quoi avait récupéré mes pièces sur la pierre marquant le milieu du pont.

Mais parfois, mieux valait ne pas voir.

1 La loi dite « des trois fautes » (« three strikes law ») est une loi en vigueur aux États-Unis qui permet aux juges de prononcer une peine de prison à perpétuité à l'encontre d'un prévenu condamné pour la troisième fois.

Chapitre 2

Dix minutes plus tard, je quittai la rue et m'approchai d'un bâtiment en briques qui prenait tout un pâté de maisons. Une pancarte défraîchie sur la pelouse indiquait « Bibliothèque de Cloudburst Falls – aile ouest ». Le logo n'était pas un beau château, mais une pile de livres en désordre. Comme tout le reste dans ce quartier, la pancarte et la bibliothèque étaient en assez mauvais état.

Je remis mon épée dans son fourreau, puis levai un bras pour tirer une paire de baguettes de ma queue de cheval. Elles ressemblaient à deux bâtons fins, laqués de noir, de ceux que les femmes plantent dans leurs cheveux ; mais il suffisait de faire pivoter le bois pour révéler les crochets dissimulés à l'intérieur. Je m'en servis pour ouvrir l'une des portes latérales et me glissai à l'intérieur du bâtiment. Il faisait sombre, mais ça ne me dérangeait pas. Même sans ma vision, j'aurais été capable de me déplacer à travers les rayons. Quand j'étais enfant, durant l'été, ma mère m'amenait ici tous les samedis. J'avais eu le temps de mémoriser chaque centimètre carré de la bibliothèque, les chaises et tables miniatures de la section enfants, les graffitis gravés sur les étagères des livres pour jeunes adultes, le comptoir de la réception avec ses ordinateurs obsolètes.

Je traversai les allées jusqu'à arriver devant une porte qui donnait sur un local de stockage. Ce local comportait une étagère chargée de serviettes en papier et de fournitures de nettoyage, ainsi que des cartons de livres qu'on avait retirés du prêt et mis au rebut. Je passai devant les cartons pour me rendre au fond de la salle où se trouvait une autre porte.

Je la crochetai elle aussi, puis la refermai et la verrouillai derrière moi. La pièce dans laquelle je venais de pénétrer se trouvait au cœur de la bibliothèque, si bien qu'aucune lumière n'y pénétrait. Je traversai un petit couloir rempli d'autres cartons de livres abandonnés, descendis une volée de marches et me retrouvai au sous-sol.

Là, je retirai mes gants et m'avançai vers une table disposée dans un coin. J'effleurai la lampe tactile que Mo m'avait offerte quand je m'étais installée ici, environ quatre ans plus tôt. Une douce lueur blanche se répandit dans le sous-sol, révélant un mini-frigo, deux valises cabossées remplies de vêtements, une autre valise pleine d'armes et une étagère de métal chargée de livres, de photos et autres

souvenirs. Il y avait aussi un petit lit de camp contre un mur. Les draps en flanelle bleue étaient en désordre, je n'avais pas pris la peine de faire mon lit avant de partir ce matin.

Enfin chez moi !

Je défis la ceinture de cuir noir auquel était attaché le fourreau de mon épée et posai le tout à côté du lit de camp. Ensuite, j'ôtai mon manteau et le lançai sur les draps. Enfin, je sortis mon téléphone et écrivis à Mo.

[Je l'ai. Je suis chez moi.]

Le téléphone émit un bip moins d'une minute plus tard, comme si Mo avait attendu ce message lui annonçant que j'étais rentrée saine et sauve. Je ricanai. Il avait surtout attendu le message lui annonçant que j'avais récupéré ce qu'il voulait. Pour s'assurer que j'étais rentrée, il avait une application débile qui lui permettait de localiser mon téléphone.

[Bien. On se voit demain. Après tes cours !]

Je levai les yeux au ciel. Pour une raison incompréhensible, Mo croyait que le simple fait de m'envoyer au lycée allait compenser l'influence néfaste de mes activités nocturnes de pillage et de larcins. *C'est ça.*

Je branchai mon téléphone pour le recharger. Puis je pris l'étui de velours noir dans la poche de mon manteau, l'ouvris et en sortis le collier.

— Prends-en de la graine, Robin des Bois, murmurai-je. Lila Merriweather a encore frappé.

J'admirai l'éclat flamboyant des rubis, et tins le collier devant une photo encadrée posée sur la table de chevet, près de mon lit de camp. Une femme aux cheveux noirs et aux yeux bleu foncé, tout comme moi, me rendit mon regard. Ma mère. Serena.

— Tout s'est passé comme prévu. Tu aurais dû voir leur tête ! Ces gardes n'arrivaient pas à croire que je leur avais échappé.

Je marquai une pause, comme si j'attendais une réponse, mais rien ne vint. Ma mère était morte quand j'avais treize ans, mais je parlais encore à sa photo. Oui, je savais que c'était stupide, mais ça me reconfortait. Comme si elle me regardait, de là où elle était. Comme si elle était encore un peu là.

Comme si elle n'avait pas été brutalement assassinée.

Je drapai le collier autour du cadre pour donner l'impression que ma mère portait les rubis, et allai ranger mon équipement plus loin dans le sous-sol. Je laissai mes provisions dans mon manteau, sauf la barre chocolatée que je sortis pour la manger. Puis je pris quelques pièces dans un bocal en verre et les glissai dans l'une des poches du manteau, avant de le plier et de le ranger dans une valise avec mes gants.

Comme moi, ces vêtements étaient plus que ce qu'ils paraissaient. Les gants étaient en maillage de fer, un métal fin et flexible. Le manteau était unique, lui aussi, taillé dans un tissu de soie d'araignée tissée, à la fois solide, durable et léger. Mieux encore, la soie d'araignée repoussait les taches (la poussière, la graisse, le sang et la crasse) et mon manteau n'avait jamais besoin d'être lavé.

Et il y avait l'épée, mon bien le plus précieux. La lame était forgée dans un métal spécial : le sang-fer. Mais au lieu d'être de couleur rouille, comme semblait l'indiquer son nom, elle était d'un noir terne, presque gris, qui ressemblait plus à du bois brûlé qu'à du métal. On appelait ces épées-là des lames noires, à cause de leur couleur ; et des blessures terribles qu'elles infligeaient, surtout aux magicks et aux monstres.

Les sang-fer étaient rares, aussi la plupart des armes faites de ce métal étaient incrustées d'emblèmes et de symboles familiaux, une façon de les marquer et de les rendre faciles à identifier, donc compliquées à voler et à revendre au marché noir. Sur la mienne, une étoile à cinq branches était gravée au centre du pommeau et une traînée d'étoiles filantes plus petites courait sur toute la longueur de la lame.

Mon épée, mon manteau et mes gants, c'était ce que je possédais de plus cher, mais pas à cause de leurs propriétés magiques ou de leur valeur marchande. Parce qu'ils me venaient de ma mère.

Ils lui avaient beaucoup servi, car elle était garde du corps. Quand j'étais petite, nous voyagions de ville en ville, d'un bout à l'autre du pays, selon les contrats qu'on lui proposait. La plupart du temps, elle protégeait des riches. Contre d'autres riches qui voulaient leur peau. Elle m'avait enseigné tout ce qu'elle savait sur les techniques de combat, le vol, les ouvertures de portes et autres techniques qui s'étaient révélés plus tard bien utiles à ma survie. J'avais été une bonne élève, parce qu'à l'époque, tout ce que je voulais, c'était lui ressembler.

Une partie de moi en avait toujours envie.

Je caressai du plat de la main le devant de mon manteau. La soie d'araignée était aussi fraîche et lisse qu'un rideau de pluie. Le mouvement fit scintiller l'une de mes bagues, un petit saphir en forme d'étoile à cinq branches incrusté dans un fin anneau d'argent.

Encore un objet qui avait appartenu à ma mère, l'une des rares choses qu'il me restait d'elle. Quasiment tout le reste avait disparu, détruit ou volé par des pillards, ou encore mis en gage pour payer de la nourriture, des vêtements et autres nécessités.

J'observai un instant la bague, happée par les profondeurs bleues du saphir, puis je laissai retomber ma main et repris mes corvées.

Il me fallut trente minutes pour transporter suffisamment d'eau

depuis les toilettes des femmes, situées au premier étage, jusqu'à mon sous-sol afin de remplir une baignoire en métal pour prendre un bain froid. Le sous-sol n'était pas vraiment la partie la plus chaude de la bibliothèque, aussi je claquais des dents en sortant de l'eau. Je m'empressai de me sécher et d'enfiler un pyjama.

Presque tous les soirs, je remontais à l'étage pour choisir un film d'action dans la salle multimédia. Je le regardais sur la télévision de la section enfants. *Princess Bride*, toute la saga *James Bond*, la trilogie originale *Star Wars*... Je les avais tous vus des douzaines de fois et pouvais citer par cœur les répliques cultes. C'était bête, je le savais. Mais ces films gratuits, c'était ce que je préférais dans le fait de vivre dans une bibliothèque. Tout finissait toujours bien dans les films... C'était mieux que dans la vie. En tout cas, c'était mieux que dans la mienne, où tout finissait toujours mal.

Mais ce soir-là, il était tard et j'étais fatiguée, aussi j'allai au lit sans regarder de film. Au moment d'éteindre la lumière, je levai la tête vers la photo de ma mère. Son sourire était encore plus brillant que les rubis drapés autour du cadre d'argent.

— Bonne nuit, maman, murmurai-je.

J'attendis, mais pas de réponse. Il n'y en aurait jamais.

Je poussai un soupir et du bout des doigts, j'appuyai d'un petit coup sec sur le pied de lampe. Aussitôt, le sous-sol se retrouva plongé dans les ténèbres. Puis je me recroquevillai dans mon lit de camp, remontai mes draps jusqu'au menton et tâchai de m'endormir, pour ne plus penser à quel point ma mère me manquait encore.

Malheureusement, voleuse de rubis ou pas, magick ou pas, je dus quand même me lever le lendemain matin et me traîner au lycée.

J'étais inscrite dans un lycée public de péquenauds standard, où personne ne savait rien de moi ni de mes activités nocturnes. Je doutais que quiconque connaisse mon existence, mis à part les professeurs qui étaient obligés de noter mes devoirs et d'associer un visage à mon nom. Les élèves m'ignoraient et je le leur rendais bien. Je n'avais pas besoin d'eux. Pas besoin d'amis.

Même si j'avais pris la peine de m'en faire, inviter quelqu'un dans mon squat de la bibliothèque aurait attiré l'attention sur moi, au risque d'être renvoyée en famille d'accueil. Ou pire encore, d'être enfermée en maison de correction pour violation de propriété privée, entrée par effraction, vol, et tous les autres crimes que j'avais commis.

Alors j'allais en cours, je déjeunais toute seule dans la bibliothèque du lycée et j'attendais que la journée se termine pour passer à des activités plus sérieuses : comme apporter le collier à Mo et me faire payer.

Enfin, la sonnerie de quinze heures retentit, signalant la fin de la journée de cours. À quinze heures une, j'avais quitté le bâtiment. Je

n'avais pas envie de marcher, je sautai donc dans l'un des tramways qui sillonnaient la ville à toute heure du jour et de la nuit. En plus d'être « l'endroit le plus magique d'Amérique », Cloudburst Falls était aussi un piège à touristes. Imaginez Las Vegas, mais plus au sud, avec de la vraie magie et des truands qui exerçaient leurs dons avec une violence et une efficacité pouvant entraîner la mort. Les gens venaient de tout le pays, voire du monde entier, pour acheter des bibelots bon marché et des T-shirts encore meilleur marché, manger de la nourriture grasse (comme du caramel frit) et dépenser leur argent dans les boutiques, restaurants et casinos à thème qui bordaient la Midway.

Mais ce qu'ils aimaient par-dessus tout, c'était flâner sur les trottoirs en léchant leurs infects cônes de glace et en s'émerveillant devant tout ce qu'ils voyaient, même s'ils auraient pu trouver la même chose chez eux à condition d'être plus attentifs. Il y avait des magicks partout. Des monstres aussi.

Mais selon la légende, le Mont Cloudburst recelait une bonne dose de magie, en raison de l'important gisement de sang-fer qui y avait été découvert et exploité. Certains affirmaient même qu'un pouvoir émanait de la montagne, qu'elle était comme un aimant géant. Ça expliquait pourquoi tant de magicks et de monstres s'étaient installés sur ses pentes ou dans les environs. Quoi qu'il en soit, les responsables municipaux avaient décidé de miser à fond sur la magie. Enfin, eux et les Familles. Car celles-ci recevaient une part de tout ce qui rapportait dans cette ville, y compris une part de l'argent que les touristes y laissaient.

Je m'affalai sur un siège du tramway, côté couloir. La dame assise côté fenêtre ne m'adressa pas l'ombre d'un regard. Au lieu de ça, elle leva son appareil photo pour photographier à travers la vitre le chariot métallique en forme de château d'un vendeur ambulant, comme si elle n'avait jamais vu un homme vêtu d'un manteau noir et d'un chapeau de feutre assorti, en train de faire griller des hot-dogs grâce aux flammes qui jaillissaient de ses doigts.

Je levai les yeux au ciel. Les péquenauds comme elle, j'avais du mal à les supporter. J'envisageai de lui voler son portefeuille, juste par principe, mais je me retins. Il ne devait pas contenir plus de vingt dollars, ça n'en valait pas la peine.

Trente minutes plus tard, le tramway s'arrêtait devant l'une des nombreuses places reliées à la Midway, la rue la plus fréquentée du centre-ville. Alors que les touristes ramassaient leurs sacs à main, leurs appareils photo et leurs gobelets de boisson géants, je traversais déjà l'allée pour sortir du tramway.

La rue longeait le devant de la place, tandis que les boutiques et restaurants occupaient les trois autres côtés. Des passages entre les

bâtiments menaient à la Midway ou donnaient sur la place suivante. Un parc se trouvait au milieu de la zone. Ses arbres feuillus apportaient un peu d'ombre dans la chaleur de la mi-mai. Au centre du parc, trônait une fontaine en pierre grise qui imitait le Mont Cloudburst, avec une cascade sur le côté.

Près de la fontaine, une plaque de bronze racontait l'histoire de la ville et comment les deux familles locales (les Sinclair et les Draconi) avaient commencé à guider des gens dans la montagne pour leur montrer les cascades et les monstres. D'après les premiers touristes, boire l'eau des cascades et respirer les nuages de brume qui s'élevaient guérissait tout, de la calvitie aux maux d'estomac. La vue était si spectaculaire et les monstres si effrayants que la renommée du lieu s'était accrue d'elle-même. De plus en plus de gens avaient commencé à affluer. Peu à peu, Cloudburst Falls était devenu un coin à touristes toute l'année, même si les mois d'été étaient les plus animés.

Je laissai échapper un rire dédaigneux. La plaque oubliait de mentionner la véritable histoire de la ville. À savoir que les Sinclair et les Draconi étaient deux familles de montagnards pauvres qui dirigeaient un trafic d'alcool de contrebande durant la Prohibition, avant de comprendre qu'il y avait beaucoup plus d'argent à gagner en attirant du monde en ville pour montrer les paysages et les monstres. D'après la rumeur, c'était un Sinclair qui avait ouvert le premier commerce : une bicoque au pied de la montagne où les touristes pouvaient acheter du caramel et autres sucreries. Un Draconi avait riposté avec un chariot de crème glacée. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que la ville devienne ce qu'elle était aujourd'hui. Et évidemment, les Sinclair et les Draconi se disputaient encore la plus grosse part du gâteau. Ça ressemblait plus à l'histoire des Hatfields et des McCoys, ou à celle des Capulets et des Montaigus, qu'à un conte de fées devenu réalité. Mais les responsables municipaux embellissaient le passé, comme ils embellissaient tout le reste.

J'étais en train de longer la fontaine quand un groupe de filles passa devant moi, riant et discutant. Je levai les yeux au ciel et m'immobilisai, mais ne pus éviter de heurter l'épaule d'une des filles, qui avait l'air d'avoir mon âge.

— Regarde où tu vas, grommela-t-elle.

— Et si toi, tu regardais où tu allais ? répliquai-je.

La fille s'arrêta, avant de pivoter pour me faire face. Elle était belle, avec ses longs cheveux dorés, sa peau de porcelaine et ses yeux bleu foncé qui étincelaient de colère. C'était la seule du groupe à ne pas porter une petite robe d'été, mais son short blanc et le T-shirt rouge qui laissait voir son ventre étaient d'excellente qualité.

Tout comme la lame noire accrochée à sa taille.

Les armes à feu étaient bannies depuis longtemps à Cloudburst Falls. La raison était simple : de gros gardes musclés à la mine patibulaire portant une arme à feu à la ceinture auraient fait fuir les touristes. Voilà pourquoi les Sinclair, les Draconi et les autres Familles faisaient régner la loi et l'ordre avec des épées, des dagues et tout ce qu'on pouvait imaginer en guise d'armes tranchantes et pointues. Les responsables du tourisme avaient adopté l'idée en assurant que ces armes traditionnelles contribuaient à l'atmosphère « magique » de la ville. Bien sûr...

Et puis, une arme à feu n'aurait pas servi à grand-chose contre une personne possédant le pouvoir de vitesse, capable d'éviter des balles aussi facilement que des ballons de plage. Par contre, il fallait un peu plus de magie et beaucoup plus d'entraînement pour éviter le tranchant d'une épée, surtout si la personne qui la maniait savait s'en servir.

Cette fille avait l'air de savoir quoi faire avec son épée. En fait, elle se balançait déjà d'avant en arrière sur ses pieds, prête à dégainer à tout moment.

Elle examina mon vieux sac à dos noir, mes baskets, mon pantalon cargo gris, mon T-shirt bleu dont la couleur passée prouvait qu'il avait été lavé et porté une douzaine de fois de trop ; puis son regard se fixa sur mon poignet. Je savais ce qu'elle cherchait. Un bracelet qui lui indiquerait si j'appartenais à une Famille, et si oui, à laquelle.

Elle-même en portait un au poignet droit

Il était en or. Un dragon rugissant gravé sur le métal brillant. Cheveux blonds, lame noire, bracelet en or. Super. Parmi toutes les filles présentes sur cette place, parmi toutes celles que j'aurais pu croiser dans cette ville, il avait fallu que je tombe sur elle.

Même si je ne m'intéressais pas aux Familles, je connaissais ce dragon, ainsi que le nom de la fille devant moi : Deah Draconi, fille de Victor Draconi, le patriarche de la Famille Draconi, l'homme le plus puissant de la ville.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? demanda Deah.

Ses camarades portaient toutes le même bracelet marqué du dragon, emblème des Draconi. Elles s'écartèrent pour former un demi-cercle derrière Deah. Elles ne voulaient sans doute pas se trouver sur son passage si elle décidait de me trancher en deux avec son épée. L'un de ses talents, à en croire les rumeurs.

J'aurais adoré dire à Deah Draconi ce que je pensais d'elle, et surtout de son horrible père, mais je me forçai à ravalier ma colère.

— Rien.

— Ouais, répliqua-t-elle avec un sourire narquois. C'est bien ce qui me semblait.

Elle me dévisagea, une lueur de défi dans son regard bleu.

Persuadée que de nous deux, c'était elle la garce alpha. Elle attendait que je baisse les yeux et que je détourne la tête, mais au contraire, j'avançai le menton et lui rendis son regard. Une expression de surprise, puis de doute mâtiné d'inquiétude, passa sur son visage. Elle savait identifier un ennemi de valeur quand elle en croisait un. Sans cesser de m'étudier du regard, elle porta la main à son épée et ses doigts se refermèrent autour de la poignée, dissimulant ainsi le motif complexe en volutes et les symboles qui l'ornaient.

Une partie de moi aurait aimé qu'elle dégaine son arme. Parce que je n'étais pas douée que pour les larcins et que ça me démangeait de lui montrer que j'étais moi aussi une dure à cuire... Même si choisir l'affrontement direct avec une Draconi revenait à peu près à se suicider.

Elle m'adressa de nouveau un sourire railleur.

— Venez, lança-t-elle à son escorte. Cette moins que rien ne vaut pas la peine que je salisse mes vêtements.

Elle me dépassa en me donnant un coup d'épaule qui me fit vaciller. Les autres filles pouffèrent et lui emboîtèrent le pas tandis qu'elle s'éloignait, la tête haute, sans un regard en arrière.

Bien sûr qu'elle n'allait pas se retourner. Je n'appartenais à aucune grande Famille, donc j'étais une moins que rien, comme elle l'avait si bien dit.

Je demurai un instant immobile, les joues brûlantes, le corps crispé, les poings serrés. Une partie de moi avait envie de courir après elle, de l'attraper par l'épaule, de l'obliger à faire volte-face et de lui coller mon poing dans la figure. Pour ce qu'elle m'avait fait, pour ce que sa Famille avait fait à la mienne...

Le joyeux éclat de rire d'un petit garçon occupé à jeter des pièces dans la fontaine me tira de mes ruminations. Je secouai la tête et m'efforçai d'écarter de mon esprit ces dangereuses pensées. Me laisser déborder par mes émotions, surtout face aux Draconi, ne pouvait que me conduire à ma perte, et je tenais à la vie. Ce fut en tout cas ce que je me répétais. Sans pour autant cesser de fixer le dos de Deah Draconi, jusqu'à ce qu'elle et ses amies aient quitté la place.

Chapitre 3

Je refoulai ma colère dans coin de ma tête et me dirigeai vers le commerce qui occupait tout l'arrière de la place. Une enseigne bleue au néon au-dessus de l'entrée annonçait « Le Tape-à-l'œil », en lettres de trois mètres de haut entourées d'une cascade d'étoiles blanches. Détail important : ces étoiles clignotantes se remarqueaient encore plus que les lettres bleues. Dès qu'il s'agissait de publicité, Mo n'était pas du genre subtil, ni lorsqu'il laissait parler sa cupidité.

Je poussai les doubles portes, ce qui fit s'entrechoquer les os de lochness du carillon de l'entrée. Malgré son nom clinquant et l'enseigne lumineuse, le Tape-à-l'œil était ce que la plupart des touristes péquenauds (et presque tout le monde) auraient appelé une boutique de prêteur sur gages. Mais l'expression « boutique spécialisée en camelote » aurait été plus appropriée.

Le local était presque entièrement occupé par des vitrines dans lesquelles il y avait un peu de tout, des bijoux aux appareils photo numériques, en passant par les instruments de musique. Sans parler des rayonnages métalliques chargés de livres dans les coins, des rouleaux de posters de films entassés dans des corbeilles, ou des faux (ou pas si faux) tableaux et reproductions d'art qui décoraient les murs, ainsi que des têtes empaillées de troll des forêts et de diverses créatures monstrueuses.

On pouvait trouver tout ça, et plus encore, au Tape-à-l'œil. Les touristes et autres désespérés mettaient en gage tout ce qu'ils possédaient contre de l'argent. Ces clients pitoyables venaient chercher de quoi acheter quelques jetons de casinos, ou de quoi se payer une nuit d'hôtel supplémentaire, hantés par la certitude de faire fortune le lendemain. Mo était prêt à monnayer ou à échanger tout ce qu'il pensait pouvoir revendre avec un bénéfice, ce qui expliquait ce curieux mélange d'objets. Malgré tout, j'aimais l'atmosphère chaleureuse qui se dégageait de ce fouillis. De plus, Mo cachait parfois ici de véritables trésors. On ne savait jamais ce qu'on allait trouver au détour d'une allée ou d'une vitrine. Ça changeait tous les jours.

Mais la marchandise de prix, à savoir les bijoux authentiques et les armes de qualité, se trouvait dans la deuxième partie de la boutique, à l'abri, dans des vitrines bien plus solides que le verre dont elles semblaient faites et de surcroît fermées par des verrous qu'il ne valait

mieux pas tenter de crocheter ou de briser, si on ne voulait pas se retrouver avec une aiguille empoisonnée dans la main. Mo m'envoyait voler les uns et les autres, mais bien sûr, il ne supportait pas qu'on le vole.

Je traversai l'allée principale jusqu'au fond de la boutique, où un homme grand et musculeux à la peau d'onyx et aux cheveux noirs striés de mèches argentées était perché sur un tabouret, derrière un long comptoir rempli de bagues étincelantes. Les coudes posés dessus, il lisait un magazine de décoration d'intérieur. Mo était toujours à la recherche de nouvelles présentations pour rendre la marchandise plus attractive. Cette année, il avait déjà repeint trois fois les murs. Combien de temps ces derniers allaient-ils garder leur actuelle couleur turquoise ?

— Enfin, grommela-t-il tout en tournant une page de son magazine. Je commençais à me demander si tu ne t'étais pas perdue, Lila.

— Moi aussi, je suis contente de te voir, Mo.

Mon ton narquois lui fit lever la tête et il posa sur moi ses grands yeux noirs. Mo Kaminsky avait beau être un usurier et un receleur véreux, il s'habillait comme les péquenauds de touristes qu'il prenait tant de plaisir à plumer. Ce jour-là, il avait opté pour un pantalon de lin blanc et une chemise hawaïenne bleue ornée de fleurs d'hibiscus blanches. Son chapeau de paille blanc gisait à une extrémité du comptoir, et je savais, sans voir ses pieds, qu'il portait des tongs blanches. Mo avait élevé le style confortable-décontracté à un niveau remarquable de sophistication. Une petite chevalière en diamant étincelait à sa main droite et une montre incrustée de diamants scintillait à son poignet gauche. Je constatai, non sans une pointe d'amertume, que ces pierres étaient plus belles que celles des boutons de manchette que j'avais volés la veille au soir.

Mo soupira avec affectation, mais il abandonna son magazine sur le côté et du doigt, il me fit signe d'approcher. Ses ongles polis et manucurés brillaient presque autant que ses diamants.

— OK petite, montre-moi le collier et tout ce que tu as volé.

— Comment tu sais que j'ai pris autre chose ?

Il sourit.

— Parce que tu ne rates jamais une occasion de te remplir les poches. Tout comme moi.

J'ouvris mon sac à dos, en sortis l'étui de velours noir et le posai sur le comptoir, ainsi que les boutons de manchette et les autres objets que j'avais emportés. Mo caressa l'étui avant de l'ouvrir.

— Bonjour, mesdames, roucoula-t-il à l'intention des rubis. Venez voir papa.

Il éleva le collier à hauteur de son visage et examina chacun des rubis pour s'assurer que c'était bien des vrais et pas des copies. Il avait

un pouvoir de vision mineur, mais pour les pierres, il n'en avait pas besoin. Il était dans le métier depuis longtemps et rien ne lui échappait.

— Bien joué, Lila, dit-il. Le collier est en parfait état. Tu as eu des problèmes pour le récupérer ?

Je haussai les épaules.

— Rien d'insurmontable.

Mo hocha la tête. Il savait qu'il était inutile de m'interroger sur ma façon de gérer les missions qu'il me confiait, tout comme je n'avais pas à lui demander ce qu'il comptait faire des rubis.

Il replaça le collier dans son écrin et referma le couvercle. Puis il examina les autres objets que j'avais apportés avant d'aller vers la caisse enregistreuse. Il ouvrit le tiroir et plongea la main à l'intérieur.

— Pour ce qui est du paiement...

— Mille dollars, l'interrompis-je.

Il haussa les sourcils.

— Nous nous étions mis d'accord pour cinq cents.

— C'était avant que je tombe sur les trois types qui gardaient la maison. Ils m'ont pourchassée sur les toits en menaçant de me couper la tête. Mille dollars.

— Cinq cent cinquante.

— Mille dollars.

— Six cents.

— Huit cents.

— Sept.

— Sept cent cinquante.

— Marché conclu.

— Marché conclu.

Nous scellâmes notre accord d'une poignée de main, mais Mo me lança tout de même un regard de reproche.

— Serena n'augmentait jamais ses prix, maugréa-t-il.

Pour une raison qui m'avait toujours échappé, Mo et ma mère avaient été amis. Vraiment bons amis, depuis aussi longtemps que je me souviens. Elle était la seule personne capable de le faire rire et sourire, ou de l'inciter à parler d'autre chose que d'argent. D'une certaine façon, Mo avait été son manager : c'était grâce à lui et à son réseau qu'elle avait décroché la plupart de ses missions de garde du corps. Ma mère avait demandé à Mo de veiller sur moi. Aussi, quand elle était morte, j'avais commencé à faire des courses pour lui, à m'occuper de la boutique, à faire les poches de quelques clients et à transporter des colis sensibles à droite à gauche. Au bout d'un moment, j'étais passée à des boulots plus importants, plus difficiles et mieux payés. Depuis, j'étais devenue sa personne-ressource.

— Eh bien, ma mère était plus gentille que moi, répliquai-je.

— Ça ne fait aucun doute, répondit Mo.

Il m'adressa de nouveau un regard de reproche, puis son visage s'adoucit.

— Je ne t'ai pas vue depuis plusieurs jours, petite. Comment ça va ?

Je haussai les épaules.

— La routine. L'école, le boulot, encore l'école, encore le boulot.

— Et la bibliothèque ?

— Super, mentis-je. C'est comme si j'avais mon propre appart'.

Mo ouvrit la bouche pour me poser une autre question, mais je l'interrompis. Je l'appréciais beaucoup, mais je ne voulais pas qu'il se mêle de mes affaires. Je n'avais pas besoin de lui. J'étais capable de me débrouiller seule. Depuis déjà un bon moment.

— En parlant de boulot, tu as autre chose pour moi ?

Il hésita.

— En fait, je crois qu'on devrait ralentir pendant quelques semaines. D'après ce que j'ai entendu dire, il y aurait des problèmes entre les Familles. Je pense qu'il vaudrait mieux faire profil bas et attendre de voir comment ça évolue.

Les Familles avaient la main mise à peu près sur tout en ville, mais elles continuaient à se déchirer pour avoir plus : plus de magie, plus d'argent, plus de pouvoir. D'où les fréquentes querelles qui les opposaient. D'où les rivalités entre membres d'une même Famille. Le réseau d'une Famille était d'abord basé sur les liens du sang. Normal, c'était ainsi que les Sinclair et les Draconi avaient commencé. Celui qui était de la Famille marchait avec elle, même s'il n'était qu'un parent éloigné, qu'il soit riche ou puissant (ou pas du tout). Mais depuis quelque temps, les Familles acceptaient dans leurs rangs quiconque pouvait leur être utile, du moment qu'il possédait assez de magie, d'argent et de pouvoir pour entrer dans leurs bonnes grâces.

Une Famille dominait toutes les autres : les Draconi.

C'était elle qui possédait le plus de magie, d'argent et de pouvoir, mais ses membres n'en avaient jamais assez. La plupart des querelles entre Familles avaient débuté à cause des Draconi, et c'était toujours eux qui y mettaient fin. Le plus souvent de manière sanglante.

Les Sinclair étaient les seuls à leur tenir tête. Mais pas sur tous les fronts. Ils choisissaient leurs combats, histoire de ne pas être éliminés.

— Qui a été assez stupide pour provoquer les Draconi ? demandai-je.

J'aurais dû, et voulu, prendre les choses avec plus de détachement.

— C'est bien de ça que tu parles, Mo ? insistai-je.

Il secoua la tête.

— Pas tout à fait.

— Alors de quoi il s'agit ?

Il secoua de plus belle la tête. J'envisageai d'insister pour obtenir une réponse, mais je finis par changer d'avis. Ça n'avait pas d'importance. Malgré mon altercation avec Deah, je me tenais en général à l'écart des Draconi et des autres Familles. Il n'y avait pas de raison pour que ça change.

— Bref... reprit Mo d'un ton léger.

Il plongea la main dans la caisse enregistreuse et me tendit une liasse de billets.

— Voilà pour toi.

Je n'avais pas besoin de compter les billets pour voir qu'il en manquait.

— Bien essayé, mais on s'était mis d'accord sur sept cent cinquante. Pas cinq cents.

— D'accord, d'accord, répondit-il en agitant la main. Mais je vais devoir aller chercher le reste à la banque. La journée a été calme.

Il marmonna quelque chose à propos du fait que je le dépouillais, puis tira un trousseau de la poche de son pantalon et fouilla parmi les clefs, avant d'ouvrir une porte derrière lui. Elle donnait sur un petit couloir, dont l'un des murs était bordé de vitrines qui contenaient elles aussi toutes sortes d'objets. Ce petit couloir donnait lui-même sur un salon encombré. Le Tape-à-l'œil étant situé au fond de la place, Mo possédait derrière la boutique une surface supplémentaire qui lui servait de maison.

— Reste ici. Je reviens.

Je ricanai.

— Comme si j'allais partir sans le reste de mon argent. Je suis sûre que tu oublieras ce que tu me dois à la seconde où je passerai la porte.

— Tu crois vraiment que je ferais un truc pareil ? s'indigna-t-il en se redressant de toute sa hauteur.

— J'en suis certaine.

Il sourit, puis disparut. Parfois, je me disais qu'il aimait plus que tout marchander avec moi et essayer de me rouler. Nous jouions à ce jeu depuis que j'étais gamine et que je négociais sans fin pour qu'il m'achète deux cônes de glace au lieu d'un. Mais malgré son attitude bourru, Mo avait toujours été bon pour moi. Il était le seul à avoir été peiné par la mort de ma mère, le seul à m'avoir tendu la main quand elle avait disparu de ma vie. Et pour ça, je lui étais redevable.

Il venait de fermer derrière lui la porte du couloir quand les os de lochness de l'entrée s'entrechoquèrent et qu'une fille entra dans la boutique.

Elle était plus jolie que moi, plus grande et plus âgée, brune, avec un long corps élancé. Une fois à l'intérieur, elle resta plantée devant la porte, comme si elle s'attendait à ce qu'un assaillant surgisse de

derrière l'une des vitrines. Ses yeux bruns scannèrent les lieux ; elle portait une épée sanglée à la taille. Je reconnus le comportement typique d'une garde de corps. Elle devait protéger un gosse de riche en virée shopping.

Sans doute satisfaite de son inspection, elle fit un pas sur le côté pour laisser entrer deux mecs. Le premier était très mignon, avec ses cheveux noirs ondulés, sa peau hâlée et le genre d'yeux sombres et mélancoliques qui inspirent des poèmes aux filles. Il se mit aussitôt à circuler dans les allées et à tout regarder, sans toutefois s'intéresser à quoi que ce soit en particulier.

Ce fut l'autre type, celui qui l'accompagnait, qui retint mon attention. Comme la fille avant lui, il marqua une pause devant la porte. Son air était encore plus méfiant. Les rayons de soleil qui se déversaient par les fenêtres posaient des reflets couleur miel sur ses cheveux brun chocolat, sans éclairer son visage. La peau bronzée de ses bras ressemblait à du marbre : tendue et lisse, elle donnait à la fois une impression de dureté et de douceur.

Il avait dû traverser la brume de la fontaine de la place, parce que son T-shirt noir était mouillé par endroits. Les zones humides qui lui collaient à la peau laissaient voir les muscles de son torse. De beaux muscles, que je reluquai sans vergogne, jusqu'à ce que je remarque le bracelet en argent à son poignet droit.

De là où je me trouvais, impossible de distinguer l'emblème gravé sur le métal. Les deux autres portaient aussi un bracelet. Je poussai un soupir. Ils appartenaient donc tous les trois à une Famille. Super... Cette journée était de plus en plus géniale.

Je demeurai près du comptoir et les regardai s'enfoncer dans la boutique. Ils ne s'attardèrent pas sur la camelote à l'avant, mais commencèrent à ralentir en arrivant dans la zone où étaient exposés les objets authentiques et coûteux. Ils se mirent alors à sillonner les allées, d'une vitrine à l'autre, tout en échangeant tout bas des commentaires. Ou plutôt, pour être précise, la fille commentait et les autres écoutaient. Le premier type avait l'air de s'ennuyer ferme. La seule vitrine qui retint son attention contenait un lot de vieux ustensiles d'alchimie.

La garde du corps s'aperçut que je les observais et étudia d'un air méfiant mes vêtements bon marché, ma pose décontractée et mon vieux sac à dos posé sur le comptoir. Elle garda la main sur son épée, mais se détendit en remarquant que je n'étais pas armée. Grave erreur de sa part. Je ne pouvais apporter mon épée dans mon lycée de péquenauds, mais je ne sortais jamais sans une large et épaisse ceinture, qui comportait plusieurs poches secrètes, ainsi que trois incrustations en forme d'étoiles. Ces dernières passaient pour de simples décorations, mais étaient en réalité des shurikens à lame

noire. Et je visais bien.

J'étais tellement concentrée sur cette fille que j'en oubliai le deuxième type. Et tout à coup, il était là, à côté de mon coude.

— Excusez-moi.

Je tournai la tête vers lui. Et ensuite, impossible de regarder ailleurs.

Il avait un visage aussi dur et ciselé que le reste de son corps, des yeux d'un vert intense, un regard dont je n'arrivais plus à me détacher. Il se rapprocha davantage et je sentis une bouffée de son eau de toilette, une odeur fraîche et piquante comme des aiguilles de pin. Elle lui allait bien, car quelque chose en lui me rappelait les forêts qui recouvraient le Mont Cloudburst ; profondes, sombres et mystérieuses.

— Savez-vous où est Mo ? s'enquit-il d'une voix grave et mélodique, comme un torrent de montagne.

— Vous connaissez Mo ?

Il acquiesça.

— Je l'ai rencontré sur la Midway il y a quelques jours. Il avait un stand à côté de l'une des fontaines. Il me faut un cadeau d'anniversaire pour ma mère et il m'a dit qu'il aurait peut-être quelque chose qui lui plairait.

Quelque chose que j'avais volé, ou qu'il avait extorqué à quelqu'un en l'arnaquant, mais je décidai de ne pas gâcher la vente potentielle de Mo. Il m'accorderait peut-être un bonus pour avoir fait patienter ce type jusqu'à son retour.

— Mo est dans l'arrière-boutique, expliquai-je. Il revient bientôt.

— Merci.

Le type me sourit et, comme je lui jetai un dernier coup d'œil, nos regards se croisèrent.

Grave erreur.

La vue était un pouvoir répandu, mais le mien ne me permettait pas uniquement de voir le monde avec une clarté cristalline, ou de me déplacer dans le noir comme en plein jour.

Je pouvais voir aussi à l'intérieur des gens.

Il suffisait que je regarde quelqu'un droit dans les yeux pour savoir avec précision ce qu'il ressentait dans l'instant, que ce soit de l'amour, de la haine, de la colère ou quoi que ce soit d'autre. Cette vision s'accompagnait d'une capacité d'empathie hors du commun, puisque j'éprouvais les sentiments que je voyais, tout comme la personne que j'avais en face de moi. On appelait ça « la vue de l'âme ». Un pouvoir majeur dont je me serais bien passée. La plupart des gens n'avaient pas des pensées, des sentiments ou des émotions agréables. Pas même envers leurs prétendus amis ou leur famille.

Mais dans les yeux verts de ce garçon... Je voyais un chagrin glacial, comme s'il portait un énorme fardeau dont il ne pourrait

jamais le libérer. Et pourtant... Il se mêlait à cette peine une grande force intérieure, ainsi qu'une étincelle, enfouie très profondément... Un éclat brûlant que je ne parvins pas à identifier.

Je vis par ailleurs qu'il était du genre loyal envers ses amis. À se sentir responsable des autres. À essayer d'aider les gens, même ceux qui ne le méritaient pas, et à finir lui-même blessé. Il était perçu comme un leader, un rassembleur. Bref, il était fascinant et j'eus aussitôt envie d'en savoir plus à son sujet.

Il continuait à me sourire et moi à le dévisager avec insistance, au point qu'il finit par avoir l'air gêné. Mais c'était plus fort que moi. Pour la première fois depuis très longtemps, j'étais subjuguée par quelqu'un. Je voulais savoir ce qu'il cachait sous la couche d'émotions calmes et polies qu'il montrait ; et surtout je voulais savoir ce qui se passerait quand cet éclat brûlant que j'avais vu en lui prendrait vie et qu'il révélerait enfin ses véritables émotions.

Par ailleurs, il dégageait quelque chose qui m'était presque... familier et c'était perturbant. Comme si je l'avais déjà rencontré sans pouvoir me souvenir où. Je gardai les yeux plongés dans ses yeux verts, en espérant que ma « vue de l'âme » m'aiderait à aller plus loin et me montrerait le souvenir d'une précédente rencontre avec ce garçon...

La fille plus âgée, la garde du corps, s'avança vers nous, la main sur le pommeau de son épée. Un avertissement sans équivoque qui m'était adressé.

— Qu'est-ce que tu fais, Devon ? demanda-t-elle.

Devon. Même son nom était irrésistible. Bien sûr. Et il me le fit paraître encore plus familier, comme si j'avais connu un Devon. En attendant, Devon poussa un soupir et détourna le regard vers la fille. Le lien était brisé.

— Rien, Ashley. Je parle juste à...

— Lila, répondis-je tout en secouant la tête pour me débarrasser des dernières bribes de ses émotions.

— Lila, répéta Devon avec un signe de tête.

Le premier type s'avança vers le comptoir où nous nous tenions tous les trois.

— Lila ? répéta-t-il d'une voix traînante et un brin aguicheuse. Un joli nom pour une très jolie fille.

Il m'adressa un grand sourire coquin, qui faisait sans aucun doute se pâmer les filles et les persuadait d'écrire sur-le-champ un deuxième poème, cette fois sur son sourire de rêve.

Devon soupira.

— Felix, voici Lila. Lila, je te présente Felix. Et voici notre amie, Ashley.

Felix m'adressa un clin d'œil et s'éloigna pour continuer son

exploration sans but. Je me demandais ce qu'avait fait Devon pour le convaincre de venir ici. Aider un ami à choisir le cadeau d'anniversaire de sa mère, ce n'était pas vraiment un rituel de camaraderie masculine. À moins qu'ils ne comptent aller flirter avec les touristes féminines sur la Midway, après ça. Ouais, je voyais mieux Félix dans ce rôle.

Ashley me lança un regard suspicieux.

— Viens, dit-elle à Devon. J'ai vu de vieux flacons de parfum. Ta mère aimerait peut-être.

Après m'avoir adressé un dernier signe de tête, Devon s'éloigna avec elle. Je me demandais s'il se rendait compte qu'Ashley cherchait à l'écarter de moi, parce que j'étais une complète étrangère, donc un danger potentiel. Je restai où j'étais et les observai encore un instant, mais comme ils continuaient à explorer la boutique sans se presser, je laissai mon regard errer au-dehors, par la vitrine.

Les promeneurs circulaient dans tous les sens. Des gens allaient et venaient, entrant et sortant de mon champ de vision, passant d'une boutique à l'autre, traversant le parc et la place, dépassant les vendeurs ambulants. Au loin, la fontaine continuait à cracher de l'eau. Quelques touristes la prenaient en photo. Je levai les yeux au ciel. Quelle bande d'idiots.

Tout était normal, jusqu'à ce qu'un type s'arrête devant la vitrine pour scruter l'intérieur de la boutique.

Au début, je crus qu'il examinait les petites maisons de pixies en bois que Mo présentait dans la vitrine, disposées comme des mangeoires à oiseaux. Puis je me rendis compte qu'il regardait au-delà, dans la boutique. Rien d'extraordinaire, sauf qu'il ne quittait pas Devon des yeux.

Je me redressai, portai la main à ma ceinture et effleurai l'une des étoiles accrochées au cuir. Le shuriken était petit et fin, mais il était en sang-fer, et il aurait transpercé n'importe quoi... Ou n'importe qui.

Je n'avais pas besoin de mon pouvoir de vision pour savoir que je n'aimais pas l'expression du visage de ce type. Mais je ne tirai pas l'un de mes shurikens. Ashley, la garde du corps, aurait pu croire à tort que je m'apprêtais à agresser ses clients et je n'avais aucune envie de déclencher une bagarre avec elle.

Le type observa encore Devon un court instant, puis il balaya du regard le reste de la boutique. Ce qu'il vit dut le satisfaire, parce qu'il s'éclipsa.

À l'intérieur, Félix continuait à bavarder de manière incessante. Ashley demeurait près de Devon, mais elle avait un peu relâché sa garde et se concentrait sur les flacons du comptoir, au lieu de guetter un éventuel danger. Je restai où j'étais, la main sur la ceinture, à scruter la vitrine en me demandant ce que le type dehors pouvait bien

manigancer.

Une seconde plus tard, il poussa la porte et entra.

Il n'était pas seul.

Quatre hommes firent irruption dans la boutique derrière lui... et ils étaient tous armés d'épées.

Chapitre 4

Le mystérieux inconnu s'attaqua en premier à Félix, sans doute parce que c'était lui qui se trouvait le plus près de la porte. Il lui asséna un coup de poing au visage qui l'envoya aussitôt au sol, sans connaissance. Je plissai les yeux. Il devait être bien entraîné pour balayer un Félix d'un revers de la main, comme s'il s'était agi d'une simple mouche.

— Félix ! s'écria Ashley en tirant son épée.

Elle fonça sur l'inconnu, lequel pointa le doigt vers elle, ordonnant ainsi qu'on l'écarte de son chemin. Ses deux acolytes réagirent aussitôt en se précipitant sur Ashley.

Elle brandit son épée et trancha l'air d'un côté, visant ses assaillants avec des gestes fluides et précis, pour les tenir à distance.

Devon demeura d'abord interdit, sous le coup de la surprise, puis il plissa les yeux et parut évaluer la situation et sa dangerosité. Son regard balaya le comptoir, comme s'il envisageait de ramasser un flacon de parfum et d'en faire une arme. Puis il parut se raviser. De toute façon, ces flacons étaient trop délicats et trop fragiles pour blesser quelqu'un. Une expression déterminée se peignit sur son visage, il fit un pas en avant et ouvrit la bouche...

Mais il n'eut pas le temps de parler, car un troisième homme apparut sur le côté et le prit à la gorge. Je m'attendais à ce que cet homme l'étrangle jusqu'à l'étouffer, ou à ce qu'il lui brise la nuque, mais il se contenta de l'immobiliser en le maintenant avec fermeté.

Devon se défendit, bourrant son assaillant de coups de poing dans le ventre, encore et encore, mais celui-ci ne parut pas en être gêné et ne desserra pas son étreinte. Pour résister à des coups de cette violence, il devait posséder une sorte de pouvoir de force. N'importe qui aurait lâché prise en hoquetant.

Quant à moi, je restai à ma place. Pas parce que j'étais sous le choc, paralysée ou effrayée par ce qu'il se passait, mais parce que je n'avais pas la moindre intention de m'impliquer là-dedans. Pas du tout. Oh que non. Hors de question.

Ça m'avait tout l'air d'être un conflit entre Familles, une embuscade pour une tentative d'assassinat, des représailles pour un acte commis par quelqu'un de la Famille de Devon et Felix, contre celle des assaillants. Ça tombait sur eux, pas de chance. Quant à Ashley, elle

n'était qu'un dommage collatéral. Ces choses-là étaient monnaie courante à Cloudburst Falls. Les Draconi complotaient toujours contre les autres Familles, surtout celles qu'ils percevaient comme une menace, ou pire encore, comme susceptibles d'acquérir plus de magie, d'argent et de pouvoir.

Donc non, je n'allais pas m'en mêler. Ma mère avait été garde du corps, mais pas moi. Elle n'avait cessé de risquer sa vie pour les riches membres des Familles et ça ne lui avait pas rapporté grand-chose. Quand elle avait eu des ennuis, quand ça avait été son tour d'être en danger, quand elle avait eu besoin de protection, personne ne l'avait aidée. Personne ne s'était soucié d'elle, bien qu'elle ait sauvé leurs misérables vies un certain nombre de fois.

Non, je ne comptais pas prendre le moindre risque pour ces étrangers.

Mais Devon se tourna vers moi.

Il plongea ses yeux verts dans les miens et ma vue de l'âme s'éveilla. Je fus submergée par ses émotions : une colère brûlante, une culpabilité écrasante, une peur viscérale. Un mélange plutôt inattendu et qui m'intrigua au plus haut point. La culpabilité, surtout. Mais aussi la peur, qui concernait le sort de ses amis, pas le sien. Comme s'il se fichait de ce qui pouvait lui arriver. Il cherchait à se libérer de l'homme qui le tenait à la gorge, mais c'était pour aider Félix et Ashley.

Il continuait à me dévisager et tenta même d'articuler un mot, mais le type qui l'étranglait ne lui en laissa pas l'occasion.

— Silence ! siffla-t-il en le secouant.

Il resserra l'étau autour de sa gorge. Devon fit de nouveau l'effort de chercher mon regard, même s'il devait être à deux doigts de s'évanouir. Je vis la supplique silencieuse et désespérée de ses yeux... Sa colère, sa culpabilité et sa peur me poignardèrent en plein cœur.

Bon sang.

Je tirai un shuriken de ma ceinture et le lançai. Il traversa la boutique et alla se planter dans l'épaule droite de l'assaillant de Devon, lequel hurla de douleur, lâcha la gorge qu'il enserrait et, plus important encore, laissa tomber son épée.

Je sortis un second shuriken et fonçai au bout de l'allée, droit sur lui. Il était tellement occupé à essayer d'ôter l'étoile fichée dans son épaule, qu'il ne me vit pas arriver. Aussi j'entaillai son ventre du tranchant de ma deuxième étoile pour attirer son attention. Il rejeta la tête en arrière et hurla encore plus fort, de douleur et de colère, tandis que j'ôtai le shuriken de son épaule avant de m'avancer pour porter un autre coup.

Qu'il s'agisse de mortels, de magicks ou de monstres, les zones sensibles du corps sont les mêmes : les yeux, la gorge, les genoux,

l'entrejambe. Je visai donc ces points. Je balançai un coup de basket dans le genou du type en y mettant tout mon poids et toute ma force. Il chancela en avant et je lui plantai mon genou dans l'entrejambe. Là, il hurla encore plus.

Il s'écroula au sol, mais je n'en avais pas encore fini avec lui. Je ramassai son épée et, après un grand moulinet pour prendre de l'élan, je la lui plantai en plein dans le cœur.

Il eut un soubresaut, son corps s'arqua, puis s'affaissa. Il était mort.

Je pris le temps de remettre mes shurikens à ma ceinture avant de poser les yeux sur Devon qui était parvenu à se mettre à quatre pattes.

— Tu vas bien ?

Il ouvrit la bouche pour reprendre son souffle, ce que j'interprétais comme un « oui ».

Pendant ce temps, Ashley, la garde du corps, avait tué l'un des types et était aux prises avec un autre, ainsi qu'avec le mystérieux étranger. Je resserrai ma poigne autour de l'épée que j'avais empruntée au mort et m'avançai pour me joindre au combat.

Du moins, j'essayai.

Car le quatrième et dernier type, qui était resté jusqu'alors en retrait, me barra la route et se planta devant moi, dans l'allée. Les lumières au-dessus de nos têtes éclairaient ses cheveux noirs, coupés si courts qu'ils ressemblaient à des aiguilles plantées dans son crâne. Je le reconnus : c'était le chef des trois gardes qui m'avaient pourchassée sur les toits la veille au soir. Qu'est-ce qu'il faisait ici ?

— Eh bien, eh bien, eh bien, gronda-t-il avec un grand sourire qui révéla ses dents mal alignées. On dirait la fille qui a réussi à nous échapper l'autre soir.

— Je croyais que vous n'aimiez pas découper les gamines.

Il haussa les épaules.

— Possible, mais ça ne me dérange pas non plus. Surtout quand je suis bien payé pour le faire. Tu n'auras pas autant de chance aujourd'hui.

Je fis tourner l'épée dans ma main.

— On verra.

Il lâcha un beuglement sonore, leva son épée et chargea.

On se battit dans les allées du dépôt-vente, renversant tout sur notre passage, livres, bouteilles et corbeilles de posters de films ; en somme, on mit une belle pagaille. Il n'était pas si doué que ça à l'épée et je parvenais à contrer ses attaques. Par contre, il avait de toute évidence un pouvoir de force et chacun de ses coups menaçait de me faire lâcher mon arme. Je m'affaiblissais de plus en plus. Il fallait que je trouve autre chose que l'affrontement direct avec lui.

Pendant ce temps, Ashley avait tué l'un de ses deux adversaires et ne se battait plus maintenant que contre le mystérieux inconnu, lequel

avait tiré son épée. Devon n'avait pas encore repris son souffle, mais s'était mis debout. Félix gisait toujours sur le sol, inconscient, à l'entrée du magasin.

Tout se passait plutôt bien, jusqu'à ce que le mystérieux inconnu trouve une faille dans la défense d'Ashley et lui enfonce son épée dans le ventre.

Elle poussa un hurlement terrible tandis qu'un sang artériel, rouge et sombre, jaillissait de sa blessure. Elle s'effondra, mais parvint à ne pas lâcher son épée et balaya le sol de sa lame pour tenter d'entailler les mollets du mystérieux inconnu. Mais il fit un pas de côté et esquaiva cette maladroite tentative, avant de marcher vers Devon. Même s'il ne tenait pas vraiment sur ses jambes, ce dernier leva les poings en le voyant approcher.

Je ne pouvais pas regarder le mystérieux inconnu dans les yeux, mais son sourire cruel et satisfait me disait tout ce que je devais savoir sur ses intentions. Devon avait besoin de protection, mais le quatrième homme m'empêchait toujours de le rejoindre. Je n'avais plus le choix. Je devais prendre une mesure radicale.

Utiliser mon autre pouvoir magique.

Pourquoi je m'étais impliquée dans ce combat ? Mais plus question de reculer. J'ignorais pourquoi, mais je ne pouvais pas laisser mourir Devon. Sans doute parce qu'il me semblait que le monde avait besoin d'êtres comme lui, forts et silencieux, qui ressentaient les choses bien plus en profondeur qu'il n'y paraissait. Sans doute aussi parce qu'il était le genre de personne altruiste et loyale que ma mère avait toujours été fière de protéger. Sans doute enfin parce qu'il était de ceux qui se soucient vraiment des autres et en particulier de leurs amis.

Je poussai donc un long soupir résigné, abaissai mon épée et offris mon visage à mon adversaire, en grimaçant d'avance de douleur...

Son poing m'atteignit en plein visage.

Il avait vu l'ouverture et en avait profité. La violence du choc me projeta un mètre en arrière et je m'écroulai contre un comptoir, celui qui contenait les flacons de parfum qu'Ashley et Devon avaient admirés. Le comptoir se balança d'avant en arrière, mais il ne bascula pas et la vitrine n'explosa pas. Mais plusieurs flacons glissèrent et s'écrasèrent au sol en volant en éclat. Une douce senteur de lilas et de roses se répandit dans l'air.

L'espace d'un instant, la douleur du coup de poing me submergea, comme si un pétard avait explosé dans ma mâchoire, et je dus faire un gros effort pour rester consciente.

Puis mon second pouvoir s'activa et la douleur se cristallisa en autre chose : un froid brutal et mordant, si intense qu'il en était brûlant.

Ce fut comme si l'on m'avait plongée tout entière dans une eau glaciale avant de me mettre à sécher à l'air libre dans une tempête de blizzard. Je passai sans transition d'un état où je suais à grosses gouttes pour manier mon épée dans l'air étouffant de la boutique, à celui où je serrai les dents pour les empêcher de claquer, tandis que le froid se répandait dans tout mon corps, comme si mon sang avait été remplacé par de la glace. Mais ce n'était pas de la glace qui courait dans mes veines, c'était de la magie.

Aussi je me concentrai sur le froid brûlant de cette magie et le laissai circuler au plus profond de mon être pour me revigorer. Parce que ceci... Ceci était mon véritable pouvoir.

Certains appelaient « le transfert » cette capacité à absorber la magie utilisée contre vous pour la transformer en quelque chose d'autre. Un pouvoir considéré comme majeur, parce qu'il était très rare et vous rendait presque invincible quand vous l'utilisiez bien. En ce qui me concernait, je le voyais pour ce qu'il était vraiment : mon arme la plus fiable et mon secret le plus dangereux. Une arme que je préférais dissimuler pour tout un tas de raisons.

Oui, la magie pouvait me blesser, comme elle blessait les autres.

Mais quand je laissais s'exprimer ce pouvoir, elle augmentait ma force.

Je m'écartai du comptoir en titubant, le temps de retrouver l'équilibre, mon épée à la main. Cette brûlure glaciale de la magie emplissait chaque cellule de mon être et murmurait dans mes veines une sorte de chant nostalgique.

Le type qui m'avait frappée fronça les sourcils. Il devait se demander pourquoi je n'étais pas à terre et à moitié sonnée. Puis il propulsa son poing en avant et visa ma tête, comme s'il voulait passer au travers.

J'attrapai sa main au vol pour la tenir éloignée de mon visage. Nous entamâmes alors un autre combat. Il tentait de profiter de sa taille et de son poids pour me maîtriser et y parvenait de temps à autre, puis je reprenais le dessus. Il n'avait pas compris que je venais de me remplir de la force qu'il avait mise dans ce terrible coup de poing, et que j'avais maintenant les moyens de l'affronter. Il était encore en train de se demander ce qui se passait, quand je levai mon épée et la lui plantai dans le cœur, avec un élan incroyable qui me permit de traverser son corps de part en part, ou presque. Sous l'effet de la surprise, il écarquilla les yeux ; je m'empressai de détourner le regard avant de voir le fond de son âme et de vivre avec lui son agonie. Il s'écroula au sol, mon épée encore enfoncée dans son torse.

Le courant glacé qui me parcourait le corps s'atténua. J'avais épuisé à présent la majeure partie de la force volée, mais il m'en restait assez pour terminer le combat. Je m'emparai donc de l'épée du mort et me

dirigeai vers le mystérieux inconnu, lequel s'avavançait toujours vers Devon. Près de l'entrée de la boutique, Félix laissa échapper un gémissement sourd, il reprenait enfin ses esprits.

Les poings levés, Devon regardait l'inconnu se rapprocher. La haine brillait dans ses yeux verts, mais plutôt que de reculer, il porta une main à son cou et se frictionna la gorge, comme si ça allait empêcher l'autre de le tuer.

— N'avancez plus ! m'écriai-je pour tenter de gagner quelques précieuses secondes, le temps d'être assez proche de Devon pour intervenir.

L'inconnu tourna les yeux vers moi et je pus enfin l'observer de près. Des cheveux bruns, des yeux marron, une peau ni sombre, ni claire. Tout chez lui était ordinaire : sa taille, son poids, sa carrure. Le genre de personne que l'on oublie cinq minutes après l'avoir croisée. Un type capable de se fondre dans la masse où qu'il aille. Je n'aurais même pas su dire son âge. Il pouvait avoir vingt ans, quarante ans, ou se situer quelque part entre les deux.

Même son pantalon et son polo étaient d'une couleur kaki terne et anonyme. Il ne portait aucun bracelet ou emblème de Famille au poignet. Son épée était simple, sans aucune particularité.

Il plongea son regard dans le mien et j'en eus le souffle coupé. Parce qu'en dépit de son apparence, les émotions de cet homme étaient tout sauf anodines : il bouillonnait de rage, d'amertume et de jalousie. Il avait envie de faire du mal à Devon, mais... il attendait aussi quelque chose de lui. Quelque chose d'important. Quelque chose qui aurait apaisé un peu sa jalousie rageuse.

Devon réussit enfin à grommeler quelques mots d'une voix rauque, mais je ne les compris pas. Le mystérieux inconnu grimaça, comme si la voix de Devon lui écorchait les oreilles, puis il fit volte-face et prit ses jambes à son cou. Le lâche. Maintenant que ses compagnons étaient morts, il n'avait pas le courage de finir ce combat seul.

Je me précipitai vers Devon, qui se tenait à un comptoir.

— Tu vas bien ?

— Ash... ley... fit-il d'une voix rauque. Fé... lix...

Je l'aidai à rejoindre ses amis. Félix gémissait, mais battait des paupières, essayant d'ouvrir les yeux. Il allait se réveiller dans quelques minutes.

On ne pouvait pas en dire autant d'Ashley.

Elle était étendue sur le dos, les yeux sur les étoiles des carillons en cristal suspendus au plafond. Son épée traînait au sol à côté d'elle et elle avait les deux mains pressées sur sa blessure au ventre. Quand je vis cela, j'eus un nœud à l'estomac. C'était encore pire que ce que j'avais cru. L'odeur épaisse et métallique de son sang emplissait l'air, dominant les douces senteurs florales des flacons de parfum brisés.

Je lâchai Devon à l'instant précis où ce qu'il restait de magie dans mon organisme se consumait. Ma force supplémentaire s'évapora, la sensation glaciale dans mes veines s'évanouit et mon corps reprit sa température normale.

Devon tomba à genoux à côté d'Ashley. Je pris quelques mouchoirs en soie sur une étagère et allai le rejoindre pour les presser contre la blessure de sa garde du corps. Ils devinrent aussitôt rouge vif. Ashley me dévisagea. Ses yeux bruns n'étaient plus que deux mares de douleur au milieu de son visage et son regard perdait de son éclat à mesure que son corps se vidait de son sang.

— Tu es douée, dit-elle. Bien meilleure que moi. À quelle Famille appartiens-tu ?

Au lieu de répondre, je pressai la soie plus fort contre son ventre. Un sang chaud et collant se mit à couler entre mes doigts comme une cascade, pour former une flaque sur le sol.

— Tu devrais la recruter, Devon, dit Ashley, en faisant l'effort de sourire à travers sa douleur. Intelligente, jolie et sacrément douée à l'épée. Et regarde ces yeux bleus. Je sais à quel point... tu es fou... des filles avec de beaux yeux bleus comme ceux-là.

Devon secoua la tête et lui prit la main.

Je scrutai les comptoirs qui nous entouraient. Mo vendait des bouteilles de « pique-suture », un liquide cicatrisant fait à partir des buissons à feuilles persistantes du même nom. Mais je ne savais pas s'il en avait assez pour soigner cette pauvre fille...

— Laisse tomber, lâcha Ashley d'une voix râpeuse, comme si elle avait lu dans mes pensées. Il est trop tard pour me soigner. Et puis... son épée était empoisonnée avec du venin de broyeur de cuivre. Je le sens... courir... dans mes veines. Ça... brûle. Ça brûle... C'est affreux...

Devon lui pressa plus fort la main

— Je suis désolé, Ash. Si je n'avais pas voulu sortir aujourd'hui...

Elle secoua la tête.

— Je connaissais les risques quand j'ai signé pour ce boulot, tu te souviens ?

Il ne répondit pas, mais le chagrin et la culpabilité se peignirent sur son visage.

— Dis à Oscar que je suis désolée, reprit Ashley d'une voix rauque.

— Ne parle pas comme ça. Tu le lui diras toi-même.

Elle lui adressa un sourire attristé.

— Bien sûr...

Elle fut soudain prise d'une violente quinte de toux, du sang coula de ses lèvres. Puis elle poussa un soupir, sa tête roula sur le côté, et tout son corps se détendit.

Je n'eus pas à la regarder dans les yeux, ni à me servir de ma vision

magique, pour savoir qu'elle était morte.

L'espace d'un instant, tout devint silencieux.

On n'entendait que le léger « tic tic tic » régulier du mécanisme des horloges de grand-mère entassées dans une section de la boutique.

— Ashley ? Ashley ! s'écria Devon d'une voix rauque, brisant le silence.

Il se pencha vers elle et la prit par les épaules pour la secouer, comme s'il pouvait la ramener à la vie en y mettant suffisamment d'insistance. Je me relevai et m'écartai, afin de le laisser exprimer ce qu'il avait sur le cœur. Ça ne prit pas longtemps.

— Ashley... Ashley...

La voix de Devon se transforma en un sanglot étranglé. Il serrait Ashley contre son torse et se balançait d'avant en arrière, comme l'aurait fait un enfant avec sa peluche préférée. Je compris qu'il tenait à elle. Mais cette pauvre Ashley avait payé le prix fort en tentant de le protéger.

Comme ma mère.

Je sentis monter la nausée, je détournai les yeux de la scène et m'efforçai de refouler des souvenirs qu'il valait mieux oublier. C'était pour éviter de vivre ça que je me tenais à l'écart des Familles. Que je ne m'impliquais jamais dans leurs histoires. Que je m'étais promis de me soucier d'abord de moi-même.

Parce qu'à s'occuper des autres, tout ce qu'on obtenait en retour c'était du chagrin, de la douleur et du malheur.

Félix avait enfin repris conscience et essayait de se redresser en position assise, mais pour l'instant, il avait seulement réussi à hisser la moitié de son buste contre une étagère de bandes dessinées. Le reste de son corps gisait encore au sol. Le côté gauche de sa mâchoire avait déjà commencé à enfler et à bleuir, là où le mystérieux inconnu l'avait frappé. Il avait le regard flou et souffrait sans doute d'une commotion cérébrale, mais il s'en sortirait. Il avait de la chance que son agresseur ne l'ait pas tué. D'un autre côté, ce n'était pas lui la cible de cette attaque, mais Devon.

Une main me toucha l'épaule. Je me retournai et brandis mon épée, pensant que le mystérieux inconnu était revenu dans la boutique.

— Oh là, Lila, du calme ! s'exclama Mo.

Il leva les mains et recula de quelques pas.

— Ce n'est que moi.

Je laissai échapper un soupir entre mes dents et abaissai mon arme. La boutique était plongée dans le silence, mis à part le froissement des vêtements de Devon qui continuait à bercer Ashley. De temps à autre, Félix laissait échapper un gémissement, comme pour accompagner les lamentations silencieuses de Devon.

— J'étais au fond, en train de parler au téléphone, et tout à coup,

j'ai entendu des cris et des hurlements. Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Mo.

Son regard alla des cadavres à Félix, puis à Devon et Ashley, avant de revenir sur moi.

Je l'attirai à l'écart et lui racontai tout à voix basse.

Il resta silencieux, songeur.

— Tu as vu l'homme qui menait l'attaque ? demanda-t-il enfin.

Je secouai la tête.

— C'était un type tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Cheveux bruns, yeux marron, traits quelconques. Je n'ai pas vu d'emblème sur ses vêtements, son poignet ou son épée, donc j'ignore pour quelle famille il travaille.

Mo hocha la tête. Il demeura un instant immobile, puis il passa soudain à l'action, comme si quelqu'un avait allumé un feu sous ses pieds. Il me prit l'épée des mains et la posa sur l'un des comptoirs, puis se pencha pour attraper mon sac à dos. Ensuite il pivota et revint à grands pas vers moi, avec sa chemise hawaïenne qui flottait autour de lui et ses tongs qui claquaient au sol. Là, il me fourra le sac dans les bras et une grosse liasse de billets dans ma main ensanglantée.

— Tu dois partir, Lila, dit-il. Maintenant.

— Quoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend de paniquer comme ça ?

— Tu ne sais pas qui sont ces gamins ? Et lui, tu ne l'as pas reconnu ?

Il montra Devon du doigt.

Je secouai la tête. Ce n'était pas le moment de lui avouer que Devon m'avait paru familier, mais que je n'avais pas réussi à me souvenir pourquoi.

Mo ricana, comme s'il ne me croyait pas.

— Aucune importance. Par contre, tu as tué deux hommes, et ça, ça a de l'importance.

C'était triste à dire, mais bon, ce n'était pas la première fois que je tuais un homme. Je me mordis la lèvre inférieure pour ne pas répliquer. D'abord parce qu'il le savait et ensuite parce qu'il n'aurait pas apprécié le sarcasme.

— Sans compter que tu viens de te mettre au beau milieu d'un conflit entre Familles, ou d'une tentative d'assassinat, ou peu importe le nom que tu veux lui donner. Et tu sais ce que ça signifie.

Je frémis. Tuer des membres d'une famille était en effet très problématique, même quand on avait soi-même la protection d'une autre famille, et même en cas de légitime défense. Mais quand une fille comme moi, une moins que rien qui n'appartenait à personne, se permettait de tuer deux hommes alors qu'elle n'avait rien à voir dans l'histoire... Elle pouvait s'attendre à de très sérieux ennuis.

— Tu dois partir, répéta sèchement Mo. Maintenant, Lila. S'il te plaît, va-t'en. S'il te plaît.

Je fronçai les sourcils. Mo ne disait jamais « s'il te plaît ». Jamais. Même face à un lochness sur le point de le déchiqueter, il aurait préféré tenter de l'amadouer, de le cajoler ou de le baratiner pour s'extirper de ses tentacules plutôt que de supplier pour sauver sa peau.

Il était perturbé au point qu'il ne me regardait plus et s'était mis à marmonner entre ses dents en faisant les cent pas devant moi.

— Je n'arrive pas à croire que c'est arrivé... Je voulais me faire un peu d'argent, rien de plus... Jamais je n'aurais cru qu'il viendrait jusqu'ici... Serena m'aurait tué pour moins que ça...

Ces derniers mots retinrent mon attention.

— Pourquoi maman s'en serait-elle prise à toi ?

Mo arrêta ses déambulations et leva la tête.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Pars, je t'ai dit. File !

Il me prit par les épaules, me fit pivoter et me poussa vers la porte d'entrée. Il n'avait pas de pouvoir de force, mais il n'était pas non plus un poids plume. Je fus bien obligée d'aller là où il m'entraînait.

Nous atteignîmes l'entrée de la boutique et il ouvrit la porte d'un coup sec. Il allait me jeter dehors, mais je réussis à m'agripper au chambranle, que je tachai de sang au passage. Il tenta de me faire lâcher prise, mais il n'était pas question que je bouge de là. Pas avant d'avoir obtenu des réponses.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je te donnerai le reste de ton argent plus tard, si c'est ce qui t'inquiète. Je te le promets. Je te paierai même double. Triple, si tu veux. Vois ça comme un bonus. Pour partir. Tout de suite.

Je battis des paupières. Jamais, ô grand jamais, Mo ne m'avait proposé de bonus. Et c'était encore moins son genre de tripler un salaire. Mais le plus choquant, c'était qu'il me demandait de partir gentiment, au lieu de hurler. Qu'est-ce qui avait bien pu l'ébranler à ce point, pour qu'il soit disposé à me lâcher une telle somme, rien que pour se débarrasser de moi ? D'accord, une attaque dans sa boutique, ce n'était pas vraiment bon pour ses affaires, mais ce n'était pas non plus un fait exceptionnel. Des gens se faisaient agresser, voler et tabasser dans les rues quasiment tous les jours à Cloudburst Falls, avec toutes ces querelles de gangs. Sans parler des arnaqueurs qui cherchaient à plumer les touristes, ou des touristes eux-mêmes qui devenaient agressifs et faisaient n'importe quoi quand ils avaient bu trop de mimosas pour accompagner leurs interminables piles de pancakes.

— Mais...

— Contente-toi de partir, d'accord ? insista Mo. Laisse-moi le temps d'arranger tout ça. Je t'envoie un message plus tard. Rentre chez toi et

va en cours demain matin, comme si tout était normal, d'accord ? Est-ce que tu peux faire ça pour moi, Lila ? S'il te plaît ?

Encore ce « s'il te plaît ». C'était la deuxième fois en deux minutes. Mo devait être vraiment secoué et ça me donnait encore plus à réfléchir sur ce qui se passait vraiment et sur l'identité de ces gamins. Mais avant que j'aie pu lui reposer la question, il tendit la main, décrocha mes doigts de l'encadrement de la porte et me mit dehors d'une vigoureuse poussée qui m'envoya chanceler sur le trottoir.

— Eh !

Je fis volte-face, mais Mo fut plus rapide. Il ferma la porte derrière moi, puis la verrouilla.

— Demain ! lança-t-il à travers la vitre qui nous séparait. Je t'envoie un message demain !

Puis il retourna la pancarte sur la porte pour indiquer « FERMÉ » et baissa les stores, ce qui le fit disparaître de ma vue, ainsi que Devon et Félix. Quelques secondes plus tard, l'enseigne au néon clignotante du magasin s'éteignait.

Je m'apprêtai à cogner à la vitre, quand des murmures me parvinrent aux oreilles. Du coin de l'œil, je détectai du mouvement sur ma gauche et tournai la tête : des touristes me dévisageaient, les mains plaquées sur la bouche, échangeant des murmures. Je me demandai d'abord pourquoi j'étais le centre d'attraction, puis je baissai les yeux et remarquai le sang qui maculait mon T-shirt et mon pantalon cargo.

Avec une grimace, je plaquai mon sac à dos contre mon ventre pour tenter de dissimuler tout ce rouge, ainsi que l'argent que je tenais toujours dans ma main. Les murmures s'amplifiaient. Une touriste (il me sembla reconnaître la femme assise un peu plus tôt près de moi, dans le tramway) sortit son appareil photo de son sac à main.

Mo avait raison : mieux valait partir.

Je tournai donc le dos aux touristes et m'éloignai du Tape-à-l'œil le plus vite possible, tête basse.

Chapitre 5

Je quittai la place et m'engageai dans l'une des ruelles latérales. Durant tout le trajet jusqu'à chez moi, je gardai la tête baissée et mon sac à dos devant moi. Je n'osai pas prendre le tramway. Pas maintenant.

Par chance, la vue d'une fille couverte de sang n'était pas si inhabituelle à Cloudburst Falls, en tout cas pas dans les quartiers délabrés de la ville que je traversais à grands pas. Aussi j'arrivai à destination sans trop attirer l'attention.

Du moins, l'attention des gens.

Car je repérai le long de mon trajet un certain nombre de paires d'yeux en fente qui suivaient mes mouvements depuis les allées, les ombres et les bennes à ordures. Des lueurs rapides, semblables à des brandons de cigarettes, qui grandissaient et devenaient plus brillantes à mesure que les monstres se rapprochaient furtivement des trottoirs sur lesquels je circulais. Mais il faisait encore jour, ils n'osèrent pas se mettre à découvert pour m'attaquer.

Quand j'arrivai enfin à la bibliothèque, il était plus de dix-huit heures et le bâtiment avait déjà fermé pour la nuit. Je sortis mes baguettes noires de ma queue de cheval et me livrai à mon habituel crochetage pour me glisser à l'intérieur. Mais au lieu de descendre au sous-sol, je me dirigeai vers les toilettes pour femmes. Là, j'allumai, posai mon sac à dos sur un banc derrière la porte et m'approchai d'un miroir.

J'étais couverte de sang de la tête aux pieds.

Le tissu de mon T-shirt en était imbibé sur le devant, au point que le tissu n'était plus bleu, mais plutôt brun rouille. Du sang avait aussi éclaboussé mon pantalon cargo et de grosses gouttes bien épaisses avaient coagulé sur mes baskets. Sans parler des taches rouges sur ma joue droite et des traces qui avaient séché sur mes mains, sur mes bras et même sous mes ongles. Mon estomac se souleva et j'eus toutes les peines du monde à ignorer la nausée tiède qui me montait à la gorge.

D'ordinaire, la vue du sang ne me dérangeait pas. J'avais déjà tué des gens. Des personnes qui m'avaient attaquée alors que j'étais en mission pour Mo. D'autres qui s'en étaient prises à moi juste parce qu'ils en avaient eu envie, et aussi parce qu'ils avaient cru qu'une fille seule ferait une cible facile. J'avais tué aussi des monstres qui avaient

quitté les allées sombres pour faire de moi leur repas. Donc non, la vue du sang ne me dérangeait pas, mais ça ne m'empêcha pas de frissonner en découvrant mon reflet dans le miroir.

Parce que cette fois, le sang était celui d'une fille avec laquelle j'avais pas mal de points communs. Trop pour ne pas me sentir en danger.

Une drôle d'émotion s'empara de moi. Je retirai mon T-shirt, l'enveloppai dans des serviettes en papier récupérées dans le distributeur près du lavabo et le fourrai au fond d'une poubelle. Puis j'ouvris le robinet à fond, en faisant couler une eau très chaude, la plus chaude possible, et pris une autre pile de serviettes en papier pour frotter tout ce sang, même si mes mains tremblaient si fort que j'éclaboussais tout autour de moi.

Je mis plus de temps que nécessaire à reprendre le contrôle de mes émotions, mais dix minutes plus tard, mes mains avaient cessé de trembler, je n'avais plus l'estomac noué et la nausée n'était plus qu'un lointain souvenir. J'ôtai les taches écarlates de ma peau et parvins à éliminer les plus grosses sur mon pantalon et mes baskets. Ensuite, je fermai le robinet et restai là, à trembler de froid, vêtue de mon soutien-gorge et d'un pantalon mouillé. J'avais utilisé toutes les serviettes en papier et ne me sentais pas le courage d'aller en chercher d'autres dans les toilettes des hommes.

Je me penchai en avant et scrutai mon reflet. Des cheveux noirs longs jusqu'aux épaules, une peau pâle, une ecchymose bleue et enflée, là où le type m'avait frappée dans le dépôt-vente de Mo. J'étais quand même moins défaite que tout à l'heure. Mes yeux bleus étaient peut-être plus sombres et tourmentés que d'habitude, mais ce n'était pas exceptionnel.

On ne pouvait pas faire ce que je faisais (mentir, voler, tricher et tuer) sans rencontrer quelques problèmes en cours de route. On ne vidait pas les poches des touristes sans une pointe de culpabilité. On ne tuait pas les monstres, de pauvres créatures affamées qui avaient besoin de vous manger pour se nourrir, sans récolter quelques bosses à la conscience. Et surtout, on ne regardait pas agoniser sa mère en se rendant compte qu'on ne pouvait rien faire pour la sauver, sans avoir pour toujours le cœur en lambeaux.

Je pensai à Devon, dont la garde du corps était morte pour le protéger, et me demandai quelles cicatrices il en garderait. Elles seraient sans aucun doute bien pires que les miennes. Il allait peut-être s'endurcir et cette chaude étincelle qui brûlait tout au fond de lui allait s'éteindre, étouffée par sa culpabilité. Peut-être. Peut-être pas. C'était difficile à dire.

Je récupérerai mon téléphone dans mon sac à dos. Aucun message de la part de Mo. Qu'avait-il fait, après mon départ du Tape-à-l'œil ? Il

avait forcément appelé quelqu'un pour prévenir que Devon, Félix et Ashley avaient été attaqués. Et comme ils appartenaient à une Famille, la police des simples mortels refuserait de s'impliquer dans cette histoire. Pourtant, il fallait bien que quelqu'un agisse, ne serait-ce que pour débarrasser les corps de la boutique et balayer sous le tapis.

Mais je n'aurais pas de réponses à ces questions tant que Mo n'aurait pas décidé de me contacter.

Alors je rassemblai mes affaires, éteignis la lumière, quittai la salle de bains et me rendis au sous-sol pour aller me coucher, même si je savais qu'il me faudrait des heures avant de réussir à m'endormir.

Le lendemain matin, après une nuit de rêves sanglants, je m'habillai à la hâte et me rendis à l'école comme d'habitude. Mais je n'arrivais pas à m'ôter Ashley de la tête. Je me demandais depuis combien de temps elle était garde du corps d'une Famille, et si Devon et Félix étaient vraiment ses amis ou juste des clients. Je me demandais si elle-même avait une famille, une vraie famille, et pas juste un gang qu'elle avait rejoint pour je ne savais quelle raison.

Je me posais beaucoup trop de questions inutiles. Et dangereuses.

Mais ma journée de cours se déroula comme d'habitude. Tout comme la suivante... et la suivante... et la suivante...

Mo m'envoya quelques messages énigmatiques où il disait « s'occuper de tout », mais il ne m'appela pas, et je n'osai pas passer au dépôt-vente tant qu'il ne me donnait pas son feu vert. Aussi les jours s'écoulèrent sans que je sache ce qu'il se passait.

Cette attente me rendait folle, mais je ne pouvais rien faire à part aller en cours tous les jours, trouver un fast-food où traîner jusqu'à ce que la bibliothèque ferme pour la nuit et faire les poches de quelques touristes pour payer mes repas quotidiens de cheeseburgers et de frites. Je ne dépensai pas un centime de l'argent que Mo m'avait donné pour le vol du collier de rubis. Pas un seul billet.

Il y avait trop de sang dessus pour ça.

Ce jour-là, j'étais comme d'habitude en train de m'ennuyer au lycée, à me demander dans quel tripot sentant le graillon j'allais bien pouvoir traîner l'après-midi. Toutes les cinq minutes, je vérifiais mon téléphone pour voir si Mo ne m'avait pas envoyé un message. C'était la dernière semaine de cours et il ne restait que quelques activités de fin d'année sans importance, que j'aurais pu sécher sans problème. Mais j'avais décidé de venir tous les jours, jusqu'à la toute fin, pour profiter du petit-déjeuner et du déjeuner, ce qui me permettait de piquer des cookies et des pommes que je fourrais dans mon sac à dos pour plus tard.

La dernière sonnerie de la journée venait de retentir et j'étais en train de me diriger vers la sortie quand mon téléphone m'annonça enfin un message de Mo. Je m'arrêtai dans le couloir pour consulter

l'écran.

[Tout va bien se passer. Ne déclenche pas de bagarre. S'il te plaît.]

Je poussai un soupir. Encore un message sibyllin qui ne m'apprenait rien. Avec qui j'étais censée me battre d'après lui ? Pas avec les péquenauds de l'école, en tout cas. J'avais mieux à faire, même si j'aurais pu mettre au tapis n'importe quel crétin assez inconscient pour me chercher des noises. Ma mère m'avait appris à me défendre, et même un peu plus que ça. Mais une bagarre aurait signifié une convocation de mes parents, et vu que je n'en avais pas, ça aurait débouché sur une foule de questions embarrassantes à propos de mon mode de vie, du fait que je n'avais pas de famille d'accueil, de l'endroit où j'habitais et autres détails sur lesquels je préférerais que l'administration du lycée ne se penche pas trop.

J'attendis, mais Mo n'envoya pas d'autre message. Je rangeai donc mon téléphone dans ma poche, poussai les portes et sortis sous un soleil éclatant.

Je ne remarquai le SUV qu'une fois dehors.

Il était tapi le long du trottoir comme un énorme scarabée. Noir. Totalement noir. Peinture noire, fenêtres aux vitres noires, pneus noirs. Le genre de voiture qu'on voit dans les films d'action et dont se servent les espions du gouvernement pour enlever des gens... qui disparaissent ensuite pour toujours.

Mais là, c'était bien pire que le gouvernement, parce qu'un emblème brillait sur la portière avant du côté passager : une main brandissant une épée, le tout souligné de blanc. Je ne frayais pas avec la Famille Sinclair, mais je connaissais son blason.

Je m'en étais doutée, mais ne pus retenir un gémissement. Évidemment, il fallait que ce soit cette Famille-là. À part une visite des Draconi, rien n'aurait pu être pire. Un homme était appuyé contre le flanc du SUV, les bras croisés sur son torse musclé. Il avait d'épais cheveux d'un blond doré, élégamment coiffés en arrière. Sa peau bronzée faisait ressortir ses yeux bleu clair. Je n'avais jamais vu un mec aussi beau et je n'étais pas la seule à l'avoir remarqué. Toutes les filles qui passaient par là s'arrêtaient pour le reluquer d'un air gourmand, d'autant plus qu'il devait avoir dans les vingt ans et était donc à peine plus vieux qu'elles.

Domage, il n'était pas seul.

Il était flanqué de Félix et d'un homme plus âgé aux cheveux d'un blanc neigeux, vêtu d'un costume trois pièces en tweed noir. Ils portaient tous les trois au poignet un bracelet d'argent reluisant et le beau blond avait en plus une épée sanglée à la taille. Dès qu'il me vit, Félix se redressa et donna un coup de coude au beau blond. Oh, non. C'était bien pour moi qu'ils étaient là, comme je l'avais craint.

J'aurais eu l'air louche si j'étais partie en courant, donc je continuai à marcher et emboîtai le pas à un groupe de joueurs de football. Puis je pivotai sur ma gauche, dos au SUV, de manière à m'en éloigner, en marchant d'un bon pas, tête baissée. Au prix d'un véritable effort, je parvins à ne pas prendre mes jambes à mon cou, non sans l'avoir envisagé un instant...

Une paire de bottes se planta devant moi sur le trottoir et je dus m'arrêter net.

— Tu es pressée ? demanda le beau blond.

Il me sourit et une fossette apparut sur sa joue gauche.

— On peut dire ça.

Je fis mine de le contourner, mais il me bloqua le passage. J'essayai de l'autre côté, mais il réitéra son geste et me coupa la route. Nous répétâmes cette danse une troisième fois, puis il tendit la main comme pour me prendre le bras. Je montrai les dents, beau gosse ou pas.

— Si tu me touches, je t'assomme.

Il haussa les sourcils et je vis son regard se concentrer quelque part derrière moi. Des pas résonnèrent dans mon dos et je me souvins, mais trop tard, qu'il n'était pas seul. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Sans surprise, Félix et l'homme plus âgé s'étaient placés derrière moi. Je reculai de manière à former avec eux une sorte de cercle, même s'ils étaient tous les trois d'un côté et moi de l'autre.

— Ouais, c'est elle, affirma Félix. C'est la fille du dépôt-vente. Celle qui a sauvé Devon.

J'ouvrais la bouche pour lui rétorquer qu'il se trompait quand mon téléphone vibra.

— Ça doit être ton ami Mo qui te demande de nous suivre sans faire d'histoire, dit l'homme âgé d'une voix pleine et raffinée, avec une pointe d'accent britannique. Lis ce message, tu verras que je ne mens pas.

De plus en plus méfiante, je fis un deuxième pas en arrière, tirai mon téléphone de ma poche et parcourus le message. En effet, il était de Mo.

[Va avec Reginald. Je t'expliquerai tout quand je te verrai.]

Je levai les yeux vers les trois types et lui répondis.

[Tu n'es pas sérieux.]

[Suis Reginald. Ne te bats pas. S'il te plaît.]

Encore ce stupide « s'il te plaît » ! À quoi bon me supplier, puisque je n'avais pas le choix. J'aurais pu avoir le dessus sur Félix, mais le beau blond et l'homme plus âgé risquaient de me poser plus de problèmes. Et puis, j'attirai déjà assez comme ça les regards des autres lycéens agglutinés sur ce trottoir. Ils ne m'avaient jamais remarquée

jusque-là, mais j'étais soudain devenue très intéressante.

Je poussai donc un soupir et répondis à Mo.

[Très bien. Mais s'ils m'assassinent, ce sera ta faute.]

[Marché conclu !]

Je fusillai le téléphone du regard. Bien entendu, ça n'inquiétait pas du tout Mo que je monte dans une voiture avec trois étrangers. J'attendis mais il n'ajouta rien, aussi je rangeai mon téléphone dans ma poche.

— Lequel d'entre vous est Reginald ? grommelai-je.

L'homme âgé m'adressa une profonde révérence, très protocolaire.

— C'est moi, mademoiselle. William Reginald, de la Famille Sinclair.

Il désigna le beau blond d'un geste de la main et ajouta :

— Et voici Grant Sanderson. Je crois que vous connaissez déjà Félix Morales.

Je dus faire un gros effort pour dissimuler mon étonnement. J'avais devant moi le majordome de la famille Sinclair. En personne. Il s'occupait du manoir et supervisait toutes les affaires courantes, du personnel de cuisine aux jardiniers, en passant par l'accueil de ceux qui demandaient une audience. J'avais à plusieurs reprises entendu Mo se plaindre qu'il était plus difficile de convaincre Reginald de vous laisser entrer sans rendez-vous chez les Sinclair que de vendre une assurance-vie à un cadavre. Quant à Grant et Félix, ils étaient de toute évidence plus que de simples gardes.

Tout ça devenait bien plus sérieux que je ne l'avais cru.

— Comme je vous l'ai déjà dit, nous travaillons pour la Famille Sinclair, répéta Reginald.

Il prenait mon silence pour de l'inquiétude, il ne se trompait pas.

— Nous ne vous voulons aucun mal, ajouta-t-il.

Ouais. C'est ça. Parce que monter dans un SUV noir avec les sbires d'une Famille, ça finissait toujours bien pour les gens comme moi. Reginald inclina la tête, une expression neutre sur son visage ridé, et Grant m'adressa un bref sourire méfiant.

Félix par contre, eut une réaction surprenante : il m'adressa un clin d'œil, puis un lent sourire complice, flirtant avec moi comme l'autre jour dans la boutique. Je levai les yeux au ciel, mais ça parut l'amuser encore plus. Quelque chose me disait que Félix Morales se savait super mignon et s'en servait pour avoir toutes les filles qui lui tapaient dans l'œil. Mignon, prétentieux et arrogant. La pire combinaison possible chez un garçon.

Ils ne me demandèrent pas mon nom parce qu'ils le connaissaient déjà. Ils n'auraient pas été là, sinon. Leur démarche avait sans aucun

doute un rapport avec l'attaque du Tape-à-l'œil, même si je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils me voulaient. Je m'étais retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment et j'avais été assez stupide pour m'en mêler. C'était tout et j'aurais aimé que ça s'arrête là.

D'autant plus que la Famille Sinclair était impliquée dans l'histoire — À présent, mademoiselle, si vous le voulez bien... déclara Reginald en faisant un geste vers le SUV. Nous avons un emploi du temps à respecter.

Grant se rapprocha encore davantage de moi et porta la main à la poignée de son épée, prêt à sortir son arme et à faire usage de la force pour me persuader de monter avec eux. Bon, j'aurais peut-être engagé un combat si j'avais pensé avoir une chance de m'en tirer... Mais ce n'était pas le cas.

Pas face à eux. Pas dans ma situation. Ça faisait longtemps que je n'étais plus de taille à affronter une Famille.

Depuis qu'on avait tué ma mère.

Je me dirigeai donc à grands pas vers la voiture. Reginald passa devant moi et m'ouvrit la portière à l'arrière ; je n'eus d'autre choix que de monter.

Reginald claqua la portière et grimpa sur le siège passager. Félix contourna le SUV et monta à côté de moi tandis que Grant se glissait derrière le volant. Ils fermèrent tous trois leurs portières presque à l'unisson, avec un claquement sec qui me fit penser au bruit d'un couvercle de cercueil que l'on rabat.

Chapitre 6

Grant démarra le moteur et nous partîmes. Il laissa le lycée derrière lui, engagea la voiture sur l'une des rues principales et contourna la Midway. Personne ne prononçait un mot dans le SUV. La radio était éteinte.

Félix n'arrêtait pas de me dévisager, ses yeux brun foncé ne me quittaient pas, comme s'il s'attendait à ce que je me mette à jacasser pour combler le silence. Sans blague. Je n'étais pas assez stupide pour faire ça. Je songeai à lui renvoyer son regard et à utiliser ma vision de l'âme pour savoir ce qui lui passait par la tête, puis décidai que ça n'en valait pas la peine. Ce n'était pas lui qui commandait, mais Grant et Reginald. Malheureusement, Grant conduisait et Reginald regardait droit devant lui à travers le pare-brise, ce qui m'empêchait d'utiliser ma magie avec eux. J'allais devoir attendre pour savoir ce qu'ils me voulaient.

Dans l'ensemble, j'avais confiance en Mo, si tant est que je sois capable de faire confiance. En tout cas, je savais que jamais il ne m'aurait mise délibérément en danger. Mais j'avais quand même les mains crispées sur ma ceinture, les doigts sur un shuriken dont j'étais bien décidée à me servir si la situation tournait mal. Il s'agissait quand même d'une extrémité à laquelle je n'aurais pas recours sans y être forcée.

Grant quittait à présent la route principale pour emprunter une rue latérale et engager le SUV sur le pont du lochness que j'avais traversé la nuit où j'avais volé le collier de rubis. Mais au lieu de ralentir pour jeter quelques pièces par la vitre de sa portière, il accéléra sur les pavés. Trente secondes plus tard, le SUV était de l'autre côté.

— Vous n'avez pas payé le tribut, murmuré-je.

— Un tribut ? Quel tribut ? s'étonna Félix.

— Pour le lochness.

Je me retournai sur mon siège et jetai un œil par la vitre arrière. C'était peut-être mon imagination, mais la surface de la rivière paraissait onduler plus que d'habitude, comme si quelque chose s'apprêtait à sortir de l'eau pour réclamer son dû. Ouais, j'aurais parié que le lochness était furieux. Je l'aurais été à sa place. Le territoire, dans cette ville, c'était crucial.

Grant rit.

— Tu ne crois pas vraiment à ces vieux contes, n'est-ce pas ?

— Nous devrions tous y croire, répliqua Reginald.

Grant fronça les sourcils à cause de la sécheresse du ton, tandis que Reginald se retournait pour me jauger d'un regard acéré, comme s'il était surpris que je puisse être consciente de l'importance des tributs.

Ma mère m'avait enseigné les anciennes traditions. Je savais quels monstres vivaient en ville, dans les forêts et sur les montagnes, et quel petit tribut payer pour traverser leur territoire sans être inquiétée. En fait, j'étais si habituée à l'existence des monstres qu'ils m'étaient devenus familiers. J'aurais presque pu les considérer comme des animaux de compagnie... qu'il fallait tenir à distance si l'on ne voulait pas être mangé. J'avais même pour eux une sorte d'affection. Chacun ses goûts.

Reginald continuait à me dévisager comme si mes connaissances en matière de monstres étaient pour lui une révélation. Ma parole, ces types me prenaient pour une bêta de touriste qui s'était trouvée par hasard dans le Tape-à-l'œil au moment de l'attaque. Mais qu'est-ce qu'ils croyaient ? Que j'avais ramassé une épée et tué deux hommes, tout ça sans le moindre entraînement ?

Mo avait dû leur dire, pourtant... Pas sûr... En fait, je n'avais aucune idée de ce que Mo avait bien pu leur dire. Assez en tout cas pour que ça les décide à me kidnapper, ou presque. Où est-ce qu'ils m'emmenaient ? Dans un coin sympa, sans doute, à l'écart de tout, équipé d'une bétonnière et d'une piscine, afin de pouvoir m'interroger à leur aise à propos de l'attaque. Je ne voyais pas d'autre raison à un comité d'accueil composé de trois hommes.

Tandis que le véhicule roulait, je continuai à spéculer en silence. Au bout d'un moment, je me rendis compte que nous n'allions pas à l'est, où se trouvait le dépôt-vente, ni vers la banlieue au sud. Nous allions au nord : vers la montagne.

Une sensation désagréable me noua le ventre.

Le SUV grimpa à présent des routes sinueuses. Nous dépassâmes un certain nombre de manoirs, les uns après les autres. De nombreux mortels et magicks aisés s'étaient accaparés un peu du Mont Cloudburst au fil des années, pour y construire des résidences secondaires. Bien entendu, plus vous étiez haut sur la montagne, plus la vue était belle et plus vous possédiez de pouvoir magique, de pouvoir tout court, et d'argent.

Tout comme les représentants de la ville, les riches préféraient fermer les yeux sur les activités des Familles, sur leurs querelles meurtrières et sur leur funeste influence. Ils considéraient leurs membres comme un ramassis de parvenus et de gangsters, et s'entenaient le plus possible à l'écart. Cette attitude n'était pas une option pour les gens des classes moyennes ou inférieures, car ils dépendaient

des Familles pour leur emploi et pour être protégés des monstres.

Mes soupçons quant à l'endroit où nous nous rendions se trouvèrent confirmés quelques minutes plus tard, quand le SUV bifurqua dans une allée et franchit un portail de fer que nous trouvâmes ouvert. Le véhicule dépassa une crête abrupte et notre destination apparut devant nous : une structure de pierres noires.

Le manoir de la Famille Sinclair.

* * *

Une foule de questions se bousculaient dans mon crâne et je recommençai entre autres à fantasmer diverses situations incluant des bétonnières et des piscines. Félix me fixait du regard, comme s'il s'imaginait que j'allais enfin craquer et au moins lui demander ce qu'on faisait là, mais je conservai une expression impassible.

Grant bifurqua sur un large pont de pierre et s'engagea ensuite dans une allée circulaire qui contournait une fontaine. Puis il ralentit, immobilisa le véhicule, et je pus admirer de près le bâtiment.

Le manoir Sinclair était grand, même selon les standards des Familles, et comportait par endroits jusqu'à sept étages. En raison de sa pierre noire, il se dégageait de lui une impression lugubre et immuable. Les tours que j'avais vues depuis la ville étaient encore plus larges de près et s'élevaient à plusieurs cinquantaines de mètres dans le ciel estival. Chaque sommet était surmonté d'un drapeau noir qui arborait l'emblème de la Famille Sinclair : la main tenant l'épée, bordée de blanc.

Il y avait des balcons sur presque toute la façade du manoir, tandis que des terrasses et des passerelles s'élevaient en spirale d'un niveau à l'autre, accrochées aux murs comme les fils de soie d'une toile d'araignée. Le manoir n'était pas beau. Pas du tout. Il était trop grand, trop sévère, trop massif, sans la moindre élégance, et semblait taillé à même le flanc rocheux. Mais il émanait de lui une étrange force, comme s'il était aussi éternel que la montagne dans laquelle il avait été sculpté.

Je ne pouvais plus détacher mon regard de la vitre de ma portière, ce qui me valut un petit sourire amusé de la part de Felix.

Au-delà du manoir, une immense pelouse s'étalait comme une épaisse moquette jusqu'à la lisière du bois. Celui-ci se trouvait à environ quatre cents mètres de distance, mais ça ne m'empêcha pas de repérer les gardes qui patrouillaient entre les conifères. Ils portaient tous un pantalon et un manteau noir, ainsi qu'un chapeau de feutre noir surmonté de plumes. Un bracelet argenté étincelait à leur poignet et une épée pendait à leur ceinture. Plus haut sur la montagne, d'épais nuages blancs dérivait autour du sommet. Grâce à mon pouvoir de vision, je les voyais si proches qu'il me semblait que j'aurais pu les toucher.

— Ça fait du bien de rentrer chez soi, lança Grant en éteignant le moteur. Allons retrouver les gars. Ou ce qu'il en reste...

Reginald lui adressa de nouveau un regard sévère. Félix grimaça.

Je glissai vers la portière, mais avant que j'aie pu poser la main sur la poignée, Reginald apparut et l'ouvrit pour moi. Je clignai des yeux. Je ne l'avais même pas vu bouger. Il devait posséder un genre de pouvoir de vitesse.

Je sortis de la voiture et Reginald me désigna le manoir d'un large geste.

— Par ici, s'il vous plaît, mademoiselle.

Grant et Félix vinrent se placer derrière moi ; je n'eus d'autre choix que de suivre Reginald.

Il se dirigea vers la porte d'entrée d'un pas vif et précis, le dos droit. Son costume en tweed noir n'aurait jamais osé se froisser, et encore moins attirer le moindre grain de poussière. J'étais à peu près certaine que Reggie était le genre d'homme à adorer les listes, l'ordre et la loi ; et à détester les gens comme moi qui passaient leur temps à les ignorer ou à les enfreindre.

Reginald ouvrit la porte et entra dans le bâtiment. Je le suivis, Grant et Félix toujours sur mes talons.

L'extérieur du manoir m'avait paru austère, noir et trapu, mais à l'intérieur tout était lisse, lumineux et délicat. Le sol de marbre blanc bien lustré scintillait comme une plaque de glace sous nos pieds. Des éclats d'or véritable, d'argent et de bronze faisaient étinceler la peinture des murs. Des lustres de cristal pendaient du plafond, projetant des rayons de lumière chaude dans toutes les directions.

Le mobilier, encore plus élégant, était un mélange de bois sombre et massif, de verre teinté aux couleurs éclatantes, et d'authentiques pierres précieuses.

Je tentai au début de ne pas rester bouche bée, vraiment, mais j'y renonçai bien vite, même si j'avais conscience de me comporter comme la pire des touristes avec ma mâchoire tombante et mes yeux écarquillés.

J'étais éblouie par la beauté de ce que je découvrais, mais aussi impressionnée par le travail que réclamait l'entretien d'un tel lieu. Tout brillait comme si on venait de le polir, sans aucun doute grâce aux pixies. Je repérai plusieurs de ces humains miniatures d'environ quinze centimètres, aux ailes transparentes, qui voletaient dans l'air en transportant des chiffons à poussière, des serpillières ou de petits seaux d'eau.

Techniquement, les pixies étaient des monstres puisqu'ils n'étaient pas tout à fait humains (ou pas de taille humaine, en tout cas). Mais ils étaient de forme humaine et ils faisaient d'excellents domestiques. En échange de leurs services, ils ne demandaient que le gîte, le

couvert et la protection contre les monstres. J'espérais souvent que l'un d'entre eux, un électron libre comme moi, n'appartenant à aucune Famille, trouve un jour refuge dans le sous-sol de la bibliothèque. Je l'aurais accueilli et en échange, il aurait fait mon lit, parce que j'avais horreur de ça. Et la lessive. Et toutes les autres corvées de ménage. Mais ça n'était jamais arrivé encore. J'aurais volontiers parié qu'aucun des membres de la Famille Sinclair n'avait jamais eu besoin de faire son lit. Ou que tous ceux qui vivaient dans ce manoir n'avaient jamais eu à lever le petit doigt pour quoi que ce soit. Pas avec tous ces pixies qui déambulaient partout.

Reginald suivait l'un d'eux, une femelle qui portait un plateau de sandwiches au concombre en équilibre sur la tête. Apparemment, elle allait dans la même direction que nous.

On me fit traverser encore plusieurs pièces, puis plusieurs ailes du manoir et je me rendis compte que nous nous enfoncions peu à peu dans le bâtiment. Au bout d'un moment, je n'eus plus aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions. Ni du chemin à prendre pour repartir.

Est-ce que j'allais sortir un jour de là ?

Pour finir, Reginald ouvrit une porte à double battant et nous entrâmes dans une immense bibliothèque qui se dressait sur trois niveaux, jusqu'au sommet de cette aile du bâtiment. Chaque niveau comportait un balcon panoramique garni d'étagères et surplombait la salle de lecture carrée du rez-de-chaussée. Le plafond s'élevait en pointe ; il était constitué de panneaux de verre noirs et blancs qui projetaient une alternance de flaques d'ombre et de lumière en dessous d'eux.

Là où nous étions, au rez-de-chaussée, tout un mur était occupé par des étagères en bois d'ébène chargées de livres, de photos, de presse-papiers en cristal et autres babioles de prix. Un immense bureau d'ébène ancien trônait au fond de la pièce, devant une série de portes donnant sur un balcon filant. Le lustre de cristal du plafond ressemblait à une grappe de stalactites.

Je scrutai les étagères. Peut-être que j'allais pouvoir dérober un ou deux cadres photo en argent sans me faire remarquer. On m'avait emmenée ici, plus ou moins contre mon gré, mais puisque j'étais là, autant rentabiliser le déplacement. Rien ne m'obligeait à repartir les mains vides. Comme l'avait dit Mo, je ne ratais jamais une occasion de me remplir les poches et ne dédaignais ni l'argenterie, ni les bijoux, ni aucun autre objet de valeur.

La femelle pixie s'avança en voletant vers la cheminée en marbre blanc qui occupait presque tout un mur. Elle déposa son plateau sur une table à côté d'un autre plateau chargé d'une théière, de cuillères et de plusieurs tasses. Mais je concentrai mon attention sur la

silhouette assise près de la table : je venais de reconnaître un visage familier, aux yeux noirs et rusés.

— Lila ! s'exclama Mo en bondissant du canapé en velours blanc sur lequel il était assis. Enfin ! Te voilà !

Il portait son éternel pantalon blanc, avec des tongs et une chemise hawaïenne, d'un rouge écarlate, imprimée de souriantes vahinés.

Je m'écartai de mon escorte, allai prendre Mo par le bras et l'attirai au fond de la bibliothèque devant les portes du balcon. Après un coup d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer que nous ne pouvions pas être entendus, je me tournai face à lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je entre mes dents. Qui sont ces hommes, pourquoi ils m'attendaient devant mon lycée, et pourquoi ils m'ont emmenée dans le manoir de la Famille Sinclair ?

Un sourire illumina le visage de Mo.

— Ceci, ma petite, est une opportunité. Une de celles qui ne se présentent qu'une seule fois dans une vie.

Il prit un air grave pour ajouter :

— De plus, pour être franc, je n'ai pas pu faire mieux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que j'ai eu beaucoup de mal à convaincre les Sinclair que tu n'étais pas impliquée dans l'attaque du Tape-à-l'œil, mais que tu étais au contraire une spectatrice innocente. Et surtout que c'est toi qui as sauvé la situation.

Je plissai les yeux.

— Il s'est passé quoi après que tu m'as jetée de la boutique ? Qu'est-ce que tu fabriquais, ces derniers jours ? Qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

Mo balaya mes inquiétudes d'un geste de la main.

— Oh, tu découvriras tout ça bien assez tôt. Contente-toi de me promettre une chose.

— Quoi ?

— Que tu me laisseras m'occuper des négociations.

Il marqua une pause, avant de reprendre :

— À moins que tu ne sentes une ouverture pour obtenir un meilleur accord. Dans ce cas, n'hésite pas à prendre la parole.

— Un accord ? Quel genre d'accord...

Avant que j'aie pu lui demander à nouveau ce qui se passait, la double porte s'ouvrit et Devon apparut.

Cheveux brun foncé, yeux verts, traits ciselés, corps musclé. Il était le même que la dernière fois, mis à part un fait notable : il avait échangé le T-shirt et le pantalon décontractés qu'il portait au Tape-à-l'œil, contre une chemise et un costume noirs. Mon cœur se serra. Seuls les membres de haut rang des Familles portaient ce genre de costumes... lors des grandes occasions.

Comme, par exemple, les exécutions.

Devon m'adressa un signe de tête, puis alla rejoindre Grant et Félix qui s'étaient jetés sur les sandwiches au concombre apportés par la femelle pixie.

Reginald se dirigea vers la double porte et tint l'un des battants pour faire entrer une femme. Comme Devon, elle portait un costume noir, sobre, mais hors de prix. Les talons aiguilles de ses escarpins devaient mesurer au moins sept centimètres. Un bracelet en argent brillait à son poignet droit, avec bien sûr l'emblème de la Famille Sinclair, toujours cette fichue main brandissant une épée. Ses cheveux étaient d'une magnifique couleur auburn, et ses yeux d'un vert pâle et glacial. Et tout comme j'avais reconnu Deah Draconi sans l'avoir jamais vue, je reconnus cette femme.

J'avais devant moi Claudia Sinclair, la matriarche de la Famille Sinclair, la femme la plus puissante de cette ville.

Chapitre 7

Claudia s'avança et s'arrêta près de Devon. Quand on les voyait côte à côte, la ressemblance entre eux était évidente et j'aurais voulu me gifler pour ne pas avoir compris plus tôt qui il était. Genre, quand je l'avais rencontré au Tape-à-l'œil.

Si j'avais su, je ne serais peut-être pas intervenue pour le sauver.

Je me tournai vers Mo.

— Ce type est Devon Sinclair ? Le fils de Claudia Sinclair ?

J'avais parlé entre mes dents, mais trop fort malgré tout, car les autres m'entendirent. Félix parut s'en amuser et donna un coup de coude dans les côtes de Devon, comme s'il trouvait mon ignorance comique. Si ça continuait, ils allaient vraiment me prendre pour une péquenaude de touriste. Mais à cet instant, j'étais trop en colère pour m'en soucier.

Mo hocha la tête.

Je pris soin de baisser la voix avant de parler :

— Que faisait Devon Sinclair dans ta boutique ?

J'avais tout à coup comme un doute...

— Tu ne comptais pas lui vendre le collier de rubis, n'est-ce pas ?

Il m'adressa un regard offensé.

— Bien sûr que non. J'avais déjà un acheteur pour le collier.

Je croisai les bras sur la poitrine, attendant la suite. Avec un soupir, Mo se décida enfin à répondre à ma question :

— J'ai croisé Devon sur la Midway, il y a quelque temps, expliqua-t-il. Il cherchait un cadeau pour sa mère. J'avais loué un stand pour la journée et je présentai quelques-unes de mes plus belles pièces et je... j'ai peut-être sous-entendu avoir encore mieux au Tape-à-l'œil. Quelque chose de nature à faire impression sur la matriarche de la Famille Sinclair.

Ça correspondait à ce que m'avait dit Devon, mais ce n'était pas une bonne nouvelle. Pas du tout. Je commençai à avoir des élancements dans la tête. C'était très, très mauvais signe.

— Et l'autre type ? Félix ?

— C'est Félix Morales. Le fils d'Angelo Morales, le chimiste de la Famille. Et c'est aussi le meilleur ami de Devon.

— Et la garde du corps ?

— Elle s'appelait Ashley Vargas. Elle était entrée dans la Famille il

y a peu de temps.

Je laissais échapper un grognement. De mieux en mieux. Malgré tous mes efforts pour ne pas m'impliquer dans une Famille, voilà que je me retrouvais dans un manoir, où j'étais en ce moment le centre de l'attention.

Grant, Reginald et Félix m'avaient traînée ici devant Claudia Sinclair pour... pour... pour quoi, au juste ? M'interroger à propos de l'attaque ? Déterminer si j'étais impliquée ou pas ? Me torturer jusqu'à ce que je leur dise ce qu'ils voulaient entendre ?

Quoi qu'il en soit, c'était bien le dernier endroit où j'avais envie d'être. L'espace d'un instant, je cédai à une panique folle et incontrôlable, et me demandai s'il était possible qu'ils sachent qui j'étais. Je ne soupçonnais pas Mo de les avoir renseignés, mais Claudia Sinclair avait pu le deviner seule. Et si c'était le cas, elle ne me laisserait jamais quitter cet endroit...

Reginald adressa un bref signe de tête à Mo, qui le lui rendit. Je repoussai ma peur et interrogeais Mo du regard. Il ne m'avait jamais dit grand-chose au sujet de ses contacts avec les Familles, encore moins avec les Sinclair, mais il connaissait tout le monde. Il le fallait, dans son métier. Dans quoi il m'avait entraînée ? Et comment j'allais me tirer de là ?

— Garde ton calme, réponds à leurs questions, et tout ira bien, me dit-il. Et essaie de ne pas trop faire ta maline, d'accord, petite ? Dans cette affaire, on mise très gros tous les deux.

Il me prit mon sac à dos des mains et alla se rasseoir sur le canapé blanc, me laissant seule au fond de la bibliothèque.

— Mo ! appelai-je entre mes dents, en oubliant la discrétion. Mo ! Reviens ici ou...

La suite mourut sur mes lèvres. Claudia s'avancait dans la pièce et tout le monde s'était figé pour la suivre du regard, y compris moi. Un effet de son incroyable autorité naturelle. Ajouté au fait qu'elle avait le pouvoir de me faire exécuter d'un claquement de doigts.

— Puisque nous sommes tous là, nous devrions commencer, proposa-t-elle.

Sa voix était douce et calme, mais il s'agissait d'un ordre, pas d'une requête, il n'y avait pas à s'y tromper

— Grant, Félix, vous pouvez disposer. Ce sera tout pour l'instant. Je vous appellerai quand nous aurons terminé notre discussion. En attendant, occupez-vous des arrangements nécessaires pour notre... invitée.

Au ton froid et pincé avec lequel elle prononça le mot « invitée », je m'imaginai découvrir des têtes de troll décapitées sur mon oreiller, plutôt que des chocolats. C'était en tout cas à ce genre d'hospitalité que je m'attendais de la part d'une famille de mafieux.

Grant et Félix lui adressèrent un signe de tête respectueux, puis quittèrent la pièce en fermant la porte derrière eux. Claudia alla s'asseoir devant la cheminée sur un fauteuil noir haut et large aux allures de trône, installé à l'écart et plongé dans l'ombre. Les autres fauteuils de la pièce étaient tournés vers ce trône noir. Pas de doute. Claudia Sinclair était bien la reine de ces lieux.

Devon prit l'un des fauteuils les plus proches du sien, noir aussi, mais plus petit. Mo me sourit et tapota la place libre sur le canapé. Tout en grommelant entre mes dents, je m'avançai et m'assis à côté de lui, avant de le regretter. Ce canapé était face au soleil, si bien que je devais plisser les yeux tant j'étais aveuglée. De plus, le velours blanc qui le recouvrait était si lisse que je dus planter le bout de mes vieilles baskets dans le beau tapis persan noir pour ne pas glisser.

Reginald apparut soudain tout près de moi et je retins un cri de surprise. Je ne l'avais pas vu ni entendu bouger. Il était soit très rapide, soit très silencieux, soit doué pour se déplacer sans attirer l'attention. Peut-être bien les trois à la fois.

Il me tendait une tasse en porcelaine.

— Du thé, mademoiselle ?

— Le thé, je le bois avec des glaçons et au minimum un demi-kilo de sucre.

Il fronça les sourcils, mais n'insista pas et me présenta un plateau d'amuse-gueules.

— Un sandwich au concombre ?

Mon estomac gargouilla.

— Vous n'avez rien de plus sérieux ?

Il fronça un peu plus les sourcils.

— De plus sérieux ?

— Oui, de plus consistant, quoi ! Par exemple un sandwich de taille normale. Avec du bacon. Parce que je pourrais avaler tout ce plateau d'amuse-gueules en, genre, cinq secondes chrono.

Quitte à subir l'interrogatoire d'une Famille, autant en profiter pour me nourrir à l'œil. Ces petits trucs au concombre étaient à peine plus épais que des biscuits salés.

J'entendis un ricanement et surpris Devon en train de se moquer de moi, se manifestant ainsi pour la première fois depuis son entrée dans la pièce. Je serrai les poings sur mes genoux. Il n'avait aucun droit de rire de moi. Aucun. Pas après tout le tort qu'il m'avait causé.

Reginald n'apprécia pas non plus le ricanement. Il adressa un regard glacial à Devon, dont le rire s'acheva en une toux étranglée.

— Comme vous voulez, mademoiselle, dit Reginald d'un ton guindé en reposant le plateau. Je vais voir si je trouve de quoi vous faire... un sandwich de taille normale.

Au ton écoeuré, on aurait cru que je lui avais demandé de servir de

la pâtée pour chien à la Reine d'Angleterre. Mais il s'inclina devant Claudia et sortit de la bibliothèque avant de fermer la porte derrière lui.

Je me retrouvai donc seule avec Devon, Claudia et Mo. Tout était silencieux, mis à part le léger tic-tac-tic-tac d'une horloge de cristal posée sur le manteau de la cheminée, et ça me rappela le silence après l'attaque du dépôt-vente, rythmé par les horloges de grand-mère de la boutique. Sauf que les secondes s'égrenaient comme un compte à rebours qui s'arrêterait à l'instant où Claudia Sinclair annoncerait ce qu'elle avait l'intention de faire de moi.

— Donc, dit Claudia, dont la voix sembla sortir de l'ombre dont l'enveloppait son fauteuil. Tu es la fille qui a sauvé mon fils. Lila Merriweather.

Mo me donna un coup de coude dans les côtes, une manière pas très subtile de m'indiquer que je devais répondre.

— Ouais, c'est moi. Je n'en connais pas d'autres.

— Peux-tu m'expliquer comment tu as réussi cet exploit ? demanda-t-elle.

— J'ai éliminé deux hommes.

— Tu penses vraiment me faire croire que tu as tué seule deux adultes ? Une fille de dix-sept ans qui ne possède que le pouvoir de vision ?

Je jetai un regard du côté de Mo. Apparemment, il lui avait avoué que j'étais une magick. Mais il ne lui avait pas tout dit, sinon cette conversation aurait pris un tour bien différent. Ma panique s'envola. Mes secrets les plus importants étaient encore bien gardés.

Mo me planta de nouveau son coude dans les côtes, histoire de m'encourager à en dire plus.

Je haussai les épaules.

— Ce n'était pas la première fois que je tuais des hommes et pas non plus la dernière. Cloudburst Falls est peut-être l'endroit le plus magique d'Amérique, mais c'est aussi l'un des plus dangereux. Surtout après le coucher du soleil. Contrairement à vous et à votre fils, je ne suis pas protégée par l'argent d'une Famille ou par les murs d'un manoir. Et je n'ai personne à mon service pour se salir les mains à ma place.

Cette réponse sarcastique et à la limite de la grossièreté fit tressaillir Mo, mais ça m'était égal. Des étrangers m'avaient abordée, emmenée sur la montagne et traînée devant la matriarche d'une Famille, mais personne n'avait encore daigné m'expliquer ce qui se passait et ce que les Sinclair me voulaient. J'étais furieuse et je n'avais pas envie de courber l'échine.

Ce que je voulais c'était sortir d'ici, quitter cet endroit et ces gens qui me rappelaient trop la mère que j'avais perdue.

Et ce que je pouvais encore perdre : ma liberté.

Comme Claudia continuait à me dévisager, attendant ma réponse, je décidai de me montrer aimable... Pour l'instant.

— Si vous ne me croyez pas, demandez à Mo. Il vous le confirmera.

Elle tourna vers lui le regard de ses yeux verts, encore plus glacial qu'avant.

— Oh, je connais plutôt bien monsieur Kaminsky. Beaucoup plus que je ne le voudrais, en fait.

— Oui, en effet. Claud et moi sommes de vieux amis, renchérit Mo.

Il lui adressa un grand sourire ravi, comme s'il prenait plaisir à la taquiner.

— J'ai regardé la vidéo de surveillance du dépôt-vente, continua-t-elle. Et Mo m'a tout dit au sujet de tes... capacités.

Mo m'adressa un sourire coupable et je tentai de deviner jusqu'où il était allé. Il avait mentionné mon pouvoir de vision, mais je n'étais pas certaine qu'il ait parlé du reste. Il était la seule personne au courant du pouvoir de transfert qui me permettait d'absorber la force de mon adversaire. Ma mère m'avait toujours conseillé de conserver le secret sur ce don, de peur que quelqu'un ne tente de me l'arracher. À Cloudburst Falls, il existait aussi un marché noir florissant pour la magie volée. Il y avait bien pire que les créatures qui cherchaient à vous manger : celles qui extirpaient la magie de votre corps avant de vous tuer.

— Lila est une bagarreuse, c'est certain, intervint Mo. Une très bonne combattante. Vous l'avez vu sur la vidéo.

Mo avait si peur des cambriolages qu'il avait fait installer des caméras partout dans le dépôt-vente. Je ravalai un juron. J'aurais dû me douter que Claudia avait visionné les vidéos de surveillance. Elle avait voulu voir de ses yeux l'attaque menée contre son fils.

— Et toi, où étais-tu quand Devon, Félix et Ashley se sont fait attaquer ? demanda-t-elle à Mo d'un ton aussi tranchant qu'une épée.

— J'étais dans l'arrière de la boutique, sinon je serais intervenu, répondit Mo d'une voix encore plus obséquieuse que son sourire. Vous le savez bien.

Le regard de Claudia devint encore plus glacial.

— Mais par chance, Lila était là, s'empressa-t-il d'ajouter. Vous feriez mieux de l'engager vite fait, tant qu'elle est encore disponible.

M'engager vite fait ?

— La rumeur concernant les capacités de Lila s'est déjà répandue, reprit Mo en ouvrant grand les mains. Rien qu'aujourd'hui, trois autres Familles m'ont contacté pour me demander si elle était disponible.

Si j'étais disponible ? Cette discussion ressemblait un peu trop à une négociation pour me faire engager comme garde du corps. J'avais déjà entendu Mo utiliser ce genre d'arguments quand il cherchait une

mission pour ma mère et qu'il essayait de soutirer quelques dollars de plus à son employeur potentiel en faisant jouer la concurrence. Je commençais à avoir un très mauvais pressentiment à propos de ce qu'il manigançait.

Claudia l'ignore et se concentra sur moi.

— Pourquoi t'être mêlée à ce conflit ? Qu'est-ce que tu espérais ? Une récompense de la part de ma Famille ?

Ce fut à mon tour d'ouvrir grand les mains.

— Eh ben voyons... Vous trouvez qu'être traînée ici de force pour être interrogée est une récompense ?

— Tu savais forcément qui était Devon, affirma-t-elle en me désignant Mo du menton, comme si elle considérait qu'il m'avait renseignée. Après tout, c'est ton ami qui l'a attiré dans sa minable boutique.

— Eh, là, protesta Mo. Ma boutique n'est pas minable. Elle est peut-être kitsch. Mais pas minable.

Tout le monde fit semblant de ne pas avoir entendu.

Devon, qui était resté jusque-là silencieux, poussa un gros soupir.

— Il ne m'a attiré nulle part, maman, intervint-il. Je t'ai expliqué que je m'étais souvenu qu'il m'avait parlé de sa boutique quelques jours plus tôt, et que j'avais décidé d'y jeter un œil. C'est tout.

— Ce n'est jamais « tout », répliqua Claudia d'un ton cassant. Pas en ce qui te concerne.

Devon soupira à nouveau. Une sorte de lassitude résignée passa dans son regard, mais il détourna la tête avant que j'aie pu identifier la nature de son émotion. En effet, Devon n'était pas n'importe qui, puisqu'il était le fils de la matriarche des Sinclair. Mais j'eus le sentiment que Claudia faisait allusion à autre chose. Je n'étais donc pas la seule dans cette pièce à avoir des secrets.

— Tu comprends donc pourquoi je trouve cette affaire plus que louche, conclut-elle d'un ton glacial.

Son fils avait été attaqué et elle avait de bonnes raisons d'être en colère, mais elle commençait à me taper sur les nerfs. Je n'avais pas demandé à Devon d'entrer dans la boutique, et je n'avais jamais eu l'intention de me retrouver au milieu d'une bagarre. Mais c'était pourtant ce qui s'était produit. J'avais bien agi, pour changer. Et voilà où ça m'avait menée. Je me retrouvais accusée par Claudia Sinclair, qui me soupçonnait d'avoir des motivations cachées alors que ce n'était pas le cas. C'en était trop.

— Écoutez, madame, lâchai-je sèchement. J'ignorais que Devon était votre fils quand il est entré dans le Tape-à-l'œil. Et même si je l'avais su, ça ne m'aurait pas émue plus que ça.

C'était un mensonge éhonté, car oui, ça m'aurait émue. Mais ce petit arrangement avec la vérité était ma seule chance de sauver ma

tête, aussi, je pris une autre inspiration et développai un peu, histoire d'être plus crédible.

— J'ai bien vu qu'il appartenait à une Famille, mais je ne savais pas laquelle. Et je me suis dit qu'il venait chercher des sensations en s'encanaillant dans les boutiques de la ville.

Devon serra les dents et son regard croisa le mien. Une expression blessée passa dans ses yeux. Ça n'aurait pas dû me déranger, mais ce fut le cas. Je le détestais. Je le détestais depuis des années et j'étais bien décidée à continuer à le détester, lui et toute sa foutue Famille.

En dépit de cette culpabilité que le pouvoir de vision m'avait permis de voir en lui et qui m'attendrissait malgré moi.

— Compte tenu de ton mépris évident pour les Familles, ou en tout cas pour la nôtre, je ne comprends pas pourquoi tu as aidé mon fils, déclara Claudia d'une voix encore plus glaciale qu'avant. Pourquoi ne pas avoir laissé ses agresseurs l'emmener ?

Je fronçai les sourcils. L'emmener ? C'était une tentative d'assassinat, pas d'enlèvement. Le mystérieux inconnu voulait la mort de Devon. Je l'avais lu dans ses yeux.

— Eh bien ? insista-t-elle.

— Je ne sais pas, répliquai-je. D'accord ? Je ne me l'explique pas. Je l'ai aidé, c'est tout. J'ai tendance à réagir quand des gens tirent leurs épées et commencent à les agiter dans ma direction.

Je ne lui parlai pas de ce mélange de tristesse, de résolution et de bienveillance que j'avais vu dans le cœur de Devon. Ni du fait que quelque chose m'avait entraînée vers lui malgré moi. Et je ne racontai pas non plus que je m'étais sentie contrainte de sauver la petite étincelle de lumière qui brillait tout au fond de lui. Personne n'avait besoin de savoir ça, pas même Mo. Il aurait pensé que je me ramollissais et il aurait eu raison.

— Alors tu t'es mise en danger et tu as tué deux hommes par simple bonté d'âme ? insista Claudia d'une voix presque railleuse.

Je haussai les épaules. J'en avais marre de parler, d'autant plus que je voyais qu'il n'y avait pas moyen de la convaincre. Elle allait me jeter dehors d'une seconde à l'autre. J'aurais de la chance si Reginald revenait avec mon sandwich avant qu'elle n'ordonne à ses gardes de nous raccompagner à la porte, Mo et moi. Mais tant pis pour le sandwich, je voulais avant tout partir d'ici et ne plus jamais poser les yeux sur Claudia.

Et surtout, je ne voulais plus jamais revoir Devon Sinclair.

Claudia m'étudia encore un instant avant de se lever. Je poussai un soupir et l'imitai. Au bout du compte, je n'allai pas manger à l'œil.

— Eh bien, mademoiselle Merriweather, dit-elle. Si vous êtes aussi douée avec une épée qu'avec votre langue, cela ne vous dérangera pas de nous offrir une petite démonstration de vos talents.

Je pris soudain conscience de ce qui se passait. On ne m'avait pas fait venir jusqu'ici pour m'interroger.

On m'avait fait venir pour me tester.

Chapitre 8

Dix minutes plus tard, j'étais au centre d'une grande salle de sport, une épée à la main. D'épais tatamis recouvraient le sol dans la partie où je me trouvais, laquelle était équipée de tapis de course et d'appareils de musculation. Des épées, des dagues et des couteaux étaient alignés en rangées bien ordonnées contre deux des murs. Des grilles métalliques protégeaient les lames noires, les armes les plus précieuses, afin de les mettre hors de portée de mains trop lestes. Celles des personnes comme moi, par exemple.

L'air sentait la sueur, avec une légère pointe cuivrée de sang. Je remarquai derrière les grilles quelques taches ternes que j'étais sans doute la seule à voir. Le long d'un troisième mur courbe se trouvaient plusieurs rangées de sièges rembourrés derrière une vitre, un peu comme sur un terrain de hockey.

Les spectateurs étaient déjà arrivés. Claudia, Reginald, Grant et Mo étaient assis sur les sièges, tandis que deux gardes armés d'épées se tenaient en sentinelle à côté des portes. Pour m'arrêter si je tentais un truc dingue, par exemple prendre la fuite... Du moins, je le supposais.

Mo leva le pouce dans ma direction. Je résistai à l'envie de porter la main à ma ceinture pour attraper un de mes shurikens et le lancer dans sa direction.

Mon adversaire était là aussi. Félix se tenait à l'autre bout des tatamis, une épée entre les mains. J'eus encore droit à un clin d'œil, suivi d'un lent sourire qui se voulait sexy.

Enfin, il y avait Devon, adossé à une grille, les bras croisés. Je l'ignorai.

Derrière la vitre, Reginald se leva.

— Je vous rappelle que ça doit rester une démonstration, aussi il est interdit de verser le sang et de porter des coups invalidants. Le premier qui désarme l'autre a gagné. Est-ce que c'est compris ?

— C'est compris, lâchai-je.

— Félix ?

— C'est bon.

— Très bien.

Reginald leva un bras, puis l'abaisse brusquement.

— C'est parti !

Félix brandit son épée avec un cri féroce et chargea. Il avait voulu

me prendre par surprise et m'impressionner, mais il m'en fallait plus. Dans un vrai combat, je me serais avancée pour le tacler et il se serait retrouvé au sol avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Mais je décidai d'être gentille et me contentai d'esquiver en faisant un pas de côté. Il pivota et chargea de plus belle. J'engageai le combat.

Félix se débrouillait plutôt bien à l'épée, mais il avait des gestes trop amples et imprudents, comme quelqu'un qui tenterait de copier les manœuvres spectaculaires qu'on voit dans les films. J'aurais pu le désarmer au bout de trois échanges, mais là encore je décidai d'être magnanime et d'aller jusqu'à sept.

Au septième, alors qu'il donnait un coup d'épée dans ma direction, j'avancai pour lui saisir le bras et lui tordis le poignet jusqu'à ce qu'il crie et lâche son arme. Il tenta de se dégager, mais je lui balançai mon coude dans le ventre et ma basket dans le genou. Une seconde plus tard, il s'effondrait sur le tatami, mon épée pointée sur son cœur.

Un grand sourire éclaira son visage.

— Les rebelles comme toi, ça me fait craquer. Je ne vais plus pouvoir résister à ton charme, maintenant.

Je ne pus m'empêcher de rire. Je lui tendis la main et l'aidai à se relever. Il me remercia d'un clin d'œil et quitta le tapis.

La salle de sport se retrouva plongée dans le silence. Je tournai les yeux vers Reginald.

— Autre chose ? lançai-je. Ou bien je peux partir ?

— Pas encore, lâcha une voix grave.

Avant même de tourner la tête, je sus ce qui m'attendait. Devon avait ôté sa veste de costume noire et la jetait à Félix qui l'attrapa au vol. Puis il retroussa les manches de sa chemise, révélant ainsi ses avant-bras bronzés et musclés. Il alla ensuite ramasser l'épée de Félix et se mit en position d'attaque. Je poussai un soupir et l'imitai. Combien de personnes allais-je devoir combattre, avant que Claudia et les autres ne se lassent de cette démonstration inutile ?

Reginald nous refit son petit sermon à propos des règles de combat, puis il donna le signal du départ. Mais au lieu de m'attaquer, Devon commença par faire tourner son épée dans sa main. J'imitai son moulinet, pour le plaisir de me moquer de lui.

— J'espère que tu es meilleur à l'épée que ton ami Félix. Il n'était même pas un défi.

Devon tourna ses yeux verts vers Félix, qui avait rejoint les autres derrière la vitre.

— J'ai vu. C'était cruel de ta part de jouer avec lui comme ça.

— Mon intention n'était pas de jouer avec lui, mais au contraire de lui permettre de conserver un minimum de dignité dans la défaite.

— Eh bien, ne m'accorde pas la même faveur, s'il te plaît, répondit-

il d'une voix traînante.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça...

Il chargea dans ma direction pour me prendre par surprise, et notre duel commença.

Il était un bien meilleur combattant que Félix. Plus fort, plus intelligent, calculant mieux ses coups, anticipant sans cesse le suivant.

Mais je lui étais quand même supérieure.

Je le sentis tout de suite, d'instinct, tout comme je sentais qu'il fallait payer un tribut au lochness. Ma mère m'avait entraînée pour que je sois la meilleure et j'avais passé ces quatre dernières années à perfectionner mes talents dans la rue. Au fond, j'avais beau le nier, j'étais comme elle.

Après quelques vifs échanges, nous nous écartâmes pour nous jauger, face à face, en décrivant un cercle sur le tapis.

— Tu es rapide, remarquai-je en plissant les yeux. On croirait presque que tu possèdes un pouvoir de vitesse.

Devon sourit, et son sourire me parut bien plus séduisant qu'il n'aurait dû, étant donné que je le détestais.

— Presque, acquiesça-t-il. Mais non, je ne possède pas un tel don. Par contre, si tu es prête à abandonner, n'hésite pas à le dire. Je te laisserai perdre avec un semblant de dignité.

— Jamais...

Il leva son épée et fonça sur moi, mais je bloquai son attaque en mobilisant tout ce que j'avais appris il y avait longtemps durant mon entraînement. Puis ce fut à lui de contrer mes attaques. Puis à moi. On aurait dit une sorte de danse.

En beaucoup plus amusant.

Devon sourit ; il appréciait autant que moi notre ballet. L'étincelle que j'avais aperçue au fond de lui brûlait plus fort que jamais. Elle faisait briller son regard et adoucissait la culpabilité et le chagrin qui pesaient sur son cœur. On aurait dit que ce combat lui apportait une certaine libération, ou du moins lui faisait en partie oublier l'angoisse qui le rongait.

Mais même s'il appréciait de combattre avec moi, je n'avais pas l'intention de le laisser gagner. Ma gentillesse avait des limites.

Tout mon corps brûlait du désir de le battre et j'avais bien l'intention de me servir de ma magie pour parvenir à mes fins. J'utilisai ma vision pour étudier le moindre détail le concernant, des mèches couleur miel dans ses cheveux brun foncé jusqu'aux éclats noirs dans ses yeux verts, en passant par le léger tremblement au coin de ses lèvres. Mais surtout, je me concentrai sur ses mains et ses pieds, observai comment il ajustait ses doigts sur son épée et se balançait sur la pointe des pieds avant de charger.

Il attaqua comme je l'avais prévu. Je l'attendais de pied ferme.

J'attrapai à deux mains la poignée de mon épée et mis tout ce que j'avais pour parer son coup, avant de frapper à mon tour, de toutes mes forces. Il lâcha son épée. Avant qu'il ait pu réagir, ma lame était pointée contre son cœur.

— Qu'est-ce que tu disais à propos du fait de perdre avec dignité ? le raillai-je

Il inclina la tête en avant, acceptant la défaite de bonne grâce, à ma grande surprise. Mieux que je ne l'aurais fait à sa place, en tout cas.

Il recula pour s'éloigner de mon épée et je le laissai faire, réprimant l'envie de plonger en avant pour le transpercer, afin qu'il ressente ce que je ressentais dès que je posais les yeux sur lui. Mais il ne méritait pas ça... Ni ma haine. Pas vraiment. Il quitta le tapis, me laissant seule.

— Autre chose ? ricanai-je en levant les yeux vers les spectateurs. Ou bien est-ce que je peux partir, maintenant ?

Au lieu de me répondre, Claudia reporta son attention sur Mo.

— Je suis satisfaite. Elle fera l'affaire.

— Je ferai l'affaire pour quoi ?

Elle tourna vers moi son regard glacial.

— Pour remplacer la garde du corps de mon fils, bien sûr.

Moi ? J'allais être la garde du corps de Devon ? J'allais protéger l'un des membres les plus importants d'une Famille ? De la Famille Sinclair ? J'étais si stupéfaite que je restai immobile sans rien dire, l'épée à la main, à me demander comment j'avais pu en arriver là. Puis j'eus soudain conscience de la réalité de ma situation et ça me secoua autant qu'une gifle. Je fusillai Mo du regard.

Il haussa les épaules. C'était donc ça, le marché qu'il avait conclu, « l'opportunité qu'on ne rencontrait qu'une fois dans sa vie ». Évidemment qu'on ne la rencontrait qu'une fois. Parce que si j'acceptais cette proposition absurde, je ne vivrais pas assez longtemps pour qu'on me la fasse une seconde fois. Ceux qui avaient essayé de tuer Devon allaient recommencer. Et si je me trouvais entre eux et lui, eh bien, ça ne pouvait que mal tourner pour moi.

Mo, Claudia et les autres se levèrent de leurs sièges et sortirent de derrière la paroi de verre. Je me dirigeai vers Mo à la seconde où ses tongs foulèrent le tatami.

— Tu as perdu la tête, espèce de sale petit avare ? sifflai-je. Qu'est-ce qui t'a pris de me proposer comme garde du corps ?

— Eh bien, c'était ça ou les laisser te jeter dans leur donjon, murmura Mo. Fais-moi confiance, Lila d'accord ? S'il te plaît.

Il recommençait avec son « s'il te plaît ». Ça lui ressemblait si peu que ça me fit presque peur. Et donc je décidai de tenir ma langue. Pour l'instant.

Devon se mit à parler à sa mère à voix basse. Je ne pouvais pas

entendre ce qu'ils se disaient, mais il n'avait pas l'air content. Il devait essayer de la convaincre qu'il n'avait pas besoin d'un garde du corps, avec raison. D'après ce que je venais de voir, Devon Sinclair était tout à fait capable de se défendre.

Mais il finit par soupirer en hochant la tête. Il obéissait aux ordres de sa mère. Ils vinrent ensuite tous les deux vers Mo et moi.

— Devon, dit Claudia. Si tu accompagnais monsieur Kaminsky et les autres dans la salle à manger pour leur offrir des rafraîchissements ? J'aimerais parler seule à seule avec mademoiselle Merriweather.

— Mais... commença Devon.

Elle lui adressa un regard entendu et il se dirigea vers les portes avec un soupir résigné. Elle fit ensuite signe à Mo de sortir, lequel lui répondit par un sourire surnois et s'empressa de suivre Devon. Grant, Reginald et les deux hommes qui montaient la garde en firent de même. Mo ferma les portes derrière eux et je me retrouvai seule avec Claudia.

Je relevai le menton et pris soin de ne rien montrer de l'incertitude qui m'attaquait l'estomac comme une tronçonneuse. J'ignorais à quoi elle jouait, mais je n'étais pas tombée de la dernière pluie... et je refusais d'être un pion.

— Je sais que cette situation est assez perturbante, commença Claudia. J'aurais peut-être dû agir différemment.

— Non, vraiment ?

Elle ignore le sarcasme.

— Mais la vie de mon fils a été menacée à plusieurs reprises ces derniers mois et nous avons perdu certains de nos gardes les plus fidèles, notamment Ashley.

Elle pinça les lèvres et ses yeux verts s'assombrirent, comme si la mort d'Ashley la peinait pour de bon, ce qui m'étonna. Mais elle se détourna avant que j'aie pu lire ses émotions.

— Autrefois, servir en tant que garde des Sinclair était un grand honneur, mais Ashley est la troisième personne à mourir pour protéger Devon cette année, murmura-t-elle. À cause de ça, et de quelques autres affaires, nous avons connu certaines... défections, dans la Famille.

Je compris enfin où elle voulait en venir ; et pourquoi j'avais été amenée ici.

Je ricanais.

— Laissez-moi deviner. Personne ne veut risquer sa peau pour protéger Devon, alors vous avez décidé de me forcer la main, c'est ça ? C'est vrai que tout le monde se fiche de ce qui peut arriver à une fille comme moi. L'important, c'est que votre précieux fils reste en vie.

Claudia haussa les épaules et n'essaya même pas de nier.

— Il y a de ça, oui...

— Je vois que vous avez une très haute opinion de vous-même.

C'était surtout une garce sans cœur, mais même moi, je n'étais pas assez grossière, ou imprudente, pour le lui dire en face. Elle pouvait encore appeler des gardes pour me faire jeter dans les oubliettes d'un donjon, comme l'avait dit Mo. Ou me faire exécuter sur-le-champ.

— Je suis lucide, corrigea Claudia. Personne n'apprécie qu'un Sinclair meure, surtout en protégeant quelqu'un comme mon fils des autres Familles et de leurs manigances.

Quelqu'un comme son fils ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Est-ce que quelque chose clochait chez Devon ? Cachait-il en lui un mal que je n'avais pas vu ?

— Mon cœur saigne pour vous tous, membres des Familles, raillai-je. Il ne vous est jamais venu à l'esprit que tout serait plus simple si vous, les Draconi, et les autres, vous faisiez l'effort, je ne sais pas... de vous entendre ?

Ma suggestion lui parut tellement absurde qu'elle ne put s'empêcher de rire. Ouais. J'aurais ri aussi, à sa place.

Puis elle croisa les mains derrière son dos et se mit à faire les cent pas devant moi.

— Mon fils n'a pas arrêté de me parler de la manière dont tu lui as sauvé la vie. Mais plus que ça, il semble s'être pris d'affection pour toi. C'est lui qui m'a poussée à te rechercher.

Devon avait tenu à me retrouver ? Pourquoi ?

— Je te serai toujours reconnaissante d'avoir sauvé mon fils et Félix, ajouta Claudia. N'en doute pas.

Elle arrêta de faire les cent pas et me scruta, étudiant mes vêtements usés et l'épée que je serrais encore dans la main. Son regard aiguisé se posa sur le saphir en forme d'étoile qui brillait à mon doigt, et elle pinça les lèvres. Elle devait croire que je l'avais volé. Elle pouvait croire ce qu'elle voulait. Je n'en avais absolument rien à faire.

— J'étais assez sceptique quand Devon m'a dit que tu avais tué ces hommes. Ashley était une combattante expérimentée, avec des années d'entraînement derrière elle. Si quelqu'un devait les sauver, ça aurait dû être elle. Alors tu peux comprendre pourquoi j'ai eu du mal à croire que tu l'aies fait.

— Qu'est-ce qui vous a convaincue ?

— Te voir combattre, aujourd'hui...

Le regard de Claudia s'égara dans le vide et elle prit un air rêveur, sans doute perdue dans ses souvenirs. Puis elle battit des paupières pour revenir à la réalité.

— Tes capacités sont assez impressionnantes. Tu es le genre de soldat dont cette Famille a besoin, ou plus précisément le genre de garde du corps qu'il faut à mon fils.

Moi ? Garde du corps pour une Famille ? Ça me laissait plus que perplexe. J'étais une voleuse, voilà tout. Je mentais, je trichais et je volais pour survivre, pour obtenir ce que je convoitais, pour protéger et servir mes intérêts... Les miens et ceux de personne d'autre. Surtout pas ceux d'une Famille. Et encore moins ceux de cette Famille-là.

Mais je ne pus m'empêcher de songer à ma mère. Elle aurait considéré comme un honneur de protéger Devon. Plus que ça, elle aurait jugé que c'était son devoir, parce qu'à l'intérieur, Devon était un être blessé. Un être bien différent de la plupart de ces snobs de Familles pour lesquels elle travaillait le plus souvent et qui n'étaient guidés que par leurs sinistres ambitions, leurs querelles familiales et leurs complots perfides.

— J'ai déjà trop perdu à cause des autres Familles. Je ne perdrai pas aussi mon fils, dit Claudia. C'est ton ami, Mo, qui m'a suggéré de t'engager, aussi, après mûre réflexion, je t'offre un poste, Lila Merriweather. Accepte d'assurer la protection de mon fils, de te porter garante de sa sécurité, de faire barrage à ceux qui lui veulent du mal, et tu seras rétribuée avec générosité.

Là, elle commençait à parler un langage que je comprenais, même si je continuais à la scruter avec méfiance.

— C'est-à-dire ?

Elle me donna un chiffre, bien plus élevé que ce à quoi je m'attendais. Même Mo aurait été satisfait de ce montant. En fait, il aurait été aux anges. Une somme pareille me permettrait de faire tout ce dont j'avais envie. Plus besoin de squatter le sous-sol de la bibliothèque. Plus besoin de faire des petits boulots pour Mo. Plus besoin de compter chaque pièce pour savoir si j'avais assez pour m'acheter à manger, m'habiller et payer les tributs du lochness. Avec une somme pareille, la vie deviendrait... facile. Plus facile qu'elle ne l'avait jamais été jusqu'alors. Pas même quand ma mère était en vie.

L'espace d'un instant, je m'autorisai à rêver éveillée à ce que je pourrais faire avec tout cet argent. La maison dans laquelle je pourrais vivre, les vêtements que je pourrais porter, les voitures, les bijoux et toutes les belles choses que je pourrais acheter. Avec autant d'argent, j'aurais pu m'acheter ce que je volais aux autres.

Puis je revins à la réalité, car il le fallait bien. Parce que pour dépenser autant d'argent, encore fallait-il que je survive assez longtemps.

C'était tentant... Vraiment tentant. Mais là résidait la finesse de la manœuvre. Il s'agissait bel et bien de m'étourdir avec ce montant. Et ensuite, quand je me serais rendu compte que j'avais accepté un marché de dupe, il serait trop tard... pour sauver ma peau.

Je reconnus le procédé habituel des Familles. Elles vous attiraient avec des rêves étincelants et de folles promesses qui finissaient trop

souvent par être réduits en cendres ou par tomber en poussière sous vos yeux.

— Et si je dis non ?

Claudia haussa les épaules.

— Dans ce cas, je trouverai quelqu'un d'autre. Tu seras libre de partir...

— Mais ?

— Mais je suis sûre que certaines personnes seraient très intéressées d'en savoir plus sur une fille qui a tué deux hommes près de la Midway, en particulier parmi les Draconi, vu qu'ils considèrent cette place comme à la limite de leur territoire, répondit Claudia. Et il me semble aussi que d'autres aimeraient savoir pourquoi tu n'es pas dans une famille d'accueil et où tu vis. Sans parler de petits détails, comme le fait que tu te sois inscrite au lycée avec de faux papiers. La police des mortels se montrera certainement curieuse à ce sujet.

C'était Mo qui m'avait fourni les faux papiers ainsi que tout ce dont j'avais besoin pour m'inscrire. Il avait même signé des formulaires pour l'école quand c'était nécessaire. Ces faux et l'aide occasionnelle de Mo m'avaient permis de rester en dehors des radars et je tenais à ce que ça continue.

Et voilà que Claudia menaçait de me jeter sous les projecteurs de la pire des manières qui soit. Les flics adoreraient, compte tenu de tous les touristes qui déploreraient la perte de leur portefeuille, de leur appareil photo ou de leur téléphone. À cause de moi. Dans le meilleur des cas, ça me vaudrait d'être envoyée sur-le-champ en famille d'accueil ; dans le pire, je ferais un séjour en maison de redressement. Les mortels pouvaient même décider de me juger comme une adulte, ce qui signifierait une peine de prison plus lourde.

Mais la vraie menace, c'était celle d'alerter les Draconi. Comme Claudia l'avait dit, cette place était proche de leur territoire, ils s'intéresseraient donc à cette attaque et à mon rôle dans tout ça. D'ailleurs, ça ne m'aurait pas étonnée que le mystérieux inconnu et ses sbires aient agi sous les ordres de Victor Draconi. Et si c'était le cas, ce dernier voudrait se venger de la personne qui avait fait échouer son plan pour tuer Devon. Je n'avais aucune envie d'avoir à affronter un Draconi de près ou de loin, et encore moins Victor. Un sourire glacial étira les lèvres de Claudia. Elle me tenait à la gorge et nous le savions toutes les deux. J'étais une excellente combattante, mais elle était une excellente stratège. J'ignorais si je l'admirais ou si je la détestais pour ça. Mais je ne comptais pas céder sans combattre.

— Combien de temps ? demandai-je. Combien de temps devrais-je assurer la protection de Devon ?

— Cinq ans, ou jusqu'à ton vingt et unième anniversaire au maximum, si c'est dans moins de cinq ans.

Elle se montrait très optimiste quant à mon espérance de vie. Parce que ça ne m'aurait pas étonné que je n'aie pas plus loin que la fin de l'été. Le truc le plus marrant avec les complots d'assassinats : ils ne s'arrêtaient pas tant qu'il n'y avait pas au moins un mort.

— Un mois.

Elle cligna des paupières, comme si elle était surprise que je marchande, puis elle plissa les yeux.

— Cinq ans.

— Un mois.

Nous répétâmes nos chiffres pendant quelques minutes, avant de commencer à céder du terrain, chacune de notre côté.

— Quatre ans.

— Trois mois.

— Trois ans.

— Six mois.

— Deux ans.

— Neuf mois.

— Un an, dit Claudia. Dernière offre.

— Marché conclu.

— Marché conclu.

Je lui tendis la main, et elle la prit. Mais comme je faisais mine de m'écarter, elle resserra sa poigne et fit un pas vers moi. Ses doigts me semblèrent tout à coup glacés et je me souvins des rumeurs à propos de sa magie : elle possédait un pouvoir qui lui permettrait de faire geler la peau d'une personne rien qu'en la touchant.

— Ne te méprends pas, Lila Merriweather, dit-elle d'une voix glaciale que je fus surprise de ne pas voir des stalactites se former sur les murs. Je ne suis pas naïve au point de te confier mon fils les yeux fermés. Si tu ne respectes pas ta part du marché, si tu ne te bats pas pour lui, si tu lui fais du mal de quelque manière que ce soit, si tu cherches à le vendre ou à t'enfuir avec mon argent, je me servirai des ressources que j'ai à ma disposition pour te retrouver, te traîner jusqu'ici et te faire exécuter devant ton ami Mo... Avant de lui faire subir le même sort. Est-ce que c'est compris ?

Je ne connaissais Claudia Sinclair que de réputation. Les autres Familles l'avaient surnommée la Reine des Glaces, avec raison. Ma vue de l'âme me laissa entrevoir qu'elle pesait ses mots et qu'elle ne bluffait pas. Si elle n'avait menacé que moi, j'aurais déjà commencé à planifier de quitter la ville avec son argent. Mais je n'aurais jamais abandonné Mo. J'ignorais comment, mais elle avait compris qu'il était sa carte maîtresse, le seul argument susceptible de me contraindre à obéir à ses ordres.

— J'ai compris, répondis-je, puisque je n'avais pas le choix. Je protégerai votre fils de mon mieux.

Peu importe à quel point je vous déteste tous les deux, ajoutai-je mentalement.

Satisfaite, Claudia me lâcha la main.

— Je suis heureuse que nous ayons pu trouver un arrangement, Lila Merriweather. Reginald va te montrer ta chambre. Grant, Félix et Devon t'expliqueront demain matin le détail de tes nouvelles fonctions. À bientôt.

Elle passa devant moi et se dirigea vers la porte. Dans le couloir, il y avait Mo qui rôdait en compagnie de Grant, Félix, Devon et Reginald. Ils firent bien sûr comme s'ils n'avaient pas eu l'oreille collée au battant pendant toute notre conversation. Quelle bande de petits curieux...

Je restai là, au milieu du tatami, à me demander dans quoi je venais de m'engager. Il ne me fallut pas longtemps pour prendre conscience d'un truc fondamental.

Les gardes qui m'avaient pourchassée sur les toits. L'attaque du dépôt-vente. Et maintenant ça.

Ouais, c'était donc vrai : les problèmes marchaient toujours par trois.

Chapitre 9

Claudia et les autres disparurent, sans doute pour une réunion où elle leur dirait tout ce qu'il y avait à savoir sur moi, le nouveau membre de la Famille Sinclair. Reginald et Mo vinrent me rejoindre dans la salle de sport. Mo avait un sourire jusqu'aux oreilles, mais Reginald semblait beaucoup moins enthousiaste. Et il ne m'avait toujours pas apporté mon sandwich. Mon estomac gargouilla de déception. Bon... ce n'était pas mon jour.

— Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle, dit Reginald. Je vais vous accompagner à votre chambre.

Je déposai l'épée sur le banc le plus proche et récupérai sur ce même banc mon sac à dos que j'avais laissé là en entrant. Puis je suivis Reginald et Mo hors de la salle de sport. Reginald ouvrait la marche, le dos droit et raide. Je me plaçai derrière lui, Mo sur mes talons. Reginald nous fit traverser plusieurs couloirs, puis nous montâmes quelques marches avant de nous arrêter devant une porte au bout d'un autre long couloir.

— Voici votre chambre, annonça-t-il.

Il tourna la poignée et fit un pas de côté. Mo me donna une bonne poussée dans le dos et je franchis le seuil en trébuchant.

La pièce était bien plus grande que ce à quoi je m'attendais et faisait au moins cinq fois la taille de mon petit coin de sous-sol dans la bibliothèque. Je remarquai aussitôt qu'elle était meublée aussi luxueusement que le reste du manoir. À tel point que je me sentis misérable et déplacée, dans mon T-shirt, mon pantalon cargo et mes baskets. Je posai mon sac à dos au sol pour ne pas salir les fauteuils et entrepris de faire le tour de mes appartements.

L'entrée de la pièce était aménagée comme une sorte de salon, avec un canapé de cuir noir et des fauteuils inclinables, eux aussi en cuir noir, le tout disposé autour d'une télé à écran plat suspendue au mur. Derrière cette zone, trônait un lit à baldaquin couvert d'une couette à rayures noires et blanches et d'une montagne de coussins assortis. Il occupait une bonne partie du mur du fond. Une coiffeuse blanche était située à côté du lit et il y avait un dressing dans un coin.

Cerise sur le gâteau, une porte sur la gauche donnait sur une salle de bains privée avec un sol de marbre blanc et une grande baignoire en plein milieu. Une baignoire rien que pour moi, avec de l'eau

chaude. Le Paradis, ni plus ni moins.

Je commençais à arborer un grand sourire, presque aussi grand que celui de Mo. Cette expérience ne serait peut-être pas aussi terrible que je l'avais craint. À condition d'oublier que j'allais mettre ma vie en danger pour un parfait étranger. Mais ma mère l'avait fait un nombre incalculable de fois. Je pouvais le faire, moi aussi.

— Je suppose que vous êtes satisfaite de la chambre ? s'enquit Reginald d'un ton neutre.

— C'est pas mal, répondis-je d'une voix nonchalante. Je crois que ça conviendra.

— Bravo, ma petite, murmura Mo.

Reginald leva les yeux au ciel, l'air agacé. C'était la première fois que je le voyais exprimer un semblant d'émotion.

Je me dirigeai vers le côté droit de la chambre où une grande baie vitrée s'ouvrait sur un long balcon. De là, on pouvait voir Cloudburst Falls en contrebas. Je serais bien sortie pour admirer la vue, mais Reginald et Mo étaient là, à guetter mes réactions, aussi je me forçai à me détourner.

Mon regard fut attiré par une longue table à côté de la baie vitrée, dont le plateau était occupé par une construction en bois d'ébène qui ressemblait à une maison de poupée. Ou plutôt à l'un de ces mobil-homes délabrés et branlants des quartiers pauvres de la ville. Plusieurs fenêtres étaient brisées, le bois était fendu par endroits et il manquait des tuiles sur le toit. Tuiles, soit dit en passant, qui n'étaient pas plus grandes que des copeaux de bois. Ce mobil-home comprenait aussi un porche circulaire auquel il manquait plusieurs planches et qui s'affaissait sur la maigre pelouse qui l'entourait. Je plissai les yeux. C'était des canettes de bière au miel, qui jonchaient cette herbe haute comme un ongle ?

— C'est une maison de pixie ? demandai-je.

— Oui, vous aurez votre pixie, répondit Reginald. Madame Claudia a pensé que ça vous serait utile. Vous pouvez le solliciter jour et nuit. Il s'appelle Oscar.

Je soupirai. Le pixie était sans aucun doute missionné par Claudia pour m'espionner et lui rapporter chacun de mes mouvements. C'est ce que j'aurais fait si j'avais accueilli une étrangère chez moi.

Je me penchai pour tenter de regarder à l'intérieur du mobil-home par les fenêtres, mais les stores noirs miniatures étaient baissés. Soit Oscar n'était pas chez lui, soit il ne voulait parler à personne.

— Vous ne devriez pas faire ça, dit Reginald avec une note d'avertissement dans sa voix pincée. Oscar n'aime pas que les gens essaient de regarder par ses fenêtres. Il paraît qu'il leur plante son épée dans les yeux.

Je m'écartai d'un bond. Les épées de pixie étaient à peine plus

grosses que des aiguilles, mais en général enduites de poison, le plus souvent du venin de broyeur de cuivre. Étant donné leur petite taille, c'était le seul moyen pour eux d'avoir une chance contre les mortels, les magicks et les monstres. Mais même sans venin, je n'avais aucune envie de me retrouver avec une aiguille plantée dans l'œil.

Je m'intéressai donc au reste de l'installation réservée au pixie. À côté du mobil-home et de sa cour, il y avait une sorte d'enclos, un carré d'herbe parsemé de fleurs des champs, entouré d'une barrière en bois d'ébène et qui menait à une grange, comme dans un ranch de western. À l'intérieur de cet enclos, une petite tortue verte sommeillait dans une tache de soleil provenant de la fenêtre. De nombreux pixies possédaient de petits animaux de compagnie, comme des tortues ou des araignées, l'équivalent des chiens et des chats pour les mortels et les magicks. Une pancarte peinte à la main devant la barrière de l'enclos indiquait « Minuscule », et j'en déduisis que c'était le nom de la tortue. Je me promis de penser à offrir de temps à autre des friandises à Minuscule. Et aussi à Oscar.

Après avoir examiné la chambre en détail, j'ouvris la porte du dressing, en m'attendant à le trouver vide.

Mais ce n'était pas le cas.

Il était au contraire rempli de jeans, de T-shirts, de pulls et de chaussures, et l'air était saturé des effluves d'un délicat parfum fleuri. Une table occupait le centre et dessus, il y avait une ceinture, avec le prénom « Ashley » inscrit en lettres tellement brillantes que j'en fus presque éblouie.

Et soudain, je vis cette chambre comme la prison dorée qu'elle était vraiment.

Je battis des paupières, mais Reginald s'empressa d'intervenir en m'écartant d'un coup d'épaule avant de refermer la porte du dressing.

— Désolé, mademoiselle. On m'avait dit qu'Oscar avait rangé les affaires d'Ashley dans des cartons destinés à des associations caritatives. Elle n'avait pas de famille, voyez-vous. Je ne manquerai pas d'avoir avec lui une discussion au sujet de ce grave manquement à son devoir.

Il jeta un regard noir du côté de la maison du pixie. De toute évidence, Reggie et Oscar n'étaient pas bons amis.

J'envisageai un commentaire sarcastique sur le fait que Claudia n'avait pas perdu de temps pour remplacer Ashley, mais l'expression tendue et chagrinée de Reginald me fit ravalier mes paroles désobligeantes. Au moins, quand ce serait mon tour de mourir, il n'y aurait pas autant d'affaires à débarrasser.

Cette dernière considération m'impressionna plus que je ne m'y attendais. Reginald se racla la gorge :

— Si vous n'avez besoin de rien d'autre...

Je secouai la tête.

— Le petit-déjeuner est à neuf heures dans la salle à manger, ajouta-t-il. Après ça, vous accompagnerez monsieur Devon qui accomplira ses devoirs familiaux de la journée. Grant viendra sans doute avec vous, ainsi que Félix.

— Quel genre de devoirs ? demandai-je.

Il gonfla le torse de fierté.

— Monsieur Devon est le Molosse de la Famille. Monsieur Lawrence l'a nommé à ce poste à la fin de l'année dernière, quand il a atteint ses dix-neuf ans. Monsieur Devon supervise les gardes et l'ensemble des services de protection de la Famille. C'est le commandant en second de madame Claudia.

Pas étonnant que quelqu'un cherche à le tuer. Éliminer le Molosse d'une Famille était un excellent moyen de se faire un nom.

— Quand monsieur Devon aura terminé ses obligations de la journée, vous retournerez au manoir, continua Reginald. Après ça, vous aurez quelques heures de liberté avant l'heure du coucher.

— Je n'ai pas l'impression que je ferai grand-chose en tant que garde du corps.

Il haussa les épaules.

— Devon est en sécurité au manoir. C'est quand il sort qu'il y a des... problèmes.

Je me demandais s'il incluait dans ces « problèmes » ce qui s'était passé au Tape-à-l'œil, mais je ne posai pas la question. C'était inutile. Pas avec les menaces de Claudia suspendues au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès. J'étais coincée ici pour le meilleur et pour le pire, condamnée à protéger son fils jusqu'à ce que mon année de service se termine, voire plus tôt, si l'un de nous deux mourait. Ou si nous mourions tous les deux.

Pour ma part, je pariais plutôt sur la troisième option.

— À demain, dit Reginald en inclinant la tête.

Il ignora Mo et sortit de la pièce en fermant la porte derrière lui.

— Tu vois, petite, je t'avais bien dit que tout irait pour le mieux, commenta Mo avec un sourire.

— Pour le mieux ? Pour le mieux ? Tu parles... À condition de considérer que « le mieux », c'est de me transformer en cible mouvante en protégeant Devon.

Je croisai les bras et continuai :

— Je me demande vraiment ce qui t'a pris, Mo. Et d'abord, comment tu as fait pour arranger ce coup ? Je ne savais pas que tu avais des contacts avec les Familles, et encore moins avec celle-là.

Au fil des années, Mo et moi avons développé une sorte de code pour communiquer, alors il savait de quoi je parlais. Il agita la main et le diamant de sa chevalière scintilla.

— J'ai des contacts partout, ma petite. Tu devrais le savoir, depuis le temps.

Vrai. Il y avait toujours quelqu'un qui cherchait à se procurer un truc au marché noir, à Cloudburst Falls, et Mo était la personne la mieux indiquée pour vous dégoter tout ce que vous vouliez... et vite.

— Qu'est-ce qui s'est passé après l'attaque au Tape-à-l'œil ? demandai-je.

Je voulais comprendre comment ma vie avait pu changer à ce point en l'espace de quelques jours.

— Devon a appelé sa mère et Claudia est venue à la boutique, accompagnée de Grant, de Reginald et de gardes de la Famille Sinclair, expliqua Mo. Ils sont arrivés environ un quart d'heure après ton départ. Apparemment, des touristes avaient appelé le 911 en disant avoir vu sur la place une fille couverte de sang. Je leur ai raconté ce qui s'était passé et la façon dont tu avais sauvé Devon et Félix.

— Mais pourquoi m'avoir fichue à la porte ? Pourquoi ne pas m'avoir laissé rester pour m'expliquer ?

Mo poussa un soupir.

— Parce que je ne voulais pas qu'ils pensent que tu avais quoi que ce soit à voir avec l'attaque.

— Pourquoi ils auraient pensé ça ?

— Parce que d'après Grant, ça faisait une semaine que Devon n'était pas sorti du manoir. Et voilà qu'à peine dehors, il se fait attaquer ? Tu ne trouves pas ça louche ? Je voulais avoir une chance d'aplanir les angles avec Claudia.

— Mais ça ne m'explique pas pourquoi tu lui as proposé de m'engager comme garde du corps de Devon. Tu ne voulais plus de moi ? Je croyais que notre petit arrangement fonctionnait bien, Mo. Je travaillais pour toi. Comme ma mère. Ça me convenait, ça te rendait service.

Mo soupira à nouveau, s'assit sur le canapé en cuir noir devant la télévision et tapota le coussin à côté de lui. Je le rejoignis, non sans grommeler. Il prit une profonde inspiration et souffla, comme s'il ignorait quoi dire. Mo prit de court, une première... Finalement, il leva la tête vers moi, ses yeux noirs plus sombres que d'ordinaire, une expression sérieuse sur le visage.

— Tout fonctionnait bien entre nous, ma petite, c'est vrai. Très bien, même. Mais j'ai promis à ta mère de veiller sur toi s'il lui arrivait quoi que ce soit, et nous savons tous les deux que je n'ai pas fait du super boulot.

— Mais...

Mo leva une main pour m'interrompre.

— Non, laisse-moi finir. Après sa mort, je croyais qu'on s'occuperait

bien de toi en famille d'accueil, mais... on sait comment ça s'est passé. Mal.

— Après ce fiasco, tu t'es débrouillée seule et tu avais l'air plutôt heureuse. Alors je ne m'en suis pas mêlé, même si tu n'avais que treize ans. J'ai laissé passer beaucoup de choses. Beaucoup trop. Mais qu'est-ce que tu veux... Je savais quoi, moi, des adolescentes ? Rien. Rien du tout.

— J'étais plutôt heureuse, murmurai-je.

Il secoua la tête.

— Plutôt heureuse, ça ne suffit pas, Lila. Ce n'est pas ce que ta mère aurait voulu pour toi, et ce n'est pas non plus ce que je veux. Sois honnête, tu gaspilles tes capacités avec mes petits boulots. Ce que je te demande, tu pourrais le faire en dormant. Tu peux crocheter n'importe quelle serrure, entrer dans n'importe quel bâtiment, voler tout ce que tu veux. Mais ta mère t'a entraînée pour faire mieux que ça, pour être mieux que ça. Elle n'aurait pas voulu que tu deviennes une simple voleuse qui rôde dans l'ombre et peine à joindre les deux bouts. Elle avait d'autres ambitions pour toi, crois-moi. Alors quand tu as sauvé Devon, je me suis dit que c'était ma chance de faire enfin ce qu'il fallait pour toi.

— En proposant à Claudia de faire de moi la future regrettée garde du corps de Devon ?

Il ne releva pas le sarcasme.

— C'est ta chance, ma petite, dit-il en englobant la pièce d'un geste du bras. Regarde autour de toi. Tu es passée d'un squat dans un sous-sol à une superbe chambre dans le manoir de l'une des Familles les plus puissantes de cette ville. Non seulement ça, mais tu seras traitée comme Devon, Félix et tous les autres jeunes de la Famille. Tu suivras leurs cours, tu participeras à leurs fêtes, tu côtoieras les personnes les plus puissantes de Cloudburst Falls. Et le mieux, dans tout ça, c'est que tu seras payée pour le faire. J'ai déjà tout arrangé avec Claudia. Tu recevras une avance généreuse toutes les semaines pour tes services.

— Ouais, marmonnai-je. Mais il faudra que j'accomplisse l'exploit d'arriver au bout de l'année sans me faire tuer.

— Tu as survécu quatre ans dans la rue, me rappela Mo. Alors, pense à ce que tu pourras faire ici, avec toute la magie, l'argent, le pouvoir et les ressources de la Famille Sinclair à ta disposition...

La suite de sa harangue fut noyée dans une explosion de musique country. Il me fallut quelques secondes pour comprendre que ça provenait du mobil-home d'Oscar. Apparemment, mon pixie préférerait se perforer les tympanes plutôt que d'entendre notre conversation.

Mo me regarda et haussa les épaules, indifférent à la musique, mais il se pencha pour que je puisse l'entendre.

— Allez, ma petite. Je sais que tu as déjà commencé à repérer les

lieux. Qu'est-ce que tu as pris dans la bibliothèque ?

Je battis des paupières.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je volerais ma nouvelle patronne ?

Il arquait les sourcils.

Je poussai un soupir agacé, mais amenai le bras au creux de mes reins et soulevai mon T-shirt pour sortir la cuillère, la fourchette et les deux couteaux que j'avais fauchés sur le service à thé quand personne ne me regardait. Je les posai sur la table basse.

Mo sourit, puis plongea la main dans la poche de son pantalon blanc et en tira deux autres couteaux, ainsi qu'une fourchette qu'il disposa lui aussi sur la table.

— Regarde, à nous deux, on a déjà presque assemblé un petit service.

Je jetai un coup d'œil inquiet du côté de la maison du pixie, mais la musique était toujours à plein volume. Aucun risque qu'Oscar nous ait entendus avec ce vacarme. Tant mieux.

Mo aligna les couverts volés, puis releva les yeux vers moi.

— Être membre d'une Famille, c'est plus qu'être un simple pion dans le jeu de quelqu'un d'autre. Tu devrais le savoir mieux que quiconque. Ça t'apportera l'argent, le pouvoir, le prestige et la protection. Et même une vraie famille, en quelque sorte, si c'est ce que tu veux.

— J'avais une famille, répliquai-je d'une voix froide et sèche. Je vous avais, toi et maman. Je ne veux personne d'autre. Je n'ai plus besoin de personne depuis quatre ans.

Mo me jeta un regard plein de tristesse, mais ne répondit rien.

— Sans compter que je déteste les Sinclair, et surtout Devon, ajoutai-je. Tu le sais. Et tu sais pourquoi... C'est à cause de lui que... que ma mère a été assassinée.

Je prononçai ces derniers mots en un murmure étranglé. Parce que c'était vrai, ma mère était morte à cause de Devon Sinclair. Ou d'un Sinclair, en tout cas. Et maintenant, j'étais censée le protéger comme si de rien n'était. La colère, la douleur et l'amertume me consumaient le cœur. Quelques larmes brûlantes s'échappèrent de mes yeux avant que j'aie pu les essuyer.

Mo poussa un soupir.

— Je comprends ce que tu ressens, Lila. Mais il est temps de laisser ton chagrin et ta colère derrière toi pour aller de l'avant. Devon était un enfant quand ta mère est morte. Tout comme toi. Il n'aurait rien pu faire pour la sauver. Je crois que tu le sais, au fond de toi.

Je le savais, oui, mais ça me déplaisait.

Je n'avouai pas à Mo qu'après avoir eu le cœur brisé à la mort de ma mère, je m'étais promis de ne plus m'exposer à ce genre de

chagrins. Plus jamais. C'était pour ça que j'étais toujours seule, que je n'avais pas essayé de me faire des amis au lycée. J'avais tellement souffert que j'avais cru ne jamais m'en remettre. Parce que quand quelqu'un compte pour vous, quand vous tenez à lui plus que tout, le jour où on vous l'enlève, vous commencez le compte à rebours du moment où votre cœur va voler en éclat.

C'était ce qui m'était arrivé quand j'avais perdu ma mère. Et peut-être que ça arriverait aussi à Claudia Sinclair.

Elle croyait m'avoir embauchée pour protéger Devon, mais elle me demandait surtout de la protéger du chagrin de perdre un fils à cause de stupides querelles de Familles, de complots ou d'affaires politiques, peu important. Comme j'avais perdu ma mère.

— Tu vas bientôt en éliminer plus d'un, Lila, lança Mo.

Il s'efforçait de voir le bon côté de la situation, un peu comme il aurait tenté de faire reluire un bout de ferraille au Tape-à-l'œil.

— Fais-moi confiance, je sais ce que je dis, tu es née pour ça, poursuivit-il. Tu es une bonne voleuse, mais tu es encore meilleure combattante. Tout comme ta mère. Elle pensait que c'était son devoir de protéger les gens et de veiller sur ceux qui ne peuvent pas se débrouiller seuls. Tu es poussée par le même instinct protecteur, je le sais, même si tu refuses de l'admettre. C'est pour cette raison que tu as volé au secours de Devon et de Félix dans ma boutique. Il t'a semblé que c'était la seule chose à faire, c'est tout.

— Ouais, répliquai-je d'un ton narquois. Et regarde où ça m'a menée. Je me retrouve enfermée dans une cage dorée, bordée de piques pointées sur moi.

— Rends-toi à l'évidence. Tu es une combattante, un soldat et une protectrice, comme ta mère. Et si tu dois mettre ta vie en danger, autant le faire pour quelqu'un d'important.

— Et Devon Sinclair est quelqu'un d'important ?

— Tu sais bien que oui, répondit Mo d'une voix douce. Surtout pour toi. Ta mère voudrait que tu sois là, Lila. Pas seulement pour Devon, mais aussi pour toi-même. C'est ici qu'est ta place, pour plus d'une raison.

Je compris de quoi il parlait et ne pus soutenir son regard. Il avait raison. Cette chambre, ce manoir, cette Famille, c'était ce que ma mère aurait voulu pour moi. C'est ici qu'elle aurait voulu que je me réfugie après sa mort, si la situation avait été différente.

Si moi, j'avais été différente.

— Et Claudia ? m'enquis-je d'une voix rauque d'émotion, comme chaque fois que je pensais à ma mère et à la manière dont elle était morte. Est-ce que je dois me méfier d'elle ?

Mo haussa les épaules.

— Non, tu n'as aucune raison de le faire. Pour elle, tu n'es qu'une

garde parmi d'autres. Rien de plus, rien de moins. D'accord ?

— Ouais. D'accord.

— Tu peux au moins être sûre qu'elle te traitera avec équité, ajouta Mo. Et crois-moi, ce n'est pas le cas dans toutes les Familles, et surtout pas chez les Draconi.

Je songeai à mon altercation avec Deah. Là-dessus, il avait raison.

— Et pour mes affaires qui sont restées à la bibliothèque ? demandai-je.

J'essayais encore de trouver un moyen d'échapper à tout ça, même si le piège s'était déjà refermé sur moi.

— Je ne peux pas tout abandonner là-bas. Quelqu'un finira par tomber dessus tôt ou tard.

— J'y suis allé tôt ce matin pour en récupérer une partie. Tu pourras aller chercher le reste plus tard.

Mo pointa le pouce par-dessus son épaule et je remarquai l'une de mes valises cabossées, à côté de la coiffeuse. Reginald avait dû l'apporter pendant que j'étais dans la salle de sport avec Claudia. Je m'en approchai, la couchai et l'ouvris. Le manteau bleu en soie d'araignée de ma mère était bien plié et rangé à l'intérieur, ainsi que mes gants en maillage de fer et son épée à lame noire. Dans une poche latérale, je trouvai la seule photo encadrée que j'avais d'elle, ainsi que son livre préféré sur les vieux monstres et la manière de les traiter, celui dont les pages étaient remplies de ses annotations sur les créatures de Cloudburst Falls.

Mo m'avait apporté le plus important, les seules possessions qui comptaient vraiment pour moi avec ma bague en saphir. Je caressai le verre du cadre et le visage souriant de ma mère, en battant des paupières pour repousser les larmes qui me brûlaient les yeux.

Encore des larmes. J'étais vraiment en train de me ramollir.

— Merci, Mo, murmurai-je.

Il se racla la gorge, et nous évitâmes un instant de nous regarder en face.

— De rien.

Je sortis le manteau de ma mère de la valise et allai le suspendre à l'une des colonnes de lit. Je voulais qu'il soit visible, pour m'aider à penser à elle. Je disposai les gants sur la coiffeuse et calai l'épée contre la table de chevet. Le cadre, je le laissai dans la poche latérale de la valise, que je refermai. Personne d'autre que moi ne devait voir la photo de ma mère.

Un autre morceau de country commença dans la maison du pixie, toujours à plein volume. Oscar n'avait pas des goûts très variés en matière de musique.

Mo se leva.

— Je devrais y aller. Je te laisse t'installer dans ta nouvelle

chambre.

— Tu... tu vas me laisser ici ? Comme ça ?

— Eh bien... oui, répondit-il en se dandinant d'un pied sur l'autre.

Évidemment qu'il allait me laisser ici. Il n'avait pas le choix. Parce que c'était ma chambre, pas la sienne, et que c'était moi la garde du corps, moi qui étais liée à la Famille Sinclair. De plusieurs manières, comme il l'avait dit.

Mais j'avais beau savoir tout ça, j'eus une véritable bouffée de panique à l'idée du départ de Mo. Bien sûr, je me débrouillais seule depuis quatre ans, mais j'avais toujours su qu'en cas de problème je pouvais compter sur lui pour me tirer du pétrin. Forte de cette assurance, je me sentais capable de braver le danger dans les rues de Cloudburst Falls, n'importe quand, de jour comme de nuit, sans éprouver la moindre inquiétude. De plus, voler les riches dans leur propre maison, être pourchassée par des gardes armés d'épées, traverser des ponts gardés par des monstres qui réclamaient un droit de passage, rien de tout ça ne me faisait peur. Mais vivre ici, dans ce manoir, dans cette Famille, sans le soutien de Mo... C'était comme si on m'avait transportée sur une autre planète dont les règles, les langues et les coutumes m'étaient inconnues. Et qu'en plus, je n'avais pas envie de faire l'effort de les apprendre.

Sans parler des gens auxquels je n'avais pas envie de m'attacher.

— Mais ne t'en fais pas, dit Mo qui avait senti mon angoisse. On ne se débarrasse pas comme ça de ce bon vieux Mo. Tu peux venir au Tape-à-l'œil quand tu veux. Et chaque fois que tu voudras te faire un peu d'argent de poche en faisant des courses pour moi, fais-le-moi savoir. Claudia t'a demandé d'être le garde du corps de Devon, mais elle n'a jamais dit que tu ne pouvais pas travailler à ton compte.

Il m'adressa un clin d'œil rusé et je ne pus m'empêcher de rire. Puis après une brève hésitation, il s'approcha de moi pour me prendre dans ses bras. Je lui rendis son étreinte.

— Tu peux m'appeler de jour comme de nuit si tu as besoin de quoi que ce soit, murmura-t-il. De quoi que ce soit, d'accord ?

Je hochai la tête tout en m'efforçant de ravalier l'émotion qui me nouait la gorge.

Mo s'écarta de moi.

— Sois raisonnable, Lila. Et si tu choisis d'être déraisonnable, fais-le intelligemment. À toi de décider.

Il m'adressa un dernier clin d'œil avant de se détourner et de quitter la pièce.

Malgré la musique qui s'élevait encore de la maison d'Oscar, j'aurais pu jurer avoir entendu le déclic de la porte quand elle se referma derrière Mo. Il résonna comme un gong dans mon cœur, marquant la fin de mon ancienne vie. Et le début de la nouvelle.

Chapitre 10

Il n'était pas si tard que ça, mais les événements de la journée m'avaient épuisée. Aussi, je pris un pyjama dans ma valise et allai dans la salle de bains en verrouillant la porte derrière moi.

Je passai les deux heures suivantes dans la baignoire. Je ne me souvenais pas de la dernière fois que j'avais pris un bain chaud et c'était si bon que je n'arrivais plus à sortir de l'eau. Je me fis même trois shampoings. Ça faisait des mois que je ne m'étais pas sentie aussi propre.

Je n'avais jamais été très coquette, mais un petit cri ravi m'échappa lorsque je découvris dans le placard de la salle de bains plusieurs rangées de savons, de shampoings, d'après-shampoings et de lotions de luxe. J'ouvris les flacons pour les sentir, les uns après les autres, jusqu'à ce que toutes ces odeurs sucrées, fleuries et fruitées se mélangent au point qu'il me devint impossible de les distinguer entre elles. Il m'était arrivé de me payer une chambre après un gros chèque de Mo, mais là, c'était encore mieux que dans un hôtel.

Je n'étais pas si mal que ça dans ma cage entourée de piques, tout compte fait.

Mais l'eau de la baignoire finit par refroidir et moi par me lasser d'ouvrir des flacons, aussi je me séchai, enfilai mon pyjama et revins pieds nus dans ma chambre. Je jetai un coup d'œil vers la maison du pixie, mais la musique s'était enfin tue et tout était éteint dans le mobil-home. Minuscule, la tortue, ne s'était pas réveillée de sa sieste, même si son coin de soleil avait disparu. Il me faudrait donc attendre le lendemain avant de faire sa connaissance et celle d'Oscar.

J'ouvris une porte de la baie vitrée et me glissai sur le balcon. Le soleil s'était couché pendant que j'étais dans la baignoire et cette longue journée estivale faisait peu à peu place à la nuit. Le ciel était strié de bandes rouges et orangées qui commençaient à pâlir et à prendre une teinte rosée plus douce.

Après avoir vécu si longtemps en bas, au cœur de la ville, c'était étrange de la voir d'en haut. Cette partie du manoir surplombait l'une des nombreuses crêtes de forêts du Mont Cloudburst, et les arbres et les rochers ressemblaient à un tapis vert et gris de bijoux pointus et tranchants. Plus bas, le long de la pente, brillaient les lumières dorées et argentées des résidences des autres Familles. Et beaucoup plus loin,

en contrebass, au centre de la vallée, il y avait la Midway.

À cette distance, la zone circulaire ressemblait à une grande roue géante posée à plat sur le sol, avec en guise de wagons les places disposées autour du centre. Avec la nuit qui tombait peu à peu, les lumières au néon commençaient à illuminer la Midway, pulsant et clignotant tel un arc-en-ciel d'étoiles filantes qui aurait tourné autour du cercle, ce qui ajoutait encore à l'illusion d'une grande roue.

Je posai les mains sur la rambarde du balcon et sentis sous mes paumes la chaleur emmagasinée dans la journée par les pierres. Une journée au cours de laquelle ma vie avait basculé. La veille à la même heure, je rôdais sur la Midway pour chercher des poches à vider, tout en me tenant à distance des gardes des Familles, et je m'apprêtais à retourner dormir dans ma bibliothèque. Et maintenant, j'étais là, dans le manoir d'une Famille, vautrée dans le luxe, entourée du genre d'objets que j'avais jusque-là volés aux autres.

Je ne pus m'empêcher de me demander ce que ma mère aurait pensé de tout ça. Elle aurait sans doute été heureuse, comme l'avait dit Mo. Heureuse que j'aie sauvé Devon, heureuse que Claudia m'ait forcée à accepter de le protéger, heureuse que je travaille pour les Sinclair.

Même si elle était morte à cause d'eux.

Alors que je parcourais la Midway des yeux, les lumières au néon se mirent à briller comme des étoiles, de plus en plus vite, de plus en plus vives, de plus en plus grosses, jusqu'à se mettre à pulser ensemble et à former un véritable mur blanc. Je clignai des paupières et soudain une autre scène m'apparut, qui se déroulait ailleurs, quelques années plus tôt. Une scène que j'avais désespérément envie d'oublier. Mais je ne pouvais pas refouler les souvenirs quand ils décidaient de refaire surface. J'avais beau essayer, je n'y arrivais jamais...

Je me trouvais sur la Midway avec ma mère et nous mangions une glace, assises sur un banc du parc. On parlait et on riait, quand tout à coup, elle sembla remarquer quelque chose. En suivant son regard, je me rendis compte qu'elle avait les yeux fixés sur une femme aux beaux cheveux auburn, accompagnée d'un petit garçon un peu plus âgé que moi. Ils se promenaient tous les deux dans le parc. Je levai les yeux au ciel. Les garçons étaient des êtres grossiers, même si celui-ci était plus mignon que la moyenne, avec ses yeux verts au regard vif, ses cheveux bruns, et cet épi qui pointait presque à la verticale à l'arrière de son crâne.

Un sourire mélancolique apparut sur le visage de ma mère.

— Ils ont l'air heureux, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Pas autant que nous, répliquai-je d'une voix fière et butée.

Elle me pressa la main, une étincelle amusée dans ses yeux bleu foncé.

— Non. Pas autant que nous.

Elle continua à observer la femme et le garçon qui s'étaient arrêtés à un

stand pour acheter des pommes au caramel fondant. Ils étaient accompagnés d'un garde du corps vêtu d'un manteau noir. Une épée battait contre sa cuisse, mais ça ne me troubla pas. À l'époque, la moitié des adultes sur la Midway portaient des épées ou des poignards à la ceinture. Je reportai donc mon attention sur ma glace et soupirai de plaisir quand le goût de la fraise et celui du cheese-cake se mélangèrent dans ma bouche.

Tout allait très bien, quand soudain, ma mère fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'inquiétai-je. Ta glace est en train de fondre.

Sa boule de glace au chocolat coulait en effet sur sa main et les pépites qui en parsemaient le dessus glissaient le long du monticule qui se liquéfiait peu à peu et commençait à goutter au sol.

Mais elle ne me répondit pas. Au lieu de ça, elle tourna la tête d'un côté et de l'autre, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Je me penchai en avant et scrutai la foule des touristes, des commerçants et des gardes. Et je vis ce qui l'inquiétait : cinq hommes vêtus d'un manteau rouge, l'épée à la main, convergeaient vers la mère et le garçon, lesquels continuaient à manger leurs pommes au caramel, inconscients du danger.

— Lila, murmura ma mère en pressant ma main avec force. Reste autant que possible hors de mon chemin et hors de vue. Et donne-moi ta glace, s'il te plaît.

Je me figeai, me demandant ce qu'elle allait faire, mais elle reporta son regard sur les hommes armés d'épées, et je compris. Comme elle tendait la main, je poussai un soupir, léchai une dernière fois mon cône, et le lui donnai. Nous glissâmes toutes deux jusqu'au bord du banc de fer, prêtes à nous mettre en mouvement.

La femme aux cheveux auburn s'était arrêtée pour parler à quelqu'un, tandis que le garçon s'était éloigné vers une charrette qui vendait des cierges magiques. Les cinq hommes tirèrent leurs épées. Mais ils ne se dirigèrent pas vers la mère, comme je m'y attendais. Au lieu de ça ils se rapprochèrent du garçon... Plus près... Encore plus près... Ma mère quitta le banc d'un bond, sa queue de cheval noire se balançant derrière elle. Elle se jeta sur le visage de l'homme le plus proche de nous et lui écrasa mon cône de glace sur le visage. Il laissa échapper un cri étranglé, mais elle lui prenait déjà son épée pour lui entailler la poitrine, avant de pivoter vers l'attaquant suivant. Je m'accroupis derrière le banc et observai la scène entre les planches.

Le combat était difficile à suivre, comme flou. C'était un fouillis de cris furieux, de coups d'épée et de sang. Oh oui, le sang giclait en abondance.

Je ne sais comment, ma mère avait fini par rejoindre le garçon aux yeux verts et lui tenait le bras. Il tentait de se rebiffer, poings levés, déterminé à se battre. Mais elle le prit par les épaules, lui fit faire volte-face et le poussa vers moi.

— Occupe-toi de lui ! me cria-t-elle.

Je sortis de derrière mon banc, le temps de prendre la main du garçon et de le ramener à l'abri avec moi, à l'écart du combat.

— Devon ! s'écria sa mère qu'un garde essayait de protéger de son large corps. Devon !

Le garçon tenta de m'échapper pour courir vers elle, mais je lui tins la main et l'obligeai à s'accroupir près de moi.

— Reste ici, chuchotai-je. Tout ira bien. Tu verras.

Une lueur de peur et de méfiance passa dans ses yeux, aussi puissante que les lumières au néon autour de nous, mais il resta avec moi. Il serra d'un air féroce le petit poing que je ne tenais pas et ses yeux scrutèrent ce qui nous entourait, à droite et à gauche, guettant d'autres attaquants, comme s'il se préparait à combattre quiconque viendrait vers nous.

Mais personne ne vint.

Puis, aussi soudainement qu'il avait débuté, le combat cessa. Les cinq hommes gisaient sur le sol, ils étaient morts. Au milieu de leurs cadavres, il y avait ma mère, haletante, la main crispée sur une épée ensanglantée. De la pointe de sa lame, elle déchira la manche de chemise de l'un des cadavres. Un bracelet en or brillait à son poignet droit. Ma mère inspira profondément.

— Devon ! Devon !

La mère du garçon n'arrêtait pas de hurler et celui-ci parvint à dégager sa main pour se précipiter vers elle. À cet instant, ma mère lâcha son épée et courut vers moi.

— On doit fuir, Lila, me murmura-t-elle d'un ton pressant. Vite, on doit fuir.

Un moustique qui bourdonnait autour de ma tête m'arracha à mes souvenirs. Le parc disparut. Le mur blanc devant mes yeux se replia sur lui-même et se dissipa comme un brouillard. En un instant, ma vision redevint normale. J'avais devant moi le spectacle lointain de la Midway tout illuminée.

Je poussai un soupir tremblant et m'affaissai contre la rambarde du balcon. Je venais de vivre un de ces moments difficiles que m'imposait ma vision de l'âme. En plus de me permettre de sonder l'esprit des gens, elle m'entraînait parfois dans le passé.

Pour m'obliger à revivre des souvenirs que j'aurais préféré oublier.

Comme ce jour où ma mère avait sauvé Devon... Et ce qui en avait résulté.

Des étoiles blanches se mirent à clignoter devant mes yeux. Si je commençais à penser à la suite de cette journée, mon émotion allait déclencher un autre voyage indésirable dans le passé. Je me forçai donc à cligner plusieurs fois des paupières et à prendre de grandes inspirations, jusqu'à ce que les étoiles blanches disparaissent et que mon cœur cesse de cogner à la vitesse des karts que ces péquenauds de touristes adoraient tant conduire.

Je ne voulais plus me souvenir.

Pas ce soir.

Je me détournai de la rambarde, rentrai précipitamment dans ma chambre et fermai la baie vitrée derrière moi, comme si ôter la Midway de ma vue pouvait soulager la douleur qui me comprimait le cœur.

Le lendemain matin, je me réveillai et me préparai comme si c'était un jour comme les autres, et pas le premier de ma nouvelle et courte vie.

Je plantai mes baguettes crochets dans ma queue de cheval et enfilai mon plus beau pantalon cargo gris, avec un T-shirt bleu clair et des baskets bleues. Je pris aussi mon sac à dos et transférai quelques-unes des provisions qu'il contenait dans les poches de mon pantalon, plus des pièces de monnaie. Évidemment, j'aurais pu mettre mon manteau bleu en soie d'araignée et mes gants en maillage de fer, mais je ne voulais pas que Claudia les voie et se demande d'où ils venaient. Quelque chose me disait qu'il valait mieux que je me fonde le plus possible dans la masse.

En guise de touche finale, je glissai ma ceinture de cuir noir avec ses shurikens dans les passants de mon pantalon, puis y attachait le fourreau de ma mère. Je ne savais pas s'il était prévu qu'on me fournisse une arme, mais je voulais garder cette épée avec moi. J'étais censée être la garde du corps de Devon, alors autant porter les accessoires correspondant à ce rôle.

J'allai donc prendre l'épée et contemplai un instant l'étoile gravée sur sa poignée ; je suivis le motif du doigt, puis en fis de même avec les étoiles incrustées dans la lame noire.

— Et c'est parti, marmonnai-je en glissant l'épée dans son fourreau.

Je m'approchai ensuite de la maison du pixie et l'étudiai un instant dans l'espoir de me débarrasser de l'étape des présentations, mais elle était tout aussi sombre et silencieuse que la veille, même s'il me sembla repérer quelques canettes de bière au miel supplémentaires dans la cour. Si Oscar s'était saoulé hier soir, je ne l'avais pas entendu. Minuscule avait roulé sur le dos. Elle dormait, ses petites jambes vertes et potelées dressées vers le ciel. J'envisageai de la retourner pour la mettre dans le bon sens, mais elle avait l'air bien, aussi je la laissai tranquille...

Une affreuse musique éclata soudain, venue de l'intérieur du mobil-home. Je sursautai : je ne connaissais pas ce morceau, mais c'était fort et aigu, pas du tout ce que j'avais envie d'écouter au réveil. J'attendis, en me demandant si Oscar allait enfin daigner sortir de son mobil-home, mais il demeura invisible. Les pattes de Minuscule frémirent et sa carapace se balança d'un côté et de l'autre, comme si elle marquait le rythme dans son sommeil. Je grimaçai. Il y en avait au moins une à

qui ça plaisait.

Le volume de la musique continua d'augmenter et je compris que c'était une invitation à foutre le camp sans délai. Je me tournai donc vers la porte de ma chambre. Personne n'était venu frapper durant la nuit et personne n'avait tenté d'entrer. Je le savais, parce que j'avais coincé la chaise de la coiffeuse sous la poignée, comme toujours quand je dormais dans un nouveau lieu.

Je n'avais pas non plus entendu le moindre bruit dans le couloir la veille au soir, en tout cas rien qui m'ait réveillée. Je tendis l'oreille vers la porte, mais de l'autre côté tout semblait silencieux, autant que je pouvais en juger avec l'atroce musique d'Oscar dans les oreilles. J'en déduisis que c'était à moi d'aller rejoindre ma nouvelle famille.

Youpi.

J'enlevai la chaise de devant la porte, ouvris et sortis dans le couloir.

Là, je pris l'escalier que je descendis en tournant la tête de tous côtés pour admirer au passage les sols de marbre, les fenêtres rutilantes, les lustres étincelants. Comme j'errai de pièce en pièce et d'étage en étage, je fus tentée de faucher quelques petits objets pour les ajouter à l'argenterie de la veille qui était bien planquée dans un tiroir de ma coiffeuse. Je vis passer un candélabre en cristal trônant sur un manteau de cheminée. Une boîte en ivoire posée sur une table. Des serre-livres en argent en forme de main tenant une épée, l'emblème de la Famille. Mais je résistai à la légitime envie d'amasser quelques objets pour les mauvais jours. Pour l'instant.

Tout en descendant d'un pas tranquille vers le rez-de-chaussée, je pris le temps de mémoriser la configuration du manoir. Les fenêtres. Les portes. Les couloirs. Les balcons avec des escaliers donnant sur l'extérieur. Les treilles couvertes de rosiers qui s'enroulaient d'un niveau à l'autre. Les gouttières fixées aux murs extérieurs. Je fis mentalement une croix sur tout ce qui pouvait m'être utile pour fuir sans me faire remarquer.

N'étant pas vraiment discrète, je fus quand même surprise que personne n'intervienne pour mettre un terme à ce petit manège, mais au bout de quelques minutes, je compris pourquoi : le manoir était quasiment vide.

Je ne croisais pas un adulte en train de se prélasser et de bavarder dans les salons. Pas un pixie en train de transporter des plateaux de nourriture d'un étage à l'autre. Aucun gamin en train de jouer au billard dans la salle de jeux, ou de regarder un film sur le gigantesque écran de télévision. La Famille Sinclair était beaucoup plus réduite que ce que j'aurais cru.

Une fois au rez-de-chaussée, je continuai à déambuler au hasard. Au détour d'un vestibule, je sentis soudain... Je m'arrêtai et humai

l'air. Une odeur de bacon ! Mon estomac gargouilla d'impatience. Reginald ne m'avait rien apporté à manger la veille au soir et j'avais dû me contenter des cookies et des pommes volés dans la cafétéria du lycée.

Attirée par cette odeur aussi irrésistible que le chant des sirènes, je suivis un long couloir qui ouvrait sur une immense salle à manger. De grandes fenêtres étroites occupaient le mur du fond, hautes du sol au plafond, donnant sur les vastes et sombres forêts de sapins qui bordaient le terrain. La lumière du soleil qui filtrait à travers les carreaux faisait scintiller comme des diamants les lustres de cristal. Entre les lustres, des volutes de peinture dorée et argentée parcouraient le plafond voûté. De longues tables pouvant accueillir au moins trente personnes occupaient la moitié de la salle, posées sur des tapis persans noirs et blancs.

Dans cette pièce, au moins, il y avait des gens, même s'ils étaient loin d'être aussi nombreux que ce à quoi je m'attendais. Quelques types en costumes d'affaires riaient et parlaient avec des gardes, vêtus eux de manière plus pratique : bottes noires, pantalons, chemises et manteaux, avec leurs épées posées près d'eux sur un siège, leurs chapeaux de feutre accrochés aux pommeaux. Il y avait aussi des gens isolés ou de petits groupes de deux qui jetaient des regards anxieux autour d'eux comme s'ils n'étaient jamais venus ici. Des pixies voletaient un peu partout et leurs ailes transparentes miroitaient d'un feu opalescent, tandis qu'ils déposaient des plateaux fumants d'œufs, de bacon et de pancakes sur les tables de buffet, le long du mur de droite.

Tout le monde tourna les yeux vers la nouvelle, c'est-à-dire moi. Le tintement des couverts cessa peu à peu, tout comme le brouhaha des conversations. Ça ne me changeait pas beaucoup du lycée. Mais j'ignorai les regards curieux et les murmures, attrapai une assiette de porcelaine blanche et la chargeai au maximum de tout ce qui me faisait envie. Puis j'allai m'installer à l'extrémité de la table la plus proche du buffet, à l'écart de tout le monde, et m'attaquai à mon assiette.

Une femelle pixie passa devant moi à grande vitesse et déposa un verre de jus d'orange près de mon coude. Je marmonnai un remerciement, la bouche pleine de bacon. Il était salé, croustillant, d'un goût aussi agréable que son odeur.

Je ne m'étais pas attendue à une nourriture de cette qualité. Les œufs brouillés étaient légers et moelleux, les pancakes à la mûre, acides et sucrés. J'avais toujours su que les pixies étaient d'excellents cuisiniers, mais je ne pensais pas que c'était à ce point-là. D'un autre côté, je me nourrissais d'ordinaire de barres de céréales au petit-déjeuner, de lasagnes à la cantine de mon lycée au déjeuner, et de

hamburgers pleins de gras au dîner. Ce repas cuisiné maison était pour moi un délice, aussi je ne tardai pas à vider mon assiette et allai me resservir.

Je venais tout juste de me rasseoir quand une ombre s'abattit sur moi. En levant les yeux, je découvris Grant Sanderson, debout de l'autre côté de la table. Il portait un pantalon noir et un coûteux polo blanc qui mettait en valeur son torse musclé. Il n'avait pas apporté un soin particulier à sa toilette, mais il était plus séduisant que jamais. Il devait faire partie de ces types qui sont sublimes au saut du lit.

— Oh, dit-il. Tu es déjà là ?

Je haussai les épaules et continuai à manger.

Il alla se remplir une assiette et vint s'asseoir sur la chaise face à la mienne. Mais au lieu de commencer à manger, il se mit à tapoter sa fourchette contre son assiette. Mais quel idiot ! C'était criminel de laisser refroidir ce bacon.

— Je suis sûr que tu as des questions concernant la manière dont tout fonctionne ici, finit-il par dire.

Je haussai à nouveau les épaules et me concentrai sur mes pancakes.

— Je suis l'Usurier de la Famille Sinclair, poursuivit-il. Ça signifie que je suis responsable de la gestion des intérêts de l'entreprise Familiale. Je dois aussi régler les problèmes : plaintes de clients, crimes contre les touristes, échauffourées avec des membres d'autres Familles.

Dans chaque Famille, il y avait trois postes de pouvoir : l'Usurier, le Molosse et le Majordome. En tant qu'Usurier, Grant était donc l'un des personnages les plus importants du gang des Sinclair, l'égal de Devon en tant que Molosse et que Reginald en tant que majordome. La seule personne au-dessus d'eux était Claudia, la matriarche de la Famille.

Grant attendit comme s'il espérait que je manifeste mon admiration, aussi je décidai de le caresser dans le sens du poil.

— Tu as l'air très jeune pour un poste aussi important.

Il bomba le torse.

— J'ai vingt ans, en fait. Je suis le plus jeune Usurier de l'histoire de cette Famille.

Je faillis lui rétorquer que Devon n'avait que dix-neuf ans et qu'il occupait un poste tout aussi important, mais je tins ma langue. Pour changer.

Grant balaya du regard les chaises vides autour de nous.

— Enfin, de ce qu'il reste de cette Famille, ajouta-t-il.

Je terminai mes pancakes et repoussai mon assiette. J'avais hâte d'aller me resservir une troisième fois, mais ça pouvait attendre une minute. Grant était d'humeur communicative et puisqu'il semblait disposé à partager avec moi tous ses secrets, j'avais intérêt à tendre

l'oreille.

— Je vois ici des hommes d'affaires et des gardes, dis-je en faisant un geste vers les gens qui occupaient les tables. Ils travaillent pour la Famille. Mais qui sont les autres ?

J'indiquai du doigt les petits groupes qui restaient dans leur coin.

— Oh, ceux-là viennent voir Claudia, répondit Grant. Pour parler d'un problème, solliciter une faveur ou postuler pour entrer dans la Famille. Ce genre de choses. Ils attendent ici qu'elle les reçoive dans la bibliothèque.

Tiens donc, la Reine des Glaces daignait rencontrer ses nobles sujets. Est-ce qu'elle leur demandait de s'incliner devant elle ? Il y avait des chances que oui.

— OK, répondis-je. Mais pourquoi le manoir est-il à ce point... désert ?

Grant jeta un coup d'œil inquiet vers le buffet, mais les pixies étaient retournés en cuisine chercher d'autres plats. Personne n'était assis à notre extrémité de la table. Il se pencha vers moi.

— Tu sais que Lawrence, le père de Devon, a été assassiné il y a quelques mois, n'est-ce pas ? dit-il à voix basse. C'était partout dans la presse.

Gros euphémisme. Lawrence Sinclair avait été attaqué et poignardé à mort en quittant le réveillon du Nouvel An organisé par la Famille Ito. Ça avait fragilisé des relations déjà ténues entre les deux gangs.

— Ouais, j'en ai entendu parler. Et alors ? Tout le monde sait que c'est dangereux d'être le patriarche d'une Famille.

— Peut-être, mais depuis ce jour, des tas de gens ont commencé à quitter la Famille, expliqua Grant. On sait que c'est Victor Draconi qui a ordonné l'exécution de Lawrence. Il s'est mis la Famille Ito dans la poche et ça n'a pas dû être difficile pour lui de les convaincre de faire le sale boulot. D'après les rumeurs, Victor a des vues sur la Famille Sinclair et compte tenter quelque chose contre Claudia. Prendre le contrôle de ses commerces sur la Midway, l'évincer des contrats, ce genre de choses. Et ensuite, il lui donnera le coup de grâce.

Grant se pencha davantage et baissa encore la voix.

— On dit qu'il compte forcer Claudia à renoncer au nom de Sinclair, à dissoudre la Famille et à tout lui céder, y compris le manoir. Soit ça, soit...

— Il la tuera, terminai-je d'une voix neutre. Ainsi que tous les membres de la Famille Sinclair qui refuseront de se soumettre à son autorité.

Grant fronça les sourcils, comme s'il était surpris que je comprenne aussi bien la situation.

— Voilà. C'est pour ça que les gens s'en vont. Personne ne veut être associé à une Famille qui se trouve dans une aussi mauvaise posture.

— Alors pourquoi est-ce que tu restes ?

Je tentai d'utiliser ma vue de l'âme, mais il n'arrêtait pas de détourner les yeux des miens avant que j'aie pu lire ses sentiments. Même si, pour une raison que je ne m'expliquai pas, plus je le dévisageai, plus ses yeux semblaient s'assombrir, comme si ses pupilles noires se diluaient dans le bleu de ses iris.

Grant s'humecta les lèvres.

— Je reste parce que je...

— Aujourd'hui, je sors, et c'est non négociable.

La voix de Devon nous parvint depuis le couloir.

— Tu as été attaqué, Devon, répondit Claudia d'un ton beaucoup plus calme. Et au moins l'un de tes agresseurs est toujours en vie.

Des pas résonnèrent sur le marbre, puis la mère et le fils apparurent sur le seuil de la porte. Claudia portait comme la veille un pantalon de costume très bien coupé, d'un blanc froid, tandis que Devon était vêtu d'un polo noir et d'un treillis.

— Je le sais, répliqua Devon d'une voix dure. J'étais aux premières loges, figure-toi. Et Ashley aussi.

Je n'avais pas besoin du don de vision pour voir qu'il serrait les poings, que ça faisait saillir ses biceps et qu'il avait la mâchoire crispée.

— Je refuse de me terroriser dans ce manoir, poursuivit-il. Je l'ai assez fait après la mort de papa. J'en ai marre de rester assis les bras croisés. Je n'ai pas peur des Draconi, ni des Ito, ni d'aucune autre Famille, et je compte bien le leur montrer. J'ai besoin de prouver à tout le monde que je ne suis pas un lâche.

L'expression sévère de Claudia s'adoucit.

— Tu n'es pas un lâche, mais tu as traversé beaucoup d'épreuves, cette année. Comme nous tous.

Elle hésita, avant d'ajouter :

— Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

— C'est un risque que je vais devoir prendre, rétorqua Devon. Que nous devons tous prendre, en tant que Sinclair.

Claudia allongea le bras pour lui presser l'épaule.

— D'ailleurs, tu sais très bien pourquoi je dois sortir, ajouta-t-il.

Il dégagea son épaule d'un geste brusque et poursuivit d'un ton amer :

— C'est toi qui as tout organisé, après tout.

Claudia pinça les lèvres. Devon se détourna et parcourut la salle à manger du regard.

Son visage se ferma un peu plus quand il vit que tout le monde les regardait en tendant l'oreille à leur conversation. Mais il bomba le torse et entra d'un pas tranquille. Je ne pus m'empêcher d'admirer son sang-froid et sa prestance.

Mon estomac gargouilla à nouveau et je décidai de tirer le meilleur parti du silence embarrassé qui s'était installé dans la salle à manger.

— Eh bien, lançai-je d'une voix claire en me levant. Si je dois assurer aujourd'hui une sortie en tant que garde du corps, je crois que j'ai besoin de prendre des forces.

Et sur ce, je me dirigeai d'un pas décidé vers le buffet.

Claudia se servit une assiette et s'arrêta près de la table où Grant et moi étions assis.

— Grant, tu pourras t'assurer que Devon arrive à son rendez-vous ? demanda-t-elle. Et Lila aussi.

Ainsi, Claudia me payait pour protéger son fils, mais elle ne me faisait pas confiance et éprouvait le besoin de me faire surveiller par Grant. Une preuve de plus qu'elle était une femme intelligente. Elle m'adressa un regard froid, puis quitta la pièce. Je me retins de lui tirer la langue.

Devon se servit à son tour et vint s'asseoir à côté de Grant, les yeux baissés sur son assiette pour ne croiser le regard de personne. Une minute plus tard, Félix entra. Il prit tout le bacon qui restait au buffet et se laissa tomber sur une chaise à côté de moi. Nous mangeâmes tous les quatre en silence pendant quelques minutes.

— Tu sais, Devon, quand on est allés chercher Lila hier, j'avais oublié à quel point elle était mignonne, lança Félix de sa voix traînante et charmeuse. S'il te plaît, dis-moi que tu ne comptes pas la garder pour toi tout seul.

La main de Devon se crispa sur sa fourchette, mais il ne releva pas la plaisanterie. Au lieu de ça, il pinça les lèvres et son visage s'assombrit encore plus que d'habitude. Quand son regard croisa le mien, la lueur de culpabilité que j'y décelai me fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Était-ce parce que je remplaçai la pauvre Ashley ou parce qu'il savait que j'allais finir comme elle ?

— Je vais peut-être devoir la voler et la garder pour moi, reprit Félix en m'adressant un clin d'œil.

Avec un sourire, je me penchai vers lui et glissai une main dans son dos.

— Aurais-tu oublié avec quelle facilité je t'ai battu hier, beau gosse ? demandai-je d'une voix douce. Je pourrais te couper en tranches comme une pizza avant même que tu comprennes ce qui t'arrive.

Je m'écartai de lui et jetai son portefeuille sur la table, avant d'ajouter :

— Et je ne sors pas avec les types qui ne font pas attention à leurs affaires.

Félix me contempla un instant bouche bée, puis plaqua sa main sur sa poche arrière.

— Comment t’as fait ça ? Je n’ai rien senti du tout !

— Non, c’est vrai, répondis-je d’un ton suffisant. Mais même si tu avais senti quelque chose, tu aurais cru que je te pelotais les fesses.

À ma grande surprise, Devon laissa échapper un petit rire et une lueur amusée illumina ses yeux verts. C’était la première fois que je le voyais exprimer une once de joie. Malgré les sentiments contradictoires qu’il m’inspirait, je me surpris à lui sourire en retour. Nous nous dévisageâmes et son rire mourut peu à peu. Tout comme le mien. Nous reportâmes notre attention sur nos assiettes.

Félix ne cessait de parler, pointant du doigt les gens et les pixies autour de nous. Il était au courant de tous les ragots et ne se priva pas de les partager avec moi. Je fis mine d’être surtout concentrée sur ma nourriture, mais pris soin d’enregistrer ce qu’il me disait. J’avais repéré les lieux, je m’intéressais maintenant aux personnes. Au cas où les choses tourneraient mal pour moi. Félix finit tout de même par se taire et nous terminâmes de manger en silence.

— Eh bien, marmonna Devon. Je crois qu’il est temps d’y aller et d’en finir avec ça.

Il regarda Félix :

— Tu dois venir aussi. Surtout sachant qu’elle sera présente.

Je me demandais qui pouvait désigner ce mystérieux « elle », mais j’étais occupée à finir mes pommes de terre rissolées et c’était beaucoup plus important que de poser une question inutile.

Félix leva les yeux au ciel. Il n’avait clairement pas envie de prendre part à ce que mijotait Devon, quoi que ce fût.

— S’il te plaît, plaïda Devon, avec des accents désespérés dans la voix. Tu sais à quel point ce sera embarrassant si tu n’es pas là. Et puis, elle t’aime bien. Tout le monde t’aime bien.

— Ça, c’est vrai, approuva Félix en souriant d’aise à l’idée d’être apprécié par tout le monde. Bon, c’est d’accord, je vais venir avec toi. Mais tu me devras un service.

— Marché conclu.

Cette expression me fit penser à Mo et j’en eus le cœur serré. Mais Devon Sinclair n’était pas Mo. C’était à cause de lui que ma mère était morte et je ne devais pas l’oublier. Même s’il semblait aussi malheureux que moi.

Grant déclara qu’il allait chercher un SUV dans le garage pour l’amener devant le manoir. Félix se souvint qu’il avait quelque chose à prendre au labo vert. J’ignorais ce qu’était le labo vert et où il se trouvait, mais décidai de m’en informer plus tard. Toujours est-il qu’il fila avec Grant, me laissant seule avec Devon. Enfin presque, car nous étions entourés de pixies qui ramassaient les plateaux vides et les emportaient hors de la pièce.

— Alors, c’est parti, dit Devon.

— Ouais. C'est parti.

Il me regarda comme s'il s'attendait à ce que je dise autre chose, mais je gardai la bouche close.

— Donc... continua Devon. À quoi ressemblait ton ancienne école ? Tu allais dans un lycée de mortels ordinaires, c'est ça ?

— Oui, et ça me convenait. Un simple lycée. Tu vois le genre. Bref, c'est terminé, maintenant.

Parce que je suis ici. Parce que ta mère m'a forcé la main. Parce que je vais mourir pour toi, comme Ashley et comme ma mère.

Je ne prononçai pas ces mots, mais mon manque évident d'enthousiasme fit grimacer Devon. Il devait être tout aussi buté que moi, cependant, parce qu'il persista à vouloir engager la conversation.

— Elle est jolie, ta bague, reprit-il. Où est-ce que tu l'as eue ?

Je couvris la bague de ma main gauche et les bouts pointus du saphir en forme d'étoile que je sentais sous mes doigts me firent penser à ma mère. Je me demandais combien de fois elle s'était retrouvée dans la même situation, coincée avec un nouveau client qui essayait de lui faire la conversation comme si elle n'était pas là pour mettre sa vie en danger et rien de plus.

Quelque chose se révolta en moi à l'idée que j'allais vraiment risquer ma peau pour Devon. Je fis pivoter la bague de manière à ce que l'étoile se retrouve face à ma paume, cachée.

— Écoute, lâchai-je d'un ton sec. On connaît tous les deux les termes du marché. Tu es le prince d'un gang et moi, une fille qui vient de passer quatre ans dans la rue. On ne peut pas dire qu'on ait grand-chose en commun, alors ne faisons pas comme si c'était le cas. En fait, rien ne nous oblige à faire semblant d'être amis. J'ai l'impression que tu as déjà tout ce qu'il faut de ce côté-là, avec Félix et Grant.

Devon cligna des yeux, comme s'il était surpris. Et de fait, il devait l'être, car personne n'aurait osé lui parler sur ce ton. Après tout, il était le fils de Claudia.

— Je me doute que tu n'as aucune envie d'être ici, rétorqua-t-il. Et je ne peux pas t'en vouloir. Je n'ai pas besoin d'un garde du corps, quoi qu'en pense ma mère, et je sais qu'elle t'a plus ou moins fait chanter pour que tu acceptes ce poste. Mais j'aimerais qu'on soit amis, si possible.

Je ricanai.

— Tu es le fils de celle qui dirige l'une des Familles les plus puissantes de cette ville. Aussi, mon cher prince, tu ne peux pas avoir d'amis. Pas vraiment. Tu as des alliés, tu as des ennemis, et tu es entouré de gens qui veulent ta mort. C'est tout. Je ne serai pas ton amie.

Il plongea ses yeux verts dans les miens. Ma vision de l'âme s'activa et je reçus un autre coup de poing dans le ventre en voyant la blessure

que je venais de lui infliger avec ce refus.

— On devrait y aller, dit-il en se levant. On ne peut pas se permettre d'être en retard.

Il s'écarta de la table, tourna les talons et se dirigea vers la porte. Les pixies qui déambulaient dans les airs devant le buffet s'étaient arrêtés en rang d'oignons pour m'observer et me fusillaient du regard, les bras croisés sur leurs petites poitrines. Ça ne leur plaisait pas du tout que j'aie contrarié Devon.

— Qu'est-ce que vous regardez ? lancé-je sèchement.

Ils émirent un son désapprobateur, puis retournèrent à leurs tâches. Je poussai un soupir et tripotai ma bague un instant avant de la replacer dans le bon sens.

Devon avait raison. Je n'avais aucune envie d'être ici, mais j'étais coincée dans ce manoir au moins pour un an, alors autant faire ce pour quoi Claudia m'avait engagée.

Je soupirai et me levai pour aller le rejoindre.

Chapitre 11

Devon avait quitté la salle à manger d'un pas furieux, mais il m'attendait dans le couloir, de peur sans doute que je ne me perde dans le manoir. À moins qu'il n'ait craint que j'aille vagabonder n'importe où plutôt que de le rejoindre s'il n'était pas là pour me guider.

Et peut-être avait-il raison. En tout cas, il m'entraîna à l'extérieur sans m'adresser un mot. Le soleil dardait déjà ses rayons sur la montagne et la chaleur et l'humidité de ce mois de mai s'annonçaient étouffantes. Mais le terrain autour du manoir était d'un vert luxuriant, jusqu'à l'endroit où il cédait la place à l'ombre tachetée de lumière des bois. Une fois encore, je remarquai des gardes qui patrouillaient au milieu des arbres et reconnus la plupart de ceux que j'avais vus dans la salle à manger. De temps en temps, l'un d'eux s'avancait dans un rayon de soleil et le bracelet en argent qu'il portait au poignet scintillait. Ces fins anneaux me rappelaient des menottes. Je me frottai le poignet. Personne n'avait parlé de me donner un bracelet de Famille et je n'avais pas l'intention d'en réclamer un. J'avais l'impression qu'il aurait matérialisé ma servitude sous contrat.

Claudia attendait peut-être de voir si j'allais m'enfuir ou pas pour m'en proposer un ; ou combien de temps j'allais survivre.

Mais il n'y avait pas que des gardes dans les bois. Je remarquai des faisceaux lumineux verts et des branches qui s'agitaient : il s'agissait de trolls des forêts qui se déplaçaient d'un arbre à l'autre, encore plus agiles que les écureuils qu'ils effrayaient. Plus loin dans la forêt, si loin que le vert devenait noir, je vis aussi clignoter des couleurs vives, surtout du rouge, du jaune et du bleu, signe que de nombreuses créatures s'étaient réveillées et se mettaient en chasse pour leur petit-déjeuner.

Je détournai les yeux des bois et reportai mon attention sur Grant. Il était appuyé contre un SUV noir aux portières ornées de l'emblème des Sinclair. Ses cheveux brillaient comme de l'or pur sous le soleil, il avait les bras croisés sur le torse, une manière d'exhiber ses muscles, et il portait une paire de lunettes d'aviateur qui lui donnaient un style plus décontracté que d'ordinaire.

— Où est Félix ? demanda-t-il en se redressant.

— Ici, lança Félix en sortant du manoir derrière nous.

Il tenait à la main un sac cadeau rouge, le genre qu'on offre à quelqu'un pour un anniversaire.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? demandai-je.

— Un truc pour aider Devon, répondit Félix. Tu verras.

Il sourit. Devon leva les yeux au ciel.

Il s'installa sur le siège passager tandis que Grant se glissait derrière le volant. Devon s'avança et ouvrit une portière à l'arrière. J'aurais dû le faire pour lui, je suppose, vu que j'étais sa garde du corps.

— Les dames d'abord, murmura-t-il.

Je n'étais pas du tout une « dame », ce qui ne m'empêcha pas de rougir. Je pris place à l'arrière, puis Devon monta derrière moi et referma la portière. Quand il se retourna pour mettre sa ceinture, son odeur me submergea ; encore cette fragrance de pin, fraîche et piquante. Je m'autorisai à la respirer un instant, puis glissai à l'autre extrémité du siège arrière et bouclai ma ceinture.

Je gardai le silence durant toute la descente de la montagne. De toute façon, avec Félix qui n'arrêtait pas de jacasser, je n'aurais pas pu placer un mot. Il donnait tout son sens à l'expression « moulin à paroles ».

Je jetai un coup d'œil à Devon en me demandant ce qu'il pensait des bavardages incessants de son ami. Il haussa les épaules, mais un léger sourire joua sur ses lèvres. Je détournai les yeux vers la fenêtre avant d'être tentée de le lui rendre.

Trente minutes plus tard, Grant gara notre SUV sur un parking réservé aux Familles, à l'écart de la Midway. Il y avait déjà une douzaine d'autres SUV noirs. Je pris le temps de repérer les emblèmes sur les portières et reconnus, entre autres, le dragon doré et rugissant des Draconi et le bouquet délicat de glycines pourpres des Ito.

Nous sortîmes tous les quatre de la voiture et Grant regarda Devon.

— Où est-ce que tu es censé la retrouver ?

Devon grimaça.

— À l'entrée de la salle des jeux d'arcade.

Je me demandai à nouveau qui était ce « elle », puis songeai que je le découvrirais bien assez tôt. Mon travail était de protéger Devon, pas de poser des questions. Je n'avais pas envie de m'impliquer plus que nécessaire dans l'univers des Familles. Ce boulot était comme tous ceux que j'avais faits pour Mo, je n'étais là que pour l'argent et tout ce que je pourrais voler d'autre au passage. Rien de plus.

Je n'arrêtais pas de me le répéter, tout en ayant conscience de me mentir à moi-même.

Grant, Devon, Félix et moi nous dirigeâmes vers la partie principale de la Midway. Félix se mit à parler à Grant sans prêter la moindre attention à ce qui nous entourait, mais Devon scrutait les rues et les bâtiments autour de nous, comme si c'était lui le garde du corps. Il ne

portait pas d'épée, mais d'après ce que j'avais vu dans la salle de sport la veille, il pouvait se défendre aussi bien que moi. Si je n'avais pas été témoin de la tentative d'assassinat, je n'aurais jamais cru qu'il avait besoin de protection. Il avait la bouche crispée et n'arrêtait pas d'ouvrir et de fermer les poings comme s'il espérait que quelqu'un nous saute dessus, rien que pour libérer sa colère et sa frustration en réduisant un ennemi en miettes.

Ouais, je connaissais cette sensation.

Mais personne ne nous approcha ni ne nous menaça, et nous laissâmes le parking et les rues latérales pour entrer sur la Midway.

La Midway était le fleuron de Cloudburst Falls, l'endroit où les touristes affluaient, celui où ils laissaient une grande partie de leur argent. C'était une zone circulaire qui couvrait près de cinq hectares. Au milieu, il y avait un immense parc sillonné d'allées pavées le long desquelles on avait installé des bancs à intervalles réguliers. Des douzaines de fontaines de toutes tailles et de toutes formes bouillonnaient, giclaient et crachotaient un peu partout comme des geysers, et les enfants s'amusaient à passer sous les arcs des jets d'eau en riant et en hurlant de joie. Tout autour de ce parc, comme une sorte d'anneau externe, se trouvait une enfilade de boutiques, de restaurants et de casinos.

Il n'était pas encore tout à fait midi, mais la zone était déjà remplie de gens en shorts, sandales et T-shirts, avec un appareil photo autour du cou et un téléphone dans la main. L'air était saturé des odeurs grasses de pop-corn et de churros, ainsi que d'odeurs sucrées de barbe à papa. Les enseignes au néon d'un grand stand de nourriture en forme de château invitaient les passants à goûter des pralines et des bonbons au caramel.

La Midway n'était pas le seul endroit visité par les touristes. Des allées pavées s'étendaient en spirale de tous les côtés de l'énorme cercle et menaient à des places plus petites, proposant des hôtels, des commerces, des restaurants, des stands de jeu, des pistes de karting, des salles de cinéma, des tyroliennes et plus encore. Mais qu'ils se trouvent sur la Midway ou sur l'une des places périphériques, presque tous les commerces respectaient l'ambiance « conte de fées » de la ville, avec des noms comme « La piste de Bowling d'antan » ou « Le Mini-golf de Sa Majesté », sans oublier les décorations et costumes traditionnels d'un autre temps. On avait en gros l'impression de se trouver au milieu d'une foire d'autrefois, extravagante et haute en couleur.

Quelques véritables attractions magiques se mêlaient à tout ça, comme le « Musée Monstrueux » avec ses expositions de monstres empaillés, ses programmes éducatifs concernant l'habitat des créatures et ses zoos où les enfants pouvaient caresser des bébés trolls ou autre.

On trouvait aussi des musées sur l'histoire de Cloudburst Falls, illustrant des anecdotes sur les cascades, ou les mines de sang-fer de la montagne.

Certaines places avaient même été transformées en sanctuaires naturels, où les gens pouvaient se balader à travers bois et regarder des rockmunks se servir de leurs serres tranchantes comme des lames pour se tailler un nid dans les rochers, pendant que leurs cousins chipmunks, plus petits, les regardaient faire. Dans l'ensemble, les places de sanctuaires étaient comme des serres à papillons à ciel ouvert. Sauf qu'on venait y admirer des animaux munis de dents et de serres au lieu d'inoffensifs insectes avec de jolies ailes.

Bien entendu, les touristes n'étaient pas les seuls à arpenter la Midway. Il y avait aussi les hommes et les femmes chargés de la sécurité, habillés dans l'esprit couleur locale : bottes noires hautes jusqu'aux genoux, pantalons noirs, chemises et manteaux colorés, chapeaux de feutre surmontés de plumes. Ils se mêlaient à la foule et gardaient un œil sur tout ce qui se passait, une main sur l'épée qu'ils portaient à la ceinture. Ils me faisaient penser aux figurants d'un vieux film, *Les Trois Mousquetaires*, mais plus d'un touriste s'arrêtait pour les prendre en photo. Des bracelets d'or, d'argent ou de bronze scintillaient à leurs poignets, mais leurs manteaux aux couleurs des familles auraient suffi à savoir à qui ils appartenaient. Du noir pour les Sinclair, du rouge pour les Draconi, du pourpre pour les Ito, et ainsi de suite.

Chaque famille s'était appropriée un secteur. Les Draconi dirigeaient les casinos, les Ito possédaient les hôtels, les Salazar les restaurants. D'après ce que j'en savais, les Sinclair géraient les banques, ainsi que quelques affaires, comme les sanctuaires naturels et les mines de sang-fer sur la montagne. De plus, toutes les Familles gagnaient une somme d'argent non négligeable en échange de services de protection, car elles s'occupaient des monstres indisciplinés qui rampaient jusqu'en ville pour chercher un repas facile à base de touristes.

Les Familles s'étaient partagé la Midway comme on l'aurait fait d'une tarte, et chacune d'elle avait posté des gardes sur son territoire pour intervenir en cas de problème. Les clients qui se plaignaient des prix trop élevés et de la mauvaise qualité du service. Les employés qui volaient de l'argent dans les caisses. Les monstres qui s'aventuraient trop près des foules. Les voleuses dans mon genre. Ça exigeait pas mal de personnel et je me demandai comment les Sinclair arrivaient à tout couvrir, puisqu'il y avait eu pas mal de défections dans leurs rangs, d'après Grant. Mais je repérai dans leur territoire plusieurs gardes portant le bracelet en argent avec la main et l'épée. La situation n'était peut-être pas aussi grave que Grant me l'avait laissé entendre.

— Venez, dit Devon. Allons à la galerie. Je suis pressé d'en finir.

Il se dirigea vers la section nord de la Midway et Félix lui emboîta le pas, flanqué de Grant et moi. Les gardes que nous croisâmes me considérèrent d'abord d'un air méfiant en lorgnant l'épée à ma ceinture, car ils étaient les seuls à avoir le droit d'en porter une sur la Midway. Sans blague... Comme si je n'aurais pas pu piquer le bracelet à leur poignet, si j'avais eu besoin de me faire passer pour l'un d'eux. Mais ils se détendirent quand ils comprirent que j'étais avec Grant, lequel leur souriait et les saluait de la main. Il semblait les connaître tous, y compris ceux des Draconi.

Nous atteignîmes l'entrée de la salle de jeux et Devon regarda à droite et à gauche.

— Je ne la vois pas. Et toi, Félix ?

Félix secoua la tête et ils se dirigèrent tous deux vers le guichet de la billetterie pour demander à l'employé s'il avait vu la personne que Devon était censé retrouver ici. Grant alla parler à quelques gardes de la Famille Volkov, positionnés à l'entrée de la salle des jeux d'arcade, vu qu'il s'agissait de leur territoire. Mais il prit soin de garder un œil sur Devon. Je m'appuyai contre un panneau de carton représentant un troll des forêts en train de manger des pancakes. Ce boulot n'était pas aussi harassant que je l'avais imaginé...

Une fille de mon âge s'arrêta à côté de moi et scruta la foule. Elle était très jolie, avec des cheveux noirs lui retombant sur les épaules, des yeux brun foncé et une peau bronzée, comme l'intérieur d'une amande. Malgré ses sandales compensées, elle faisait plusieurs centimètres de moins que moi. Elle portait une robe pourpre à pois blancs. Un fin bracelet d'argent brillait à son poignet, orné d'un bouquet de glycines. Elle faisait donc partie de la Famille Ito.

Nos regards se croisèrent et nous échangeâmes le sourire vague qui est de mise entre deux personnes qui ne se connaissent pas. Elle s'apprêtait à me dépasser quand elle s'arrêta et laissa échapper un léger sifflement.

— Jolie épée, dit-elle d'une voix admirative, avant de se pencher pour regarder ma lame de plus près. J'aime beaucoup les motifs en volutes. C'est une lame noire ?

Je refermai la main autour de la poignée et dissimulai les étoiles à sa vue.

— Non. Juste une imitation bon marché.

Elle se redressa et m'observa de haut en bas comme pour voir si j'étais digne de porter une telle épée. Apparemment, je passai l'inspection avec brio, parce qu'elle m'adressa un autre sourire.

— Eh bien, tu peux peut-être m'aider. Je cherche quelqu'un...

— Poppy ! Te voilà ! s'exclama soudain la voix de Félix.

Elle grimaça.

— Non, c'est bon. Son copain est là. Alors il ne doit pas être loin.

Félix s'empressa de nous rejoindre et passa un bras autour de la taille de Poppy pour la soulever de terre, ce qui la fit rire.

Il la reposa et l'étudia d'un œil critique.

— Dis donc, tu as mis tes plus belles fringues. J'aime beaucoup.

Elle leva les yeux au ciel.

— Eh bien, ne t'y habitue pas trop, parce que ce n'est pas pour toi, *loser*. Où est Devon ?

— Je suis là.

Devon nous rejoignit. Il tenait à présent une rose blanche à la main.

— Salut, Poppy, dit-il d'une voix assez peu enthousiaste, avant de lui tendre la fleur. Tu es prête pour notre rencard ?

Je ne quittai plus la rose des yeux. Elle était petite, délicate et jolie, comme Poppy.

— Un rencard ? répétais-je, avec un nœud à l'estomac.

Poppy et Devon s'observaient avec une expression neutre.

— Ouais, répondit Poppy en prenant la rose qu'elle fit tourner dans sa main. Nos parents ont pensé que ce serait une bonne idée que nous... sortions ensemble. Avant le grand dîner de la semaine prochaine qui doit réunir toutes les Familles.

— À cause de tout ce qui s'est passé récemment, ajouta Devon d'une voix encore plus basse que la sienne.

Je plissai les yeux. Il parlait de l'assassinat de son père et du rôle supposé qu'avait joué la Famille Ito dans ce meurtre. Soudain, je compris que j'avais devant moi Poppy Ito, la fille d'Hiroshi Ito, le patriarche de la Famille Ito. Il s'agissait donc d'une sorte de démarche pour la paix, une manière pour les Sinclair et les Ito de montrer aux autres Familles qu'ils n'étaient pas en conflit.

— Tu parles d'un rencard, murmurai-je.

Ils grimacèrent tous deux.

— Eh bien, dit Devon en offrant son bras à Poppy. On ferait bien d'entrer.

— Ouais, acquiesça Poppy. Autant en finir.

Ils s'avancèrent tous deux vers le guichet et achetèrent des billets pour tout le monde, c'est-à-dire eux deux, Félix et moi, plus Grant qui avait enfin terminé sa conversation avec les gardes Volkov. Nous entrâmes tous ensemble dans la salle des jeux d'arcade.

Comme tout ce qui se trouvait sur la Midway, la salle de jeux était bruyante, lumineuse et colorée, avec des banderoles, des ballons de baudruche et des lumières étincelantes partout où l'on posait le regard. On pouvait y trouver des jeux, des courses, des concours, de quoi manger, mais aucun de nous n'était vraiment intéressé. Aussi, on se mit à déambuler au hasard en restant groupés. Nous n'étions pas les seuls jeunes et nous croisâmes plusieurs petits groupes de gens de

notre âge, appartenant à diverses Familles, venus là pour fêter le début des vacances d'été. Bien entendu, le couple Devon-Poppy fit sensation. On murmurait sur leur passage. Quelques-uns sortirent leur téléphone pour les photographier et envoyer des messages afin de partager le *scoop* avec leurs amis et les membres de leur Famille : Devon et Poppy avaient été vus ensemble.

J'observai ce manège d'un œil distant et méprisant. Les Familles avaient entre elles une foule de codes et de petits jeux de pouvoir qui me laissaient de marbre.

Poppy se mit à parler à Félix, lequel bavassait comme d'habitude plus vite qu'un moulin à paroles. Grant fourra les mains dans ses poches et vint marcher à leur côté.

Je restai donc seule avec Devon. De temps en temps, des effluves de pin frais et piquants parvenaient jusqu'à moi, et je les respirai à fond, tout en me disant que c'était ridicule de ma part.

— Je suis désolé, dit soudain Devon. J'imagine que ce n'est pas ce à quoi tu t'attendais.

— Tu parles de surveiller ce rencard arrangé avec une fille d'une autre Famille ? demandai-je, en haussant les épaules. Ça va. Ça ne me dérange pas.

Il redevint silencieux. Nous continuâmes à flâner encore dix minutes dans la salle de jeux, puis Félix insista pour offrir une glace à Poppy. Elle pouffa de rire quand il s'inclina devant elle, en lui tendant un tourbillon de vanille parsemé de vermicelles. Elle en prit une bouchée, puis, comme elle se détournait avec brusquerie, elle heurta un type qui se trouvait derrière elle et écrasa sa glace sur un T-shirt rouge... orné du dragon doré des Draconi.

Le type était bâti comme un mur de briques : grand et large, avec un corps tout en muscles. Il baissa les yeux sur la glace et sur les vermicelles colorés qui coulaient sur son T-shirt, puis releva la tête au ralenti pour ménager son effet. Le soleil donnait des reflets chauds à ses cheveux blonds, mais ses yeux bruns restèrent aussi froids que des blocs de glace.

J'eus le souffle coupé. Car je le reconnaissais. Tout comme j'avais reconnu sa sœur.

Blake Draconi, le grand frère de Deah, Molosse et commandant en second de la Famille Draconi.

Chapitre 12

Poppy ouvrit et referma la bouche quand elle se rendit compte de ce qu'elle avait fait. Et surtout à qui.

— Oh non, murmura-t-elle.

Mais je dus reconnaître qu'elle se reprit aussitôt et tendit la main en guise d'excuse.

— Blake ! Je suis désolée ! Je ne t'avais pas vu.

Du haut de son mètre quatre-vingts, Blake dominait Poppy qui était toute petite et menue. Et lorsqu'il pinça les lèvres, tout le monde comprit qu'il était en colère. Cinq types vêtus du T-shirt rouge et du bracelet doré des Draconi, portant chacun une épée à la ceinture, formèrent sur-le-champ un demi-cercle derrière lui. Deah était là aussi, un peu en retrait à la droite de Blake et son regard passa à plusieurs reprises de son frère à Poppy.

Blake adressa un sourire méprisant à Poppy.

— Je ne savais pas que les Ito étaient aveugles. Je croyais qu'ils étaient juste sourds et stupides.

Poppy poussa un cri étouffé, mais tenta tout de même de répondre à cette insulte par un sourire qui ne tarda pas à s'effacer.

— Laisse-la tranquille, Blake, lança Devon en s'avançant à côté d'elle. C'était un accident.

Blake le toisa avec mépris.

— Oh, regardez ça. Un coursier Sinclair. Et si tu rentrais chez toi en courant pour pleurer, comme on fait dans ta minable Famille de losers ?

Devon crispa les poings, mais Poppy vint s'interposer entre les deux garçons.

— Je suis désolée, Blake, répéta-t-elle. Je t'achèterai un autre T-shirt.

Il eut un sourire de prédateur, presque monstrueux.

— J'ai une idée, ma belle. Si tu me donnais plutôt celui que tu portes ? Oups. Je voulais dire ta robe, vu que tu ne portes pas de T-shirt. Ça, c'est un truc que j'aimerais vraiment voir. Pas vous, les mecs ?

Il ricana et ses amis l'imitèrent. La seule à ne pas se joindre à cette blague cruelle fut Deah, qui adressa un regard méfiant à son frère.

Poppy serra les poings dans les replis de sa robe, mais leva le

menton.

— Oublie ça, lâcha-t-elle d'une voix dégoûtée.

Elle fit mine de se détourner, mais Blake lui prit le bras et l'attira tout contre lui. Devon, Félix et Grant se jetèrent en avant, mais les amis de Blake s'avancèrent et tirèrent leurs épées. Devon les esquiva, mais ils parvinrent à acculer Félix et Grant contre un côté du stand de glaces. Devon s'apprêtait à tacler Blake, mais il s'arrêta net.

— Qu'est-ce que tu crois que ces trois minables vont faire ? railla Blake. Hein ? Morales, qu'est-ce que tu comptes faire ? Me soigner jusqu'à ce que j'en meure ?

Blake et ses amis ricanèrent. Deah grimaça. La guérison devait donc être le don de Félix. Il n'y avait aucune raison d'en avoir honte, mais Félix prit l'air furieux de quelqu'un qui se sent insulté.

— Laisse-le tranquille, Black, gronda Devon, les poings toujours crispés.

— Au moins, Morales possède un don, continua Blake sans cesser de ricaner. Pas comme toi, espèce de raté inutile.

Devon n'avait aucun don ? Pas de pouvoir magique du tout ? C'était peut-être pour ça que Claudia pensait qu'il avait besoin d'un garde du corps.

Blake reporta son regard venimeux sur Grant.

— Et toi, je ne sais même pas qui tu es.

Grant eut un rictus qui imitait celui de Blake.

— Blake, lança Deah, avec un avertissement dans la voix. Assez.

Il adressa à sa sœur un sourire presque méchant.

— Ce sera assez quand je l'aurai décidé.

Blake resserra ses doigts autour du bras de Poppy et l'attira encore plus près, de manière à ce qu'elle se retrouve plaquée contre lui.

— Allez ma belle, dit-il d'une voix traînante. Et si tu me montrais ce qu'il y a sous cette jolie petite robe ?

Je tournai vers Grant un regard interrogateur. Claudia m'avait plus ou moins placée sous sa supervision ce matin, mais il me répondit par un haussement d'épaules. Il pensait qu'on ne pouvait rien faire contre cinq hommes armés d'épées, surtout quand l'une de ces épées était pointée sur sa gorge. J'eus une bouffée de colère. Eh bien, s'il ne voulait rien faire pour arrêter ça, j'étais prête à m'en charger.

— Lâche-la, lançai-je en m'avancant pour me poster devant Blake.

Il me balaya d'un regard glacial de la tête aux pieds.

— Ne t'inquiète pas, je t'accorderai un peu de temps si tu y tiens.

Il s'apprêtait à reporter son attention sur Poppy, mais je me rapprochai de lui jusqu'à me retrouver assez près pour sentir l'eau de Cologne épicée dont il s'était aspergé.

— Tu veux t'en prendre à une fille ? dis-je avec dédain. Essaie avec moi. Allez, de quoi tu as peur, gros dur ?

Je reculai et écartai les bras. Blake plissa les yeux et son regard s'arrêta un instant sur mon épée. Mais quand il comprit que je n'avais pas l'intention de la dégainer, j'eus droit moi aussi à un sourire cruel et méprisant.

Puis soudain, Blake repoussa Poppy et tendit le bras vers moi, mais je fus plus rapide : j'attrapai sa main et la tordis autant que je le pouvais. C'était un verrouillage de poignet que ma mère m'avait appris il y avait bien des années : une prise simple, mais d'une efficacité redoutable. Dans cette position, je pouvais lui briser les os. Une partie de moi en avait envie. Rien que parce qu'il s'était comporté comme un sale con.

— Alors, ça fait du bien, mon joli ? demandai-je d'une voix traînante.

Il laissa échapper un gémissement entre ses dents serrées et tenta de libérer sa main, mais j'enfonçai mes ongles dans sa peau et tins bon. Il tira en arrière et un afflux glacé de magie me parcourut tout le corps. Blake possédait donc un don de force et tentait de s'en servir pour se dégager. Je le laissai se débattre, parce que plus il se tortillait, plus j'absorbais sa puissance, plus je resserrais ma prise sur son poignet. Au bout de quelques instants de lutte, les larmes lui montèrent aux yeux et il tomba à genoux pour alléger la pression que j'exerçais sur son poignet.

J'entendis autour de moi des cris étouffés. Apparemment, le fait d'amener Blake Draconi au bord des larmes constituait un fait notoire et surprenant.

Mais c'était très en deçà de ce j'avais vraiment envie de lui faire... à lui et surtout à son père.

Je balayai lentement du regard chacun des gardes Draconi, les mettant au défi de tenter quelque chose. Puis je m'arrêtai sur Deah, laquelle m'observait avec un mélange d'horreur et de fascination. Ainsi qu'avec un certain respect, je dois le dire.

— Lila, s'énerva Grant. Ça suffit. Lâche-le.

Je dévisageai Blake et lui pliai le poignet un tout petit peu plus, assez pour lui faire sentir que je pouvais lui faire du mal si j'en avais envie. Enfin je le lâchai et fis un pas en arrière. Blake se frictionna le poignet en grimaçant, puis il grogna, se releva en vacillant et tenta de s'avancer vers moi, mais Deah vint se planter devant lui et écarta les bras.

— Laisse tomber, Blake. Ils n'en valent pas la peine.

Il essaya de la contourner.

— Laisse tomber, répéta-t-elle d'une voix plus forte et plus froide. Papa sera furieux s'il y a un autre... incident maintenant. Sois malin. Regarde autour de toi. Ce n'est ni le lieu ni le moment.

Elle avait raison. Notre altercation était le centre d'attraction de la

salle de jeux. La plupart des employés avaient interrompu ce qu'ils faisaient pour nous observer, bouche bée, et plus d'un crétin de touriste avait sorti son téléphone ou sa caméra pour conserver un souvenir de la scène, tout comme les gamins de Familles qui se trouvaient là. Blake comprit qu'il ne pourrait pas m'attaquer devant tous ces témoins sans s'attirer de gros problèmes. Mais ça ne l'empêcha pas de me menacer.

— On n'en a pas fini, tous les deux, siffla-t-il.

— Ça, c'est sûr, lui répliquai-je.

Il m'adressa un dernier regard plein de haine avant de tourner les talons et d'écarter son escorte avec des gestes brusques pour s'éloigner à grands pas. Ses gardes le suivirent, mais Deah resta en arrière.

— Tu viens de commettre une énorme erreur, dit-elle. Tu n'as aucune idée de ce dont Blake est capable.

J'en savais beaucoup plus qu'elle à propos de la cruauté de son frère, mais je haussai les épaules.

— Des erreurs, j'en ai déjà commis plein et je suis toujours là.

Elle m'adressa un regard presque compatissant, puis secoua la tête et se détourna pour rejoindre son frère et leur groupe.

Grant attendit que Blake, Deah et les autres Draconi disparaissent au détour d'une allée pour faire volte-face vers moi, en levant les bras au ciel.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demanda-t-il.

Je haussai à nouveau les épaules.

— Rien de spécial. J'ai fait mon boulot.

Grant secoua la tête.

— Tu n'as pas conscience des conséquences de ton intervention.

Oh que si, j'en avais une petite idée. Mais ça m'était égal. Dès qu'il s'agissait de Blake Draconi, on ne pouvait plus me raisonner.

Devon s'approcha de Poppy.

— Tu vas bien ?

Elle se frictionnait le bras, la tête basse. Un bleu commençait déjà à se former à l'endroit où Blake l'avait saisie.

— Oui, je vais bien. Mais il vaut mieux que je m'en aille.

— OK, répondit Devon d'une voix douce. Tu veux que je te raccompagne jusqu'à un hôtel Ito ?

Elle hocha la tête.

— Je viens avec vous, proposa Grant.

— Et Félix ? demanda Poppy.

Nous regardâmes tous autour de nous, mais il n'était nulle part en vue.

— Je suis sûr qu'il va bien, affirma Devon.

Il se tourna vers moi.

— Tu peux t'occuper de retrouver Félix pendant que je

raccompagne Poppy de l'autre côté de la Midway ? Grant et moi, on vous rejoindra au SUV.

Je tournai les yeux vers Grant, lequel acquiesça d'un signe de tête.

— D'accord, répondis-je. Je m'occupe de Félix.

Devon tendit une main à Poppy. Elle s'avança vers lui, mais c'était moi qu'elle regardait.

— Merci, me dit-elle d'une petite voix.

Je hochai la tête.

— Pas de problème.

Ils se dirigèrent tous les trois vers la sortie de la salle de jeux. Devon me jeta un regard par-dessus son épaule et m'adressa un sourire complice. Je compris qu'il me remerciait pour mon intervention et qu'il avait apprécié que je remette Blake à sa place.

Je lui rendis son sourire, puis partis en quête de Félix.

Je me déplaçai d'une section à l'autre de la salle de jeux, la main sur mon épée, tous les sens en alerte. Blake, Deah et leurs gardes pouvaient faire demi-tour et décider de m'attaquer par surprise. Blake n'hésiterait pas à me tuer s'il en avait l'occasion.

J'étais bien placée pour savoir de quoi il était capable.

Les souvenirs affluèrent à mon esprit. Une chaude journée d'été. Un petit appartement. Et du sang... Tant de sang.

Au sol, sur les murs, et même sur le plafond. Quelques étoiles blanches clignotèrent devant mes yeux en guise d'avertissement. Je parvins à les chasser en battant des paupières, mais ne pus tout à fait à bloquer les cris rauques qui commençaient à résonner à mes oreilles. Mes cris.

En continuant à parcourir la salle, je finis par apercevoir Félix derrière un stand de barbe à papa... en compagnie de Deah.

Elle avait les bras croisés sur la poitrine et un petit sac rouge pendait à son poignet. Elle n'arrêtait pas de secouer la tête tandis que Félix écartait les bras. On aurait dit qu'ils se disputaient.

Je resserrai mes doigts autour de la poignée de mon épée et vérifiai à droite et à gauche, mais ne repérai pas de Draconi dans les parages. Il n'y avait que Deah et Félix.

Soudain, Deah me vit. Aussitôt, elle se tut et son visage se ferma. Elle m'adressa un regard cinglant, fit volte-face et s'éloigna d'un pas vif. Félix tourna la tête, mais parut soulagé de constater que ce n'était que moi. Je me dirigeai vers lui tout en restant aux aguets au cas où Blake apparaîtrait avec ses gardes.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lança-t-il d'un ton sévère. Tu me suivais ?

— Oui, répondis-je. Devon et Grant ont ramené Poppy dans un hôtel Ito. Ils nous rejoindront à la voiture. Ils m'ont envoyée te chercher.

Félix se calma tout de suite.

— Oh. Désolé.

— C'était quoi, ça ? Avec Deah ?

Il passa une main dans ses cheveux noirs.

— Je m'excusais et j'essayais d'aplanir les angles.

Ça se tenait, mais tout de même, quelque chose me titillait quand je les revoyais, face à face.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, dis-je. Blake s'est vraiment comporté comme un crétin et si quelqu'un doit s'excuser, c'est lui. La manière dont il a traité Poppy est impardonnable...

— Tu ne sais vraiment rien de la manière dont ça fonctionne entre les Familles, hein ? demanda Félix. Les Draconi sont au sommet et tous les autres sont au-dessous.

— Je sais ça. Crois-moi. Mais ça ne veut pas dire que c'est juste.

Félix haussa les épaules.

— Bref, Grant a raison. On devrait partir avant que la situation n'empire. Viens.

Il plongea les mains dans ses poches et me dépassa. Je compris soudain ce qui m'avait perturbé quand j'avais surpris Felix et Deah.

Félix n'avait plus son sac cadeau rouge, et pour cause. Je venais de le voir au poignet de Deah. Et dans ses longs cheveux blonds, j'avais vu une rose rouge.

Chapitre 13

Je ne parlai pas à Félix de mes soupçons concernant ses relations avec Deah et nous retournâmes sans un mot à la voiture. Grant et Devon nous attendaient, le moteur tournait déjà. Grant m'adressa un regard mécontent quand je grimpai sur le siège arrière. Il ne m'avait pas pardonné mon intervention et redoutait les problèmes que ça allait causer, mais je n'en avais rien à faire.

Ça en avait valu la peine, rien que pour voir le regard de Blake quand je lui avais fait mal.

Nous rentrâmes au manoir en silence. Pour une fois, même Félix ne prononça pas un mot. Dès notre arrivée, il marmonna une vague excuse, il avait soi-disant besoin de vérifier quelque chose au labo vert, avant de s'éclipser. Devon disparut lui aussi. Grant annonça qu'il devait informer Claudia de ce qui s'était passé.

Je retournai dans ma chambre et me laissai tomber sur le lit. Là, je sortis mon téléphone et envoyai un SMS à Mo pour lui demander de m'appeler. J'avais besoin de lui parler de mon altercation avec Blake. Comme je m'y attendais, il ne répondit pas. Il devait être occupé à la boutique, à essayer de vendre aux touristes des bibelots de mauvais goût dont ils n'avaient pas besoin et qu'ils n'avaient pas les moyens d'acheter. Une vague de nostalgie me submergea. J'aurais pu être en ce moment au Tape-à-l'œil avec lui, pour discuter du dernier boulot qu'il m'avait trouvé. Mais ma situation avait changé, pour le meilleur ou pour le pire.

Je fus surprise de constater que ça me rendait triste.

Vu que je n'avais rien de mieux à faire, je pris une longue douche chaude en utilisant sans mesure les savons et lotions de prix de la salle de bains. J'enfilai un pantalon cargo et un T-shirt propres, revins dans la chambre et me dirigeai vers la coiffeuse avec l'intention de m'attacher les cheveux...

— Alors, comme ça, tu es la nouvelle, lança une petite voix nasillarde. Waouh.

Surprise, j'attrapai l'épée que j'avais posée contre la coiffeuse et fis volte-face en me demandant qui avait pu entrer ici, et pourquoi.

Mais il n'y avait personne.

Je scrutai la pièce dans tous les sens, mais elle était vide. Personne non plus sur le balcon.

— Par ici, cocotte, lança la même voix nasillarde et traînante.

Un mouvement attira mon regard sur ma gauche et c'est alors que je me souvins du pixie. Il avait donc enfin décidé de sortir de son mobil-home et de se montrer sociable.

Je reposai mon épée sur le lit et me dirigeai vers la table. Minuscule, la tortue, sommeillait dans un cercle de soleil, je concentrai donc mon attention sur son maître.

Je remarquai en premier ses bottes de cow-boy noires à bouts pointus et métallisés. Il portait un débardeur blanc élimé et un caleçon à rayures bleues, les deux tachés de moutarde, ketchup et autre. Il ne mesurait pas plus de quinze centimètres, mais il était plutôt séduisant, avec des cheveux blond sable et des yeux d'un mauve soutenu. Une ombre de barbe couvrait ses joues, semblable à un duvet doré, comme s'il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours.

Il était avachi sur une minuscule chaise de jardin bancale, sur le perron de son mobil-home, les jambes étendues devant lui et une canette de bière au miel à la main. Du moins, je supposais qu'il s'agissait d'une bière au miel, vu qu'elle paraissait identique aux canettes qui jonchaient la cour. L'odeur aigre qui émanait de lui me fit froncer le nez. Pas de doute, il puait la bière au miel et il était même en train de prendre une cuite.

— Tu dois être Oscar.

Il vida sa canette d'un trait, l'écrasa dans sa main et la jeta loin de lui dans la cour. Elle alla taper contre les autres, qui se dispersèrent comme des quilles de bowling et roulèrent sur l'herbe en s'entrechoquant dans un bruit métallique.

— Ouais. Je suis un gros veinard.

— Je m'appelle Lila...

Il leva une main pour m'interrompre.

— Je t'arrête tout de suite, cocotte. On doit d'abord mettre certains trucs au clair.

— Lesquels ?

Il me fusilla du regard et ses yeux violets étincelèrent.

— Pour commencer, tu vas m'effacer ce sourire indulgent de ton visage. Je ne suis pas ton animal de compagnie et encore moins un jouet. Tu as intérêt à me prendre au sérieux.

— Je n'ai jamais dit que...

— Je n'ai pas fini, m'interrompit-il sèchement. Je suis un pixie, donc je sers et j'en suis fier. Mais je n'ai pas choisi d'être à ton service et je n'en suis pas forcément content.

— OK...

Son regard se fit encore plus brûlant.

— Ashley Vargas était mon amie. C'était une fille gentille, douce et polie, qui ne méritait pas de mourir dans un minable dépôt-vente.

— Non, c'est vrai, dis-je à voix basse.

Il plissa les yeux, se demandant sans doute si je me moquais de lui. Mais ce n'était pas le cas. Jamais je n'aurais plaisanté sur un tel sujet. Même moi, j'avais mes limites.

— Je vous ai entendus parler, toi et ton pote Mo, hier soir, reprit Oscar. À propos de « l'opportunité » incroyable que ce boulot représente pour toi. Tu n'as pas vraiment cru à son joli discours, hein ?

Je ne répondis pas. Une partie de moi avait cru Mo, ou en avait eu envie en tout cas, quand il m'avait dit que c'était une occasion de faire quelque chose de ma vie et de devenir celle que ma mère aurait voulu que je sois.

Oscar interpréta mon silence comme un aveu.

— Donc, tu y as cru. Pour de bon. Eh bien, c'est le bouquet.

Le pixie claqua sa main sur son genou et éclata d'un rire gras de poivrot. Je scrutai les canettes de bière au miel. Combien il en avait bu ? Compte tenu de leur petite taille, les pixies ne tenaient pas bien l'alcool. Ils se cantonnaient donc à la bière au miel, une boisson très sucrée, à très faible teneur en alcool. Je me demandai s'il allait continuer longtemps à noyer son chagrin dans la bière. Et aussi pourquoi il passait sa colère sur moi. Ça faisait à peine deux minutes qu'on se connaissait et il me détestait déjà. Il finit par s'arrêter de rire.

— Ne t'en fais pas, je ferai mon « devoir », dit-il en prononçant le dernier mot entre ses dents serrées. Je vais laver, nettoyer et m'assurer que tu aies tout ce dont tu as besoin. Mais c'est tout. Ça n'ira pas plus loin.

— Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir d'autre ?

Il en resta bouche bée et m'adressa de nouveau un regard méfiant et plein de colère.

— Que les choses soient claires, cocotte, lâcha-t-il. Nous ne sommes pas amis. Nous ne serons jamais amis, alors épargnons-nous les discussions pour faire connaissance et toute cette comédie, d'accord ? Ça nous facilitera la vie à tous les deux.

— Vraiment ? Pourquoi ça ?

Il m'adressa un regard qui se voulait furieux, mais dans lequel je détectai de l'angoisse.

— Parce que tu seras bientôt morte, remplacée, et que quelqu'un d'autre occupera cette chambre. Et quand ce sera le cas, j'emballerai tes affaires, comme je vais devoir emballer celles d'Ashley.

Il riva ses yeux aux miens. Le chagrin et la douleur scintillaient dans son regard injecté de sang, et ces deux émotions jumelles étaient comme deux aiguilles chauffées à blanc qui s'enfonçaient de plus en plus profondément dans mon cœur.

— Je suis désolée pour Ashley. Tu as raison. Elle ne méritait pas de

mourir comme ça. Je regrette de ne pas avoir pu la sauver.

Oscar renifla.

— Ouais, tu regrettes de ne pas l'avoir sauvée, mais c'est Devon que tu as protégé en premier. C'était très malin de ta part, de sauver le membre le plus important de la Famille, plutôt qu'une simple garde du corps.

— Ça ne s'est pas passé comme ça, protestai-je. Devon était plus près de moi qu'Ashley...

— Ouvre cette ignominie que tu appelles une valise et laisse-la sur le lit, je débarrasserai tes affaires, m'interrompit-il. Quand j'aurai bu une autre bière au miel. Ou deux. Ou six. Ça dépendra de ce qui me reste dans le frigo.

Sur ce, il se leva, ouvrit la porte-moustiquaire de son mobil-home et rentra à grands pas. La moustiquaire claqua derrière lui, puis la porte en bois tout de suite après. Cinq secondes plus tard, de la musique country s'échappait du mobil-home. Il avait à nouveau lancé son horrible playlist à fond. Pitié.

C'était si fort que Minuscule entrouvrit un œil. Elle me regarda environ une demi-seconde, puis se rendormit. Apparemment, elle était habituée aux sautes d'humeur d'Oscar et n'y faisait plus attention. Elle devait le connaître depuis longtemps, parce qu'il était quand même impressionnant, avec ses grosses colères. J'allais me pencher en avant pour jeter un œil par l'une des fenêtres du mobil-home quand je me souvins de l'avertissement de Reginald : Oscar n'aimait pas qu'on l'espionne et n'hésitait pas à planter son épée dans les yeux des curieux.

Je me redressai donc, traversai la pièce et pris ma valise pour la poser sur le lit comme il me l'avait ordonné. Je laissai tout à l'intérieur, excepté la photo de ma mère que je cachai dans les replis de son manteau bleu saphir rangé dans l'un des tiroirs de ma commode, afin que le pixie ne le voie pas. Puis je reportai mon regard sur le mobil-home. Tout bien réfléchi, je comprenais d'autant mieux le petit discours d'Oscar que j'avais servi le même à Devon ce matin au petit-déjeuner.

Je compris alors que j'avais dû blesser Devon, comme Oscar venait de me blesser.

Oscar s'obstinant à rester dans son mobil-home à boire et à broyer du noir, je quittai ma chambre pour échapper au vacarme de sa musique. Je demandai à une femelle pixie qui voletait près de moi où je pourrais trouver Félix, et elle me conseilla d'aller voir dans le labo vert, au troisième étage. En suivant ses indications jusqu'à l'aile ouest du manoir, je ne tardais pas à franchir la double porte de verre qui marquait l'entrée du labo.

Comme l'indiquait son nom, le labo vert était pour moitié une serre

et pour moitié un laboratoire de chimie. À ma droite, des roses, des orchidées, des lys, des hortensias et d'autres fleurs plus exotiques dont j'ignorais le nom, étaient alignées en rangées bien nettes. Il y avait aussi des pots bruns en argile contenant des herbes aromatiques : aneth, sauge, romarin et thym. Les odeurs savoureuses de ces herbes, mélangées aux douces senteurs des fleurs, créaient un parfum entêtant.

Juste devant moi, il y avait plusieurs rangées de buissons très denses, avec des aiguilles vert sombre, tranchantes et plus longues que mes doigts. Je reconnus des buissons pique-suture.

À ma gauche, des chalumeaux, des béciers, ainsi que tout un matériel scientifique étaient disposés sur de longues tables de métal. Derrière les tables, les étagères intégrées au mur de pierre étaient couvertes de flacons contenant un liquide vert foncé. Toute une provision de pique-suture. Ces précieux flacons se trouvaient derrière des grilles, à l'abri des voleurs, tout comme les lames noires de la salle de sport.

S'occuper des monstres était un travail dangereux et difficile. La plupart des monstres restaient là où ils étaient supposés être, à savoir dans leurs sanctuaires, ou du moins dans les coins sombres et reculés, mais il leur arrivait de s'aventurer sur les places, voire sur la Midway, ce qui provoquait en général une sacrée panique parmi les touristes. Des gardes intervenaient alors pour les capturer et les ramener à leur habitat, mais ils pouvaient être blessés. Par ailleurs, même si certains monstres, comme le lochness, permettaient aux humains qui leur payaient un tribut de traverser leur territoire, d'autres attaquaient dès qu'ils en avaient l'occasion, juste pour le plaisir, même quand ils n'avaient pas faim. Par conséquent, les Familles se constituaient une réserve de pique-suture pour soigner les blessures provoquées par les monstres. Les pharmacies et les boutiques comme le Tape-à-l'œil achetaient volontiers des crèmes, pommades et divers produits à base de pique-suture, et ça, à prix d'or, ce qui permettait à ces mêmes Familles de se faire de l'argent. Le pique-suture était un remède très efficace qui guérissait à peu près n'importe quelle blessure. Seul inconvénient : il provoquait d'atroces douleurs pendant qu'il agissait, un peu comme si on vous recousait la peau, les muscles et les os. Les trois en même temps. D'où son nom.

Un homme mince et élancé sortit de derrière les buissons de pique-suture, vêtu d'un costume blanc d'apiculteur, les bras chargés de boutures fraîches. Ces buissons n'étaient pas des monstres, mais ils réclamaient un tribut avant de vous autoriser à récolter leurs branches. De plus, il fallait arroser le sol de miel autour de leurs racines pour qu'ils vous laissent approcher assez près pour les tailler. Mais on avait beau respecter tous les usages, ils s'amusaient parfois à

piquer par plaisir. Mieux valait donc les approcher avec un costume de protection.

L'homme posa ses boutures sur l'une des tables et ôta son chapeau d'apiculteur, révélant des cheveux noirs ondulés et des yeux bruns. En m'apercevant près de la porte, il s'immobilisa :

— Oh, dit-il en souriant. Bonjour. Vous devez être Lila. Je suis Angelo Morales, le père de Félix. Il m'a beaucoup parlé de vous.

Ça ne m'étonnait pas de la part de Félix, bavard comme il était...

— Je n'en doute pas, répondis-je.

— Je vous serrerais bien la main, mais...

Il me montra ses mains gantées.

— Ce n'est rien, dis-je.

Il inclina la tête de côté et reprit :

— Félix est au fond, si c'est lui que vous cherchez.

Je le remerciai d'un hochement de tête et m'avançai sur le chemin dallé qui s'enfonçait dans le labo vert. À travers le toit de la verrière, les rayons du soleil chauffaient l'air humide. Je circulai entre les rangées de fleurs, d'herbes et de buissons, en savourant la tranquillité des lieux.

J'étais presque arrivée au fond du labo quand j'entendis d'étranges grattements. Ce devait être Félix. Je suivis donc la direction du son.

Et en effet, après avoir contourné une rangée de buissons de pique-suture, je découvris Félix perché sur un tabouret. Il avait devant lui plusieurs pots en argile posés sur une table, ainsi que des bouquets d'herbes étalés sur des serviettes en papier humides comme s'il venait de les couper. Mais la rose rouge sang qu'il tenait à la main accaparait toute son attention, et il ne m'entendit pas arriver derrière lui.

— Tu cueilles une autre fleur pour Deah Draconi ? lançai-je d'un ton narquois.

Il poussa un cri de surprise, écrasa la rose dans sa main et cria de nouveau, cette fois de douleur, quand les épines se plantèrent dans sa peau. Avec une affreuse grimace, il ouvrit la main et lâcha sur la table la fleur à moitié écrasée.

— Bon sang ! Tu veux que j'aie une crise cardiaque, ou quoi ? maugréa-t-il. Et je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Mais si, tu comprends. Tu as donné à Deah une rose comme celle-ci, dans la salle de jeux.

— Pas du tout.

— Je t'ai vu, insistai-je. Tu avais apporté une rose blanche à Devon pour qu'il l'offre à Poppy durant ce faux rencard, mais tu en avais aussi une rouge pour Deah. C'est pour ça que tu te baladais avec ce sac cadeau. Parce que tu avais deux fleurs, et que tu ne voulais pas que quelqu'un voie la deuxième rose et te demande pour qui elle était.

Il ouvrit la bouche, mais pour une fois se trouva à court de mots. Il

se mordilla la lèvre inférieure et une rougeur coupable colora ses joues.

— Ne le dis à personne, d'accord ? S'il te plaît, insista-t-il avec une note de désespoir dans la voix. Les relations ne sont pas vraiment bonnes, entre les Sinclair et les Draconi.

— Ne t'en fais pas. Je sais tenir ma langue...

Il se détendit.

— Pour peu qu'on y mette le prix.

Il poussa un soupir.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne sais pas... pas encore. Quand je le saurai, je te le ferai savoir.

Son expression amère et furieuse m'arracha un sourire.

— Il faut quand même que je te pose une question, ajoutai-je en m'appuyant à la table. Deah Draconi ? Vraiment ?

Il se redressa.

— Deah n'est pas si mauvaise.

— Ah oui ? Elle n'a pas levé le petit doigt quand son frère a agressé Poppy.

Il secoua la tête.

— Personne ne peut arrêter Blake, pas même Deah. Et il est le commandant en second de leur père, qui lui passe tous ses caprices.

Je ne trouvai rien à répondre. Tout le monde connaissait la légendaire cruauté des Draconi père et fils. Mais j'avais quand même du mal à imaginer cette grande gueule de Félix avec cette snob de Deah.

— C'est pour ça que tu dragues toutes les filles que tu croises ? Pour que personne ne se rende compte que tu es dingue de Deah ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? marmonna-t-il. Tu es comme les autres. Tu la détestes parce que c'est une Draconi, alors que tu ne la connais même pas.

Je haussai les épaules.

— Si tu as des arguments pour me faire changer d'avis, je suis tout ouïe. Pour commencer, raconte-moi comment vous vous êtes rapprochés.

Pour la première fois depuis que j'avais évoqué Deah, un sourire flotta sur le visage de Félix.

— D'une manière assez bizarre, en fait. Les gosses des Familles vont dans la même école. C'est censé encourager de meilleures relations entre nous, ou un truc du genre. Bref, Deah et moi on suivait cette année-là le même cours de chimie et on était en train de faire une expérience. Sauf que moi, bien sûr, je n'arrêtais pas de parler avec mon partenaire de labo.

— Toi ? Tu parlais ? J'ai du mal à le croire.

— C'est pourtant vrai, répondit-il en riant. Bref, Deah était à la table voisine et mes bavardages la dérangeaient, alors elle a fini par me dire de la boucler. Je lui ai répondu de la fermer elle-même et une seconde plus tard c'était le professeur qui nous disait à tous les deux de la fermer, avec en prime une colle.

Félix prit une inspiration et continua :

— On s'est donc retrouvés tous les deux seuls dans la bibliothèque au moment de la colle. On n'avait rien à faire, vu qu'on nous avait confisqué nos téléphones. Et comme il n'y avait personne avec qui discuter, ben, tu me connais, je me suis mis à parler avec Deah.

— Et elle ne t'a pas explosé les dents ?

— Oh, elle était en colère au début, mais elle s'ennuyait autant que moi. Alors elle a commencé à me répondre. Une chose en a entraîné une autre...

Il s'interrompit et agita les sourcils.

— Et maintenant, tu la rencontres en douce. C'est très *Roméo et Juliette*. Tu sais comment ça s'est terminé pour eux, hein ? Parce que ce genre de situation, ça ne finit jamais bien.

J'étais bien placée pour le savoir, avec ce qui était arrivé à mes parents.

Il grimaça.

— Surtout, n'en parle à personne. Sérieux. Mon père et Claudia piqueraient une crise. Quant aux Draconi... Eh bien, je ne sais pas ce qu'ils feraient. Et je ne veux pas avoir à le découvrir. Deah non plus. Alors ne dis rien. D'accord, Lila ? S'il te plaît...

— Ne t'inquiète pas. Qui suis-je pour faire obstacle au grand amour ?

Je plaquai une main sur mon cœur et poussai un soupir théâtral. Félix rit et me jeta à la figure ce qui restait de sa rose. Je l'esquivai et me surpris à rire avec lui. Ça me fit un drôle d'effet. Depuis la mort de ma mère, je n'avais pas eu une conversation normale, et encore moins amicale, avec une autre personne que Mo.

Cette pensée m'attrista, mais Félix ne sembla pas s'en rendre compte. Il baissa les yeux sur ses mains qui saignaient encore à cause des épines de rose.

— Bon, il va falloir que je m'occupe de ça, murmura-t-il.

— C'est vrai ce qu'a dit Blake ? Que tu as un don de guérison ?

Il me fit un clin d'œil.

— Observe et tu verras.

Il leva la main pour bien me montrer les trois entailles profondes de sa paume. Puis il les fixa du regard et sa peau commença à remuer, à se reconstituer lentement, comme une porte qui se referme. Il n'utilisait sa magie que sur lui-même, pourtant, je la voyais flotter dans l'air autour de lui, elle miroitait, comme un nuage de givre.

Il essuya les traces de sang sur sa main et me la montra. Sa paume était intacte.

— Tu vois ? Je suis comme neuf.

— C'est plutôt cool.

Il haussa les épaules.

— Ce qui serait vraiment cool, ce serait que je puisse faire mieux. Mais je ne peux soigner que des coupures et des bleus. Mon père aussi. Nous devons utiliser du pique-suture pour les blessures plus graves. Ça marche très bien, mais c'est trop douloureux. L'un des gardes est venu nous voir avec un bras cassé, l'autre jour. Nous avons dû utiliser presque tout un flacon de pique-suture pour le soigner. À la fin, il hurlait...

Je fronçai les sourcils et repensai à l'attaque dans le dépôt-vente. J'avais d'abord cru que le mystérieux inconnu avait frappé Félix en premier parce qu'il était le plus proche de la porte. Mais à présent je me disais qu'il avait peut-être choisi de le mettre hors d'état de nuire pour l'empêcher de soigner Devon et Ashley.

Et si c'était le cas, ça signifierait que l'homme connaissait Félix... Ou du moins savait pour son pouvoir de guérison. Au fond, ça n'aurait rien eu d'exceptionnel, car les magicks n'avaient pas l'habitude de cacher leurs pouvoirs. Mais je ne savais pas pourquoi, quelque chose me tracassait dans cette histoire. Avant que j'aie eu le temps de déterminer quoi, une femelle pixie apparut au détour d'un buisson et voleta vers nous.

— Hé, Félix ! appela-t-elle. Reginald a besoin de ces herbes pour le dîner. Il m'a envoyée voir où tu en étais.

— Dis-lui que j'arrive dans cinq minutes.

La femelle pixie hocha la tête et repartit en vitesse.

Félix se laissa glisser de son tabouret et se mit à rassembler les serviettes en papier remplies d'herbes.

— Le devoir m'appelle, dit-il.

Je hochai la tête et nous nous dirigeâmes vers l'entrée du labo vert. Angelo était à présent devant les buissons de pique-suture et avait remis son chapeau d'apiculteur pour cisailer des branches. Félix et moi lui fîmes un signe de la main. Il nous rendit notre salut et se concentra sur sa tâche.

Nous n'avions pas encore atteint les portes, quand Félix s'arrêta pour me regarder.

— Tu sais, c'était vraiment génial, ce que tu as fait à Blake. Tu crois que tu pourrais m'apprendre ce truc avec le poignet ?

— Bien sûr, mais les gardes ne vous apprennent pas ce genre de prises ?

Il haussa les épaules.

— Les gardes sont toujours occupés à... Eh bien, à garder des trucs.

Grant est trop occupé à signer des accords avec les autres Familles pour s'entraîner avec moi, et Devon aime surtout cogner comme une brute. Les techniques de combat élaborées, ce n'est pas son genre. Et moi j'ai envie d'apprendre à combattre.

Je ne lui demandai pas pourquoi. Il était clair que ça avait à voir avec Deah.

— On pourrait peut-être travailler certaines prises demain ? proposai-je.

Il me fit un clin d'œil et répondit :

— Mais c'est un rendez-vous, ma parole.

Je poussai un grognement exaspéré. Il était incorrigible.

Chapitre 14

Félix et moi descendîmes dans la salle à manger, où il confia les herbes à un pixie. Ensuite on s'installa à une table en continuant à discuter. Je l'aimais bien. C'était un vrai moulin à paroles et il avait besoin de débiter au moins cent mots par minute pour se sentir bien. Le seul moment où il était silencieux, c'était quand il mangeait. Et encore... Il lui arrivait de parler la bouche pleine.

À propos de manger, je me régalai tout autant qu'au petit-déjeuner. On nous proposa de gros et copieux sandwiches au bœuf rôti avec un tas de fromage suisse fondu sur le dessus, le tout recouvert de tomates fraîches, de laitue croustillante et de tranches d'oignon rouge piquant. Une vinaigrette au raifort apportait à l'ensemble une touche épicée. En guise d'accompagnement, il y avait des frites maison que les pixies avaient saupoudrées d'aneth frais venu du labo vert, ce qui leur donnait un goût encore plus savoureux. Pour le dessert, on nous apporta des plateaux de fruits frais et des brownies au cœur fondant. Je mis quelques fraises de côté dans une serviette, pour les rapporter dans ma chambre et les offrir à Minuscule. Oscar ne m'aimait pas, mais il n'y avait aucune raison pour que la tortue en pâtisse.

Après le dîner, Félix me proposa d'aller traîner dans la salle de jeu pour faire un billard, mais je déclinai son offre. La journée avait été longue et j'avais besoin d'un peu de solitude. J'étais seule depuis si longtemps qu'être constamment entourée de gens me fatiguait.

Je retournai dans ma chambre, ouvris la porte et entrai. Oscar avait dû travailler dur pendant que j'étais sortie, parce que ma valise n'était plus sur le lit. J'ouvris la porte du dressing. Comme je m'y attendais, ma valise était rangée dans un coin, tout au fond. Les affaires d'Ashley avaient disparu, remplacées par mes vêtements. Du coup, le dressing semblait bien vide, car mes quelques jeans, shorts, pantalons cargo et T-shirt prenaient si peu d'espace que c'en était pitoyable. Je fermai la porte pour ne plus voir ce spectacle déprimant.

Oscar ne s'était pas arrêté là. Il avait fait le lit et changé les draps. Un panier de pommes et d'oranges était posé sur la table, devant la télévision, et je trouvai dans la salle de bains un assortiment tout neuf de savons et de lotions. Je ne pus m'empêcher de sourire d'aise. J'allais m'habituer sans problème à ce luxe.

J'aurais voulu remercier Oscar, mais les rideaux et les stores de son

mobil-home étaient tirés. De nouvelles canettes de bière au miel jonchaient la cour et leur odeur rance me fit froncer le nez. Oscar n'était pas visible.

Minuscule, par contre, faisait des va-et-vient dans son enclos. C'était la première fois que je la voyais bouger.

— Salut, ma petite.

Je déversai dans l'enclos les fraises que j'avais gardées pour elle. Elle s'en approcha en se dandinant et les renifla, avant de planter son bec dans l'une d'elles. Je caressai sa tête et la trouvai douce et soyeuse. Comme elle battait des paupières, je pris ça pour un remerciement. Je la laissai grignoter son dessert et me rendis dans la salle de bains pour mes ablutions du soir. Ça me prit vingt minutes. Après quoi, je retournai dans la chambre avec l'intention de me mettre au lit, quand...

quelque chose passa à toute vitesse devant mon visage.

Je fouettaï l'air de ma main, croyant qu'il s'agissait d'une abeille. Puis je me rendis compte qu'il s'agissait d'Oscar ; et il était furieux.

Il croisa les bras sur son torse et me lança un regard noir avant d'aller se poser sur l'un des piquets de l'enclos de Minuscule. Il portait un jean troué aux genoux ainsi qu'un T-shirt noir délavé, et ses sempiternelles bottes de cow-boy noires à bouts argentés.

Il montra du doigt la tortue qui était en train de grignoter ce qui restait des fraises.

— Qu'est-ce-que-c'est-que-ça ? demanda-t-il en détachant bien ses mots.

Je m'avançai pour gratter la tête de Minuscule.

— Ce sont des fraises du dîner. Je me suis dit que Minuscule les apprécierait.

La tortue ouvrit la bouche et émit un petit rot satisfait. Alors ça, c'était un vrai remerciement.

— Je t'en aurais bien apporté aussi. Mais j'ai eu peur que tu me les jettes à la figure.

Oscar eut un ricanement méprisant.

— Je te les aurais écrabouillées sur le visage, tes fraises.

Je faisais au moins dix fois sa taille, il ne manquait pas de courage.

— Tu n'apportes rien à Minuscule, poursuivit-il sèchement. Pas de baies, pas de fruits, pas de friandises. C'est mon animal de compagnie, pas le tien, et tu ferais bien de ne pas l'oublier.

Je me penchai de manière à mettre mon visage à hauteur du sien.

— Écoute, mon pote, j'ai bien compris que tu ne m'aimais pas. De mon côté, figure-toi que je ne suis pas enchantée d'être coincée ici avec un cow-boy miniature ringard qui n'arrête pas de se siffler des bières au miel. Mais entre Minuscule et moi, il n'y a aucun problème et si j'ai envie de lui apporter des friandises tous les jours de la

semaine, et deux fois le dimanche, je ne vais pas me gêner. C'est compris ?

Oscar cala ses mains sur ses hanches.

— Tu ferais mieux de baisser d'un ton avec moi, cocotte. Je peux faire de ta vie un enfer.

— Vraiment ? Comment ?

Ses yeux se réduisirent à deux fentes, si fines que je distinguais à peine son regard violet. Assez tout de même pour voir qu'il lançait des éclairs.

— Poudre à gratter dans ton lit. Puces dans tes vêtements. Détritrus au fond de tes baskets miteuses. Des trucs classiques de pixie, quoi.

— Donne tout ce que tu as, mon pote. Donne tout ce que tu as.

— Oh, grommela-t-il. C'est ce que je vais faire.

— Des promesses, des promesses, le raillai-je.

— Toi, tu... tu... tu !

C'est tout ce qu'il parvint à articuler avant de s'envoler jusqu'à son porche, où il ouvrit la porte à la volée et la claqua ensuite si fort derrière lui que tout le mobil-home trembla.

Dans l'enclos, Minuscule continuait de grignoter ses fraises, aussi calme que d'habitude, de toute évidence habituée aux crises d'Oscar. Quelque chose me disait que j'allais devoir m'y habituer aussi.

J'étais trop énervée pour aller me coucher, aussi j'ouvris la baie vitrée donnant sur le balcon et sortis.

Le soleil s'était couché pendant que je me disputais avec Oscar et le jour laissait peu à peu place à la nuit. Plus bas dans la vallée, les lumières de la Midway clignotaient déjà, pulsant comme un cœur au néon...

Pam.

Pam pam.

Pam.

Ce bruit se répétait en rythme. Ça venait du manoir, depuis quelque part au-dessus de moi. J'inclinai la tête de côté et écoutai.

Pam.

Pam pam.

Pam.

Sauf erreur de ma part, quelqu'un était en train de cogner sur quelque chose de manière répétée. J'eus tout à coup envie de participer. Après tout, j'avais bien le droit de m'amuser aussi.

En me penchant par le balcon, je découvris un escalier intégré qui zigzaguait le long du mur, d'un niveau à l'autre. Il aurait été facile de l'emprunter, mais je décidai de m'accrocher plutôt à la gouttière.

Elle était en pierre et courait du sommet du manoir jusqu'ici, avant de faire le tour du balcon pour continuer vers le bas. Je la secouai avec force, mais elle ne trembla pas. La seule manière de décrocher

cette gouttière du mur aurait été de l'attaquer à la massue.

Je refermai les doigts autour de la pierre, laquelle était encore tiède de la chaleur emmagasinée dans la journée. Puis je pris une grande inspiration et me mis à grimper.

La gouttière était étroite et lissée par le temps, le vent et les intempéries, mais je m'y agrippai, autant avec mes mains qu'avec mes pieds nus, et parvins à l'escalader comme un petit écureuil serait grimpé à un arbre. Ce n'était pas une première pour moi. En fait, cette gouttière était beaucoup plus solide que la plupart de celles que j'avais utilisées lors de mes missions pour Mo. Et puis, ça me donnait l'occasion de la tester quand je n'avais personne à mes trousses. Mieux valait avoir toujours un coup d'avance.

Il ne me fallut pas longtemps pour atteindre le toit de cette partie du manoir. Je passai l'une après l'autre mes jambes par-dessus la rambarde de fer qui séparait le méplat du toit du ravin, puis je lâchai la gouttière et restai suspendue un instant sur cette rambarde, à me balancer, comme une enfant accrochée à une barre sur un terrain de jeu. Enfin, je me redressai et m'assis sur la rambarde. Cette section du toit était une grande terrasse qui donnait sur la montagne en contrebas. Il y avait deux chaises de jardin près de la rambarde, ainsi qu'une glacière ouverte remplie de bouteilles d'eau et de jus de fruits, dans de la glace. Des lampadaires anciens en fer forgé étaient plantés aux quatre coins de la terrasse. L'un d'eux servait de support à un hamac attaché au mur par son autre extrémité.

Mais le plus intéressant, c'était la complexe intrication de tuyaux métalliques qui sortaient du mur et évoquaient presque un échafaudage de chantier. Ils circulaient en zigzag d'un côté et de l'autre, comme dans une cage à écureuil, avec des punching-balls, de tailles et de formes différentes, accrochés ça et là.

Pam.

Pam pam.

Pam.

Quelqu'un s'entraînait sur un lourd sac de frappe au milieu des tuyaux, ce qui expliquait les sons. Et ce quelqu'un, c'était Devon.

Chapitre 15

Il portait un short de sport noir et un T-shirt qui moulait son torse musclé. Ses yeux verts étincelaient, sa bouche pincée dessinait une ligne implacable. Il devait frapper ce sac depuis un moment, parce que de la sueur perlait à ses tempes et qu'il avait des mèches de cheveux trempées, plus foncées que les autres. Mais bien sûr, ça lui allait bien. Je commençais à croire que tout allait bien à Devon Sinclair.

Le sac revint vers lui en décrivant un arc de cercle et il le reçut avec un enchaînement droite-gauche, puis un autre... Puis un autre...

Il n'arrêtait pas de cogner, encore et encore. Il avait l'air crispé de quelqu'un qui commence à fatiguer, mais il continuait à envoyer ses poings dans le punching-ball, bien que moins violemment. En l'observant, je pris soudain conscience d'un trait de caractère que son masque silencieux ne m'avait pas permis de soupçonner jusqu'alors.

Devon était un acharné.

Et j'aimais ça.

Je l'aimais bien.

Beaucoup plus que je n'aurais dû.

J'aurais dû redescendre le long de la gouttière, mais je restai là, à l'observer, en admirant les muscles qui roulaient sous sa peau, son jeu de jambes rapide et précis, son regard concentré. Il se comportait comme s'il avait eu un ennemi en face de lui et je vis qu'il possédait toutes les qualités pour se défendre dans un combat. Comme il ne paraissait pas vouloir s'arrêter, je décidai de me manifester et de mettre fin à son entraînement.

— Je crois que tu l'as tué, là, lançai-je.

Stupéfait, il bloqua le sac qui revenait vers lui et se tourna vers l'endroit où je me trouvais. Quand il me vit, sa bouche eut un rictus déçu.

— Oh. Lila. C'est toi.

J'arquai un sourcil.

— Quel enthousiasme...

Il haussa les épaules, se dirigea vers la glacière, se pencha pour prendre une bouteille d'eau et l'amena à sa bouche, ce qui fit saillir son biceps. Bon, j'avoue que je ne me gênai pas pour reluquer son bras et tout le reste. Son torse, ses épaules et ses jambes. Devon était agréable à regarder et j'étais heureuse de profiter du spectacle...

— Tu veux quelque chose ? proposa-t-il.

— Sache que je ne refuse jamais à boire ou à manger quand c'est gratuit. Donc oui pour une bouteille d'eau.

Il me lança une bouteille, avant de se laisser tomber sur l'une des chaises de jardin. Il fixa du regard les ténèbres et poussa la seconde chaise vers moi du bout du pied.

— Tu peux t'asseoir.

Il hésita, avant d'ajouter :

— Si tu veux.

Ce fut à mon tour d'hésiter. J'acceptai, mais c'était parce que je n'avais rien de mieux à faire. Du moins, j'essayai de m'en persuader en me dirigeant vers lui. Je n'étais pas motivée par le désir d'en savoir plus à son sujet. Non. Pas du tout.

La chaise grinça quand je m'assis, mais elle soutint mon poids. Devon cala un pied sur la rambarde. Je l'imitai et nous restâmes assis là en silence, à boire notre eau tout en regardant les lumières clignotantes de la Midway en contrebas.

— Alors... finis-je par dire. C'est ici ta planque ? Ta garçonnière secrète ?

— Un truc comme ça.

— J'aime bien.

Il me répondit par un grommellement inintelligible.

Nous continuâmes de boire notre eau. La vue depuis ce toit était encore plus impressionnante que depuis mon balcon, surtout maintenant que les lucioles étaient sorties pour la nuit et qu'elles dansaient dans la lueur arc-en-ciel de la Midway sous la forme de points lumineux jaunes.

Je me sentais bien et me serais volontiers contentée de rester là, à admirer la vue, mais Devon ne cessait de me couler des regards en coin.

— Quoi ? demandai-je. J'ai un bout de salade entre les dents ?

— Non. C'est juste que d'habitude, c'est Félix qui me tient compagnie sur cette terrasse. Et tu es beaucoup plus silencieuse que lui.

— Tu veux dire que je ne jacasse pas à la vitesse d'une voiture de course ? Ce type ne la ferme jamais, remarquai-je en levant les yeux au ciel. Je parie qu'il parle même dans son sommeil.

Devon étira les lèvres en un sourire et laissa échapper un petit rire. C'était la première fois que je le voyais rire de bon cœur et je découvrais un autre Devon. Il n'avait plus son expression renfrognée, ses yeux brillaient. Je me rendis soudain compte que j'aimais ce regard. Et que j'aimais l'entendre rire. Il prenait la vie beaucoup trop au sérieux et avait grand besoin de se détendre. Au moins, si je parvenais à le dérider, l'année que j'avais à passer au château me

semblerait plus agréable.

Quand il fut calmé, il me scruta.

— Au fait, qu'est-ce que tu es venue faire ici ?

— J'étais sur mon balcon et je t'ai entendu assassiner ce sac. J'ai donc décidé d'enquêter.

Il regarda vers la porte donnant dans la pièce.

— Mais comment tu as fait pour entrer ? J'ai verrouillé derrière moi.

— La gouttière.

Il fronça les sourcils.

— La gouttière ? Tu as escaladé la gouttière ? Depuis ton balcon ? Mais c'est au moins quatre étages plus bas.

Je haussai les épaules, en prenant un air modeste.

— C'est un truc que je fais.

— Et pourquoi est-ce que tu restes discuter avec moi ? demanda-t-il en baissant la voix.

— À cause du calme.

Il fronça les sourcils de plus belle.

— Le calme ?

— Je ne suis pas... habituée à être entourée de beaucoup de gens. Le manoir, tout ce monde, le bruit dans la salle à manger, il va me falloir un peu de temps pour m'y faire.

Je me sentais claustrophobe dans ce manoir et c'était bien la seule faiblesse que j'étais prête à admettre. Même si ça me gênait de le lui avouer... J'étais ici en tant que garde du corps, c'était un travail et rien d'autre. Mais pour une raison inexplicable, j'avais tendance à l'oublier.

— Grant dit qu'il n'a pas pu trouver où tu habitais, dit Devon. Il n'y a trace de toi nulle part. Ni pour un appartement ni pour une chambre d'hôtel. Rien.

Claudia n'avait donc pas cru Mo sur parole et elle avait demandé à Grant d'enquêter sur moi. Eh bien, c'était malin de sa part. Je me demandai ce que Grant avait découvert à mon sujet et ce qu'il en avait pensé, ainsi que Claudia, mais je n'avais aucun moyen de le savoir. Rien de grave ou d'important, en tout cas, puisqu'elle ne m'avait pas retiré la protection de son fils.

— Grant dit que tu n'étais pas non plus dans une famille d'accueil. Qu'est-ce qui est arrivé à tes parents ? demanda Devon, intrigué.

Je haussai à nouveau les épaules.

— Mon père n'a jamais fait partie du tableau. Il est mort avant ma naissance.

C'était l'une des raisons pour lesquelles ma mère avait quitté la ville, mais ça, je n'avais pas l'intention de le dire à Devon. Ni quoi que ce soit d'autre à mon sujet qui ne soit pas absolument nécessaire.

— Et ta mère ?

— Elle est morte aussi, répondis-je sèchement.

Il changea de conversation. Il avait compris au ton de ma voix que je ne voulais pas en parler.

— Tu devrais partir, murmura-t-il. Quitter cet endroit. Tant que tu le peux encore.

— Pourquoi tu me dis ça ?

Il poussa un soupir.

— Tu devrais t'enfuir, Lila, répéta-t-il. Tu ne dois pas rester ici. Oublie cette Famille. Oublie-moi.

— Ça ne te plaît pas de m'avoir comme garde du corps ?

— Je n'ai pas besoin de garde du corps, répliqua-t-il d'un ton raide. Je peux me débrouiller.

— Mais tu n'as aucun pouvoir magique, fis-je remarquer.

Je ne cherchais pas à l'humilier, j'énonçai une évidence.

— Et presque tous les membres des autres Familles en ont. C'est pour ça que ta mère pense que tu dois être protégé.

— Je peux me débrouiller, répéta-t-il. Je n'ai pas besoin de la magie pour obliger Blake Draconi à effacer de son visage son sale rictus.

Je voulais bien le croire... Surtout depuis que je l'avais vu s'acharner sur son punching-ball.

Je plissai les yeux.

— C'est parce que je suis une fille que tu n'es pas content ? Tu trouves qu'être protégé par une fille est une menace pour ta précieuse virilité ? J'espère que ce n'est pas ça. Sinon tu ferais mieux de redescendre sur Terre, mec.

— Ce n'est pas parce que tu es une fille, rétorqua-t-il. Je ne suis pas un porc sexiste. Je ne suis pas comme Blake.

Je n'aurais pas qualifié Blake de porc, plutôt de monstre, mais je voyais ce qu'il voulait dire.

— Alors c'est quoi le problème ? Tu es en colère parce que c'est moi qui ai convaincu Blake de dégager et pas toi ? Tu ne pouvais rien faire. Si tu avais essayé, l'un des Draconi aurait embroché Félix avec son épée. Ou Grant. La seule raison pour laquelle ils ne s'en sont pas pris à moi, c'est parce qu'ils ne savaient pas de quoi j'étais capable. Blake étant un porc sexiste, comme tu dis, il ne s'est pas méfié d'une femme.

— Ils ne s'en sont pas pris à toi. C'est moi, la menace, soupira-t-il. Pas toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Au lieu de me répondre, Devon se leva d'un bond, écrasa la bouteille d'eau dans sa main et se détourna pour la jeter vers l'enchevêtrement des tuyaux. Elle heurta le punching-ball et rebondit.

Il contempla le plastique froissé d'un air dégoûté.

Je me levai.

— Qu'est-ce qui te contrarie à ce point ?

Il ricana.

— Tu n'abandonnes jamais, hein ? Tu es comme Félix, toujours à essayer de me pousser à parler.

— Je vais prendre ça comme un compliment.

Il fit volte-face, les yeux brûlants de colère.

— Tu crois que j'ai envie que tu sois là ? gronda-t-il. Tu crois que j'ai envie que tu meures pour moi comme Ashley ? Et tous les autres avant elle ?

J'en restai abasourdie, comme s'il m'avait giflée. Les mots restèrent suspendus dans les airs comme les lucioles autour de nous, s'illuminant par intermittence et provoquant un nouvel éclat de douleur à chaque étincelle. Devon laissa échapper un rire amer et je songai à la culpabilité, au chagrin et à la douleur que j'avais lus dans son cœur. Je compris alors que ces émotions étaient reliées aux personnes qui étaient mortes pour le protéger au fil des années.

Et parmi ces personnes, il y avait ma mère.

— Tu sais ce qui est le plus triste ? reprit-il d'une voix rauque. Je pourrais me passer de tous ces gardes du corps et me débrouiller seul. Je suis doué avec mes poings et avec une épée. Autant que n'importe quel garde. C'est pour ça qu'avant de mourir, mon père a fait de moi le Molosse de la famille et m'a nommé responsable des gardes. Je peux battre n'importe qui dans cette Famille. Mis à part toi, peut-être.

Je m'apprêtais à faire une remarque sarcastique à propos de ce pâle éloge de mes capacités, puis décidai de laisser couler. Pour cette fois.

— Alors quel est le problème ?

— Le problème, c'est ma mère. Si seulement elle me laissait...

Il pinça les lèvres, comme s'il était sur le point de me dire quelque chose qu'il ne devait pas.

— Si elle te laissait quoi ?

— Rien, marmonna-t-il. Oublie ça.

Il se mit à faire les cent pas sur le balcon, puis se tourna vers moi et poussa un long soupir, comme s'il se vidait de toute sa colère, tel un ballon qui se dégonfle.

— Je me doute que ma mère t'a fait de belles promesses, et aussi qu'elle t'a menacée des pires représailles si tu t'enfuyais. Mais je te jure que si tu pars, il ne t'arrivera rien. Tu dois réagir maintenant, avant qu'il ne soit trop tard. S'il te plaît, Lila. S'il te plaît, pars. Avant de mourir à cause de moi.

Il m'adressa un dernier regard tourmenté, puis il alla déverrouiller la porte de sa terrasse et disparut à l'intérieur, dans la pénombre du manoir.

Je restai sur le toit, à réfléchir à ses paroles et à toutes les émotions qui étaient passées dans ses yeux. La colère. La culpabilité. La peine. La peur.

Mais encore une fois, il n'avait pas peur pour lui-même ; il avait peur pour moi. Tout ce qu'il m'avait dit était sincère : il voulait que je parte parce qu'il craignait que je me fasse tuer en le protégeant.

Il avait sans doute raison de le craindre.

Mais moi, à présent, j'avais envie de rester. Et pas à cause de l'argent ou des menaces de Claudia. Je voulais rester pour prouver à Devon qu'il se trompait. Je voulais lui montrer que ce n'était pas sa faute s'il était une cible. Que c'était sa vie et qu'il ne pouvait rien faire pour y échapper.

Tout comme je ne pouvais échapper à la mienne.

Je voulais qu'il soit en sécurité. Lui montrer que j'étais capable de survivre à ce que les Draconi ou n'importe quelle autre Famille tenteraient contre moi.

Plus que ça, j'avais besoin de le faire. Mo avait raison. J'étais comme ma mère : une combattante, une protectrice. Pour la première fois, je comprenais pourquoi elle s'était levée de ce banc, dans le parc, quand Devon et Claudia avaient été attaqués. Elle avait voulu sauver un petit garçon innocent. Et maintenant, c'était à moi de sauver ce même petit garçon.

Et merde.

La première étape pour protéger Devon (et moi-même), c'était de découvrir qui voulait sa mort. Je repensai à l'attaque du Tape-à-l'œil. Grant avait sans aucun doute enquêté aussi là-dessus. Je me promis donc de lui demander ce qu'il avait découvert. Je pouvais aussi poser la question à Mo. Il trouverait peut-être des pistes que Grant avait manquées.

C'était la même chose que de procéder à des repérages autour d'une maison avant de la cambrioler, ou bien de jauger un touriste avant de lui faire les poches. Il fallait analyser l'équilibre risque-récompense, chercher les points faibles, trouver par où entrer et sortir sans être vu. Simple comme bonjour. Je n'avais jamais échoué dans aucune mission et ça n'allait pas commencer maintenant.

Satisfaite de mon plan d'action, je quittai le toit, redescendis le long de la gouttière et regagnai ma chambre pour la nuit.

Chapitre 16

Les jours suivants s'écoulèrent sans heurt et j'eus vite mes habitudes.

À neuf heures, je descendais dans la salle à manger pour un petit-déjeuner gargantuesque, puis j'accompagnais Devon dès qu'il quittait le manoir, le plus souvent en compagnie de Grant et de Félix. Quand il avait terminé sa promenade quotidienne, nous rentrions et je passais du temps à m'entraîner dans la salle de sport avec Félix, ou à explorer les lieux. À la fin de la journée, je dînais dans la salle à manger, de nouveau avec Félix, puis je retournais dans ma chambre, où je ne manquais jamais de glisser à Minuscule quelques baies, de la laitue et d'autres friandises, ce qui agaçait toujours autant Oscar.

Devon m'adressait à peine la parole, et en me voyant arriver au petit-déjeuner le matin, il semblait déçu, comme s'il regrettait que je n'aie pas pris la fuite pendant la nuit. Mais il n'était pas question que j'aille où que ce soit. Pas tant que je le savais en danger. C'était ce qu'aurait souhaité ma mère. Elle l'avait sauvé bien des années auparavant en y laissant sa peau, je n'aurais pas voulu que ce soit pour rien.

J'enquêtais donc discrètement dans le manoir des Sinclair en bavardant avec les gardes, les pixies et les visiteurs pour essayer de savoir si quelqu'un avait une dent contre Devon. L'attaque du Tape-à-l'œil prouvait que le mystérieux inconnu avait été informé de ses déplacements. On pouvait donc supposer qu'il avait un informateur dans le château.

Mais tous ceux à qui je parlai admiraient et respectaient Devon, et personne n'avait quoi que ce soit à lui reprocher. Je me servis même de ma vue de l'âme pour m'assurer qu'on me disait la vérité et pus constater que c'était le cas. Si le mystérieux inconnu avait un espion dans la Famille Sinclair, il n'était pas facile à démasquer.

Je n'avais pas souvent l'occasion d'assurer un véritable service de garde du corps. La plupart du temps, je me contentais de rester à l'écart, la main posée sur mon épée, pendant que Devon rencontrait d'autres gardes, des commerçants sur la Midway, ou toute autre personne qu'il avait à voir. Il eut quelques rendez-vous arrangés avec Poppy, pour tenter d'améliorer les relations entre les Sinclair et les Ito avant le fameux grand dîner qui rassemblait les Familles. Dans ces cas-

là, je l'accompagnais, ainsi que Félix. J'aimais bien Poppy. Elle était maligne, drôle, et nous avions en commun le goût pour les films d'action.

Je profitais aussi de l'occasion pour interroger des personnes en dehors de la Famille Sinclair à propos de Devon, toujours avec le même résultat. Le mystérieux inconnu n'avait pas laissé de traces derrière lui et je ne progressais pas dans mon enquête concernant son identité.

Il se trouva un jour que Devon et Félix décidèrent d'organiser un marathon de films de monstres au manoir, ce qui me permit de prendre mon après-midi. Je décidai donc de rendre visite à Mo. Il m'avait envoyé des messages et nous avions discuté au téléphone plusieurs fois, mais j'avais envie de le voir, il me manquait. Et puis, je voulais lui demander s'il avait découvert quelque chose au sujet de l'attaque, vu que de mon côté, toutes les pistes menaient à des impasses.

Grant avait des affaires à régler dans l'une des banques Sinclair et il proposa de me déposer au Tape-à-l'œil. Il ne faisait pas très chaud ce jour-là et le soleil n'était pas vraiment au rendez-vous, Grant avait donc baissé les vitres. Je laissai aller ma tête contre le siège et profitai de la brise sur mon visage. Le vent fouettait ma queue de cheval, mais je m'en fichais. Et tout à coup, je remarquai que Grant avait une coiffure impeccable, en dépit du vent qui entraînait dans l'habitacle. Incroyable ! Sa crinière dorée était aussi lisse et soignée que lorsqu'il était monté dans la voiture. Comment c'était possible ? C'était peut-être son pouvoir : conserver en toute circonstance une apparence parfaite. Hum. Je voyais onduler autour de lui de subtiles ondes de magie, indiquant qu'il utilisait en effet sa magie, mais à peine, pas assez pour déclencher mon pouvoir de transfert.

Quand Grant traversa le pont du lochness, il ne ralentit pas pour payer le tribut, mais je m'y étais préparée. Je sortis quelques pièces de ma poche, passai la main par la fenêtre de ma portière et ouvris les doigts.

Cling. Cling. Cling.

Les trois pièces volèrent par-dessus la rambarde du pont et tombèrent dans la rivière. Avec ça, le lochness serait satisfait.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonna Grant.

— Rien, répondis-je en rentrant la main dans la voiture.

J'aurais d'ailleurs très bien pu lui dire la vérité, parce que ça m'aurait été égal qu'il se moque de moi une fois de plus. Il ne croyait pas aux tributs à payer aux monstres et autres légendes, à ses risques et périls.

— Comment te sens-tu dans la Famille, jusqu'ici ?

— Ça va.

— Tu as fait forte impression sur les gardes, tu sais. On m'a rapporté que tu les as tous battus en combat singulier. Quel est ton secret ?

— Le bacon, répliquai-je d'un ton impassible. Beaucoup de bacon.

Il eut un rire qui me parut forcé. Il ouvrait la bouche pour poser une autre question, mais je pris la parole avant qu'il en ait eu le temps. Je n'avais pas encore eu l'occasion de lui demander où il en était de son enquête sur l'attaque du dépôt-vente et avais bien l'intention de profiter de ce moment seule avec lui.

— Tu as appris autre chose au sujet de l'attaque du Tape-à-l'œil ? Est-ce que tu sais par exemple qui était le type qui menait l'affaire et pourquoi il voulait la mort de Devon ?

Grant haussa les épaules.

— J'enquête, mais pour l'instant je n'ai rien de concret. Si les Ito ou une autre Famille étaient derrière cette attaque, ils sont restés discrets jusqu'à maintenant.

— Et les autres assaillants, ceux qui sont morts ? Tu connais leur identité ?

Il haussa à nouveau les épaules.

— Ils venaient d'être embauchés comme hommes de main. Des brutes de bas étage. Rien à creuser de ce côté-là.

Je fronçai les sourcils. Il me semblait au contraire que ces types étaient au service d'une Famille, puisqu'ils protégeaient le comptable que j'avais volé, celui qui travaillait pour une Famille. Je comptais sur Mo pour me dire laquelle. Ça me donnerait peut-être une piste pour l'attaque, ou au moins ça me permettrait de réduire la liste des Familles qui pouvaient être derrière tout ça.

— Pourquoi la tentative d'assassinat sur Devon t'intéresse tant ? demanda Grant.

— Je veux juste savoir à quoi j'ai affaire. En tant que garde du corps, c'est normal.

— Tu es sûre que ton intérêt ne déborde pas de la sphère professionnelle ?

Je tressaillis.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ne le prends pas mal, Lila, mais c'est arrivé à Ashley et à une autre fille avant elle qui avait obtenu ton poste. Devon les aimait bien, il les considérait comme des amies, il était gentil avec elles comme avec tout le monde, mais rien de plus... Mais elles... Elles ont cherché à se rapprocher de lui... Si tu vois ce que je veux dire.

Je voyais très bien, oui. Ces filles avaient craqué pour Devon et elles n'avaient pas hésité à mourir pour lui.

— Il y a quelque chose de particulier chez lui qui fait que tout le monde l'adore, murmura Grant d'un air songeur.

Il avait les yeux fixés sur le pare-brise plutôt que sur moi, mais il me sembla que ses prunelles s'assombrissaient, comme quand j'avais pris mon petit-déjeuner avec lui. Puis il secoua la tête et le bleu de ses yeux redevint normal.

— Fais attention à toi, d'accord ? ajouta Grant. Je ne voudrais pas qu'il arrive malheur à une gentille fille comme toi.

Une gentille fille ? J'étais tout sauf « gentille ».

Mais peut-être aussi que je ne voulais pas admettre qu'il avait raison. Ce que j'éprouvais pour Devon Sinclair dépassait le cadre de mes fonctions de garde du corps.

Et ça pouvait me faire tuer.

Grant me déposa devant la place, près du Tape-à-l'œil. Il proposa de revenir me chercher après en avoir terminé à la banque, mais je lui répondis que je pouvais prendre un des tramways pour touristes qui grimpaient jusqu'en haut de la montagne et il n'insista pas. Quand j'entrai dans la boutique, les os de lochness cliquetèrent au-dessus de ma tête. Il n'y avait pas de clients, mais Mo était là, assis au comptoir du fond, son chapeau de paille blanc incliné en arrière sur la tête, occupé à parcourir les pages d'un nouveau magazine de déco. Il portait comme toujours une chemise hawaïenne. Elle était d'un vert criard, avec des flamants roses. Mon cœur se serra. Il m'avait manqué.

Mo leva la tête et un large sourire fendit son visage quand il me reconnut. J'eus envie de contourner le comptoir en courant pour le serrer dans mes bras, mais résistai à cette impulsion. Mo n'était pas du genre à faire des câlins, moi non plus.

— Salut, étrangère, dit-il d'une voix grave. Bienvenue dans mon humble petit coin du monde.

— Jolie piaule, répondis-je, entrant dans son jeu. On te laisse tout seul pendant quelques jours et tu repeins tout le magasin.

Un vert pâle avait remplacé le bleu turquoise sur les murs.

Mo leva son magazine.

— C'est du vert écume, expliqua-t-il. J'ai lu un article qui prétendait que c'était censé mettre les gens de bonne humeur. Et les gens de bonne humeur...

— Dépensent plus d'argent, terminai-je à sa place en riant.

J'avais plus d'une fois entendu cette expression dans sa bouche.

Il haussa les épaules et m'adressa un sourire bon enfant.

— Oui, c'est ça... Comment tu vas, petite ? Comment est la vie avec les Sinclair ?

Je posai le coude sur le comptoir et racontai à Mo tout ce qui s'était passé. Il m'écouta en hochant la tête et en buvant mes paroles, ce qui ne l'empêcha pas de surveiller les passants et de sourire à ceux qui s'arrêtaient devant sa vitrine pour les inciter à entrer. Mais personne ne vint.

Au bout d'un moment, il abandonna et se concentra sur moi.

— Tu sais quoi, petite ? Je commence à croire que tu portes la poisse en affaires.

— Nan. Il faut juste que tu améliores ta technique d'approche pour concurrencer les grosses pointures de la Midway.

Il grommela. Il n'appréciait pas mes railleries.

— En parlant de grosses pointures, est-ce que tu t'entends bien avec les membres de la Famille ?

— Ça va. Je traîne souvent avec Félix Morales. Il est sympa, pour un mec qui ne la ferme jamais.

— Et Devon ? s'enquit Mo d'un ton espiègle.

Je me raidis, tout comme avec Grant dans la voiture.

— Quoi, Devon ?

— Tu m'envoies beaucoup de messages à son sujet.

— Pas plus qu'au sujet des autres.

— C'est vrai. Mais tu n'es pas très loquace quand il s'agit de lui. Tu te contentes de dire qu'il est là.

— Qu'est-ce que je serais censée dire ? Je le suis partout, à longueur de journée. Crois-moi, il n'est pas si intéressant que ça.

Ouais, c'était un gros mensonge, mais je ne savais pas trop quoi penser de Devon. Je ne le détestais plus comme autrefois et je ne le considérais plus comme responsable de la mort de ma mère. Plus depuis ce fameux soir sur le toit, quand j'avais vu combien il était écrasé de culpabilité dès qu'il pensait à tous ceux qui étaient morts pour le protéger.

— Tu as appris autre chose à propos de l'attaque dans ta boutique ? demandai-je, changeant de sujet. Tu sais d'où ça venait et pourquoi ?

Mo secoua la tête.

— Non. Personne n'a dit un mot là-dessus. Pourtant, depuis le temps, quelqu'un aurait dû lâcher quelque chose. C'est difficile de garder un secret dans cette ville, surtout quand ça concerne les Familles.

— Et les types qui sont morts ? Je sais qu'ils travaillaient pour le comptable à qui j'ai fauché le collier de rubis, parce que je les ai reconnus.

— Je n'ai rien sur eux non plus, répondit Mo. De toute façon, ils sont morts, alors quelle importance ?

Je lui expliquai ma théorie selon laquelle ces types travaillaient pour la même Famille que le comptable. Il ignorait pour qui bossait le comptable, mais je me promis d'enquêter.

J'avais d'autres questions à lui poser, mais il détourna mon attention en parlant des derniers articles qu'il avait acquis pour son dépôt-vente ; ça allait d'un canard de bain en caoutchouc surdimensionné, à un stylo-plume qui écrivait à l'encre invisible, en

passant par une figurine de super-héros en parfait état.

Je me laissai volontiers submerger par son discours enthousiaste et précipité qui me détendait peu à peu. Mo était comme Félix : lorsqu'il était lancé, on avait du mal à en placer une. Ça me fit sourire, parce que je retrouvais l'ambiance typique du Tape-à-l'œil. Mais ça me rendit aussi nostalgique. Parce que ce soir, il me faudrait retourner au manoir si je ne voulais pas que Claudia lance des gardes à ma poursuite. Les choses avaient changé et elles ne seraient plus jamais les mêmes.

Je fus surprise de constater que ça m'attristait.

Mo en avait terminé avec l'inventaire des nouveaux objets de la boutique. Il se tut un instant et m'adressa un regard songeur.

— Maintenant que tu as emménagé au manoir, qu'est-ce que tu vas faire du reste de tes affaires ?

— Tu parles de ce que j'ai laissé à la bibliothèque ?

Il hocha la tête.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Je finirai par aller les chercher, j'imagine.

— Eh bien, tu ferais mieux de ne pas tarder. Ça va être le moment des soldes d'été, non ?

Je laissai échapper un soupir exaspéré. Avec tout ce qui m'était arrivé, j'avais oublié les soldes organisées par la bibliothèque, qui vendait en début d'été les vieux livres trop abîmés et rachetait avec l'argent ainsi gagné des ouvrages flambants neufs. La date était entourée en rouge sur le calendrier bon marché, suspendu près de mon lit de camp, parce que c'était la période où je devais déguerpir et m'installer chez Mo. Durant ces soldes, les bibliothécaires descendaient au sous-sol pour tout trier et nettoyer. Je devais cacher mes affaires derrière des cartons de livres, en espérant que personne ne les trouverait. Quand c'était fini, je réintérais mes pénates et remettais tout en place, jusqu'à la fois suivante.

Mo avait déjà rapatrié au manoir mes objets les plus précieux, mais j'avais encore à la bibliothèque des affaires auxquelles je tenais. Des vêtements de rechange, des armes supplémentaires et quelques bricoles.

— Tu peux me rappeler la date de la vente ?

Mo sortit son téléphone et se rendit sur le site internet de la bibliothèque.

— Voyons voir... D'après leur calendrier, ils vont commencer à trier demain. La vente commencera trois jours après.

De nouveau, je poussai un soupir, presque un grognement. Ça signifiait que je devais récupérer mes affaires ce soir, si je ne voulais pas les perdre. Si les bibliothécaires mettaient la main dessus, ils se demanderaient d'abord pourquoi ils n'avaient encore jamais remarqué

ce lit de camp, ce mini frigo et tout le reste. J'aurais de la chance s'ils se contentaient d'ajouter tout ça à leur vente, au lieu d'appeler les flics pour signaler un squatteur dans la bibliothèque. Je ne pensais pas qu'on puisse remonter jusqu'à moi, mais mieux valait ne pas prendre de risque.

— Je dois y aller, dis-je. Et récupérer ce que je peux.

— Tu veux que je vienne avec toi, petite ? Pour te donner un coup de main ?

J'allais répondre quand les os de lochness au-dessus de la porte cliquetèrent. Trois femmes vêtues de shorts, de casquettes de baseball roses et de T-shirts identiques entrèrent dans la boutique. Mo leva la tête. Trois T-shirts identiques : il s'agissait de trois touristes appartenant à un groupe.

Le regard de Mo passa des clientes à moi. Il était de toute évidence tiraillé entre l'envie de m'aider et celle de se faire de l'argent. Je le comprenais. Il m'avait appris à réagir comme lui et si nous avions échangé nos places, j'aurais déjà lancé un tonitruant « salut ! » aux acheteuses.

— Je peux fermer le magasin plus tôt et venir t'aider, dit-il enfin.

Mais il ne quittait pas des yeux les trois femmes qui avaient commencé à explorer les rayons.

— Tu n'as qu'un mot à dire, ajouta-t-il.

— Nan. Tu dois t'occuper de tes ventes. Je m'en sortirai.

— Eh bien, si tu en es sûre, murmura-t-il en tournant enfin les yeux vers moi.

— J'en suis sûre.

— Mais sois prudente, d'accord, petite ? Les Familles ne sont pas les seuls dangers qui rôdent dans nos rues.

Son inquiétude me toucha, suffisamment pour que je me penche par-dessus le comptoir pour le serrer contre moi. Il me prit dans ses bras et son parfum m'emplit les narines, une odeur légère qui me fit penser à du détergent au citron. Ça me rappela tous les moments que j'avais passés dans cette boutique. Tous ces matins d'été à regarder Mo nettoyer les vitrines de verre, pour qu'il n'y ait pas une trace et que les clients voient mieux ce qu'elles contenaient. Tous ces après-midis à marchander avec lui au sujet de la somme qu'il me paierait pour une montre que j'avais volée. Toutes les soirées où je m'attardais pour planifier mes prochaines missions en partageant des hamburgers avec lui. Mon cœur se serra et je dus me racler la gorge avant de parler.

— À plus tard, Mo.

— À plus tard, petite.

Je fis un pas en arrière, puis me détournai et m'empressai de m'éloigner, pour qu'il ne voie pas les larmes qui me piquaient les yeux.

Chapitre 17

Je sortis de la boutique, dépassai la fontaine du centre de la place et rejoignis la rue. Un tramway se préparait à partir pour effectuer sa boucle autour de la ville et je parvins à grimper à bord.

Je me retrouvai sur un siège côté couloir, près d'une femme qui collait son nez et son appareil photo à la fenêtre, fascinée par les stands de nourriture au coin de la rue, comme si elle n'avait jamais vu un type faire des granités avec de la glace pilée sortant de ses mains. Elle ressemblait à la touriste à côté de laquelle je m'étais assise lorsque je m'étais rendue au Tape-à-l'œil le jour où Devon avait été attaqué, mais ce n'était pas forcément elle. Les touristes se ressemblaient tous au bout d'un moment.

Le tramway suivit son trajet à travers la ville, sans hâte, en marquant un certain nombre d'arrêts. Trente minutes plus tard, je descendais à la station la plus proche de la bibliothèque et finissais à pied à travers le quartier miteux dans lequel elle se trouvait.

Il n'était pas encore dix-huit heures et j'avais prévu de me cacher dans des toilettes jusqu'à l'heure de la fermeture, mais le bâtiment était déjà verrouillé et une pancarte sur la porte indiquait qu'il serait fermé le lendemain pour cause d'inventaire. J'avais de la chance, tout compte fait.

J'avais sur moi mes baguettes, plantées dans ma queue de cheval, et crochetai sans difficulté la porte latérale pour me glisser à l'intérieur. Je traversai les rayonnages et la réserve, puis descendis dans mon espace au sous-sol. Là, j'appuyai sur la lampe tactile pour éclairer. C'était peut-être mon imagination, mais la pièce me parut différente bien qu'elle soit comme je l'avais laissée la dernière fois que j'y étais venue. Les draps du lit de camp étaient en désordre, le frigo bourdonnait, les objets auxquels je tenais se trouvaient toujours sur l'étagère en métal.

Mais plus je regardais autour de moi, plus je voyais un endroit petit, crasseux, triste. Après le luxe et le raffinement du manoir Sinclair, mes affaires ressemblaient aux bibelots bon marché des boutiques de pacotille pour touristes.

Malgré tout, il s'agissait de mes affaires. Pour les acheter, j'avais dû prendre pas mal de risques en travaillant pour Mo et économiser sou par sou. Aussi, je tenais à les emporter avec moi.

Mo avait déjà apporté ma valise la moins moche au manoir, mais il m'en restait deux autres et ça suffirait pour embarquer mes bibelots et mes vêtements. Le reste, j'allai l'abandonner sur place. Je détestais l'idée de laisser quoi que ce soit derrière moi, mais je ne pouvais pas traverser la ville avec un lit de camp et un mini frigo. Enfin si, j'aurais pu trouver une solution pour les déménager, mais je n'en voyais pas l'intérêt. Il n'était pas question, en tout cas, de les traîner jusqu'à l'arrêt de tramway. Déjà, avec mes deux valises pleines, le chauffeur allait me demander de payer le triple du prix pour me laisser monter.

Je commençai par récupérer les bibelots de l'étagère métallique. Puis je passai aux livres de contes de fées et de monstres. J'avais aussi quelques photos de moi enfant, souriante, en train d'essayer de brandir l'épée de ma mère. Je n'oubliai pas le joli caillou que j'avais trouvé quand ma mère et moi vivions à Ashland, ni le beau collier en cristal qu'elle m'avait acheté dans une boutique de Cypress Mountain.

Entre mes cours au lycée, mes missions pour Mo, et le souci de survivre au jour le jour, j'avais été tellement accaparée que ça faisait un bail que je n'avais pas pris le temps de regarder ces objets. Ils me rappelaient de bons souvenirs et je me surpris à sourire en les rangeant dans ma valise. Je n'aurais jamais cru ça possible, mais le chagrin de la mort de ma mère s'était peu à peu apaisé et je pouvais désormais penser au passé sans être abattue.

Il me restait néanmoins ma colère. Et ma haine envers ceux qui l'avaient tuée.

Après avoir rangé mes bibelots, je m'occupai de ce qu'il restait de mes vêtements. Il n'y en avait pas beaucoup. Quelques jeans, les pulls d'hiver...

Soudain, j'entendis quelque chose glisser sur le sol à l'étage au-dessus.

Aussitôt, je me précipitai sur la lampe et l'effleurai pour plonger le sous-sol dans le noir, puis je portai la main à l'épée que j'avais attachée à ma taille avant de quitter le manoir avec Grant. Durant toute cette manœuvre, je ne cessai de tendre l'oreille pour tenter de déterminer ce qui avait fait ce bruit. Une épée que l'on tire de son fourreau, des griffes raclant contre le sol, des dents qui claquent ?

Mais je n'entendis plus rien pendant un moment.

Enfin, il y eut de nouveau du bruit et j'en identifiai la cause sans le moindre doute : quelqu'un s'était cogné contre l'étagère de produits de nettoyage dans la réserve au-dessus de moi. Un juron marmonné à voix basse confirma mes soupçons.

Il y avait quelqu'un dans la bibliothèque.

S'il s'agissait d'un employé qui était revenu pour débiter l'inventaire, j'étais fichue. Et si c'était quelqu'un d'autre, eh bien, j'étais fichue aussi. Parce que personne à part moi n'avait rien à faire

ici.

À moins de me chercher.

Le cœur battant, je traversai le sous-sol et allai me poster dans le petit espace sous l'escalier. Puis, en m'efforçant de faire le moins de bruit possible, je tirai mon épée.

— Ici, marmonna la voix que j'avais entendu jurer. Il y a une autre porte. Voyons où ça mène.

La porte au sommet des marches s'ouvrit en grinçant et un carré de lumière apparut sur le sol. Une silhouette entra dans la lumière. Je ne voyais pas qui c'était, mais je reconnus l'ombre allongée qui dépassait de sa hanche : l'intrus portait une épée.

Des bruits de pas résonnèrent sur les marches. La silhouette descendait prudemment. La main crispée sur mon épée, j'attendis.

Grâce au don de vision, je n'avais pas besoin de lumière, mais l'intrus, oui. Il sortit un téléphone et s'en servit pour balayer le sous-sol d'un faisceau lumineux. Une fois ma lampe de chevet repérée, il se dirigea vers elle. J'abandonnai mon poste sous les marches et lui emboîtais le pas pour le prendre à revers.

Il tendit la main vers la lampe et tâtonna à la recherche d'un interrupteur, mais le contact de ses doigts suffit à l'allumer. Je levai mon épée, prête à frapper.

— Enfin ! entendis-je marmonner. Je commençais à croire que c'était un genre de donjon...

Un terrible soupçon m'assaillit et je retins de justesse mon coup. Au lieu de planter mon épée dans le dos de l'inconnu, je le poussai en avant d'un coup de pommeau dans l'épaule. Ses genoux heurtèrent le bord du lit de camp et il atterrit tête la première sur les draps en désordre. Au moment où il se retournait pour se défendre, j'appliquai contre son cou le tranchant de mon épée.

Et là, je reconnus Félix, qui me regardait en battant des paupières.

Je laissai échapper un soupir, écartai mon arme de sa gorge et reculai d'un pas.

— Félix ! m'exclamai-je entre mes dents. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Il m'adressa un regard coupable.

— Euh, eh bien, tu vois, c'est compliqué...

— C'était mon idée, intervint une autre voix.

Je fis volte-face. Devon se tenait en haut des marches, une épée à la ceinture. Il descendit l'escalier tout en balayant la scène du regard, depuis Félix affalé sur le lit de camp jusqu'aux piles de vieux vêtements, en passant par le pitoyable tas de bibelots déjà rangé dans ma valise. Il arborait une expression neutre et je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pensait de tout ça, mais une bouffée de colère m'envahit. Il n'avait pas à voir ça. À voir où vivait la véritable Lila.

Mais je ne pouvais quand même pas attaquer le type que j'étais censée protéger, aussi, je rangeai mon épée dans son fourreau et m'adossai au mur en prenant un air dégagé, comme si je me moquais de ce que Devon pouvait bien penser de moi et de mes affaires.

Ce qui ne m'empêcha pas de me demander ce qu'il faisait là avec Félix.

— Il est arrivé quoi à votre projet de marathon de films de monstres ? demandai-je.

Félix grimaça.

— Ouais, le mot « marathon » était peut-être un poil exagéré. On a regardé dix minutes d'action, avant de prendre un SUV pour te suivre jusqu'au dépôt-vente. Puis jusqu'ici.

Je plissai les yeux.

— Vous m'avez suivie ? Pourquoi ?

Félix tourna la tête vers Devon. Je compris que c'était lui qui avait exigé cette petite excursion.

L'espace d'un instant, il prit un air contrit, comme s'il se sentait coupable, puis il se reprit et afficha une détermination butée.

— Parce que j'en avais envie. Tu sais tout de moi et de Félix. On avait envie d'en savoir plus à ton sujet. Moi, du moins, j'avais envie de savoir.

— Pourquoi ? rétorquai-je. Les rapports de Grant n'étaient pas suffisants ?

Il se mordilla la lèvre inférieure.

De nouveau, je sentis enfler ma colère. D'habitude, celle qui entrait par effraction chez les gens, c'était moi. Moi qui fouillais dans leurs affaires. Moi qui espionnais les vilains petits secrets qu'ils auraient voulu garder pour eux.

Et je n'appréciais pas du tout que les rôles soient inversés.

Je levai les bras au ciel.

— Eh bien, allez-y, ne vous gênez pas pour regarder, m'écriai-je. Voici la vie de Lila Merriweather. N'est-elle pas grandiose ?

Il y avait tant d'amertume dans ma voix qu'ils demeurèrent un instant silencieux.

Mais Félix ne pouvait pas se taire trop longtemps. C'était tout de même Félix.

— Si tu nous disais ce que tu es venue faire dans ce sous-sol ?

— J'emballais le reste de mes affaires, répondis-je d'un ton pincé.

— Depuis combien de temps tu vivais ici ? demanda Devon. Depuis la mort de ta mère ?

Je ne lui répondis pas. Je ne le regardai même pas.

Il poussa un soupir.

— Je ne voulais pas te froisser, Lila. Je voulais voir où tu vivais, c'est tout. À quoi ressemblait ta vie. Qui tu étais vraiment.

À nouveau, il balaya du regard le petit lit de camp, l'étagère en métal, les valises défoncées dans lesquelles j'espérais tasser d'autres guenilles. Il voyait tout ; il en voyait même beaucoup trop.

— C'est... plus petit que ce à quoi je m'attendais, constata-t-il d'une voix douce.

— Eh bien, je trouve ça, euh, plutôt intime, ajouta Félix.

Il fit claquer ses doigts.

— Oui ! Intime, c'est tout à fait le mot.

Il me sourit, mais j'avais les yeux fixés sur Devon et observai les émotions que je voyais passer sur son visage.

— Intime ? Je pense que tu veux plutôt dire que c'est merdique, ricanai-je. Tout le monde ne peut pas vivre dans un manoir.

— Je sais, répliqua Devon qui avait compris que la pique s'adressait à lui. Mais je...

— Tu quoi ?

— Je suis... désolé pour toi, dit-il. Que tu aies dû vivre comme ça. Sans personne pour t'aider et prendre soin de toi.

Une colère chauffée au fer blanc me submergea. S'il y avait bien une chose dont je ne voulais pas, c'était de sa pitié. Parfois, je me disais que la pitié était le sentiment le plus cruel du monde. Elle permettait à ceux qui l'éprouvaient de se sentir supérieurs et à l'abri, tout pleins de leur suffisance et de la certitude que d'autres en bavaient plus qu'eux.

OK, je n'avais pas eu une vie de rêve depuis la mort de ma mère. On pouvait même dire que ça craignait. Mais j'avais géré. J'avais réussi à survivre à ma manière, par mes propres moyens. Et je m'en étais mieux sortie que ne l'auraient fait à ma place Devon, Félix ou n'importe quel autre membre de cette foutue Famille Sinclair.

Mais Devon se croyait quand même autorisé à me regarder d'un air apitoyé, comme si j'étais un chiot abandonné que quelqu'un avait jeté sur le trottoir. Comme si j'étais une pauvre et triste chose.

— Je ne te reconnais pas le droit d'être désolé pour moi, grondai-je. Tout ce que tu vois là, ce n'est pas grand-chose, mais au moins, je l'ai gagné par moi-même. Et toi ? Qu'est-ce que tu as eu à faire, à part vivre la petite vie parfaite qu'on te sert sur un plateau ?

— Je suis désolé, répéta Devon. Je ne voulais pas te contrarier...

— Évidemment que non, l'interrompis-je. Parce que tu es un type bien, un bon petit soldat et un bon fils, et que tu ne contraries jamais personne, hein ? Grant avait raison à ton sujet. Tout le monde t'adore et tu obtiens tout sans difficulté. Tu as déjà eu à travailler dans ta vie pour obtenir quelque chose ? Je parie que la réponse est non.

Il arborait à présent une expression fermée, aussi dure que les murs de briques qui nous entouraient.

— Ben voyons, rétorqua-t-il d'une voix encore plus glaciale que la

mienne. Je suis l'enfant gâté d'une Famille, donc je n'ai jamais eu le moindre problème, c'est ça ? Eh bien, figure-toi que ce n'est pas tous les jours facile de vivre ma vie. Surtout en ce moment.

— Parce que quelqu'un en veut à ta peau ?

Il ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose, mais il la referma et me fusilla du regard. Je lui adressai en retour un regard meurtrier.

Félix vint se placer entre nous, bras écartés.

— Ding, ding, ding. Chacun dans son coin du ring, s'il vous plaît. Fin du round. Et si on reprenait tout depuis le début ? Devon et moi, on te demande pardon pour t'avoir suivie, Lila. On n'aurait pas dû faire ça.

— Pourquoi est-ce que je sens venir un « mais » ?

Félix sourit.

— Mais maintenant qu'on est là, autant t'aider à emballer tes affaires. C'est le moins qu'on puisse faire, pas vrai, Devon ?

Comme Devon ne répondait pas, Félix leva les yeux au ciel et lui planta son coude dans les côtes.

— Pas vrai ?

— Ouais, bien sûr, finit par grommeler Devon.

— Lila ? demanda Félix.

— D'accord. Comme vous voulez.

Son sourire s'élargit.

— Vous voyez ? Ce n'est quand même pas si compliqué de s'entendre. Alors, tu veux qu'on commence par quoi ?

Je n'avais pas vraiment envie qu'ils m'aident, mais j'avais encore des affaires à emballer, et puisqu'ils étaient là, autant en profiter, comme l'avait dit Félix. Je leur indiquai ce que je voulais garder et ce que je voulais cacher, puis nous nous mîmes tous les trois au travail.

Félix ramassa et plia les vêtements qu'il avait fait tomber au sol en trébuchant sur le lit de camp pendant que Devon déplaçait mon mini frigo, ma lampe et mon étagère en métal dans un coin. Il releva le lit contre le mur et empila devant des cartons remplis de livres. Quant à moi, j'essayais de me montrer créative pour faire tenir le reste de mes affaires dans les deux valises.

Nous travaillâmes en silence pendant quelques instants, mais Félix n'arrêtait pas de me lancer des regards en biais. Il mourait bien sûr d'envie de me poser d'autres questions.

— C'était comment, les familles d'accueil ? finit-il par me demander, cédant enfin à son irrésistible besoin de discuter. Tu y as séjourné quelque temps, n'est-ce pas ?

Je haussai les épaules.

— Certaines étaient bien, d'autres non, mais la plupart n'avaient rien de remarquable.

— Rien de remarquable dans quel sens ? demanda Devon.

C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis notre dispute. Je haussai à nouveau les épaules.

— Trop de gosses et pas assez d'adultes pour s'occuper d'eux. Les plus jeunes monopolisaient l'attention et au bout d'un moment, je m'y suis résignée. C'était plus simple de garder la tête baissée et de me fondre dans la masse.

— Alors ce n'était pas si terrible que ça, commenta Félix d'un ton prudent.

— Non, ce n'était pas si terrible.

— Dans ce cas pourquoi tu n'y es pas restée ? demanda-t-il en montrant le sous-sol d'un large geste. Ça aurait été plus facile que cette... installation.

— Je me suis disputée avec l'un des garçons les plus âgés. Il piquait la nourriture des plus petits et je lui ai dit d'arrêter. Il a cru que parce qu'il était plus grand et plus fort que moi, je serais une cible facile. Je lui ai montré qu'il se trompait.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? voulut savoir Devon.

— Je lui ai explosé le nez et je lui ai dit que s'il volait encore la nourriture de qui que ce soit, il boirait avec une paille pendant six mois. Il a compris le message.

Devon sourit.

— J'aurais aimé être là pour voir ça.

Malgré notre dispute, je lui rendis son sourire.

— Son nez a enflé comme un pamplemousse. C'était génial.

— Je sens arriver un « mais », dit Félix.

— Le couple qui s'occupait de nous ne voulait pas de bagarres, alors j'ai été envoyée dans une autre famille d'accueil, expliquai-je. Celle-là était beaucoup mieux, en fait. Les Henderson avaient une fille de quatre ans et elle était vraiment adorable.

Les Henderson. Il m'arrivait encore de penser à eux. J'avais vécu dans leur famille pendant deux mois et ça avait été une très bonne période de ma vie... Jusqu'à ce que ça s'arrête.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda d'une voix douce Devon qui avait remarqué ma soudaine tristesse.

— C'était un couple gentil, mais ils n'avaient pas beaucoup d'argent et ils vivaient dans une partie mal famée de la ville, près du pont au lochness. Vous voyez où c'est ?

Devon et Félix hochèrent tous deux la tête.

— Bref, ils avaient une cour minuscule. Un jour, leur fille était dehors en train de jouer. Elle riait et courait, puis tout à coup, je ne l'ai plus entendue. Je suis sortie pour voir ce qui se passait. Elle était par terre, étendue sur le dos, avec un broyeur de cuivre enroulé autour de la poitrine.

Devon et Félix firent la grimace. Ils savaient qu'un broyeur de cuivre était une créature vicieuse, un genre d'énorme boa constrictor recouvert d'écailles scintillantes couleur cuivre, capable de broyer de la pierre en s'enroulant autour. Et aussi la cage thoracique d'un être humain. Et quand le broyeur ne vous étouffait pas, il vous tuait avec son venin, lequel était toxique.

— Alors j'ai attrapé la batte de baseball en plastique avec laquelle elle était en train de jouer et je me suis mise à frapper le broyeur avec. La mère est sortie dans la cour au moment où il lâchait la petite et partait en rampant. Pour elle, il s'agissait juste d'un très gros serpent de jardin. Évidemment, l'enfant a expliqué que je lui avais sauvé la vie, mais la mère ne l'a pas crue. Le lendemain matin, j'étais envoyée dans une autre maison.

— Je suis vraiment désolé, dit Félix.

Je haussai les épaules. Ce que le don de vision m'avait permis de lire dans les yeux des parents Henderson, je n'étais pas près de l'oublier : ils avaient eu peur de moi. Mais je ne pouvais pas leur en garder rancune. Ils me croyaient violente, donc il ne voulait pas que je dorme dans la chambre voisine de celle de leur fille. Tous les parents auraient réagi comme eux.

— Pourquoi tu ne leur as pas expliqué ce qu'était un broyeur de cuivre ? demanda Devon.

— J'ai essayé, mais c'étaient des mortels. Ils savaient que les monstres existaient, mais il ne pouvait pas imaginer qu'ils puissent s'aventurer dans leur cour. Ils étaient persuadés de prendre la bonne décision en se débarrassant de moi. Les Henderson voulaient protéger leur enfant. Leur véritable enfant.

Devon et Félix échangèrent un regard coupable et demeurèrent silencieux, jugeant sans doute qu'ils m'avaient suffisamment obligée à remuer un douloureux passé. Mais au point où j'en étais, je décidai de combler les blancs. Autant tout dire. Avec un peu de chance, je n'aurais plus ensuite à aborder le sujet avec eux.

— Je suis donc allée dans une autre famille d'accueil. Pas terrible, celle-là.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Félix.

— Une nuit, le mari a tenté d'entrer en douce dans la chambre que je partageais avec deux autres filles, expliquai-je. Je lui ai cassé le nez, à lui aussi. Il a appelé les flics, mais quand j'ai raconté ce qu'il voulait nous faire, c'est lui qui s'est retrouvé en prison. Après ça, j'ai décidé que ça suffisait. J'ai emballé mes affaires et je suis partie le soir même. C'est à partir de là que j'ai vécu seule.

— Et Mo ? voulut savoir Devon. Pourquoi tu n'es pas allée vivre avec lui ?

Je grimaçai.

— Il me l’a proposé. Il a toujours dit que je pouvais m’installer chez lui, mais à l’époque je ne voulais vraiment plus vivre avec qui que ce soit. Pas même avec lui. Et puis, c’est un vrai crado.

Cette mauvaise blague servait à masquer combien il était difficile pour moi de parler de tout ça. J’avais été tentée de vivre avec Mo, mais je ne voulais pas devenir un poids et qu’il finisse par me rejeter comme l’avaient fait les Henderson. Ouais, il n’aurait jamais fait ça, mais je l’avais craint tout de même. Parce que si Mo m’avait tourné le dos, je n’aurais plus eu nulle part où aller et plus personne vers qui me tourner en cas de problème. Alors j’avais décidé de compter le moins possible sur lui.

Comme les deux garçons me dévisageaient, je m’empressai de finir mon histoire :

— Ensuite, j’ai trouvé ce coin dans la bibliothèque et j’ai décidé que j’allais rester ici, où personne ne viendrait m’embêter. Et ça a marché.

— Jusqu’à ce que je débarque, dit Devon.

— Ouais. Jusqu’à ce que tu débarques.

Je pris garde de ne pas le regarder. Je ne voulais pas savoir à quoi il pensait ou ce qu’il ressentait à cet instant. Parce que je ne savais pas ce que j’éprouvais moi-même.

— Eh bien, lança Félix d’un ton joyeux. En ce qui me concerne, je suis content que Lila ait débarqué dans nos vies. Même si je parie que ce n’est pas le cas de Reginald et des pixies, vu toute la nourriture supplémentaire qu’ils doivent préparer maintenant qu’elle est là.

— Il leur faut la moitié de la matinée rien que pour faire cuire le bacon qu’elle ingurgite, renchérit Devon d’un ton taquin.

— La moitié de la matinée ? répéta Félix. Tu veux dire qu’ils commencent à minuit pour le lui servir au petit-déjeuner.

— Eh ! protestai-je en jetant un oreiller à Félix. Je ne mange pas tant de bacon que ça.

— Oh non, répondit-il en l’esquivant. Juste l’équivalent de ton poids entier. Tous les matins, sans exception.

Je grommelai et lui lançai un autre oreiller, mais il rit et l’écarta d’un geste. Devon éclata de rire à son tour et je me surpris à me joindre à eux.

Ensuite, on se remit tous les trois au travail, mais je pris conscience qu’il se produisait une chose inhabituelle : j’étais contente qu’ils soient là.

Il ne nous fallut pas longtemps pour finir d’emballer mes affaires. Je parvins à tout caler dans les valises, sauf bien sûr les meubles. Devon avait empilé trois rangées de cartons devant le lit de camp, le mini frigo, la vieille baignoire et le reste. Je ne savais pas s’ils disparaîtraient durant la vente ou pas, mais quelque chose me disait

que je n'en aurais plus besoin. Plus maintenant. En fait, une partie de moi se demandait si je reviendrais un jour ici.

Je scrutai chaque coin du sous-sol, des taches d'humidité du plafond jusqu'aux fissures qui zigzaguaient sur les murs, en passant par les carreaux de linoléum du sol. Je tentai de tout graver dans ma tête, au cas où ce serait la dernière fois que je les voyais. C'était peut-être bizarre, mais cet endroit allait me manquer. Depuis la mort de ma mère, cette pièce sombre et délabrée avait été ma maison.

— Lila ? demanda Félix. Tu es prête ?

— Ouais.

Il prit une valise et Devon l'autre. Ensemble, nous remontâmes l'escalier, quittâmes la réserve et sortîmes dans la partie principale de la bibliothèque. Je m'arrêtai pour tout parcourir du regard : les étagères de livres usés, les jouets abîmés répandus sur les tables de la section pour enfants et les vieux ordinateurs alignés sur le comptoir de la réception. Une boule se forma dans ma gorge. J'avais passé tant d'après-midis ici, avec ma mère, à lire des histoires et à parcourir les rayonnages de livres. C'était pour cela que j'avais eu l'idée de m'y installer. Pour être proche des souvenirs de ces bons moments.

— Viens, lança Devon. On est garés au bout de la rue.

Je fermai les yeux une seconde pour retenir mes larmes, puis hochai la tête et le dépassai en me dirigeant vers l'entrée principale de la bibliothèque. Je ne passais pas par là en général, mais c'était plus commode pour sortir dans la rue et je voulais éviter à Devon et Félix de traîner plus que nécessaire mes lourdes valises.

Les doubles portes en verre se profilaient devant moi. Nous étions à quinze mètres d'elle. Douze... dix... cinq...

Soudain, je vis passer une ombre furtive devant l'entrée, à l'extérieur.

Je me figeai.

— Stop.

Félix s'arrêta net, après avoir manqué de me heurter dans le dos.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je scrutai de l'autre côté de la vitre, tout en portant la main à mon épée. Je me servis de mon don de vision, mais ne vis que des ombres. Pourtant, il y avait bien quelqu'un, ou quelque chose, une seconde plus tôt. Un désagréable frisson me parcourut le dos et je pris conscience que nous étions très isolés, tous les trois, dans cette bibliothèque. On ne pouvait pas rêver mieux pour une embuscade... ou pour une tentative d'assassinat.

— Sors ton téléphone, ordonnai-je à Félix. Appelle Claudia. Demande-lui de venir ici avec des gardes. Tout de suite.

— Pourquoi ? demanda Félix. La voiture est juste dehors...

Une autre ombre passa devant l'entrée. Puis une autre. Et encore

une autre. Elles venaient toutes dans notre direction.

J'ouvris la bouche pour hurler un avertissement, mais c'était trop tard.

Des hommes armés d'épées enfonçaient déjà les portes de la bibliothèque.

Chapitre 18

L'un après l'autre, sept types firent irruption dans la bibliothèque en brandissant leur épée, prêts à l'attaque.

Prêts à tuer.

— Reculez ! hurlai-je.

Je tirai mon épée de son fourreau et m'avançai face à nos assaillants, même si leur nombre m'impressionnait. Celui qui voulait la mort de Devon était passé à la vitesse supérieure.

Derrière moi, Devon et Félix lâchèrent mes valises pour tirer eux aussi leurs épées et je sus qu'ils avaient besoin de quelques précieuses secondes supplémentaires avant d'être prêts.

Je chargeai les hommes, cherchant à frapper de tous les côtés à la fois, touchant tous ceux que je pouvais atteindre. Je visais surtout des mains et des bras pour tenter de faire lâcher leurs armes à nos assaillants. Si l'un d'entre eux avait un don de force, il pouvait toujours m'étrangler à mains nues, mais encore fallait-il qu'il parvienne à m'approcher. Avec une épée, c'était plus facile de m'atteindre. À défaut d'autre chose, je comptais bien leur donner du fil à retordre. Pour me tuer, et tuer ensuite Devon et Félix, ils allaient devoir se donner du mal.

L'un des hommes hurla de douleur quand ma lame s'enfonça dans son poignet droit. J'avais dû lui sectionner les nerfs, car son arme glissa de sa main. Je profitai de mon avantage et pris mon épée à deux mains pour l'abattre sur son torse, en l'enfonçant le plus loin possible. L'odeur du sang emplit l'air, des gouttes écarlates jaillirent au bout de mon épée, maculant les livres. Il hurla et pressa ses mains sur son torse, là où le sang s'était mis à jaillir de sa blessure. Je pivotai sur moi-même pour le frapper une seconde fois de l'autre côté, et ouvrir une autre entaille au niveau de son torse. Il s'effondra, pris de convulsion, et ne se releva plus.

Un de moins, mais il en restait encore beaucoup trop.

La plupart des hommes passèrent près de moi sans s'arrêter, ciblant Devon et Félix qui se placèrent dos à dos et parvinrent ainsi en donnant des coups d'épée à tenir leurs assaillants à distance... pour l'instant.

Je m'apprêtais à courir vers eux pour les aider, quand un huitième homme entra dans la bibliothèque : je reconnus le mystérieux inconnu

du Tape-à-l'œil.

Cheveux bruns, yeux marron, ni grand ni petit, ni gros ni maigre. Il était toujours aussi quelconque et sans aucun signe particulier, jusqu'à son polo et son pantalon de treillis beiges. Il se tenait derrière nos assaillants, les mains dans les poches, comme s'il observait un match de boxe au lieu de Devon et Félix en train de combattre pour sauver leur peau.

Je resserrai ma prise sur mon épée et me dirigeai vers lui. J'étais prête à parier que si je l'envoyais à terre, une grande partie des hommes perdraient toute velléité de se battre. Mais il me vit approcher et son front se plissa. Nos regards se croisèrent, j'activai ma vue de l'âme. Une irritation aussi affûtée qu'une aiguille me piqua la poitrine, ainsi qu'autre chose, comme s'il... me reconnaissait. Je fronçai les sourcils. Et moi, est-ce que je connaissais cet homme ? Je ne me souvenais pas de l'avoir déjà rencontré, mais il me paraissait familier... En tout cas, moi, je lui étais familière.

Il ne me quittait plus des yeux et laissa échapper un petit sifflement. Aussitôt, deux des hommes quittèrent le groupe qui encerclait Devon et Félix pour venir me bloquer le passage avant que j'aie pu atteindre leur chef. Celui-ci m'adressa un sourire glacial, puis s'intéressa au combat autour de Devon et Félix.

Les deux hommes s'avancèrent jusqu'à moi. Pour éviter de me retrouver bloquée, je n'eus d'autre choix que de faire demi-tour vers la section des enfants.

J'entendis leur pas lourd derrière moi sur la moquette et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, juste assez longtemps pour évaluer la distance entre moi et celui des deux qui était le plus près. Je fonçai alors en avant, les yeux rivés sur une chaise en bois écartée sur le côté, dans la zone des jeux. Une dernière accélération et je bondis sur cette chaise pour prendre mon élan et fis volte-face en me propulsant vers mes poursuivants, épée en avant. Je parvins à sauter assez haut et assez loin pour me jeter sur le plus proche des deux. Mon épée l'atteignit au cou et lui trancha la gorge. Il s'écroula sans même un soupir.

Ça faisait deux de moins, mais il en restait encore trop.

J'eus à peine le temps d'élever mon épée vers son compagnon, que celui-ci m'attaquait déjà. Je compris, trop tard, qu'il avait un don de vitesse en voyant comment il maniait son arme.

Nous nous séparâmes après un échange plus que bref, durant lequel je me sentis en difficulté, mais je parvins à parer ses coups à l'instinct. Je sentais la sueur dégouliner sur mon visage, j'avais les mains moites et mon épée risquait de me glisser des mains si mon assaillant frappait selon le bon angle. Et s'il m'arrachait mon épée, j'étais fichue.

Je tournai les yeux de droite à gauche à la recherche de quelque

chose qui pourrait m'aider et mon regard tomba sur une autre chaise devant une table en bois. Je donnai un grand coup d'épée en décrivant un arc de cercle, mouvement risqué, mais qui produisit l'effet escompté, à savoir faire reculer mon assaillant. J'en profitai pour me détourner et me mettre à courir, mais je ne pus aller loin, car au moment où j'allais sauter sur la chaise, l'homme se servit de sa magie de vitesse pour me dépasser et l'occuper à ma place. Je m'arrêtai net.

— Désolée, chérie, roucoula-t-il en agitant son épée vers moi. J'ai pris ta place ? Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

Je souris.

— Ça.

Je donnai un coup de pied à la chaise pour la lui retirer.

Il poussa un glapissement de surprise, ses jambes se dérobèrent sous lui et il retomba contre la table, comme je l'avais prévu. Le don de vitesse ne constituait un avantage que lorsque l'homme était en appui sur ses pieds ; et ce n'était plus le cas.

Je fonçai alors en avant et donnai un coup d'épée en travers de son torse, ce qui le fit hurler de douleur. Mais il parvint tout de même à fouetter l'air avec sa lame.

J'hurlai.

— Lila ! cria Devon.

Du moins, il me sembla, parce qu'entre les lames qui s'entrechoquaient et les grognements des combattants, je ne pouvais pas en être sûre.

Une chance pour moi, mon assaillant avait visé trop bas et la pointe de son épée m'atteignit à la cuisse gauche et pas au niveau du ventre. Malgré tout, la blessure était douloureuse, comme une ligne de flammes parcourant ma jambe. Je sentis un flot de sang tiède couler le long de ma cuisse. Comme la blessure avait été causée sans intervention de magie, mon don ne s'activa pas et elle ne me rendit pas plus forte.

Mon assaillant roula loin de la table, se remit debout et se précipita sur moi. À cause de ma blessure, il réussit à me faire perdre l'équilibre et je tombai sur un genou près d'une étagère de livres, tandis que sous l'effet du choc, l'air s'échappait de mes poumons. L'homme se pencha sur moi, le sourire aux lèvres, et éleva son épée, prêt à l'abattre sur mon crâne.

Je pris une brusque inspiration et roulai sur la droite. L'épée de l'homme heurta l'endroit où ma tête se trouvait une seconde plus tôt et alla se planter dans un livre, sur l'étagère derrière moi. Avec un rugissement furieux, il secoua son épée pour libérer sa lame.

J'atterris sur ma jambe blessée et la terrible douleur que ça me causa m'arracha un cri étouffé. Pourtant, je me relevai en vacillant. Entre temps, l'homme avait réussi à dégager son épée et me chargeait.

Il se déplaçait de plus en plus vite. Je compris que je n'avais plus aucune chance de le tuer. À moins de me servir de ma magie de transfert pour engranger de nouvelles forces.

Plutôt que de brandir son épée, l'homme leva le poing. Je fermai les yeux, plantai mes pieds dans le sol et le laissai me frapper au visage. Un, deux, trois. Ce fut le nombre de coups qu'il me porta en succession rapide, en se servant de son don de vitesse, avant que je parvienne à reculer hors de sa portée en trébuchant.

Mais ça en avait valu la peine, car bientôt la douleur provoquée par ses coups de poing se mua en un froid glacial qui m'emplit tout le corps et me donna la force nécessaire d'attaquer. Aussi, au moment où l'homme allait me porter un quatrième coup de poing, j'anticipai son geste et arrêtai sa main. Durant quelques instants, nous restâmes ainsi, à avancer et reculer. Je vis la confusion se peindre sur son visage : il se demandait pourquoi j'étais soudain devenue beaucoup plus forte que lui, mais je n'avais pas l'intention de lui laisser le temps de comprendre. Je levai mon épée entre nous, mais il était toujours plus rapide que moi et fit ce que je craignais depuis le début : il arracha mon arme de ma main moite.

Je voulus me jeter sur mon épée pour la récupérer, mais l'homme me plaqua sans ménagement contre une étagère. Ma tête fut projetée en arrière contre le meuble métallique et même le froid brûlant de ma magie ne m'empêcha pas de voir des étoiles. Mes jambes se dérobèrent sous moi et je tombais assise par terre. L'homme se planta devant moi et leva son épée le plus haut possible, dans l'intention de l'abattre sur ma poitrine. Réduite à l'impuissance, je ne pus que rester là, assise, hébétée, à regarder ma mort approcher...

— *Stop !* s'écria une voix tranchante.

À ce cri, un froid glacial tomba sur la bibliothèque et le picotement familier de la magie me parcourut le corps.

L'homme qui m'attaquait se figea, l'épée au-dessus de sa tête. Je voyais les muscles de son cou et de ses bras se crispier, se tendre, gonfler, comme s'il luttait contre une force invisible qui le maintenait immobile. Soudain, Devon apparut et vint s'accroupir à côté de moi. Il me prit la main et me protégea de son corps, sans quitter des yeux mon agresseur.

— *Retourne-toi*, ordonna-t-il de ce même ton tranchant.

Une onde de magie déferla dans la bibliothèque et la main de Devon devint froide comme la glace contre la mienne. L'homme obéit à Devon, mais on voyait que c'était malgré lui, qu'il luttait contre quelque chose.

Et ce quelque chose, c'était Devon... C'était Devon qui faisait ça.

Je ne sais comment, rien qu'avec sa voix, il forçait mon assaillant à lui obéir. Cet homme, qui était quelques instants plus tôt sur le point

de me tuer, faisait désormais tout ce que Devon lui disait, comme une marionnette dont on tire les ficelles.

Devon dut sentir que je le regardai et que j'étais abasourdie, car il eut un petit sourire en coin plein de tristesse. Mais ses yeux verts restaient rivés sur l'homme.

— *Protège-nous*, ordonna-t-il.

J'entendis comme un craquement dans sa voix. La puissance de la magie.

Sa main dans la mienne était de plus en plus froide, j'avais l'impression de tenir un glaçon entre mes doigts.

L'homme marionnette laissa échapper un rugissement furieux, mais il fit ce que Devon demandait : il se retourna, brandit son épée et chargea les deux hommes qui étaient encore debout. Ses camarades.

Le premier bloqua le coup de l'homme marionnette, puis le dévisagea, sous le choc, comme s'il considérait qu'il était soudain devenu fou. D'autant plus que celui-ci s'obstinait à essayer de l'attaquer, en abattant sur lui son épée, encore et encore.

Puis, l'impensable se produisit. L'homme marionnette contrôlé par Devon enfonça son épée dans le cœur de son ami et le tua. Ensuite il se retourna et fit de même au second.

Bien que stupéfaite par ce spectacle, je gardai assez de présence d'esprit pour scruter la bibliothèque à la recherche du dernier homme encore debout : le mystérieux inconnu, celui qui avait mené l'attaque. Mais où était-il ?

Devon, qui était toujours accroupi près de moi à me tenir la main, laissa échapper un cri étouffé. Le mystérieux inconnu l'avait saisi par derrière pour le mettre debout, tout en plaquant une main sur sa bouche et une dague contre sa gorge. Devon essaya de se débattre, mais l'homme pressa davantage sa lame contre son cou jusqu'à l'entailler.

— Si tu bouges, si tu parles, tu meurs, gronda-t-il.

Le regard de Devon croisa le mien et la peur que j'y lus me fit l'effet d'un coup de poing à l'estomac. Comme la première fois, je vis qu'il s'inquiétait plus pour Félix et moi que pour lui-même. Je compris aussi qu'il était réduit à l'impuissance, car ne pouvant parler, il ne pouvait plus utiliser sa magie.

Le mystérieux inconnu semblait le savoir aussi, car il garda une main sur la bouche de Devon, tout en reculant avec lui vers les portes de la bibliothèque.

— Tue-la, espèce d'idiot ! ordonna-t-il sèchement à l'homme marionnette.

Mon assaillant battit des paupières et secoua la tête, comme pour se débarrasser des relents de la magie de Devon. Puis il se tourna vers moi.

Je serrai les dents, m'emparai de mon épée et me relevai avec difficulté. Je levai mon arme, prête à me battre. Il fallait que je le tue si je voulais pouvoir me lancer à la poursuite de Devon et du mystérieux inconnu...

Mais je n'en eus pas besoin, car Félix apparut soudain et planta son épée dans le flanc de mon assaillant qui s'écroula au sol, mort sur le coup.

Félix et moi nous tournâmes alors vers le mystérieux inconnu qui pressait toujours sa lame contre la gorge de Devon et continuait à reculer avec lui vers les portes de la bibliothèque. Nous les suivîmes en brandissant nos épées, prêts à charger.

— Lâche-le, lui intimai-je. Et on te laissera vivre.

Pour toute réponse, il laissa échapper un rire cassant.

Puis soudain, il se plia en deux en hoquetant de douleur. Devon venait de lui enfoncer son coude gauche dans le ventre tout en protégeant son cou de l'autre bras, de manière à ce que la lame de l'homme entame son poignet plutôt que sa gorge. Le sang se mit à couler le long de son bras, mais il se libéra de son agresseur et fit volte-face.

Il ouvrait la bouche pour prendre le dessus avec sa magie, mais le mystérieux inconnu ne lui laissa pas le temps de parler et le poussa de toutes ses forces contre une étagère. Puis, avec un grognement furieux, il se détourna et sortit en courant de la bibliothèque. Félix se précipita vers Devon et je le suivis en boitillant. Une fois Devon relevé, les deux garçons se tournèrent vers moi.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Devon.

— À merveille.

Il baissa les yeux sur ma jambe gauche et sur le sang qui imbibait mon pantalon cargo. Puis son regard se posa sur mon épée, qui me servait de béquille.

— Tu es sûre ?

Je balayai cette question d'un revers de la main.

— Je vais très bien... commençai-je.

C'est alors que le peu de magie qui me maintenait debout se dissipa, s'échappant de mes veines comme le gaz d'une canette de soda que l'on ouvre. Je m'affaissai. Je serais tombée en avant si Devon ne s'était pas avancé pour me rattraper. Il était plus fort que je ne le pensais et n'eut aucun mal à me remettre debout et à me soutenir.

— Tu devrais peut-être t'asseoir, proposa-t-il, avec une petite étincelle dans ses yeux verts.

— Peut-être oui. Juste une seconde.

Il m'aidera à rejoindre une chaise de la section des enfants et m'y fit asseoir prudemment. Sa main était à présent brûlante sur mon bras, plus du tout glacée, mais c'était tout aussi puissant que de la magie.

Comme une magie d'une autre nature... dont je ne savais quoi faire.

— Merci, dis-je tout bas.

— De rien, répondit-il, tout bas lui aussi.

Sa main chaude s'attarda sur mon bras, puis il se redressa et fit un pas en arrière.

Félix nous dévisagea tour à tour d'un air intrigué, puis il détourna les yeux pour passer en revue les corps, les étagères renversées, les piles de livres éparpillées çà et là, les tables et les chaises démolies. Enfin, il regarda Devon.

— Tu sais, je crois que Lila a raison, dit-il. Tu devrais appeler ta mère tout de suite.

Devon poussa un gémissement étouffé. Il allait prendre un bon savon.

Chapitre 19

Claudia arriva vingt minutes plus tard sur les lieux, accompagnée de Grant, Reginald, Angelo et une douzaine de gardes Sinclair en manteaux noirs, épées à la ceinture. Ils se dispersèrent dans la bibliothèque pour fouiller le bâtiment de fond en comble.

— Sécurisé !

— Sécurisé !

— Sécurisé !

Leurs cris résonnaient d'une section à l'autre de la bibliothèque.

Devon, Félix et moi avions trouvé refuge dans la section enfants, autour d'une petite table, assis sur des chaises pour enfants. Une fois que les gardes eurent sécurisé la bibliothèque, Claudia s'avança vers nous, Reginald et Grant sur ses talons.

— Devon ? demanda Claudia, en posant un regard inquiet sur l'entaille à son poignet.

— Je vais bien, maman, répondit-il. C'est juste une coupure.

Elle se tourna alors vers Félix, qui s'en était tiré avec quelques entailles et des ecchymoses, ainsi qu'un début d'œil au beurre noir. Enfin, elle s'intéressa à moi. Ma jambe saignait toujours beaucoup en dépit des serviettes en papier que je pressais sur la blessure.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Claudia. Qu'est-ce que vous faites ici ?

J'ouvris la bouche pour lui dire que c'était ma faute, mais Devon me prit de vitesse.

— Félix et moi, nous sommes venus aider Lila à emballer le reste de ses affaires, expliqua-t-il.

— Vraiment ? murmura Claudia en nous regardant tous les trois tour à tour.

Devon soutint son regard. Félix tenta un sourire qui dissimulait mal son angoisse. Je haussai les épaules.

Puis Claudia s'adressa à Devon.

— Pourquoi être venu ici sans aucun garde ?

— Parce que je n'ai pas besoin de gardes, répondit-il en se levant. Je peux me débrouiller seul.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Comme nous étions tous en train de la fixer, elle se ravisa et désigna d'un signe de tête un coin de la pièce. Devon la suivit en soupirant jusqu'au comptoir de la

réception, hors de portée de nos oreilles. Mais j'imaginais sans mal le sermon auquel il allait avoir droit.

Reginald et Grand s'éloignèrent pour aller parler aux gardes. Je me levai.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Félix. Tu devrais rester tranquille tant qu'on n'est pas rentrés au manoir pour soigner cette blessure.

— Je veux vérifier quelque chose. Tu vas m'aider ou pas ?

— D'accord, d'accord, répondit-il en me prenant par la taille pour me soutenir.

Il m'aida à me diriger vers l'homme qui m'avait attaquée, celui qui avait un don de vitesse et que Devon avait fait obéir avec sa magie. Je m'assis au sol près du cadavre, Félix le fit rouler sur le ventre et je tirai son portefeuille de sa poche arrière. Malheureusement, il n'avait sur lui aucun papier d'identité, pas de permis de conduire ni de carte de crédit, aussi j'écartai le portefeuille d'un geste désabusé et palpai ses autres poches. Je trouvai quelques billets froissés que je gardai pour moi, ainsi qu'un paquet de chewing-gums, un petit peigne, et un autre objet très intéressant : un bracelet en argent gravé d'une tête de loup.

L'emblème de la Famille Volkov.

Je montrai le bracelet à Félix, qui alla vérifier sur les autres cadavres et, oui, sans surprise, ils avaient tous le même bracelet dans la poche.

Félix secoua la tête.

— Je n'arrive pas à croire que ce sont des gardes de la Famille Volkov.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'a aucun sens. Il n'y a pas de problèmes entre les Volkov et nous. Ce seraient les Ito qui auraient tué Lawrence. Alors pourquoi des gardes Volkov nous attaqueraient-ils ? Pourquoi pas plutôt des hommes des Ito ?

Je tournai et retournai le bracelet Volkov dans ma main, en contemplant le métal argenté qui scintillait sous la lumière. Félix avait raison. Ça n'avait aucun sens, que l'attaque de la bibliothèque ait été orchestrée par une autre Famille que celle qui avait tué Lawrence Sinclair et tenté de tuer Devon au Tape-à-l'œil.

Quelque chose devait forcément les relier... Ou quelqu'un.

Peut-être fallait-il chercher la réponse du côté du mystérieux inconnu qui avait participé à deux des attaques. Il travaillait pour quelqu'un, sinon il n'aurait pas pu payer tous ces hommes de main. Ou alors, il était lui-même très riche et dans ce cas, on devait pouvoir trouver des renseignements sur lui.

— Admettons que les Volkov soient derrière l'attaque de ce soir,

reprit Félix. Comment ont-ils su que Devon était ici ? Personne ne nous a vus quitter le manoir. Et même si on nous avait vus, personne n'aurait pu se douter qu'on viendrait ici.

— Pourtant, quelqu'un le savait, fis-je remarquer. Parce que le mystérieux inconnu était au bon endroit au bon moment, comme le jour de l'attaque du dépôt-vente.

— Mais comment c'est possible ?

Je haussai les épaules, je n'avais pas de réponse. Si j'en avais eu, j'aurais su du même coup qui était notre mystérieux inconnu et ce qu'il voulait vraiment à Devon. Quoique... En ce qui concernait la dernière question, j'avais ma petite idée.

D'autres gardes entrèrent dans la bibliothèque. Reginald et Grant se tournèrent vers eux, et Claudia cessa sa conversation avec Devon pour écouter ce qu'ils avaient à dire.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Grant.

L'un des gardes secoua la tête.

— Il n'y a aucune trace aux alentours du bâtiment. Désolé.

Claudia pinça les lèvres avant de tourner les yeux vers moi. Son inquiétude me serra le cœur.

— On reparlera de tout ça au manoir, lâcha-t-elle. Partons. Maintenant.

Félix s'apprêtait à m'aider à me relever, mais Devon intervint.

— Je m'occupe de Lila, dit-il.

Il n'avait pas utilisé la voix de sa magie, mais il s'agissait néanmoins d'un ordre. Félix hocha la tête et alla récupérer mes valises, qui, miracle, n'avaient pas souffert pendant le combat.

Devon m'aida à me remettre debout et passa un bras autour de ma taille. Nous étions tous les deux couverts de sang, mais je sentis quand même son odeur de pin, fraîche et agréable. Je la respirai avec plaisir. Elle m'aurait presque fait oublier la puanteur cuivrée du sang. De mon sang.

J'inspirai à plusieurs reprises en m'efforçant de ne pas remarquer à quel point Devon se montrait délicat et attentionné avec moi, ni comme les muscles de son torse étaient durs et chauds, pressés contre mon flanc.

Il m'entraîna vers l'un des SUV noirs garés sur le trottoir devant la bibliothèque. Claudia nous suivit. Elle ne prononça pas un mot, mais je sentais son regard glacial rivé sur l'arrière de mon crâne. Les claquements vifs de ses hauts talons sur le trottoir semblaient faire écho à son mécontentement. Elle n'appréciait pas que son fils m'aide ainsi. Et moi, je trouvais que je l'appréciais trop. Au bout du compte, aucune de nous deux n'était satisfaite.

Devon se glissa à l'arrière du véhicule à côté de moi. Félix plaça mes valises dans le coffre avant de monter de l'autre côté. Reginald

prit le volant et Claudia s'installa sur le siège passager. Grant était dans une autre voiture, celle dans laquelle il m'avait conduite au Tape-à-l'œil. Les gardes suivaient dans deux autres véhicules.

Personne ne prononça un mot durant le trajet jusqu'au manoir, mais Claudia n'arrêtait pas de jeter des regards furibonds par-dessus son épaule en fronçant les sourcils. Elle était furieuse, car elle considérait que j'avais mis son fils en danger.

Et elle avait raison.

Parce que plus j'y pensais, plus j'étais convaincue que Devon et Félix n'étaient pas les seuls à m'avoir suivie. Quelqu'un avait dû me voir quitter le Tape-à-l'œil et prendre le tramway en direction de la bibliothèque. Et cette même personne avait vu du même coup Devon et Félix entrer dans le bâtiment. Mais qui aurait bien pu vouloir me suivre en pensant que j'allais le mener à Devon ?

Je me laissai aller contre le siège et fermai les yeux pour mieux réfléchir, pour aligner les rouages de telle sorte que le verrou saute et que je comprenne le lien entre l'attaque du Tape-à-l'œil et celle de ce soir. Mes pensées tournaient bien sûr autour du mystérieux inconnu. Il était au centre de toute cette histoire. Je le voyais comme une alarme rouge clignotante qu'il fallait désactiver avant qu'elle ne se mette à sonner et qu'elle ne me fasse tuer.

J'étais à peu près sûre qu'il suffisait de mettre la main sur cet homme pour avoir les réponses à toutes mes questions.

Trente minutes plus tard, Reginald engageait le SUV sur le terrain du manoir Sinclair. Dix minutes après ça, j'étais dans une pièce tout au bout d'un couloir du labo vert, étendue sur un lit d'hôpital, la jambe de mon pantalon ouverte, à me retenir de grimacer pendant que Félix et Angelo tripotaient et palpaient ma blessure.

— Eh bien, il ne semble pas y avoir le moindre signe de poison, ce qui est une bonne nouvelle, murmura Félix. Juste une entaille nette. Qu'est-ce que tu en penses, papa ?

— Je suis d'accord.

Angelo se pencha en avant pour que je puisse voir son visage et ajouta :

— Tu as eu beaucoup de chance, Lila. Sept centimètres de l'autre côté, et il aurait tranché l'artère fémorale.

— Ouais. Je suis une vraie chanceuse.

Angelo récupéra une bouteille de pique-suture et versa le liquide vert foncé sur la blessure. Une odeur boisée s'éleva dans la pièce.

Elle n'était pas désagréable, mais à part ça, le produit était terrible, à la hauteur de sa réputation.

Quand il s'infiltra dans l'entaille de ma jambe, j'émis un sifflement de douleur et plantai mes ongles dans mes paumes pour ne pas crier. Ça brûlait atrocement, pire que si j'avais versé une bouteille entière

d'alcool iodé sur ma jambe.

Comme la potion faisait peu à peu son effet, un flot glacial de magie se déversa dans mes veines. Je demeurai immobile, en dépit du pouvoir qui affluait dans tout mon corps et qui ne demandait qu'à être utilisé et à se déchaîner, d'une manière ou d'une autre.

Angelo et Félix se déplaçaient dans la pièce en parlant à voix basse ; ils se lavèrent les mains et jetèrent le matériel qu'ils avaient utilisé pour nettoyer l'entaille dans ma jambe. Mais au bout d'une minute, ils se turent et vinrent se pencher sur moi avec des mines intriguées.

— Quoi ? demandai-je en serrant les dents, les yeux rivés au plafond. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, répondit Angelo. C'est juste que... ta blessure est déjà guérie. Alors qu'une entaille comme la tienne aurait dû avoir besoin de plusieurs autres applications de pique-suture.

— C'est parce que je suis chanceuse, comme vous le disiez tout à l'heure, marmonnai-je. Mais à part ça, croyez-moi, ça fait encore mal.

Alors même que je prononçai ces mots, les derniers relents de magie s'évaporèrent de mon corps, emportant la brûlure du pique-suture avec eux. Je me redressai sur les coudes et constatai que la peau de ma jambe était lisse, sans la moindre trace ou cicatrice. Par ailleurs, je pouvais la bouger sans ressentir aucune douleur.

— C'est possible... murmura Angelo.

Il scrutait encore l'endroit où s'était trouvée la blessure. Puis il jeta un coup d'œil du côté du flacon de pique-suture qu'il avait utilisé et qui était posé sur la table de chevet, à côté du lit.

— Peut-être que cette fournée est plus puissante que les autres. Je me souviens avoir mis quelques boutures de plus quand je l'ai infusée...

Tout en nettoyant mes autres blessures, qui étaient beaucoup moins graves, Félix et son père se mirent à parler des mérites du pique-suture comparé à d'autres plantes magiques. Les habits que j'avais sur moi étant couverts de sang, Oscar avait dû apporter des vêtements de rechange, parce que Félix me laissa un T-shirt bleu et un short noir qui m'appartenaient.

Je venais de finir de m'habiller quand on frappa à la porte.

— Oui ?

Le battant s'ouvrit et Félix passa la tête dans la pièce, une expression sérieuse sur le visage.

— Claudia aimerait te voir.

Évidemment qu'elle voulait me voir.

Je le suivis jusqu'à la bibliothèque. Reginald se tenait près des portes. Il me fit signe d'entrer, mais barra le passage à Félix quand il tenta de me suivre.

— Désolé, dit-il. Madame Claudia ne veut voir qu'elle.

Félix leva les yeux au ciel, mais il lui était impossible de désobéir au vieil homme.

— On se voit plus tard, me lança-t-il.

— D'accord.

On se verrait plus tard... Si j'étais encore de ce monde. Claudia avait fort bien pu demander à l'un des gardes de mettre une bétonnière en route rien que pour moi. Mais j'étais convoquée, donc j'entrai.

Claudia était assise sur son fauteuil devant la cheminée, majestueuse comme une reine. Devon avait pris place sur le fauteuil à côté du sien, Grant sur le canapé en velours blanc, face à eux. Il parlait à Claudia à voix basse et faisait de grands gestes avec ses mains, comme s'il tentait de la convaincre de quelque chose. Elle ne lui prêtait qu'une oreille distraite et le regard vert qu'elle posa sur moi était glacial et plein de colère.

Formidable.

— Te voilà, murmura-t-elle. Ce n'est pas trop tôt.

— J'avais une profonde entaille sur la jambe, au cas où on ne vous l'aurait pas dit.

Elle pinça les lèvres.

— Grant, laisse-nous, s'il te plaît. J'aimerais m'entretenir avec Lila et mon fils.

Grant s'humecta les lèvres et son regard passa de moi à Claudia, puis revint sur moi.

— Êtes-vous sûre que ce soit... judicieux ? demanda-t-il en s'adressant à Claudia.

— Tout ira bien, insista-t-elle d'une voix dure qui ne laissait pas de place à la discussion.

Grant se leva.

— Bonne chance, murmura-t-il en passant à ma hauteur.

Nous savions tous les deux que j'allais en effet avoir besoin de chance.

Claudia m'ordonna d'un geste de prendre la place que venait de quitter Grant. Je me laissai donc tomber sur le canapé en velours et enfonçai mes doigts de pieds nus dans le tapis pour ne pas glisser.

Plus personne ne parlait. Le silence n'était meublé que par le tic-tac de la pendule posée sur la cheminée.

— Mon fils m'a expliqué que tu lui avais sauvé la vie... une fois de plus, commença Claudia. D'après lui, il aurait foncé dans une embuscade avec Félix si tu n'avais pas compris à temps qu'on les attendait dehors.

Je haussai les épaules.

— Je n'ai fait que mon travail, j'ai servi la Famille, comme le bon

petit soldat que je suis.

Une lueur de colère brilla de nouveau dans ses yeux.

— Je t'avais donné une chance de faire profil bas, tout en étant payée. Tu n'étais pas censée mettre mon fils en danger. Il a failli se faire tuer en voulant te suivre.

Devon poussa un soupir.

— Ce n'était pas la faute de Lila. Elle ne savait pas qu'on la suivait avant de nous voir arriver dans son sous-sol.

Claudia tourna vers lui son regard glacial.

— Eh bien, elle aurait dû le savoir si elle est la moitié de la voleuse arrogante qu'elle prétend être.

Malheureusement, je ne pouvais pas la contredire.

— Et je n'arrive pas à croire que tu aies été assez inconscient pour traverser Cloudburst Falls seul avec Félix, poursuivit Claudia sans le quitter des yeux. Tu sais que c'est dangereux et que les autres Familles en ont après nous. Tu as eu de la chance de t'en sortir vivant.

Devon se redressa de toute sa hauteur.

— Je suis ton commandant en second, le Molosse de la Famille. Je ne peux pas rester caché dans ce manoir toute la journée. Ça me fait passer pour un faible auprès de nos hommes, et ça fait passer toute la Famille Sinclair pour faible vis-à-vis des autres Familles. C'est pire que tout.

Il s'interrompit, comme s'il hésitait à poursuivre. Mais à présent, je savais ce qu'il avait à cacher et pourquoi Claudia s'inquiétait autant de sa sécurité.

— Ces hommes nous auraient tués, Félix et moi, mais ils auraient laissé Devon en vie, intervins-je. Au moins pour quelque temps.

Claudia fronça les sourcils.

— Et qu'en sais-tu ?

— Le mystérieux inconnu n'essayait pas de tuer Devon, assurai-je. Il était venu pour le kidnapper.

Chapitre 20

Le visage de Claudia demeura impassible, mais elle échangea avec son fils un bref regard qui confirma mes soupçons : il y avait dans ces attaques répétées un enjeu important et leur but n'était pas simplement d'éliminer Devon.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Quand le mystérieux inconnu s'est trouvé tout près de Devon, il n'a pas sorti son épée : il a plaqué une main sur sa bouche, a pressé une dague contre son cou et a tenté de l'entraîner avec lui. S'il avait voulu le tuer, il lui aurait au moins planté sa dague dans le dos. Mais il ne l'a pas fait. Il le voulait... vivant.

Claudia et Devon ne répondirent rien, aussi je décidai de poursuivre. Je connaissais déjà les réponses à mes questions. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'une confirmation.

— Oublions pour l'instant le mystérieux inconnu, repris-je. Le plus intéressant, c'est ce qui s'est passé pendant l'attaque.

Devon tressaillit malgré lui, mais Claudia conserva son calme.

— Oui ? fit-elle en arquant un sourcil. Et qu'est-ce que c'est ?

— J'ai tué deux des hommes, mais j'étais blessée et le combat ne tournait pas en ma faveur. En fait, l'un des types était sur le point de me décapiter... quand Devon a ouvert la bouche et lui a dit d'arrêter. Et là, le type s'est figé sur place. Comme ça...

Je claquai des doigts, ils sursautèrent tous les deux.

— Il s'est arrêté net, alors que c'était évident qu'il crevait d'envie de me tuer, poursuivis-je.

Je marquai une pause, mais ils demeurèrent muets, aussi je repris :

— Et non seulement il ne m'a pas tuée, mais Devon lui a ordonné de nous protéger et il s'est alors retourné contre ses acolytes. Tout ça pour obéir à Devon, qui n'a prononcé que quelques mots pour lui ordonner de nous protéger. Et il l'a fait, contre sa propre volonté.

Ils ne disaient toujours rien.

— Sur le trajet jusqu'au manoir, j'ai repensé à l'attaque du Tape-à-l'œil. Cette fois-là aussi, l'agresseur de Devon l'a pris par le cou. Sur le moment, j'ai cru que c'était pour l'étrangler, mais en fait, pas du tout. Son but était de l'empêcher de parler. Pour qu'il ne puisse pas donner l'un de ses « ordres » auxquels on ne peut pas résister.

Silence. Silence complet.

Une minute passa, puis deux, puis trois. Enfin, Claudia se redressa de toute sa hauteur et releva le menton en m'adressant un regard implacable.

— Ne parle jamais à personne de ce que Devon a fait dans la bibliothèque, dit-elle d'un ton tranchant. Jamais. Ou je te tuerai de mes propres mains.

J'en restai bouche bée. Ainsi, Claudia m'obligeait à travailler pour elle, je venais de sauver son fils pour la seconde fois et elle me remerciait en menaçant de me tuer ?

La colère enfla en moi, aussi brûlante et amère que de l'acide. Je serrai les poings et ouvris la bouche pour lui dire tout ce que je pensais d'elle, mais Devon ne m'en laissa pas le temps.

— Maman, ça suffit, intervint-il. Lila a vu ce que j'ai fait et on ne peut plus revenir en arrière. Ça ne sert plus à rien de le lui cacher.

Claudia prit une brusque inspiration.

— Devon, réfléchis. Tu ne sais pas ce que tu dis. Plus il y aura de gens au courant, plus...

— Je serai en danger, acheva Devon à sa place. Oui, ça fait longtemps que j'ai compris le message.

Il gardait les yeux fixés sur la cheminée vide et froide. Peut-être pensait-il à ce jour sur la Midway où ma mère les avait sauvés, lui et Claudia. Je m'étais toujours demandé pourquoi il avait été pris pour cible par un si grand nombre d'hommes. J'avais jusqu'alors supposé que c'était lié à un conflit entre les Familles, mais je commençais à me dire que son pouvoir particulier devait être la vraie raison.

Devon repoussa ses souvenirs et se tourna vers moi. Malgré ses airs bravaches, il y avait tant d'inquiétude dans ses beaux yeux verts que j'en eus le cœur serré.

— C'est mon pouvoir, dit-il. Ce que j'ai fait à ce type dans la bibliothèque... Ça s'appelle la compulsion. Je dis à quelqu'un quoi faire et il obéit... Qu'il le veuille ou non.

La compulsion était un don rarissime. J'en avais entendu parler, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui le possède. Pas étonnant que le mystérieux inconnu veuille kidnapper Devon. L'avoir comme prisonnier, c'était être capable de l'obliger à exercer son pouvoir sur des gens.

Pire encore, il prévoyait peut-être de lui voler ce don, d'arracher sa magie de son corps et de le tuer. C'était ce que ma mère avait toujours craint pour moi, si quelqu'un avait appris que je possédais un pouvoir de transfert.

— Ce n'est pas rien, pas vrai ? commenta Devon avec un rire rauque. Raconte-lui le reste, maman.

Claudia secoua la tête.

— Il n'y a rien d'autre à dire.

Un muscle se crispa sur la mâchoire de Devon.

— Tu sais que ce n'est pas vrai.

Il prit une inspiration et tourna les yeux vers moi.

— C'est à cause de ça que mon père est mort. Il a été assassiné à cause de mon fichu « don ».

Il avait prononcé ce dernier mot comme s'il s'agissait d'une malédiction. C'en était peut-être une pour lui.

Claudia poussa un soupir.

— Devon, tu n'en sais rien...

— Si, l'interrompit-il avec un regard assombri par la culpabilité. Je le sais.

Il se leva d'un bond et quitta précipitamment la pièce en faisant claquer la porte derrière lui. Claudia et moi restâmes un instant silencieuses.

— Qui d'autre est au courant ? demandai-je quand l'écho des pas de Devon se fut évanoui.

Claudia avait les yeux fixés sur les portes closes.

— Quelques membres de la Famille, c'est tout. Angelo, Félix et Reginald. Quelques pixies aussi, y compris Oscar. Des gens qui ne trahiraient jamais la Famille, ni Devon. Des gens en qui j'ai confiance.

Mais elle aurait préféré ne rien me dire. Donc elle n'avait pas confiance en moi. Ce n'était pas vraiment une surprise.

— J'espère que tu garderas cette nouvelle information pour toi, reprit Claudia d'une voix crispée. Si ce n'est pour le bien de Devon, fais-le au moins pour le tien. Plus il y aura de personnes au courant, plus mon fils sera en danger. Et par extension, tous les autres membres de cette Famille. Et toi plus que les autres, puisqu'il semble s'être... attaché à toi.

— Oui, répliquai-je. Merci de vous préoccuper de mon bien-être.

Claudia plissa les yeux.

— Tu as la langue trop bien pendue.

— Je tiens ça de ma mère.

Quelque chose passa dans son regard. Presque des regrets... Mais ça disparut aussitôt. Je la dévisageai un instant en me disant que je n'étais peut-être pas la seule à avoir des secrets, mais son expression était redevenue froide et impénétrable.

— Quoi qu'il en soit, tu devrais te montrer plus respectueuse, surtout devant la matriarche de la Famille.

Je serrai les poings.

— Vous n'êtes pas ma famille, ni mon gang, ni quoi que ce soit d'autre.

Elle releva le menton.

— Je suis la matriarche de la Famille Sinclair et en tant que telle, tu dois me respecter.

— C'est vrai, ça, lâchai-je. Parce que vous êtes gentille et généreuse envers les membres de votre Famille. Comme avec moi, la fille que vous venez tout juste de menacer de mort pour la deuxième fois en moins d'une semaine. Ça me donne vraiment envie d'être loyale envers vous.

Je n'aurais pas cru que c'était possible, mais son visage devint encore plus glacial qu'avant, comme si les beaux traits de son visage avaient été gravés dans un bloc de pierre. Une statue de marbre laissée dehors sous un blizzard déchaîné aurait eu une expression plus chaleureuse. Elle ouvrit la bouche, sans doute pour me menacer, mais j'agitai la main pour l'interrompre :

— Ouais, ouais, je sais. Vous me tuerez si je parle à qui que ce soit du don de Devon. Et vous tuerez aussi Mo, tant que vous y êtes, parce que c'est votre façon de faire. Soyez sans crainte, je ne dirai rien. Mais ce n'est pas parce que vos menaces m'effraient. Votre fils... est quelqu'un de bien. Il ne mérite pas d'être kidnappé ou tué. Ni qu'on lui arrache son merveilleux don.

— Serais-tu en train de prétendre que je peux te faire confiance ? demanda Claudia. Alors que tu te décris toi-même comme une menteuse et une voleuse ?

Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas l'impression que vous ayez vraiment le choix. C'est désagréable, n'est-ce pas, de se sentir pris à la gorge et de savoir qu'on peut d'un simple mot vous enlever une personne à laquelle vous tenez ?

Claudia battit des paupières, surprise, comme si elle n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle.

Sans prendre la peine d'attendre sa réponse, je me levai et quittai la bibliothèque à grands pas.

J'aurais dû aller dans ma chambre pour me doucher et me débarrasser du sang que j'avais encore sur la peau. Mais au lieu de ça, je sortis sur un balcon, m'accrochai à la gouttière la plus proche et me mis à grimper.

Bam.

Bam. Bam.

Bam.

À peine à la moitié du chemin, j'entendis le bruit qui m'avait tant intriguée quelques jours plus tôt. Devon était en train de cogner, comme je m'y étais attendue.

Je grimpai donc tout en haut de la gouttière et arrivai sur le toit. Je le vis, au milieu de son amas de tuyaux qui ressemblait à un échafaudage, en train de se déchaîner sur le lourd sac de frappe. J'eus comme une impression de déjà-vu. Il m'ignora et continua de cogner.

Je n'attendis pas qu'il me propose de m'asseoir et allai m'installer à

l'autre bout du toit sur une des chaises de jardin. Puis je pris un jus de pomme dans la glacière et le sirotai tranquillement, les jambes en appui sur la rambarde de fer.

Il fallut dix bonnes minutes supplémentaires de coups de poing intenses et acharnés à Devon pour décharger suffisamment sa colère, sa culpabilité et son chagrin. Enfin, il se décida à abandonner son punching-ball et vint se laisser tomber sur la chaise à côté de la mienne en attrapant une bouteille d'eau.

Nous restâmes assis là plusieurs minutes, dans un silence troublé par sa respiration rauque et saccadée.

— Je suis désolée pour ton père, finis-je par dire. Je sais ce que c'est, de perdre quelqu'un qu'on aime.

Il hocha la tête, acceptant ma compassion, mais son expression semblait encore plus triste qu'avant. Il fit un geste vers le sac de frappe, qui n'avait pas fini de se balancer.

— C'est mon père qui a bâti tout ça, dit-il. L'échafaudage. Les lumières. Il a suspendu les sacs, le hamac, tout. Il adorait boxer et c'était son refuge privé. Ici, personne ne venait le déranger, pas même ma mère. Enfant, j'ai passé des heures sur ce toit à le regarder s'entraîner sur des punching-balls et à l'écouter m'expliquer comment frapper.

— C'est pour ça que tu n'as presque jamais d'épée ?

Il hocha la tête et un sourire passa sur ses lèvres.

— Mon père préférait résoudre certains problèmes avec ses poings. Et je crois bien que je tiens ça de lui. Parfois, ça fait du bien de cogner quelque chose, tu comprends ?

— Ouais.

Il laissa échapper un soupir tendu.

— Mon père est mort à cause de mon pouvoir, mais ça ne s'arrête pas là...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il pressa la bouteille d'eau contre son front, comme si sa fraîcheur pouvait apaiser les turbulences de ses pensées.

— C'est un risque que courent tous les membres de cette Famille. Ma mère, Félix, Angelo, Grant, Reginald, les gardes, les pixies. Tous ceux qui m'entourent dès que je descends sur la Midway, ou n'importe où en dehors du manoir. Tous ceux dont je suis proche. Tous ceux... auxquels je tiens.

Il ne m'avait pas regardée en prononçant ces derniers mots, mais mon cœur s'emballa quand même.

— Ils sont tous en danger à cause de moi, continua-t-il. Parce que j'ai ce don de compulsion, et que dehors, il y a des gens prêts à tuer pour me voler cette magie.

— C'est à cause de ça que ton père est mort ?

Il hocha la tête et se mit à triturer l'étiquette de la bouteille.

— Ça s'est passé comme pour les deux attaques dont tu as été témoin au dépôt-vente et à la bibliothèque. On sortait tous les deux d'une fête organisée par les Ito et on a eu envie de traverser la Midway à pied. Mais quand on est arrivés près de notre voiture, sur le parking des Familles, des types nous ont encerclés.

— Menés par le même mystérieux inconnu ?

Devon secoua la tête.

— Je ne sais pas. Tout s'est passé très vite et il faisait trop sombre pour que je puisse voir les visages de nos agresseurs. Mon père et moi, nous avons combattu du mieux que nous pouvions et à un moment donné, il s'est placé devant moi pour me protéger.

Il marqua une pause, puis acheva :

— Un homme l'a transpercé de son épée, sous mes yeux.

Après une brève hésitation, je tendis le bras pour lui prendre la main. Après tout ce temps à cogner le sac de frappe, il avait les doigts chauds et enflés, contusionnés, encore moites. Mais ça ne l'empêcha pas de me rendre mon geste en les refermant autour des miens, comme s'il tenait un objet précieux à manipuler avec précaution. Son pouce caressa ma peau avec autant de légèreté qu'une goutte de pluie qui aurait glissé sur moi. Encore et encore. Mon estomac se noua, une intense chaleur envahit mon corps.

— Parfois, j'aimerais pouvoir me débarrasser de cette stupide magie, marmonna Devon. Je n'en veux pas. Je n'en ai jamais voulu.

— Oh, je ne sais pas, répondis-je d'une voix traînante, en essayant de me concentrer sur ses paroles plutôt que sur la sensation de sa peau contre la mienne. C'est quand même plutôt sympa, comme don. Pousser les gens à faire tout ce que tu veux rien qu'en prononçant quelques mots. J'adorerais pouvoir m'en servir sur Oscar, au moins pour le convaincre de m'apprécier un minimum.

— C'est ce que croient les gens, mais en fait, un pouvoir de contrainte, c'est frustrant. Je peux obliger les gens à faire quelque chose, mais pas leur donner vraiment l'envie de le faire. Ça va peut-être te paraître idiot, mais je veux être apprécié pour ce que je suis, pas parce que je peux forcer quelqu'un à m'apprécier, ou à cause de ce que représente ma mère, ou de ma place dans cette Famille. Tu comprends ?

Il plongea ses yeux verts dans les miens.

— C'est ce que j'aime par-dessus tout chez toi, Lila. Tu te fiches de tout ça.

— Par-dessus tout ? plaisantai-je. Donc il y a d'autres choses que tu apprécies chez moi ?

J'essayais de le faire rire pour qu'il oublie sa culpabilité et son chagrin ne serait-ce qu'un instant.

— Oui, il y a d'autres choses que j'apprécie, acquiesça-t-il d'une voix soudain plus rauque et plus grave. Tu veux une liste ?

Je rivai mon regard au sien, ma vue de l'âme s'enclencha, et je pus voir et ressentir ses émotions. Plus fort que jamais. Il avait encore le cœur écrasé d'une culpabilité dont il ne se débarrasserait sans doute jamais. Mais l'étincelle que j'avais vue en lui au Tape-à-l'œil le jour de notre rencontre s'était transformée en un feu rugissant, aussi lumineux et brûlant que mes propres émotions en cet instant.

Il hésita, puis se pencha vers moi, à peine. J'en eus le souffle coupé.

Il se rapprocha. Je m'humectai les lèvres.

Il s'avança encore, si près que je sentis son haleine tiède sur ma joue et son odeur fraîche et piquante de pin, pure comme lui. Je soupirai. J'avais soudain envie de le toucher, de suivre du bout des doigts les lignes de son visage, et puis de glisser plus bas, le long de ses muscles chauds...

— Lila, murmura-t-il.

Je frémis. J'adorais entendre mon nom sur ses lèvres... Des lèvres trop proches des miennes...

— Vous voilà ! s'exclama une voix.

Je reculai d'un bond. Le charme était rompu et je revins à la réalité. J'avais failli embrasser Devon Sinclair, l'être que j'avais tenu pendant des années pour responsable de la mort de ma mère. Celui qui avait chamboulé ma vie quand il était entré dans le Tape-à-l'œil. Celui pour qui j'avais failli me faire tuer quelques heures plus tôt.

Quand il m'avait regardée avec ces yeux du même vert que la forêt de pin qui entourait le manoir, j'avais tout oublié. Je n'avais plus pensé qu'à me suspendre à son cou, à coller mes lèvres aux siennes et à presser mon corps contre le sien jusqu'à ce qu'on explose, qu'on se consume, qu'on se fonde dans le tourbillon d'émotions qui nous emportait tous deux en dépit du danger. Et une partie de moi en avait encore envie... Douloureusement envie.

Des bruits de pas résonnèrent sur le toit et Félix apparut.

— Tu sais que tu es sur ma chaise, n'est-ce pas, Lila ? demanda-t-il d'une voix taquine.

— Je ne savais pas que ton nom était marqué dessus, rétorquai-je.

Je m'efforçais de jouer la fille détendue, de faire comme si tout allait bien et que mon cœur ne cognait pas comme un fou contre mes côtes, comme s'il n'était pas en train de tomber en lambeaux pour des tas de raisons beaucoup trop nombreuses pour que j'en tienne le compte.

— Je suis sûr que je pourrais demander à un pixie de l'écrire, répondit-il.

Je me levai.

— Eh bien, je ne voudrais pas leur causer plus de travail. Vu qu'ils

doivent être déjà occupés à préparer le bacon de mon petit-déjeuner.

Félix agita la main dans ma direction.

— Reste assise, ordonna-t-il. Je plaisantais. La prochaine fois, je penserai à apporter une troisième chaise sur cette terrasse.

— C'est bon, protestai-je. De toute façon, j'allai partir.

Je ne tournai pas la tête vers Devon, mais je sentais ses yeux qui me fixaient, son regard qui me brûlait le visage.

— Tu es déjà lassée de Monsieur Sombre et Maussade ? plaisanta Félix.

— Ouais, répondis-je avec un petit rire. C'est ça.

Le regard de Félix passa de moi à Devon, puis il fronça les sourcils.

— Si j'interromps quelque chose...

— Tu n'interromps rien, le coupai-je. J'allai partir, je te dis. Il faut absolument que je grignote un truc. Lutter pour ma vie contre des méchants m'a toujours ouvert l'appétit. À demain au petit-déjeuner, les gars.

— D'accord, dit Félix. Si tu en es sûre...

— J'en suis sûre, affirmai-je en m'éloignant à reculons. À plus tard.

Je me détournai, m'empressai de franchir la porte et de descendre les marches en courant, avant que Félix, ou pire encore, Devon, ne me demande de rester.

Chapitre 21

Felix et Devon ne me retinrent pas et je regagnai ma chambre sans croiser personne. C'était une bonne chose, vu que j'étais à deux doigts de tomber d'épuisement. Aller voir Mo, emballer mes affaires, l'attaque, ma discussion avec Devon et ce qui avait failli se produire entre nous. Tout ça m'avait vidée.

En général, je dissimulais mes émotions derrière mon personnage de voleuse et une attitude narquoise, mais ce soir, j'avais l'impression qu'elles étaient à découvert, visibles par tous, et qu'elles brillaient autant que les diamants exposés dans les vitrines du Tape-à-l'œil.

J'ouvris la porte de ma chambre en me préparant comme tous les soirs à un conflit larvé avec Oscar. Je m'attendais à le trouver avachi sur son porche, le visage renfrogné, en train de boire sa énième bière au miel de la journée, prêt à m'agresser pour avoir osé être gentille avec lui et Minuscule.

Il était en effet devant son mobil-home et faisait les cent pas sur la pelouse, en marchant droit, ce qui suffisait à prouver qu'il n'était pas ivre. Et il marmonnait dans sa barbe.

— Idiot, grommelait-il. Voilà ce que tu es, Oscar. Un parfait idiot. Cette fille te traite de bouseux de cow-boy. Comme si les cow-boys méritaient qu'on les méprise. Je suis un cow-boy et j'en suis fier. Enfin bref, elle t'insulte et toi, tu t'inquiètes pour elle, comme le faible et stupide crétin au cœur tendre que tu es.

Il se tut en entendant la porte se refermer et s'envola pour venir planer autour de moi. Ses petits yeux violets me détaillaient des pieds à la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je. J'ai encore du sang sur le visage, ou quoi ?

J'avais dit ça pour blaguer, mais il écarquilla les yeux, retourna vers son mobil-home et rentra à toute allure à l'intérieur en claquant la porte derrière lui.

Je fixai le mobil-home du regard, mais les stores étaient clos et aucun bruit de filtrait jusqu'à moi. Pas même un peu de musique.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? demandai-je à Minuscule.

La tortue continua de mâchonner sa feuille de laitue. Pas de réponse à attendre de son côté. Mais ce n'était pas une surprise.

— Eh bien, bonne nuit à toi aussi, Oscar, maugréai-je.

Ce pixie était vraiment trop bizarre. J'allais dans la salle de bains, sans plus me préoccuper de lui.

Je pris une douche et enfilai un pyjama avec l'intention de me mettre au lit et de dormir pendant une semaine. J'étais restée sous le jet d'eau chaude pendant près d'une demi-heure, mais ça ne m'empêcherait pas de me réveiller toute raide et pleine de courbatures le lendemain. Angelo et Félix n'avaient utilisé le pique-suture que pour guérir ma plaie à la jambe et ça n'avait pas fait disparaître mes bosses et mes bleus. Mais nous avions survécu, je pouvais m'estimer heureuse.

Je venais de sortir de la salle de bains et m'apprêtais à me laisser tomber tête la première sur le matelas quand un parfum bien reconnaissable me titilla les narines. Je me figeai et reniflai. Est-ce que c'était... du bacon ?

Mon estomac gargouilla. C'était du bacon, pas de doute.

En regardant autour de moi, je repérai un grand plateau de nourriture posé sur la table basse, devant la télévision. J'allai voir de plus près. Il y avait là deux gros sandwiches qui me parurent succulents, ainsi qu'une bonne quantité de pâtes et une salade de pommes de terre. Sur un second plateau, on avait disposé des fruits, du fromage, du pain et de la charcuterie. Il y avait encore un troisième plateau, couvert d'un assortiment de brownies et de truffes, ainsi que de morceaux de caramel. Un verre rempli d'eau était posé sur un coin de la table, avec une pile de serviettes, des couverts et plusieurs sodas frais.

— Je me suis dit que tu aurais peut-être envie de grignoter, lança une voix basse.

En me retournant, je découvris Oscar assis sur son porche, occupé à siroter une limonade, pour changer.

— Vu que tu n'étais pas là pour le dîner, ajouta-t-il.

Mon estomac gargouilla. Je n'étais pas du genre à refuser de la nourriture.

— Euh, oui, merci beaucoup, Oscar.

Il haussa les épaules et se concentra sur sa limonade.

La vue de toute cette nourriture me redonna de l'énergie. Je m'installai sur le canapé, attrapai une serviette et des couverts, puis attaquai mon repas. Oscar avait été assez aimable pour apporter la nourriture ici, alors autant me montrer aimable à mon tour en la mangeant. OK, ça ne me demandait pas un gros effort. De plus, je n'avais pas envie de lui déplaire et de trouver de la poudre à gratter dans mon lit, ou des détritrus dans mes baskets. Les pixies n'étaient ni grands ni très forts, mais ils pouvaient se montrer retors. À leur manière, ces petits monstres étaient parfois plus dangereux que les gros. Comme il l'avait dit, Oscar pouvait faire de ma vie un enfer, s'il

le décidait.

Je plantai mes dents dans le sandwich et poussai un soupir d'aise tant il était bon. Oscar avait su trouver l'équilibre parfait entre le bacon fumé, une croustillante salade, des tomates fraîches et une mayonnaise bien crémeuse. Le tout sur un pain au levain grillé. Je mangeai ce premier sandwich jusqu'à la dernière miette et m'attaquai au second.

Oscar me regarda me goinfrer pendant dix minutes avant de briser le silence.

— Alors, c'est vrai ? Tu as sauvé Devon et Félix d'une embuscade ? Et tu as éliminé deux gardes Volkov ?

J'arrêtai de mâcher, juste ce qu'il fallait pour répondre :

— Ouais.

Il parut presque impressionné, puis son visage reprit son habituelle expression renfrognée.

— Eh bien, si j'étais toi, je ne prendrais pas l'habitude de tuer les gardes des autres familles, lâcha-t-il sèchement. La prochaine fois, tu n'auras peut-être pas autant de chance.

— Non, acquiesçai-je. Je n'aurai peut-être pas autant de chance la prochaine fois. Peut-être que la prochaine fois, il n'y aura personne pour m'aider. Peut-être que la prochaine fois, je me retrouverai entraînée dans un combat que je ne pourrai pas gagner.

Il plissa les yeux.

— Tu te fiches de moi ?

— Non, répondis-je. C'est ce qui est arrivé à ma mère. En quelque sorte. Elle s'est impliquée dans une histoire qui ne la concernait pas et elle y a laissé sa peau.

— Oh. Je suis désolé.

— Ouais. Moi aussi.

Cette conversation m'avait coupé l'appétit. Je reposai mon sandwich et repoussai mon assiette. Oscar vida sa limonade. Puis il agita ses ailes et vint vers moi pour se poser sur la table, à côté des plateaux de nourriture.

— Pourquoi avoir accepté de rester et de travailler pour les Sinclair ? demanda-t-il. Si tu es une aussi bonne voleuse que tu le dis, tu aurais pu partir quand tu le voulais. Claudia ne t'aurait pas poursuivie, peu importe ce qu'elle a pu te dire. Tu avais déjà sauvé la vie de Devon au dépôt-vente.

Je haussai les épaules.

— Pour une fois, j'avais la possibilité de faire quelque chose de stable. Ça m'a semblé mieux que de vivre au jour le jour en enchaînant les petits boulots. Cloudburst Falls est un endroit dangereux. Autant être payée pour faire face au danger.

Oscar haussa un sourcil.

— Avec les couverts que tu as volés au rez-de-chaussée, par exemple ? Je les ai trouvés dans la commode en rangeant tes vêtements.

Je soupesai une des fourchettes du plateau.

— Je me disais bien que je les avais déjà vues quelque part, commentai-je.

Oscar laissa échapper un drôle de bruit. Comme s'il tentait de réfréner un rire

Puis il inclina la tête de côté et me dévisagea un long moment. Gênée par cet examen minutieux, je pris deux fraises, me levai et me dirigeai vers la table pour les lâcher dans l'enclos de Minuscule. La tortue entrouvrit un œil. Lorsqu'elle vit les fraises, elle se hissa sur ses pieds et avança dans leur direction.

Oscar approcha en voletant et atterrit sur l'un des piquets de la clôture qui délimitait l'enclos. Nous regardâmes Minuscule mâchonner ses fruits.

— Et toi, pourquoi tu restes ? demandai-je. C'est dangereux d'être au service d'une Famille, même pour un pixie. Tu pourrais chercher un autre emploi en ville, auprès d'un riche mortel qui aurait une vie normale, avec une femme et des enfants. Bref auprès de gens destinés à vivre longtemps. Parce qu'ici, tout le monde sera en danger tant que je n'aurai pas compris qui se cache derrière ces attaques.

Je ne précisai pas que Devon, avec sa magie de compulsion, était la cible des attaques, même si Oscar était déjà plus ou moins au courant, d'après ce que m'avait dit Claudia. J'aurais parié que la plupart des autres pixies savaient aussi. Ils avaient vu grandir Devon et avaient dû le voir utiliser son don à un moment ou à un autre, surtout à l'époque où il commençait à peine à comprendre comment fonctionnait sa magie. D'autres personnes de cette Famille devaient le savoir aussi, au-delà de celles que Claudia avait mentionnées. Ce genre de choses, ça se sentait. Dans mon lycée d'humains sans pouvoirs magiques, je n'avais jamais rien dit de spécial, mais tout le monde avait compris qu'il ne valait mieux pas se frotter à moi. Un don, c'était très difficile à cacher, surtout quand on côtoyait les gens de près.

— J'y ai déjà réfléchi, finit par répondre Oscar. Je travaille pour la Famille Sinclair depuis plus de cent ans. Tu n'as pas idée du nombre de personnes qui sont passées par ici durant ce laps de temps.

Il voulait dire « qui étaient mortes », mais je ne l'interrompis pas pour rectifier. Ce n'était pas le moment de me montrer sarcastique.

— C'est toujours difficile quand un membre d'une Famille meurt, poursuivit-il. Même quand c'est de vieillesse. Mais la situation est tendue depuis que Lawrence a été assassiné au Réveillon du Nouvel An. Tout le monde pense que les Ito étaient à l'origine de l'attaque, mais moi, je parie plutôt pour les Draconi. Nous avons toujours eu

plus de problèmes avec eux qu'avec n'importe quelle autre Famille.

Il avait craché le nom avec mépris et je faillis lui avouer que je partageai son avis, mais je me retins. Si je l'interrompais, il risquait de retourner s'enfermer dans son mobil-home et je tenais à poser avec lui les bases d'une paix durable.

— Alors pourquoi est-ce que je reste ? répéta-t-il en soupirant. Je ne sais pas vraiment. J'imagine que je suis un idiot.

Il frotta le talon de ses bottes de cow-boy contre le piquet de la clôture, le regard dans le vide. Pendant ce temps, Minuscule continuait de mâchonner ses fraises.

— Ce doit être difficile d'apprendre à connaître les gens, puis de les voir mourir l'un après l'autre.

Il laissa échapper un rire rauque et amer.

— Tu n'as pas idée. Ce serait déjà assez dur de vivre ça une ou deux fois, mais encore et encore, pendant des décennies d'affilée ? C'est une torture. Et à chaque fois, sans exception, je me dis que je ne m'impliquerai plus. Que je ne me rapprocherai pas de la prochaine personne qui passera cette porte. Mais je craque, je me laisse attendrir, et ensuite la personne en question se fait tuer.

Son visage se ferma. Des larmes brillèrent dans ses yeux violets. Je le comprenais. Il avait perdu des douzaines d'amis, si ce n'était plus.

— Eh bien, tu n'es pas obligé de te soucier de moi, dis-je. Et tu n'as pas à craindre que je me fasse tuer, parce que je suis douée pour survivre.

Il émit un reniflement incrédule, mais un bref sourire passa sur son petit visage. J'eus soudain envie de le faire sourire, pour de vrai, comme j'avais fait sourire Devon.

— Accorde-moi juste une faveur.

Il m'observa d'un air méfiant.

— Laquelle ?

— Ne mets pas de poudre à gratter dans mon lit, demandai-je d'une voix traînante. En tout cas pas ce soir. Je suis trop fatiguée pour dormir sur le canapé.

Il ne put s'empêcher de rire, puis pinça les lèvres et me jeta un regard méfiant. Je lui répondis par un clin d'œil, caressai la tête de Minuscule, et allai me mettre au lit.

Je commençai déjà à avoir des courbatures du combat et le simple fait d'essayer de rabattre les draps sur moi m'arracha un grognement de douleur.

— Laisse-moi faire, intervint Oscar.

Il souleva le drap pour me couvrir, puis me borda avec application. Ensuite, il resta là, sur le lit, à se balancer d'un pied sur l'autre et à agiter les ailes sans oser me regarder en face.

— Bonne nuit, dit-il enfin.

— Bonne nuit.

Il battit des ailes, voleta vers sa maison et disparut pour la nuit. Mais pour une fois, il ne claqua pas la porte derrière lui. Au lieu de ça, il la ferma délicatement.

Je souris, tout en me blottissant un peu plus sous les draps.

Chapitre 22

Les jours suivants s'écoulèrent sans heurt, mais dans la tension. Je m'en tins à ma routine : me lever, me goinfrer au petit-déjeuner et faire chaque jour ce qui se présentait. La plupart du temps, je traînais avec Félix dans le labo vert. Je l'aidais, ainsi qu'Angelo, à tailler les buissons de pique-suture afin d'augmenter la production de liquide de guérison. Je descendais aussi au Tape-à-l'œil dès que j'en avais l'occasion, mais Mo n'avait rien de nouveau sur les deux attaques, même s'il disait que l'un de ses contacts aurait bientôt quelque chose pour lui.

À part ça, je me démenais pour retrouver le mystérieux inconnu. Je continuais à parler de Devon à tout le monde pour essayer de découvrir qui était au courant de sa magie de compulsion et qui pouvait avoir envie de la lui voler. Je me baladais sur la Midway et espionnais les conversations des gardes des autres Familles en quête de ragots intéressants.

Je m'étais même faufilée dans l'appartement du comptable chez qui j'avais fauché le collier en rubis. Après tout, c'était ses gardes qui avaient attaqué Devon la première fois au dépôt-vente. Mais je n'avais trouvé dans son bureau aucun document incriminant, ni aucun autre indice, rien qui puisse m'apprendre quoi que ce soit de nouveau.

Malgré tous mes efforts, j'en étais au même point. Le mystérieux inconnu demeurerait... un mystère.

Contre toute attente, c'était Devon que je voyais le moins. Au manoir, il n'avait pas besoin de ma protection et il ne quittait plus le domaine de la Famille. Il y était soi-disant retenu par ses obligations de Molosse, car il avait mis en place un nouvel entraînement pour les gardes, mais j'avais compris qu'il m'évitait et je faisais de même. Quand je l'apercevais, je m'arrangeais pour prendre la direction opposée et je ne le regardais jamais dans les yeux. Je ne voulais pas que ma vue de l'âme me montre qu'il regrettait de m'avoir presque embrassée. D'autant plus que de mon côté, j'avais plutôt envie de reprendre là où nous avons été interrompus.

Le jour du dîner qui devait réunir toutes les Familles arriva enfin. Devon était venu me parler dans la salle à manger, au moment du petit-déjeuner, pour m'annoncer que Claudia tenait à ce que je sois présente.

— Pourquoi ? avais-je demandé. Il y aura suffisamment de gardes. Elle n'a pas besoin de moi. En plus, elle me déteste.

— Elle ne te déteste pas. Personne ici ne te déteste.

— En tout cas, elle ne me fait pas confiance.

Devon avait haussé les épaules.

— Eh bien, elle veut quand même que tu sois là. Elle ne m'a pas dit pourquoi.

Il s'était éloigné avant que j'aie pu lui poser la moindre question supplémentaire. Ça valait peut-être mieux.

En fin d'après-midi, Oscar était entré dans ma chambre avec un sac de voyage. En l'ouvrant, j'avais découvert un pantalon de costume noir et une chemise assortie, identiques à ceux que portait toujours Claudia, ainsi qu'une paire d'escarpins à talons plats et un petit sac à main noir. J'avais grommelé de mécontentement, mais sans doute ne pouvais-je pas assister à un dîner chic en T-shirt, pantalon cargo et baskets.

J'avais donc pris une douche, j'avais rassemblé mes cheveux en queue de cheval et je m'étais même maquillée. Évidemment, j'avais pris soin de m'équiper. J'avais sur moi ma ceinture avec ses emplacements cachés et ses trois shurikens, les baguettes crochets plantées dans mes cheveux, mon téléphone et quelques pièces de monnaie dans le fond de mon sac à main. En guise de touche finale, je glissai à mon doigt l'anneau de saphir en forme d'étoile qui avait appartenu à ma mère.

Il ne manquait plus que ma lame noire, mais personne n'était autorisé à porter une arme durant le dîner des Familles. En tout cas, pas ostensiblement.

Et à présent, debout devant ma coiffeuse, face à mon reflet dans le miroir, je contemplais une jeune fille portant l'uniforme des membres de gang : costume noir, chemisier noir et chaussures noires. Ça me faisait tout drôle et je n'étais pas certaine d'être en accord avec moi-même.

— Pas mal, me lança Oscar depuis le porche de son mobil-home. Tu présentes bien, Lila.

— Merci, marmonnai-je en tirant sur la veste de costume.

Il se racla la gorge.

— Mais... sois prudente, ce soir, d'accord ? Ces fichus dîners des Familles peuvent être éprouvants, surtout pour les nerfs.

Je lui fis un clin d'œil et répondis :

— Je suis toujours prudente.

Il hocha la tête avec un sourire attristé et rentra dans son mobil-home sans un mot, comme s'il était persuadé que je ne reviendrais jamais de ce dîner.

Et pour une raison incompréhensible, j'avais la même impression.

Je rejoignis les autres membres de la Famille qui s'étaient rassemblés dans la bibliothèque. Claudia, Devon, Félix, Grant, Reginald, Angelo. Tout le monde portait le même costume noir et arborait la même expression sérieuse qui faisait écho à ces vêtements sombres.

— Bon, maintenant que nous sommes enfin tous là, nous pouvons partir, lança Claudia en arquant un sourcil dans ma direction. Il ne faudrait pas arriver en retard.

Elle sortit de la bibliothèque, suivie de Reginald et Angelo. Grant me fit un signe de tête en passant devant moi et je le lui rendis. Je restai donc avec Félix et Devon, lequel évitait toujours mon regard. Je ne peux pas dire que ça me dérangeait, car je ne le regardais pas moi-même.

— Pas mal, Merriweather, lança Félix en sifflant. Pas mal du tout. Tu n'es pas d'accord, Devon ?

Devon se racla la gorge et répondit :

— Ouais, Lila est très élégante.

Félix leva les yeux au ciel.

— Monsieur Euphémisme est de retour.

— On devrait y aller, dit Devon. Mieux vaut ne pas faire attendre les autres.

Nous sortîmes. Claudia, Reginald et Angelo étaient déjà montés dans l'une des voitures. Félix annonça qu'il allait faire le trajet avec son père et partit le rejoindre. Je montai donc dans le second SUV avec Devon et Grant. Nous descendîmes la montagne en silence jusqu'à la Midway. Grant se gara sur le parking réservé aux Familles et nous sortîmes ensemble du véhicule pour nous diriger vers le restaurant où avait lieu le repas. Je m'arrêtai sur le trottoir et levai les yeux vers l'enseigne au néon qui brillait d'un rouge sanglant. Puis je me mis à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? s'étonna Grant.

Je pointai l'enseigne du doigt.

— Le Cannolo Rouge ? Vraiment ?

— Eh bien quoi ? s'étonna Devon.

— Tu ne saisis pas l'ironie de la chose ?

Devon et Grant haussèrent les épaules. Apparemment, j'étais la seule ici à regarder des films de gangsters dans lesquels la situation dégénérerait toujours dans les restaurants italiens. Avec un nom pareil, le Cannolo Rouge aurait pu sortir tout droit de l'un de ces films.

L'intérieur du restaurant était comme je l'avais imaginé : lambris de merisier sombre, banquettes de cuir rouge, lourdes nappes blanches sur les tables. Un bar longeait le mur du fond et les bouteilles d'alcool brillaient comme des pierres précieuses sous les lumières tamisées. Une immense fresque représentant une vieille hacienda espagnole

colorée recouvrait la majeure partie du mur derrière le bar. L'hacienda était aussi gravée sur le bracelet en bronze que portaient le barman et les serveurs. Je reconnus l'emblème de la Famille Salazar.

— C'est l'un des restaurants des Salazar, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Oui, répondit Devon. Les Familles organisent le dîner chacune à leur tour. Cette fois, c'était aux Salazar.

Nous avançâmes dans la salle. Devon, Grant et moi rejoignîmes Claudia, Angelo, Félix et Reginald, qui se tenaient devant des banquettes, du côté droit du restaurant. Des odeurs d'ail, d'oignons poêlés et de piment rouge concassé me chatouillèrent les narines. Mon estomac gargouilla d'impatience.

Félix me scruta.

— Tu ne peux quand même pas avoir déjà faim. On était à table il y a deux heures et tu as mangé deux fois plus que moi.

Je souris.

— Pour manger, je réponds toujours présente. Et puis, ça sent très bon.

Les membres des Familles restaient plus ou moins entre eux, debout en groupes compacts, tout comme nous. Tout le monde était en costume noir. Ce qui différenciait les participants, c'était la couleur des chemises et les bracelets qu'ils portaient au poignet droit. Je repérai Poppy, debout près de son père. Elle m'adressa un petit signe de la main, que je lui rendis.

Une grande table circulaire se trouvait au centre de la pièce et d'autres plus petites l'entouraient en spirale. La table du milieu était réservée aux dirigeants des Familles, dont certains s'étaient déjà assis. Hiroshi Ito, Roberto Salazar, Nikolai Volkov et quelques autres dirigeants de Familles mineures. Il ne restait que deux sièges vides. L'un d'eux devait être destiné à Claudia, qui était occupée à parcourir le restaurant et à serrer des mains. L'autre ne pouvait être que celui de Victor Draconi, il n'était pas encore arrivé...

Les portes du restaurant s'ouvrirent à la volée et plusieurs personnes entrèrent. Le silence se fit dans la salle. Tout le monde se tourna vers les nouveaux arrivants.

La Famille Draconi.

Ils portaient des costumes noirs, des chemises rouges et des bracelets en or arborant l'emblème du dragon rugissant. Parmi eux, ceux qui étaient de grande taille avaient l'air en colère et menaçant, tandis que les petits semblaient teigneux et hostiles. Les gardes entrèrent en premier, suivis de Blake qui marchait d'un pas conquérant comme si le restaurant lui appartenait. Deah se tenait derrière son frère, belle et glaciale, à peine moins menaçante que le reste de sa Famille.

À côté de moi, Félix prit une grande inspiration. Deah parcourut la

pièce des yeux et son regard croisa le sien l'espace d'une seconde avant de se détourner.

Blake et Deah avancèrent jusqu'à la moitié de la salle, puis s'arrêtèrent et se placèrent face à face. Les gardes formèrent deux rangées, une en prolongement de Blake et l'autre en prolongement de Deah.

Blake, Deah et les gardes se mirent au garde-à-vous et reculèrent de trois pas, puis un homme entra dans le restaurant et avança dans l'allée qu'ils venaient de matérialiser pour lui.

Il était séduisant, avec sa silhouette mince et svelte, son épaisse chevelure blonde ondulée et ses yeux d'une nuance noisette presque dorée. Il n'était pas aussi large et costaud que les autres hommes, mais il était facile de deviner qu'il était le plus puissant. Il irradiait l'autorité de ceux qui sont habitués à commander et presque tout le monde dans le restaurant inclinait la tête sur son passage. Bien qu'étant à l'autre bout de la pièce, je sentais le frisson de magie qui émanait de lui. Quel était son pouvoir ? Ça ne m'aurait pas étonnée qu'il en possède plusieurs, avec la force froide et écrasante qu'il exhibait comme une couronne.

Victor Draconi en personne.

L'homme qui avait assassiné ma mère.

Chapitre 23

Depuis la mort de ma mère, j'avais vu Victor Draconi à plusieurs reprises au fil des années, traversant la foule sur la Midway, roulant en ville dans une voiture noire hors de prix, et même une fois, à travers la vitrine d'un restaurant-grill chic dans lequel il mangeait. Et je savais qu'il serait là ce soir.

Mais le savoir et le voir étaient deux choses bien différentes. Quand il s'arrêta entre Blake et Deah, un mur blanc envahit mon esprit, occultant tout le reste et me laissant avec les atroces souvenirs de ce jour-là...

— *Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je à ma mère qui jetait à la hâte des vêtements dans une valise.*

— *Je fais nos valises, répondit-elle. On quitte la ville. Aujourd'hui.*

Elle avait un débit de parole précipité, comme si le fait de parler la gênait pour emballer nos affaires. Deux heures s'étaient écoulées depuis le combat dans le parc. Après l'attaque, ma mère m'avait emmenée loin de la Midway et nous étions revenues dans notre appartement, près du pont au lochness. Elle m'avait ordonné d'aller jouer dans ma chambre pendant qu'elle prenait une douche pour se débarrasser du sang qu'elle avait sur elle. Après ça, elle avait appelé Mo et lui avait parlé tout bas pendant presque une heure, tout en faisant les cent pas d'une pièce à l'autre dans notre petit appartement. Il y avait dix minutes, elle avait raccroché, elle était entrée dans ma chambre et avait ouvert mon placard. Depuis, elle n'avait cessé de rassembler nos affaires.

— *Mais pourquoi est-ce qu'on doit partir ? demandai-je. Tu n'as rien fait de mal. Tu essayais juste de sauver ce garçon. Et personne ne sait que c'était toi.*

Elle secoua la tête.

— *Quelqu'un le saura. Quelqu'un le comprendra. Fais-moi confiance, Lila. Il faut qu'on parte.*

— *Mais nous ne sommes même pas encore à la moitié de l'été, me plaignis-je.*

Je ne voulais pas quitter Cloudburst Falls. Pas maintenant. Nous n'étions pas allées au lac, aux cascades ou aux mines de sang-fer, les endroits que je voulais visiter à tout prix. Nous ne pouvions pas partir sans les avoir vus. C'était inconcevable pour moi.

Voyant que j'étais sur le point de piquer une crise, ma mère s'arrêta

d'emballer nos affaires et jeta un regard de mon côté. Elle laissa échapper un soupir, vint s'asseoir sur le lit avec moi et entremêla ses doigts aux miens.

— Je sais que c'est dur, mais il faut qu'on parte aujourd'hui. Nous pourrons peut-être revenir l'année prochaine et rester un peu plus longtemps, d'accord ? Pour rattraper le coup.

Je poussai un soupir et finis par hocher la tête.

— OK.

— Tu es une gentille petite fille !

Elle sourit, m'embrassa sur le sommet du crâne et alla dans sa chambre. Elle revint une minute plus tard avec dans les bras son manteau bleu en soie d'araignée, ses gants en maillage de fer, et sa lame noire dans son fourreau. Elle marqua une pause, passa un doigt sur l'étoile gravée dans la poignée de l'épée, celle qui était assortie à sa bague en saphir. Puis elle fourra l'épée et tout le reste dans la valise remplie de vêtements, qu'elle referma.

— Voilà, dit-elle. Sois une gentille fille et emporte cette valise dans la voiture, pendant que je remplis la deuxième.

— Je suis obligée ? me plaignis-je.

— Oui.

Elle ôta la bague de son doigt et me la tendit, avant de fouiller dans sa poche et d'en sortir un billet de dix dollars, ainsi que quelques pièces.

— Mais tu peux mettre ma bague et aller nous chercher des glaces au stand près de la rivière, puisqu'on n'a pas pu finir nos cornets tout à l'heure. OK ? Et n'oublie pas de payer le tribut du lochness.

Je souris, récupérai la bague et l'argent, puis sortis en faisant rouler la valise vers la porte. Mon empressement fit rire ma mère, mais c'était un rire sans joie.

Le bâtiment n'avait pas d'ascenseur et comme nous étions au cinquième étage, il me fallut une éternité pour descendre les marches avec la lourde valise et la porter ensuite jusqu'à la voiture. Mais j'y parvins, achetai un cornet à la fraise et au cheese-cake pour moi, ainsi qu'un double caramel pour ma mère, avant de m'arrêter au milieu du pont du lochness. Là, je déposai les trois pièces sur la pierre comme elle me l'avait appris, puis restai un instant au centre du pont pour admirer la vue.

J'avais à peine goûté à ma glace quand j'entendis hurler.

Au début, je crus que mon imagination me jouait des tours, ou alors que le lochness avait attrapé un oiseau en train de s'abreuver dans la rivière. Je continuai donc à manger ma glace... Un autre cri déchira l'air. Puis un autre, et un autre. Et chaque cri était plus proche, plus aigu, plus haut perché et plus fort que le précédent. Et soudain, je compris que c'était ma mère qui hurlait. Elle avait des ennuis.

Je lâchai les cornets au milieu du pont et parcourus en courant les trois pâtés de maisons qui me séparaient de notre appartement. Mon cœur

battait dans mes tympans, je haletais, ça tournait dans mon ventre. Je redoublai de vitesse sur mes petites jambes. Je n'entendais plus ma mère crier...

Arrivée au coin de notre rue, je me figeai. Un SUV noir était garé en face de notre immeuble, à environ quinze mètres de là. Il s'agissait d'une voiture de luxe qui détonnait dans ce quartier minable, tout comme le gros costaud armé d'une épée et vêtu d'un manteau rouge qui montait la garde à côté.

Je me mordillai la lèvre inférieure en me demandant comme j'allais m'y prendre pour entrer sans attirer l'attention de ce garde quand la porte de l'immeuble s'ouvrit. Deux personnes en sortirent. L'une d'elles était un garçon de quelques années de plus que moi, et l'autre était un homme séduisant aux cheveux blonds ondulés et aux yeux dorés. Il portait un costume noir et s'essuyait les mains avec un mouchoir de soie blanche.

Ma mère m'avait déjà montré cet homme sur la Midway : c'était Victor Draconi.

Et le garçon était son fils, Blake.

Ils s'arrêtèrent au bord du trottoir et le type à l'épée s'empressa de leur ouvrir la portière arrière du SUV.

— C'était qui ? demanda Blake.

Était ? Mon estomac se noua davantage.

Victor termina de s'essuyer les mains et roula le mouchoir en boule.

Je n'avais pas besoin d'utiliser mon pouvoir de vision pour voir le sang qui maculait la soie.

Victor haussa les épaules.

— Juste quelqu'un qui s'est mis en travers de mon chemin une fois de trop. Ce n'est plus personne, maintenant.

Il laissa tomber le mouchoir ensanglanté dans le caniveau avant de se glisser dans le véhicule. Blake grimpa derrière lui. Quelques secondes plus tard, le SUV s'éloignait.

Je me précipitai vers la gouttière délabrée qui courait le long de l'immeuble et l'escaladai aussi vite que possible. J'avais fait ça tout l'été. C'était plus rapide que de passer par l'escalier, aussi avais-je un certain entraînement.

Arrivée au cinquième étage, je me hissai dans ma chambre par la fenêtre ouverte. Je demeurai un instant immobile, à reprendre mon souffle, et tendis l'oreille pour essayer d'entendre quelque chose, malgré mon cœur qui rugissait à mes tympans. Mais l'appartement était silencieux. Trop silencieux.

— Maman ? murmurai-je.

Pas de réponse.

La porte de ma chambre était fermée. Je pris une inspiration, m'avançai sur la pointe des pieds et tournai la poignée. J'entrouvris le battant et risquai un coup d'œil : tout avait l'air à sa place. Je ne voyais toujours pas

ma mère, alors j'ouvris la porte davantage... et encore davantage... et encore...

Quand j'aperçus la première flaque de sang sur le sol, j'ouvris d'un seul coup en grand.

— Maman !

Il y avait du sang partout. Tant de sang. Sur le sol, sur les murs. Du sang avait même giclé jusqu'au plafond.

Et ma mère était étendue au milieu de la flaque, les bras et les jambes tordus dans un angle bizarre, comme si on les lui avait brisés. Elle avait été poignardée tant de fois que les entailles se croisaient sur son corps, moches et profondes. Mais ce qui m'impressionna le plus, ce fut son visage : ses yeux bleus et vides qui fixaient le plafond, sa bouche ouverte dans un cri silencieux...

— Lila ? me murmura Devon à l'oreille. Tout va bien ?

Je battis des paupières, le sang et les souvenirs s'évanouirent. J'étais de retour dans le Cannolo Rouge, à regarder Victor donner une tape sur l'épaule de Blake comme si tout allait bien. Comme s'il n'avait pas été l'artisan de tous mes cauchemars. Comme s'il n'était pas le plus monstrueux de tous les êtres qui arpentaient les rues de Cloudburst Falls.

— Lila ? murmura à nouveau Devon.

— Ouais, répondis-je entre mes dents serrées. Tout va très bien.

La tête haute, en regardant droit devant lui, Victor Draconi se dirigea vers la table qui occupait le centre du restaurant. Ceux qui étaient déjà assis se levèrent à son approche et il les remercia d'un sourire presque cruel. Il fit le tour de la table pour serrer la main des autres chefs de Famille et s'arrêta pour rire et plaisanter avec un grand nombre d'entre eux. Mais son face à face avec Claudia fut glacial. Ils se serrèrent la main et parvinrent à peine à dissimuler leur antipathie réciproque.

— Victor.

— Claudia.

Leur échange de civilités n'alla pas plus loin.

Maintenant que les Draconi étaient arrivés, le dîner pouvait enfin commencer. Roberto Salazar claqua des doigts et le barman se rendit à l'arrière du restaurant. Quelques secondes plus tard, une armée de serveurs apparut, transportant des plateaux de vin blanc et rouge, ainsi que de l'eau pétillante.

— Maintenant, on peut se mêler aux autres, me murmura Devon.

Les serveurs circulèrent à travers le restaurant et proposèrent un verre à tout le monde. Peu à peu, les gens commencèrent à quitter les membres de leur Famille pour rejoindre des personnes appartenant à un autre groupe. Grant fut le premier à quitter les Sinclair et à se déplacer d'un groupe à l'autre en souriant. Je secouai la tête. Il parlait

avec tout le monde et semblait très à l'aise avec les membres des autres Familles. Ça me surprit.

Devon se mit aussi en mouvement, aux côtés de Claudia qui faisait le tour de la salle. Félix alla parler à Poppy. Moi, je restai où j'étais. Je ne me faisais pas confiance. J'étais capable de faire un truc stupide, comme attraper l'un des shurikens à ma ceinture pour essayer de tuer Victor.

Durant toutes ces années, j'avais pensé des centaines de fois à venger la mort de ma mère, si fort que parfois c'en était douloureux. Mais j'avais dû renoncer à ce rêve. Victor Draconi avait trop d'argent, trop de magie, et trop de gardes pour que quelqu'un comme moi puisse un jour l'atteindre. Je doutais déjà de pouvoir me rapprocher assez de lui pour rayer l'une de ses voitures. Je n'avais donc aucune chance de le transpercer avec mon épée. Et puis, j'aimais trop la vie pour me lancer dans une mission suicide juste pour me venger. Mais chaque fois que j'entendais son nom, chaque fois que je le voyais, chaque fois que je pensais à lui, je me demandais comment lui faire payer l'assassinat de ma mère.

Je me trouvais à présent dans la même pièce que lui, plus près que je ne l'avais jamais été jusqu'alors, mais je ne pouvais toujours pas le toucher. Parce qu'à la seconde où j'essaierais, ses gardes me sauteraient dessus. Ils m'emmèneraient dans une allée à l'arrière du bâtiment, m'exécuteraient et laisseraient les monstres se disputer mon corps. Et ils feraient subir le même sort à Devon, Félix, Claudia et les autres Sinclair.

Alors je restai là, le cœur consumé de rage, à regarder l'homme que je détestais plus que tout au monde se pavaner au milieu de sa cour.

Victor était le seul à ne faire aucun effort pour se mêler aux autres groupes. Il restait assis sur sa chaise et laissait les gens venir. C'était une démonstration évidente de pouvoir, mais plus d'une personne vint se présenter devant lui. C'était à se demander comment il ne s'était pas encore trouvé un membre assez obséquieux pour s'agenouiller afin d'embrasser le bracelet doré à son poignet.

J'étais en train de prendre une bouteille d'eau sur le plateau de l'un des serveurs pour donner l'impression d'être occupée quand Deah me repéra. Ses yeux bleus scrutèrent la foule, comme si elle cherchait quelqu'un. Félix, sans aucun doute. Son regard se posa sur moi. Elle me dévisagea fixement et parut hésiter. Puis elle s'approcha.

— Encore toi, dit-elle.

— Ouais. Encore moi.

Mais au lieu de lâcher un commentaire sarcastique avant de s'éloigner, Deah regarda autour d'elle comme si elle avait peur que quelqu'un l'entende.

— Écoute, je suis désolée pour ce qui est arrivé à la salle de jeux

avec Poppy. Blake a dépassé les bornes.

— Non, vraiment ?

Elle se mordilla les lèvres.

— Ce n'est pas à moi que tu devrais présenter des excuses, repris-je. C'est à Poppy.

Deah regarda de l'autre côté de la salle, où Poppy était en compagnie d'Hiroshi, de Félix, de Devon et de Claudia.

— J'ai essayé, admit-elle. Plus d'une fois. Mais elle refuse de m'adresser la parole. Elle ne répond même pas à mes messages.

Je clignai des yeux, surprise qu'elle ait fait cet effort. Personne d'autre dans sa misérable Famille n'aurait...

— Tiens, tiens, tiens, mais c'est la petite fille de la salle de jeux, intervint alors une voix narquoise.

Blake apparut devant moi, sinistre dans son costume noir et sa chemise rouge. Ses cheveux blonds brillaient comme de l'or sale sous les lampes, ce qui rendait son visage encore plus sombre. Blake me détailla de haut en bas, m'adressant le même regard concupiscent qu'à Poppy dans la salle de jeux.

— Tu as de la chance que toutes les Familles soient là ce soir, dit-il d'un ton méprisant. Sans ça, je t'aurais entraînée à l'arrière et je t'aurais forcée à me montrer ce que tu portes sous ce joli petit costume.

Je lui adressai un sourire douxereux.

— Et je t'aurais enfoncé mon genou dans les couilles. C'est tout ce que tu gagneras si tu me touches, ou si tu touches Poppy, ou n'importe quelle autre fille.

Il serra les poings et ses yeux bruns se rivèrent aux miens. Sa colère était comme un couteau incandescent enfoncé dans mon ventre. Blake ne se serait pas contenté de me forcer à me déshabiller ; il m'aurait fait bien pire. J'étrécis les yeux. Je l'attendais de pied ferme. J'étais prête à lui montrer que moi aussi, je pouvais être cruelle et impitoyable.

Blake sourit, mais son expression demeura aussi implacable que celle d'un monstre sur le point de fondre sur sa proie.

— Tu veux qu'on sorte derrière le bâtiment, pour voir ce qu'il en est ? Je suis obligé de suivre certaines règles à l'intérieur, mais dehors, c'est différent. Ma Famille contrôle cette ville. Et bientôt, on possédera tout Cloudburst Falls et ceux qui l'habitent devront nous obéir.

J'aurais bien aimé balayer ces paroles et les considérer comme les vantardises d'un petit prétentieux qui la ramenait trop, mais la froide certitude qui brillait dans ses yeux me mit l'angoisse au ventre. Les Draconi planifiaient-ils une attaque contre les autres Familles ? Si c'était le cas, quel genre d'attaque ? Et quand ?

Ou peut-être... peut-être qu'ils étaient déjà passés à l'action, en

tuant Lawrence Sinclair. Ils étaient peut-être aussi à l'origine des attaques contre Devon. Le mystérieux inconnu travaillait peut-être pour eux.

— Deah ! Te voilà ! Je te cherchais ...

Félix s'avança à grands pas vers nous, mais s'immobilisa en voyant que nous étions avec Blake. Je crois que s'il avait pu, il aurait ravalé ses mots. Blake se tourna pour lui faire face, les poings toujours serrés.

— Et pourquoi tu chercherais ma sœur, au juste ? Hein, pauvre type ?

Pour une fois, Félix se trouva à court de mots.

— Euh... je... euh...

Devant ces balbutiements, Blake plissa encore plus les yeux. Il ouvrit les mains et se mit à fléchir les doigts, comme s'il s'échauffait avant de jouer des poings.

— Il venait à mon secours pour m'épargner les vantardises de ta sœur à propos de votre père qui est riche et puissant, lançai-je en levant les yeux au ciel. À croire que c'est un roi, ou un truc du genre, à la façon dont elle n'arrête pas de faire son éloge.

Deah demeura un instant interdite, puis elle se ressaisit et entra dans le jeu.

— Je voulais la remettre à sa place, expliqua-t-elle à son frère. Pour ce qu'elle t'avait fait dans la salle de jeu.

Blake hocha la tête d'un air approbateur.

— Viens. Je te comprends, mais ces *losers* ne valent pas la peine qu'on perde notre temps avec eux. Allons voir ce que fait papa.

Il se détourna et elle le suivit. Félix tendit la main vers elle quand elle passa devant lui, mais elle l'ignora. Une minute plus tard, ils se tenaient tous deux aux côtés de leur père et riaient à une de ses blagues stupides.

Félix observa Deah avec regret.

— Merci d'avoir volé à mon secours, murmura-t-il.

— Pas de problème.

Il eut un rire rauque et sans joie.

— Oh oui, il y a un problème. C'était stupide de ma part de venir vers elle comme ça. Parfois... j'aimerais pouvoir l'oublier. Faire comme si je ne l'avais jamais rencontrée. Comme si je ne ressentais rien pour elle.

Je posai les yeux sur Devon, à l'autre bout de la pièce.

— Ouais. Je vois très bien ce que tu veux dire.

Chapitre 24

Une sonnette retentit, signalant que le moment des cocktails était fini et que le dîner allait commencer. Les chefs de Famille s'assirent à la table centrale et les autres se positionnèrent plus ou moins derrière leur patriarche ou leur matriarche. Je m'installai entre Félix et Reginald.

Des pixies arrivèrent en voletant dans la salle avec des plateaux chargés d'une nourriture qui fumait encore : montagnes de pâtes couvertes de sauce tomate marinara et de boulettes de viande aussi grosses que mon poing, gressins croustillants badigeonnés de beurre à l'ail, salades César parsemées de Parmesan. Tout avait l'air délicieux et sentait divinement bon, mais je n'étais pas capable d'avaler la moindre bouchée. Pas ce soir. Pas en étant dans la même pièce que Victor et Blake.

Aussi je déplaçai mes boulettes de viande d'un côté de l'assiette à l'autre pour faire semblant de manger, tout en prêtant une oreille distraite aux ennuyeuses conversations autour de moi. Mes voisins parlaient d'accords commerciaux, d'une invasion de trolls des forêts sur l'une des places, et colportaient des ragots... Énormément de ragots à propos de tout et de rien. Qui se mariait avec qui. Qui divorçait de qui. Comment ces unions et ces ruptures allaient affecter l'équilibre de la magie, de l'argent et du pouvoir au sein des Familles. Tous ces sujets qui semblaient importants aux yeux des membres des familles ne m'avaient jamais intéressée. Pour moi, tout ce qui comptait, c'était d'avoir un toit au-dessus de ma tête, un endroit chaud et sec ou dormir, et suffisamment de nourriture pour me remplir l'estomac tous les jours.

La vie était vraiment aussi simple que ça. Tout le reste n'était que du bruit parasite.

— ... collier en rubis qu'il comptait donner à sa maîtresse...

Je tendis l'oreille à cette bribe de conversation tout en continuant de tripoter du bout de ma fourchette la nourriture dans mon assiette.

— Ouais, j'ai entendu dire qu'il avait acheté ce collier pour sa maîtresse. Quand sa femme l'a découvert, elle s'est arrangée pour qu'on le lui vole.

— Bien sûr, acquiesça Reginald d'un ton crispé, comme s'il trouvait cette conversation inconvenante.

Je souris.

Une fois le dîner terminé, les serveurs apportèrent les desserts. Des cannoli, évidemment, de délicats cornets croustillants remplis d'une moelleuse crème fouettée à la vanille, avec de petits copeaux de chocolat et des fraises en tranches, le tout servi avec une boule de glace à la fraise.

Un serveur déposa une assiette devant moi. La glace avait déjà commencé à fondre en un fin ruisseau de couleur rose qui me rappela la couleur du sang.

La glace, je n'en mangeais jamais. C'était au-dessus de mes forces. Je n'y avais plus goûté depuis la mort de ma mère. Parfois, le simple fait d'en voir une me rendait malade.

Et ce fut le cas ce jour-là.

Je poussai mon assiette vers Félix.

— Tu le veux ?

— Bien sûr, répondit-il en prenant l'assiette. Mais toi, tu ne vas pas le manger ?

— Je n'ai plus faim.

Il émit un hoquet et pressa une main sur son cœur.

— C'est un miracle.

Je tentai de sourire.

— ... trouve le dernier accord avec les mortels beaucoup trop indulgent.

La voix grave grondante de Victor Draconi attira mon attention.

Je me penchai sur le côté pour le regarder. Il s'adressait aux personnes rassemblées autour de lui en fronçant les sourcils.

— C'est scandaleux, vraiment, la façon dont ils transforment la ville en piège à touriste déguisé en conte de fées. Et les propriétaires de boutiques et de restaurants ont le culot de vouloir baisser le pourcentage de ce qu'ils versent aux Familles pour garder un plus gros montant de leur chiffre d'affaires. Nous avons la magie. Nous avons le pouvoir. Sans nous, ils découvriraient bien vite que certaines sections de cette ville sont dangereuses à cause des monstres. C'est une honte, la manière dont ils tiennent pour acquises notre présence et la protection que nous leur accordons.

Son point de vue n'était pas vraiment original. De nombreux magicks se croyaient au-dessus des mortels. D'où le terme « péquenauds » dont on les affublait. À dire vrai, je n'étais pas loin de penser comme lui. Sans me croire plus intéressante ou plus importante que les mortels, je me rendais compte qu'ils jouaient avec le feu et étaient souvent inconscients des dangers qui les entouraient.

Plusieurs autres chefs de Famille hochèrent la tête d'un air approbateur. Il est vrai que la plupart se seraient rangés de son côté quoiqu'il dise. Victor tourna son regard doré vers Claudia, laquelle

était demeurée silencieuse durant cette longue diatribe.

— As-tu réfléchi à ma proposition d'imposer une nouvelle taxe aux péquenauds de mortels qui profitent de notre protection ? demanda-t-il.

Claudia s'essuya les lèvres avec une serviette, les doigts crispés sur le tissu, puis elle la reposa.

— Ma réponse n'a pas changé. C'est non. Les mortels font de leur mieux pour faire tourner leurs commerces et attirer plus de touristes, ce dont nous profitons tous. Je propose qu'on les laisse faire leur boulot et qu'on fasse le nôtre.

— Tu commets une erreur, répondit Victor, et sa voix prit une note plus grave et plus sinistre. Quelqu'un devrait rappeler à ces idiots quelle est leur place. Ç'aurait dû être fait depuis longtemps.

Claudia prit un biscuit dans un panier sur la table.

— Et moi, je dis que les mortels paient déjà suffisamment pour leur protection. Si nous leur demandons de payer plus...

Elle cassa le biscuit en deux.

— Ils risquent d'arrêter de payer. Et aucun de nous n'a envie de ça.

Autour de la table, tout le monde acquiesça en hochant la tête. Sauf Victor.

Claudia savait qu'elle avait remporté une manche et elle adressa à Victor un sourire doux, mais tranchant comme une dague pressée contre sa gorge. À cet instant, je ne pus m'empêcher de l'apprécier.

Victor plissa les yeux, mais inclina la tête et lui rendit son sourire. Claudia se mit à parler à voix basse à Hiroshi Ito pendant que Victor plongeait sa cuillère dans sa glace à la fraise. À présent ils s'ignoraient, mais on pouvait presque voir planer au-dessus de la table, tel un nuage noir, la tension qui existait entre eux.

Tout le monde savait que les Sinclair arrivaient juste derrière les Draconi en terme de pouvoir et qu'ils constituaient donc pour ces derniers une menace directe. Une fois de plus, je me demandai si ce n'était pas Victor qui avait essayé de faire enlever Devon. S'il arrivait quoi que ce soit à son fils, Claudia serait prête à n'importe quoi pour le récupérer... Victor le savait.

Il avait dû sentir que je l'observais, parce qu'il jeta un coup d'œil dans ma direction. Nos regards ne se croisèrent qu'un bref instant, mais ça suffit pour activer ma vue de l'âme. Son expression était calme, mais son cœur était froid.

La plupart du temps, la colère et la fureur étaient brûlantes, comme des couteaux enflammés que j'aurais reçus en plein cœur. Ou bien c'était de l'eau bouillonnante au creux de mon estomac. Mais la rage de Victor Draconi était de la glace pure : dure, froide, incassable, implacable.

Je vis qu'il détestait les autres Familles, en particulier Claudia et les Sinclair, et qu'il ne reculerait devant rien pour en éliminer tous les membres jusqu'aux derniers, y compris les pixies. Blake avait dit que son père préparait quelque chose. Je comprenais à présent que ça aurait des conséquences mortelles pour les personnes présentes dans cette pièce, peut-être même pour tout Cloudburst Falls.

Victor détourna la tête, ce qui brisa ma connexion avec lui. Je frissonnai.

— Lila ? m'appela Devon en se penchant sur son siège, de l'autre côté de Félix. Tu vas bien ?

Je laissai échapper un soupir, persuadée que l'air que j'expirais allait se matérialiser en glaçon devant moi compte tenu de la fureur glacée de Victor qui courait encore dans tout mon corps. Mais ça ne se produisit pas. Je m'obligeai à me redresser, baissai les mains et les dissimulai sous la serviette posée sur mes genoux pour que personne ne puisse voir qu'elles tremblaient.

— Ouais, répondis-je en essayant de prendre une voix normale. Je vais bien. J'ai sûrement trop mangé.

— Tu crois ça ? ricana Félix.

Je me forçai à lui sourire. Félix se tourna vers Devon et ils se remirent à discuter. La rage froide se dissipa peu à peu et je retrouvai bientôt mon corps, mais il me resta un mélange d'inquiétude, d'angoisse et de peur qui me pesait sur l'estomac dès que je pensais à Victor, à Blake et à ce que les Draconi préparaient.

Chapitre 25

Le dîner prit fin peu de temps après. Devon retourna auprès de Claudia et se tint à ses côtés en guise de soutien silencieux tandis qu'elle échangeait une dernière fois des poignées de main avec différents chefs de Famille, y compris Victor.

Je demeurai à l'écart. Tout ce que je voulais, c'était en finir avec cette affreuse soirée. Les Draconi quittèrent le restaurant en premier. Victor ne m'adressa pas même un regard en franchissant le seuil. Ça ne me surprit pas. Je n'étais pas un membre haut placé de la Famille Sinclair, donc il me considérait comme quantité négligeable. À ses yeux j'étais une moins que rien, tout comme ma mère.

Blake, cependant, s'arrêta le temps de me ricaner au nez, avec une expression annonçant que notre petite querelle n'était pas réglée. Je lui adressai un sourire glacial, semblable à celui que Claudia réservait à Victor.

Deah suivit son père et son frère hors du restaurant, mais je n'eus pas le temps de capter son regard pour me faire une idée de ses émotions.

Une fois les Draconi partis, le niveau de tension baissa d'au moins dix crans et tout le monde prit congé avec décontraction, en riant et parlant.

Félix nous abandonna pour faire le trajet jusqu'au manoir avec Angelo, Reginald et Claudia, tandis que Grant, Devon et moi nous dirigions vers notre SUV. Il était près de minuit, même si on ne l'aurait pas cru avec toutes ces lumières et les nombreux touristes qui déambulaient encore sur la Midway.

— Je suis content que ça soit terminé, grommela Devon en plongeant les mains dans ses poches alors que nous marchions le long du trottoir. Je déteste ces dîners. Et Victor Draconi est un énorme crétin. Tu te rends compte qu'il veut taxer encore plus les mortels ? Je me demande parfois s'il n'est pas un peu dingue.

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Parce qu'il n'arrête pas de faire pression sur ma mère au sujet des mortels. Fais-leur ci, fais-leur ça, comme s'ils étaient sa propriété personnelle ou je ne sais quoi. Beaucoup de Familles n'aiment pas les mortels, mais chez Victor, c'est extrême.

— Il veut ce qu'il y a de mieux pour les Familles, dit Grant. Il a raison. Nous gardons les monstres à distance des péquenauds, nous faisons tout le sale boulot. Ils sont loin de nous payer assez pour ça.

Devon lui adressa un regard dur, mais Grant haussa les épaules.

— Je ne suis pas le seul membre de la Famille Sinclair à le penser, continua-t-il. Nos membres respectent ta mère, mais ils voient ce à quoi les autres Familles ont accès et ils veulent la même chose.

Devon renifla avec dédain.

— Tu veux dire ce à quoi les Draconi leur permettent d'avoir accès, répliqua-t-il.

Grant haussa à nouveau les épaules.

Nous quittions la Midway pour prendre la rue latérale qui menait à la voiture quand je décelai un mouvement du coin de l'œil. Deah se tenait près d'un stand de glace. Elle me fit un geste de la main pour me demander d'approcher.

— Je vous rattrape dans quelques minutes, d'accord ? Je vais m'acheter une glace.

Devon m'adressa un regard amusé.

— Tu as encore faim ? Félix avait raison. Tu es vraiment un puits sans fond.

Je parvins à esquisser un sourire. Devon secoua la tête et continua à avancer avec Grant. J'allai faire la queue devant le stand de glace, comme pour prendre un cornet, mais dès que Devon et Grant eurent disparu dans la foule, je me dirigeai vers l'endroit où Deah m'attendait, cachée dans l'ombre.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Elle jetait des regards inquiets à droite et à gauche. Je me demandais si elle avait peur de voir apparaître Devon et Grant... ou bien Blake. À la fin, elle ramena les yeux vers moi.

— Écoute, dis à Félix que je suis désolée, d'accord ? murmura-t-elle.

— Désolée ? Tu es désolée de l'avoir traité comme de la merde ? Tu le lui diras toi-même.

Je fis mine de m'éloigner, mais elle tendit la main pour me retenir.

— Si tu me touches, l'avertis-je d'un ton grondant, je te colle mon poing dans la figure.

Elle étrécit les yeux.

— J'aimerais bien voir ça.

Nous nous fusillâmes du regard. Au bout d'un moment, elle soupira.

— S'il te plaît, dis à Félix que je suis désolée, d'accord ? répéta-t-elle. Il comprendra. Il sait comment est mon frère.

— Ton frère est un monstre et ton père aussi. Tu n'es peut-être pas d'accord avec la façon de faire de Blake, mais tu ne t'y opposes jamais.

Je ne sais pas ce que Félix voit en toi.

Elle poussa un cri étouffé et son visage pâlit sous l'effet de la surprise.

— Tu sais ? Pour Félix et moi ?

— Je l'ai vu te donner une rose dans la salle de jeux. Vous devriez être plus discrets, tous les deux.

Elle serra les poings et fit un pas vers moi, menaçante.

— Si tu le dis à qui que ce soit...

Je levai les yeux au ciel.

— Ouais, ouais. Tu me feras bouffer mes tripes. J'ai compris. Ne t'en fais pas. Ton précieux petit secret est en sécurité avec moi.

Ce fut à mon tour d'avancer vers elle.

— Mais Félix est un mec bien, et si toi et ton frère osez lui faire du mal, alors c'est moi qui vous le ferai regretter. *Capisce* ?

Deah esquissa un signe de tête que j'interprétei comme un « oui ». Puis, après un dernier regard noir, elle s'éloigna dans la foule à grands pas.

Je demeurai un instant immobile, à scanner du regard les attractions de la Midway, l'oreille aux aguets, sur mes gardes, au cas où Blake aurait décidé de suivre sa sœur et attendrait dans l'ombre que je passe près de lui. Mais je ne repérai rien de suspect et me dirigeai donc vers le parking. Grant et Devon devaient commencer à s'impatience...

Mon téléphone sonna. J'envisageai de ne pas répondre, mais la seule personne susceptible de m'appeler était Mo. Il voulait connaître les détails croustillants du repas des Familles. Je tirai donc mon téléphone de mon sac à main et décrochai.

— Salut, petite, dit Mo. Alors, c'était comment, ce grand dîner ?

— Tendu.

Il rit.

— Ouais, j'imagine. Allez, raconte-moi.

Je lui racontai quelques détails, y compris la manière dont Victor poussait Claudia et les autres Familles à imposer de nouvelles taxes de protections aux mortels.

— Tu as vu Victor ? s'enquit Mo d'un ton vif. Tu étais dans la même pièce que lui ?

— Ouais.

Il n'ajouta rien, mais à travers le combiné je l'entendis tapoter sur le comptoir du bout des doigts, signe qu'il était inquiet. Nous n'en parlions jamais, mais Mo savait ce que Victor avait fait à ma mère.

— Tu pourras m'en dire plus un autre jour, dit-il enfin. Je t'appelle pour une autre raison. J'ai enfin découvert pour qui travaillait le comptable que tu as volé et dont les gardes ont attaqué Devon dans ma boutique.

Il marqua une pause théâtrale. Je levai les yeux au ciel. Il était incorrigible.

— Et donc... Il travaille pour...

— Les Sinclair. Le comptable travaille pour la Famille Sinclair.

Je fronçai les sourcils.

— Les Sinclair ? Mais pourquoi des gardes travaillant pour un comptable des Sinclair attaqueraient-ils Devon ? Ça n'a aucun sens...

Une enseigne s'alluma au-dessus du stand de glace et sa couleur d'un rouge profond me rappela le collier de rubis que j'avais volé... Un collier dont quelqu'un avait parlé à notre table durant le dîner de ce soir.

Comment un membre des Sinclair aurait-il pu être au courant pour ce collier ? Je n'en avais parlé à personne et Mo non plus, j'en étais sûre. Les trois gardes étant morts, il restait le comptable, qui avait pu se plaindre du vol. J'en doutais, car ça l'aurait obligé à avouer sa liaison, sans parler de l'humiliation d'avoir été volé par sa propre femme. Restait que les trois gardes avaient pu eux-mêmes parler entre la nuit du vol et l'attaque au Tape-à-l'œil, histoire de partager ce petit ragot juteux avec la personne qui les avait embauchés pour attaquer Devon.

Je ralentis le pas, ébranlée par les implications de cette hypothèse. Mais lorsque j'eus effectué cette première connexion, une autre s'ensuivit, comme la clenche d'une serrure. J'avais maintenant une idée assez précise de l'identité de la personne qui avait plaisanté avec Reginald à propos du comptable.

Clic.

Je tournai les yeux vers l'entrée de la salle de jeux. Et je me souvins d'avoir vu cette même personne, celle qui connaissait l'histoire du collier de rubis, en train de parler aux gardes Volkov le jour du premier rencard arrangé de Devon et Poppy.

Clic.

Une personne qui savait tout ce qu'il y avait à savoir au sujet du pouvoir de Devon, puisqu'il vivait sous le même toit que lui.

Clic.

— Grant, murmurai-je.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit, Lila ? demanda Mo.

— C'est Grant, répétai-je. C'est lui qui est derrière les attaques répétées contre Devon. Il a tout manigancé.

— Tu en es sûre ? Pourquoi est-ce qu'il ferait ça ? C'est l'Usurier de la Famille. Il est aussi haut placé qu'on peut l'être dans leur hiérarchie.

— C'est ça, murmurai-je. Raison pour laquelle il connaissait le comptable et ses gardes. Suffisamment bien pour leur proposer un deuxième boulot, en tout cas. Et puisqu'il est Usurier, il a accès à

l'argent des Sinclair. Suffisamment pour embaucher des gardes Volkov et les envoyer faire une deuxième tentative.

Plus j'y réfléchissais, plus ça me paraissait logique. Puis une autre pensée, encore plus glaçante, me traversa.

— Oh non, murmurai-je, plus pour moi-même que pour Mo. J'ai laissé Devon seul avec Grant.

Seul et sur un parking sombre. Là où Devon avait déjà été pris en embuscade, la nuit où son père avait été assassiné, en sortant de la fête de réveillon du Nouvel An.

— Grant va réessayer, dis-je en me mettant à courir. Appelle Claudia ! Dis-lui ce qui se passe ! Et localise mon téléphone !

— Lila, attends... !

Je raccrochai, soulevai ma veste et glissai mon téléphone dans l'un des emplacements cachés de ma ceinture. Puis je pris une grande inspiration et courus vers le parking. Mes talons qui claquaient sur les pavés faisaient beaucoup trop de bruit pour que je puisse espérer un effet de surprise, aussi je m'arrêtai le temps de les retirer. Elles m'échappèrent des mains, je lâchai mon sac, mais je continuai à courir. Les pavés étaient encore tièdes de la chaleur emmagasinée dans la journée. De petits morceaux de terre, de gravier et de verre m'écorchaient la plante des pieds. Je serrai les dents pour ne pas ralentir.

Arrivée près du parking, je me forçai à m'arrêter et à m'accroupir dans l'ombre. Il ne restait que quelques voitures, mais je parvins à me faufiler d'une flaque de pénombre à l'autre afin de me rapprocher peu à peu de la section des Sinclair. Enfin, je m'immobilisai derrière une voiture de sport noire avec l'hacienda des Salazar sur la portière.

À une dizaine de mètres de là, Grant et Devon attendaient, adossés au SUV. Je poussai un soupir de soulagement. Je n'arrivais peut-être pas trop tard. Malgré tout, je restai dissimulée dans l'ombre et fixai les ténèbres autour de moi. Si Grant avait prévu de tendre une embuscade à Devon, il devait y avoir des gardes payés par lui dans les parages. Il était bien trop lâche pour l'attaquer seul.

— Où est Lila ? lança Devon. Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Nan, répondit Grant, avec une pointe de raillerie dans la voix. Elle a dû s'arrêter en route pour faire quelques poches sur la Midway.

— Pourquoi tu dis un truc pareil ?

— C'est une voleuse, Devon, répliqua Grant d'un ton encore plus méprisant. Toi et Félix vous semblez l'avoir oublié, mais pas moi.

— Lila est plus qu'une simple voleuse.

— Pourquoi ? demanda Grant. Parce que tu as envie de coucher avec elle ? Ne sois pas stupide. Cette fille ne t'attirera que des ennuis. Si elle est encore au manoir, c'est pour finir de repérer les lieux et

décider ce qu'elle emportera avec elle quand elle partira.

Devon secoua la tête.

— Lila n'est pas comme ça. C'est une voleuse, je sais. Mais elle ne volerait pas la Famille. Plus maintenant.

— Si tu le dis, marmonna Grant. En tout cas, si elle n'est pas là dans cinq minutes, on part sans elle.

Je ne voyais personne rôder dans l'ombre, aussi je sortis mon téléphone et envoyai un bref message à Félix.

[C'est Grant le responsable des attaques. Il est avec Devon devant la voiture en ce moment. Appelle Mo. Il saura quoi faire.]

Puis je mis mon téléphone en mode silencieux, le glissai dans l'emplacement caché de ma ceinture et commençai à approcher. J'aurais pu appeler Devon, mais j'étais certaine que Grant portait au moins une arme sur lui, peut-être plus, et je ne voulais pas prendre le risque d'une réaction impulsive de sa part.

— Tu sais, reprit Grant. J'attends cette soirée depuis très longtemps.

— Ah oui ? Pourquoi ça ?

Grant sourit.

— Pour pouvoir enfin faire ça.

Je me précipitai en avant, même si je savais que j'arriverais trop tard.

Grant tira une dague du creux de ses reins. Et avant que j'aie pu hurler un avertissement, il fit volte-face, leva l'arme bien haut et l'abattit vers la poitrine de Devon.

Devon dut voir l'éclat du métal, parce qu'il leva les mains et bloqua le coup.

— Grant ? Qu'est-ce que tu fous, mec ? s'écria-t-il d'une voix stupéfaite.

Grant lâcha un grognement furieux, leva le poing et frappa Devon au visage. Ce dernier recula en trébuchant contre le SUV. Grant leva sa dague.

Mais j'étais là pour aider Devon.

Je balançai mon épaule dans les côtes de Grant, ce qui eut pour effet de l'écarter de Devon et de l'envoyer les fesses par terre sur les pavés. La dague tomba au sol en cliquetant et je fis un pas en avant pour l'écarter d'un coup de pied. Puis je me dirigeai vers Devon.

— Tu vas bien ?

Devon secoua la tête pour se reprendre et se redressa.

— Ouais, je vais bien. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je crois qu'on devrait laisser Grant nous expliquer ça.

Nous tournâmes tous les deux la tête vers Grant, qui s'était remis

sur ses pieds. Son visage s'assombrit lorsqu'il me vit.

— Toi... marmonna-t-il. J'aurais dû me douter que tu allais te pointer et tout gâcher. Encore. Tu ne pouvais pas t'en empêcher, hein ?

Je ricanai méchamment.

— Que veux-tu que je te dise, c'est une mauvaise habitude chez moi.

— Grant, qu'est-ce qui te prend ? demanda Devon.

Grant laissa échapper un rire dur et amer.

Je scrutai le parking à la recherche des gardes que Grant avait dû embaucher pour l'aider. Je ne repérai personne, mais j'eus la sensation que quelque chose m'échappait. Avec un peu de chance, Félix, Claudia et Mo étaient en chemin. J'avais hâte qu'ils arrivent.

Grant cessa de rire.

— Qu'est-ce que je fais ? répéta-t-il. Je prends enfin ce qui aurait dû être à moi depuis le début.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda Devon.

Grant plissa les yeux.

— Ma place de commandant en second de la Famille Sinclair.

— Mais tu es l'Usurier, répondit Devon. Tu as plus d'argent et tout autant de pouvoir que moi. Alors pourquoi voudrais-tu être à ma place ?

— Parce que quand j'aurai tué ta mère, tout le monde se tournera vers moi pour me nommer patriarche de la Famille.

Devon poussa un cri étouffé devant tant de cynisme. Grant eut un sourire méchant.

— Et ton pouvoir de compulsion me faciliterait la tâche pour être élu à l'unanimité.

— C'est donc toi qui as commandité toutes les attaques contre Devon ? demandai-je.

Je voulais qu'il continue à parler, histoire de laisser aux autres le temps de nous trouver. Je posai une main sur l'épaule de Devon et me déplaçai sur la gauche en l'entraînant avec moi pour mettre autant de distance que possible entre Grant et nous, au cas où il aurait une autre arme sur lui.

— Évidemment que c'était moi, répliqua Grant avec un rictus. Personne d'autre dans la Famille n'a assez de cerveau pour manigancer un plan pareil.

Devon poussa de nouveau un cri étouffé.

— Tu... C'est toi qui as organisé l'attaque au dépôt-vente ? Toi qui as donné à ces hommes l'ordre de tuer Ashley ?

— Oh, je n'ai pas fait que donner l'ordre. Je l'ai tuée moi-même, répondit Grant, dont le visage se tordit. Tout comme j'ai tué ton père.

Je fronçai les sourcils et me demandai si Grant mentait. Parce que

c'était le mystérieux inconnu qui avait tué Ashley, pas lui. À moins que... À moins que ce ne soit lui, le mystérieux inconnu. Mais comment c'était possible ?

Devon voulut sauter sur Grant, mais je le retins fermement par l'épaule pour l'obliger à garder ses distances.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix étranglée, en serrant les poings. Pourquoi avoir tué mon père ? Qu'est-ce qu'il t'avait fait ?

— Parce que c'est toi qu'il a choisi pour être le Molosse de la Famille, siffla Grant. J'étais son bras droit. J'étais le plus âgé. J'avais plus d'expérience. Il a prétendu que je n'étais pas un bon combattant et que j'étais un moins bon *leader* que son précieux fils. Il m'a nommé Usurier en guise de consolation. Eh bien, ce n'était pas suffisant.

— Et tu crois que tuer Claudia et Devon te contentera ? ironisai-je.

Grant cligna des paupières, comme s'il remarquait maintenant que Devon et moi étions en train de nous éloigner. Mais au lieu de venir vers nous pour nous empêcher d'aller plus loin, il m'adressa un grand sourire narquois, comme s'il avait compris la manœuvre, mais qu'elle ne l'inquiétait pas. Je fronçai les sourcils de plus belle. Pourquoi me regardait-il comme ça ? Où étaient les hommes censés l'appuyer ? Qu'est-ce qu'il mijotait ?

— Maintenant que tu le dis, je pourrais prendre aussi ton pouvoir, Lila, ricana Grant. Il n'est pas aussi intéressant que celui de Devon, mais la vision, ça peut être utile, dans certaines situations.

— Je ne te laisserai pas voler ma magie, lâchai-je. Je préférerais mourir.

— Tu vas mourir de toute façon, répondit-il. Autant que ce soit pour quelque chose.

Soudain, il émit un sifflement aigu. Au début, il ne se passa rien. Puis une par une, les portières des voitures garées sur le parking s'ouvrirent et des hommes armés d'épées en sortirent. Je me maudis pour ma stupidité. Je n'avais pas songé une seconde que les mercenaires de Grant pouvaient s'être cachés dans ces voitures aux vitres teintées. J'allais payer cher cette erreur. Et Devon aussi. Devon vint se placer devant moi, les poings levés, mais il ne pouvait pas combattre tous ces hommes, pas même avec sa magie de compulsion. Ils étaient trop nombreux.

Je repérai un mouvement du coin de l'œil. L'un d'eux fonçait vers moi. Il devait posséder un don de vitesse pour se déplacer aussi vite. Je me tournai vers lui tout en sachant que je n'avais aucune chance de bloquer son attaque...

Un poing m'atteignit sur le côté du visage. Je reculai en trébuchant et sentis le froid brûlant de la magie parcourir mes veines... Mais ce n'était pas suffisant.

Le poing me frappa. J'entendis le cri de Devon. Puis tout devint

noir.

Chapitre 26

Une atroce douleur dans les bras me réveilla. On aurait dit qu'ils étaient fixés au-dessus de ma tête, comme si j'essayais d'effectuer une posture de yoga compliquée. Ou plutôt qu'ils étaient étirés au maximum, si haut que je ne sentais plus mes doigts. Je tentai de les remuer pour soulager la pression, mais quelque chose de lourd était enroulé autour de mes poignets pour les maintenir en place. J'essayai malgré tout de me libérer, en me demandant ce qui n'allait pas et pourquoi je faisais un rêve aussi étrange...

Les événements de la soirée me revinrent d'un seul coup. Le dîner des Familles. Le coup de fil de Mo. Le moment où j'avais compris que Grant était derrière les attaques. Grant avouant avoir tué Lawrence Sinclair et menaçant de voler le pouvoir de Devon...

Penser à Devon me fit ouvrir les yeux.

Je ne vis d'abord que les ténèbres, mais clignai des paupières et ma vision s'éclaircit. Une ampoule solitaire brûlait au plafond et projetait de longues ombres qui se tordaient de tous côtés, comme des monstres prêts à frapper. Je sondai la pénombre, mais ne vis qu'un entrepôt sale au sol recouvert de ciment, avec des murs de parpaings gris. Il y faisait froid et je frissonnai malgré mon costume noir. Des gouttières étaient ménagées dans le sol à intervalles réguliers, à quoi elles pouvaient servir ? L'une d'elles était située pile sous mes pieds nus et ensanglantés, qui touchaient à peine terre.

Ne pouvant pas déterminer pour le moment où je me trouvais, je commençai par vérifier mon état. Ma mâchoire palpitait, mais à part ça, je n'avais rien. Pas d'entailles ou d'ecchymoses, juste une douleur sourde dans tout le corps.

Je levai les yeux vers la source de la douleur, à savoir mes pauvres bras. Mes mains étaient liées au moyen d'une lourde corde enroulée autour d'un crochet en métal fixé au plafond. Quelqu'un m'avait attachée à ce crochet quand j'étais encore inconsciente et m'avait laissée là. Il y avait d'autres crochets fixés au plafond et chacun d'eux se trouvait pile au-dessus d'une gouttière.

Les crochets, le froid, les gouttières dans le sol de ciment. Mon cœur cessa de battre. Ce n'était pas un entrepôt, c'était un abattoir.

Le genre d'endroit où l'on suspendait au frais les pièces de bœuf et de porc avant de les livrer aux bouchers. Le lieu idéal pour que Grant

saigne Devon à blanc, jusqu'à extirper de lui tout son pouvoir.

— Mm ! Mm-mmm !

Un son étouffé attira mon attention. Je regardai sur la droite et découvris Devon, attaché sur une chaise. Je le scannai du regard. Des bleus et des traces de coups marbraient son visage et il avait les poings en sang, sans doute pour avoir combattu Grant et ses sbires, mais il n'était pas gravement blessé. Les cordes qui le liaient à la chaise étaient aussi lourdes et épaisses que les miennes et un morceau d'adhésif gris lui couvrait la bouche pour l'empêcher de parler et d'utiliser sa magie de compulsion.

Les questions se bousculaient dans ma tête. J'aurais voulu savoir si Félix et les autres avaient compris ce qu'il s'était passé, s'ils étaient à notre recherche et dans combien de temps ils nous trouveraient. Mais je m'obligeai à repousser toutes ces pensées dans un coin de ma tête pour me concentrer sur Devon. Tout ce qui comptait à cet instant, c'était de nous faire sortir tous les deux d'ici... en vie.

— Tu vas bien ? demandai-je.

Devon hocha la tête, puis soudain son expression changea et il regarda derrière moi, les yeux pleins de haine.

— Il va bien, me répondit une voix moqueuse. Pour l'instant.

Des pas résonnèrent sur le ciment, Grant apparut devant moi. Il n'était pas seul. Deux hommes le suivaient et se postèrent derrière lui, en l'encadrant comme des soldats. Je regardai autour de moi, mais ne vis personne d'autre. Après la capture de Devon, Grant avait dû payer ses mercenaires et les renvoyer.

— Oh, très bien, ricana-t-il. La Belle au bois dormant s'est enfin réveillée.

Il me fallut plusieurs essais, mais je parvins à poser mes pieds nus sous moi pour me redresser. Ça soulagea la douleur dans mes bras, même si des aiguilles continuaient de me piquer les épaules à cause de la position inconfortable dans laquelle j'étais restée pendant... Eh bien, j'ignorais pendant combien de temps. Je fléchis les doigts, les écartant autant que possible malgré les cordes, puis les refermant, afin que le sang circule de nouveau. J'avais besoin d'être valide le plus possible, si je voulais avoir une chance de m'échapper avec Devon. Même si je n'avais pour l'instant aucune idée du moyen de me débarrasser de ces cordes, afin de pouvoir ensuite détacher Devon.

Pour tenter d'oublier mes fourmillements, je scrutai l'abattoir, à la recherche d'une issue. Il n'y avait aucune fenêtre, mais je repérai une porte sur le mur en face de moi. Où menait-elle ? Aucune importance, ça vaudrait toujours mieux que d'être piégée ici avec Grant.

— Je suis content que tu sois réveillée, continua Grant. Je voulais que tu sois la première à être témoin de mon pouvoir tout neuf... Quand je l'aurais pris à Devon.

Il leva la dague avec laquelle il avait attaqué Devon sur le parking, et je me rendis compte qu'il s'agissait d'une lame noire, en sang-fer. Une main brandissant une épée était gravée sur la poignée. L'emblème des Sinclair. Il avait dû la prendre dans la salle d'entraînement du manoir.

Il fit tourner la dague dans sa main, comme un cow-boy l'aurait fait avec son six-coups. Devon avait toujours les yeux fixés sur lui et la colère que j'y lisais était de plus en plus brûlante. Grant lui adressa un sourire diabolique et se dirigea vers lui. Je devais trouver un moyen de l'arrêter, avant qu'il ne lui fasse du mal.

— Comment tu as découvert le pouvoir de Devon ? lançai-je.

Ouais, ce n'était pas très original, mais je comptais sur l'égo démesuré de Grant pour gagner quelques minutes, le temps de faire... quelque chose.

Grant s'arrêta et me regarda par-dessus son épaule.

— Tu parles de sa magie de compulsion ?

Je hochai la tête.

— J'ai surpris Claudia et Reginald en train d'en discuter avec Oscar. Ils se remémoraient le jour où Devon avait utilisé son pouvoir pour convaincre un chaton de descendre d'un arbre. C'est un secret de Polichinelle, contrairement à ce que croit Claudia.

— Et tu t'es dit que tu voulais ce pouvoir.

Grant haussa les épaules.

— Tu ne sais pas ce que c'est, de toujours recevoir des ordres de quelqu'un d'autre. Juste parce que Claudia Sinclair et les autres chefs de Famille ont quelques pouvoirs magiques et beaucoup d'argent, ils se sentent supérieurs à nous. Alors que c'est nous qui faisons leur sale boulot. Nous qui gardons les monstres sous contrôle. Nous qui faisons en sorte que les péquenauds de touristes se tiennent à carreau. Nous qui les protégeons des manigances et des tentatives d'assassinats des Familles rivales. Eh bien, j'en ai assez. J'ai travaillé dur pendant longtemps pour gravir les échelons dans la Famille, mais Lawrence a quand même choisi Devon plutôt que moi comme commandant en second. Quand j'ai entendu parler de ce pouvoir, j'ai tout de suite pensé que j'avais trouvé le moyen de me venger. Le moyen d'avoir tout ce qu'on m'avait refusé, y compris une Famille dont je serais le patriarche et des gens qui obéiraient à mes ordres.

Il ponctua cette phrase d'un grand coup de dague dans le vide. Derrière lui, les deux types armés d'épées croisèrent les bras sur leur torse et hochèrent la tête pour manifester leur approbation. Des bracelets en bronze marqués d'une hacienda brillaient à leur poignet gauche. Grant avait donc embauché des gardes des Salazar. J'avais toujours pensé qu'il connaissait tout le monde, mais maintenant je comprenais pourquoi : il voulait avoir plus de personnes à sa

disposition le moment venu.

— Tu n'étais pas obligé de rester pour obéir aux ordres. Tu aurais pu démissionner. Quitter la Famille. Aller ailleurs. Faire autre chose.

Grant laissa échapper un rire amer.

— Quoi par exemple ? Mon père a été assez stupide pour dilapider tout mon héritage au jeu, raison pour laquelle je me suis retrouvé à travailler pour les Sinclair au départ. Au moins, je pouvais vivre dans un manoir, même si ce n'était pas le mien. Et puis, faire partie d'une Famille me permettait d'apprendre toutes sortes de secrets.

— Et Lawrence, le père de Devon ? demandai-je. Pourquoi tu l'as tué ?

Grant haussa à nouveau les épaules.

— Parce qu'il était là. En fait, j'essayais de kidnapper Devon, ce soir-là. Tuer Lawrence n'était qu'un bonus.

Devon émit un grognement venu du fond de sa gorge et Grant tourna les yeux vers lui.

— Oh, ne t'en fais pas, Devon. Ton papa n'a pas souffert... Pas beaucoup. Pas autant que toi quand je vais te découper.

Il fendit l'air avec sa dague. Devon laissa échapper un autre grognement rageur, mais sa colère impuissante fit rire Grant.

— Tu sais, je ne vais peut-être même pas me battre avec ta mère pour obtenir la position de Molosse. Avec ta magie de compulsion, je reprendrai les rênes de la Famille en obligeant tout le monde à faire ce que je demanderai. Même Claudia Sinclair sera obligée de m'obéir.

Il marqua une pause, avant de reprendre :

— Qu'est-ce que tu en penses, Devon ? Tu aimerais voir ta mère s'incliner devant moi, pour changer ? En ce qui me concerne, j'adorerais.

Devon ne pouvait rien dire, mais le regard qu'il adressa à Grant irradiait la haine. Ouais. Je savais ce qu'il ressentait.

— Mais comment tu as fait ? demandai-je, cherchant toujours à le faire parler.

Grant se tourna vers moi.

— Fait quoi ?

— Tu as dit que tu étais dans le dépôt-vente et à la bibliothèque. Tu as dit que tu avais tué Ashley. Mais tu ne ressembles pas du tout à l'inconnu qui dirigeait les attaques. Alors comment tu as fait ?

Grant me dévisagea. Je crus qu'il n'allait pas me répondre, mais c'est alors que son visage se mit à... onduler, avant de se modifier peu à peu sous mes yeux.

Son nez parfait, ses pommettes ciselées, son menton droit, ses yeux bleus et ses cheveux dorés devinrent flous, comme émoussés. Puis ils disparurent, bientôt remplacés par des cheveux bruns, des yeux marron et les traits passe-partout du mystérieux inconnu qui avait tué

Ashley et tenté de kidnapper Devon à plusieurs reprises.

Puis Grant dut inverser le processus, car la seconde d'après j'étais face à l'homme soigné et séduisant que je connaissais. Un léger frisson de magie émanait de son corps et je compris enfin quel était son pouvoir et à quoi il lui servait depuis le début.

— Tu as un pouvoir d'illusion. Tu peux changer d'apparence.

Grant esquissa un rictus.

— Eh bien, oui, Lila. Tu parles d'une découverte !

— Les cheveux et les yeux bruns... C'est le vrai toi, n'est-ce pas ? La belle gueule que tu arbores en ce moment, c'est celle que tu montres aux autres. Ce que tu veux qu'ils voient de toi.

— Évidemment, répliqua-t-il avec un sifflement malveillant. Tu crois qu'on s'intéresserait à moi, avec des traits aussi insignifiants que ceux de mon vrai visage ? Qu'on me remarquerait, qu'on obéirait à mes ordres ? Bien sûr que non. Et encore moins quand il est là.

Il s'approcha de Devon et se pencha afin de se trouver au niveau de son visage.

— Naître avec le pouvoir de compulsion, ça ne suffisait pas, hein, Devon ? Oh, non. Il a aussi fallu que tu sois beau. Tu as eu les muscles, le talent au combat, une Famille riche, un groupe d'amis qui t'adorent. Certains ont vraiment de la chance.

Il eut un rictus amer, puis ajouta :

— Eh bien, je me débrouille sans la chance.

Il se redressa et baissa les yeux sur Devon.

— Et je crois qu'il est temps que la chance tourne pour toi, de manière définitive.

Il fit tourner la dague dans sa main et changea de position, prêt à frapper.

— Attends ! m'exclamai-je dans une tentative désespérée pour sauver Devon. Attends !

Grant me regarda par-dessus son épaule.

— Et pourquoi j'attendrais ?

— Parce que... Et si tu te trompais ?

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as déjà pris le pouvoir de quelqu'un ?

Son silence m'apprit que non. Derrière lui, les deux gardes échangèrent un regard surpris et inquiet. Apparemment, Grant ne leur avait pas précisé qu'il n'avait encore jamais volé un pouvoir magique.

— Et si tu t'y prenais mal ? continuai-je. Tu n'obtiendrais pas la magie de Devon et tu te retrouverais avec un cadavre sur les bras.

— Alors qu'est-ce que tu suggères ?

J'ouvris la bouche, puis la refermai, comme si je regrettais d'avoir parlé, comme si j'en avais trop dit.

Grant m'adressa un sourire diabolique.

— Mais tu sais que tu as raison, en fait. Il vaudrait mieux que je m'entraîne d'abord sur quelqu'un d'autre... Par exemple sur toi, Lila. Ensuite, ton pouvoir de vision me permettra de voir en détail et de l'intérieur les souffrances de Devon. Et ce sera beaucoup plus drôle, n'est-ce pas ?

J'écarquillai les yeux autant que je le pouvais et me débattis, comme si j'étais terrifiée. Ce n'était pas très difficile, car j'étais quand même un peu terrifiée.

Je ne voulais pas qu'on m'arrache mon pouvoir et pas seulement parce que ça risquait de me tuer. Ma vue de l'âme et mon pouvoir de transfert faisaient tout autant partie de moi que mon esprit, mon corps et mon cœur. Je ne voulais pas les perdre parce que je ne savais pas qui j'étais sans eux.

Mais je devais continuer dans cette voie. C'était ma seule chance de me débarrasser de mes liens et de sauver Devon.

— Oh, oui, ronronna Grant. Ce sera beaucoup mieux. Et Devon pourra voir ce qui l'attend.

— Mmm ! tenta de hurler Devon sous l'adhésif qui lui couvrait la bouche. Mm-mmm !

Il se débattait à présent comme un forcené pour se libérer, mais les lourdes cordes le liaient trop étroitement à la chaise et tout ce qu'il gagnait à s'agiter, c'était les tendre davantage et se faire mal. Nos regards se croisèrent et son désespoir glacé me fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur.

Mais je me forçai à détourner les yeux pour me concentrer sur Grant, qui s'avavançait vers moi d'un pas assuré. Il fendit l'air de sa dague et je ne pus m'empêcher de frémir. J'étais peut-être plus qu'un peu terrifiée, au bout du compte, mais j'avais planté cette idée dans sa tête et maintenant, je devais tourner la situation à mon avantage... Ou mourir.

Grant s'arrêta devant moi. Je me débattis de plus belle et allais même jusqu'à tenter de lui donner des coups de pied. Évidemment, il esquiva sans difficulté mes maladroites tentatives. Il fit un signe de tête aux deux hommes qui se tenaient derrière lui.

— Tenez-la, ordonna-t-il. Je ne veux pas commettre la moindre erreur.

Les hommes vinrent m'encadrer et me saisirent par les avant-bras en se servant de leur pouvoir de force pour me maintenir en place. J'attendis une seconde, puis tirai sur mes mains pour me défaire de mes liens. Il ne se passa rien. Les hommes n'utilisaient pas suffisamment de leur magie pour activer mon pouvoir de transfert. Loin de là.

Alors je recommençai à ruer, à me cambrer, à donner des coups de

tête dans tous les sens et avec toute mon énergie. Ils parvenaient encore à me maîtriser sans trop de difficulté, mais devaient y mettre plus de force. Et enfin, au bout d'un instant, je sentis le premier frisson de magie au creux de mon estomac.

Il ne restait plus qu'à espérer que ce serait suffisant pour nous sauver.

Les hommes resserrèrent si fort leur étreinte que je sentais à présent la pression de leurs doigts contre mes os. Je ne pouvais plus bouger un seul muscle, mais le frisson de la magie était de plus en plus froid et se transformait en autre chose de plus grand. Je devais faire durer ça aussi longtemps que possible.

Grant se tenait devant moi et je baissai les yeux sur la dague dans sa main. Elle était d'un noir cendré comme l'épée de ma mère, et ses bords scintillaient sous l'ampoule solitaire au-dessus de nos têtes. Les lames noires étaient très aiguisées et possédaient des bords si tranchants qu'il était facile de vous découper en filets comme un poisson. On ne les sentait pénétrer qu'une fois qu'il était trop tard, quand on avait déjà les tripes dehors.

Grant sourit en voyant que je contemplais sa dague.

— Tu sais pourquoi on appelle ça des lames noires ?

Je ne répondis pas, parce que je connaissais déjà la réponse. Ma mère m'avait raconté tout ce qu'il y avait à savoir au sujet des lames noires et de leurs dangers.

Il poursuivit, avec un sourire encore plus grand :

— Parce que plus on verse de sang dessus, plus la lame devient noire. J'ai toujours voulu savoir si c'était vrai. Et je vais avoir l'occasion de le découvrir grâce à toi, Lila.

Je me débattis, forçant les hommes à se servir de leur force pour m'immobiliser. L'un d'eux me frappa sur le crâne en insufflant de sa magie dans le coup. Je vis des étoiles et mis quelques secondes avant de reprendre mes esprits pour me concentrer sur Grant.

Il leva la dague et en pressa la pointe contre mon cœur.

— Tu sais, je suis désolé pour tout ça, Lila. Je t'appréciais vraiment.

— Tout ce que je vois, c'est que ça ne t'a pas empêché d'essayer de me tuer plusieurs fois, dis-je d'un ton glacial.

— Ça n'avait rien de personnel, répondit-il en haussant les épaules. Je n'ai jamais apprécié quelqu'un au point de l'épargner s'il se mettait en travers de mon chemin.

Je m'attendais à ce qu'il écarte le bras pour plonger la dague dans mon cœur. Il hésita, comme s'il en avait envie, mais il avait aussi envie de mon pouvoir, ce qui lui interdisait de me tuer d'un seul coup. Il éloigna donc la dague de mon cœur et la fit tourner une dernière fois dans sa main.

Je regardai Devon derrière lui. À nouveau, nos regards se croisèrent

et je perçus toute sa rage, son inquiétude, son désespoir et sa culpabilité. Il s'en voulait de m'avoir entraînée là-dedans.

— Ne t'inquiète pas, lançai-je pour tenter de le rassurer. Tout va s'arranger. Tu verras.

— Mm ! Mm-mmm ! tenta de hurler Devon sous son bâillon.

Mais c'était trop tard.

Avec un sourire diabolique, Grant plantait déjà sa dague entre mes côtes.

Chapitre 27

Sur le coup, je ne sentis rien. Aucune douleur indiquant que j'avais reçu un coup de poignard, ni que j'avais une entaille ou une éraflure. Mais quand je baissai les yeux, je vis la dague bien enfoncée dans mon flanc.

C'est alors que la douleur afflua à mon cerveau, avec la violence d'une déflagration.

J'avais hurlé quand Grant m'avait planté la dague entre les côtes et je hurlai quand il l'en retira. Il éleva ensuite son arme pour que tout le monde puisse voir le sang qui la maculait, d'un rouge brillant, absolument écœurant.

Mais mon sang ne demeura pas longtemps sur la lame.

Presque aussitôt, les taches commencèrent à disparaître, goutte après goutte, à mesure que le sang-fer aspirait le liquide. J'aurais pu jurer entendre le métal boire mon sang, comme un enfant en train de boire un soda à la cerise avec une paille.

Slurp. Slurp. Slurp.

Et Grant avait raison. Plus le métal absorbait mon sang, plus la lame s'assombrissait, passant d'un gris terne à un noir profond, jusqu'à devenir d'un noir lumineux. Autant que le noir puisse être lumineux.

Les yeux de Grant s'illuminèrent de plaisir à ce spectacle macabre. Devon continuait de hurler sous l'adhésif qui couvrait sa bouche. Les deux gardes avaient l'air de s'ennuyer. Si ça n'avait tenu qu'à eux, ils m'auraient déjà tuée, pour en finir plus vite.

— Tu avais raison, Lila. M'entraîner sur toi va être plus qu'amusant, dit Grant d'une voix cruelle et satisfaite.

Je continuais de hurler encore et encore en me demandant si la douleur allait cesser un jour. En l'espérant. En priant pour ne pas avoir mal calculé mon coup, pour que ma magie se déclenche et me sauve la vie comme elle l'avait déjà fait tant de fois.

Mais il n'y avait que la douleur... Toujours et encore... De plus en plus insupportable...

À la fin, je n'eus même plus la force de hurler et m'affaissai en avant, le visage couvert de sueur. Je ne tenais plus sur mes jambes, mais j'étais encore debout, grâce aux hommes qui me soutenaient et aux cordes qui me liaient au crochet à viande au-dessus de ma tête. Mais la douleur était atroce. Elle s'étendait à toutes mes terminaisons

nerveuses, luttait avec la magie en moi, essayait de l'étouffer. Aussi je me concentrai sur ce léger frémissement de pouvoir glacial que je sentais en moi et m'efforçai de focaliser sur lui toute mon attention, en faisant abstraction de la douleur ardente provoquée par le coup de poignard que j'avais reçu dans le flanc.

— Ne t'en fais pas, roucoula Grant. Je n'ai rien touché de vital. Pas encore, en tout cas. Nous avons d'abord besoin de faire couler ton sang pour que je puisse prendre ton pouvoir.

Je ne pus m'empêcher de remarquer l'étrange similitude entre mon pouvoir de transfert et la manière dont le sang-fer avalait mon sang. Tout comme lui, j'aspirais la magie des gens. Plus on entaillait quelqu'un avec une lame noire, plus le métal se montrait affamé. Il finissait par boire tout le sang d'une personne, lui volant du même coup sa magie et suçant sa vie jusqu'à la moelle, comme une sangsue.

Le processus pouvait être très lent et douloureux, car il fallait parfois infliger des douzaines de blessures. On pouvait aussi frapper au cœur, pour prendre tout le sang et toute la magie en même temps. Dans les deux cas, une fois que la lame noire était bien imbibée de sang et de magie, pour s'approprier le pouvoir qu'elle contenait, il fallait la retourner contre soi-même et se la planter dans le cœur, comme on s'injecte de l'adrénaline au moyen d'une seringue.

Apparemment, Grant préférait la méthode lente et douloureuse, parce qu'il me poignarda encore, enfonçant profondément la dague dans ma cuisse gauche. Quand le sang jaillit, il se remit à ricaner. Le son de son rire commençait vraiment à m'insupporter. Mais avant que j'aie pu me préparer à endurer la nouvelle vague de douleur qui n'allait pas tarder à frapper, il leva la dague en visant mon visage.

Je poussai un cri étouffé et tentai de renverser la tête en arrière, mais il m'atteignit à la joue droite et je sentis le sang couler.

— Ne t'inquiète pas, Lila, dit Grant. C'est une entaille peu profonde, je n'abîmerai pas trop ton joli minois.

— Trop aimable, grondai-je.

— Nous verrons bien si tu fais encore la maligne après deux ou trois entailles de plus.

Il jeta un coup d'œil à Devon par-dessus son épaule. Celui-ci tentait toujours de hurler à travers l'adhésif et de se libérer de ses liens. En vain.

— Qu'est-ce que tu en dis, Devon ? demanda Grant d'une voix mielleuse. Tu es impatient d'assister au deuxième round ? Parce que moi, oui.

Il se tourna à nouveau vers moi et m'examina d'un œil critique, cherchant à décider de toute évidence le prochain endroit où me poignarder. Pendant ce temps, le sang coulait des blessures qu'il avait déjà infligées et maculait le sol, se déversant vers les gouttières en

ciment sous mes pieds avant de disparaître un peu plus loin dans un trou noir.

J'attendais toujours que mon pouvoir de transfert s'active, que la douleur se transforme en une force qui me permettrait de me libérer des liens qui m'emprisonnaient. Mais je ne sentais qu'un très léger frisson au lieu de l'afflux massif de pouvoir glacial et tourbillonnant dont j'avais désespérément besoin pour m'en sortir. Je sentais aussi la douleur, bien sûr, qui me transperçait tout le corps par vagues successives.

— OK, lança Grant. Je pense qu'on a assez de sang. Qu'est-ce que vous en dites, les gars ?

Les hommes haussèrent les épaules. Mon pouvoir n'était pas pour eux. Il se fichait de ce qui était en train de se passer.

— Oui, reprit Grant, répondant à sa propre question. Je pense qu'une dernière entaille suffira. Tenez-lui les bras.

C'était ma dernière chance.

Je pris une grande inspiration et me mis à ruer et à me débattre comme jamais. Pour me maintenir immobile, les hommes durent utiliser toute leur force. Je donnai même un coup de dents pour tenter de les mordre, même si je savais n'avoir aucune chance d'y arriver, attachée comme je l'étais. Mais ça les agaça et l'un d'eux me balança un coup de poing au visage qui m'étourdit un court instant.

— Je vous paie pour quoi, bande d'idiots ? lança sèchement Grant. Maintenez-la immobile !

Les hommes parvinrent enfin à me tenir. Grant éleva la dague au-dessus de sa tête, prêt à l'enfoncer dans mon cœur et à délivrer le coup fatal qui lui permettrait de m'arracher ma magie avant que je ne rende mon dernier souffle.

C'est alors que je me rendis compte que la douleur cuisante de mes blessures avait disparu. Je ne sentais plus que le froid brûlant de la magie. Il rugissait dans mes veines, plus fort que jamais.

Grant éleva la dague plus haut, puis il l'abattit sur moi. L'arme siffla dans l'air comme une faux...

J'écartai mes poignets et arrachai les lourdes cordes qui les liaient, comme si elles n'étaient pas plus épaisses que de la ficelle. Je me baissai et la dague de Grant alla se planter dans l'épaule de l'un des gardes. Celui-ci hurla de douleur et recula en trébuchant, tandis qu'un jet de sang jaillissait en arc de sa profonde blessure.

Grant fit volte-face vers moi. Je me débarrassai des cordes et me mis en garde.

— Comment tu as fait ça ? siffla-t-il.

— Tu aimerais bien le savoir, hein ? me moquai-je.

Il émit un rugissement furieux et chargea.

J'allai à sa rencontre, esquivai sa dague qui visait ma tête en

passant dessous, et lui balançai mon poing en plein visage, tout en refermant les mains sur la lame de son arme. Évidemment, je m'ouvris la paume, mais je parvins à lui arracher la dague. Puis en une série de mouvements bien enchaînés, je la lançai en l'air, la rattrapai par le manche et poignardai Grant à l'épaule.

Il hurla, mais je n'y prêtai aucune attention, car j'étais trop occupée à retirer la dague de son épaule et à le frapper au visage. Il tomba au sol. J'allai l'achever quand le deuxième garde se précipita vers moi, les mains tendues en avant comme des serres. On aurait dit qu'il voulait m'arracher les membres un par un.

Je l'accueillis avec la dague. Ce type avait beau être fort, il n'était pas très rapide et je l'atteignis au ventre. Il tomba à genoux. L'entaille n'était pas assez profonde pour le tuer, mais suffisante pour le mettre un bon moment hors de combat. L'autre homme déambulait dans la pièce en vacillant, une main pressée sur son épaule.

— Mm ! Mm-mmm ! fit Devon, qui essayait toujours de se faire entendre sous l'adhésif qui recouvrait sa bouche.

Je commençai à sentir ma magie qui déclinait et Devon était ma priorité. Je m'empressai donc de le rejoindre, en renonçant à achever Grant et ses sbires.

— Tends les bras derrière toi et écarte les mains le plus possible.

Il m'obéit et je pus trancher ses liens avec la dague. Puis je l'aidai à s'en débarrasser, arrachai l'adhésif qui lui couvrait la bouche et le soutins quand il se releva.

Et soudain, d'un seul coup, il ne resta plus aucune magie en moi. Comme si mon organisme avait tout consommé, je redevins normale. Je fis un pas en avant et ma jambe gauche, celle qui était blessée, céda presque sous moi.

— Cours, dis-je à Devon. Sors d'ici tant que tu le peux encore.

Il secoua la tête.

— Non, répondit-il d'une voix râpeuse que je reconnus à peine. Pas sans toi.

Malgré mes protestations, il passa un bras autour de ma taille pour me soutenir. Ensemble, nous nous éloignâmes le plus vite possible de Grant et des deux gardes blessés.

Quand nous atteignîmes la porte au fond de l'abattoir, Devon essaya de tourner la poignée.

— Verrouillé, dit-il, la voix toujours aussi râpeuse. C'est verrouillé !

— Lâche-moi.

Il s'exécuta et je lui passai la dague pour qu'il surveille nos arrières. Puis j'attrapai les deux baguettes crochets plantées dans mes cheveux, repoussai les mèches qui me retombaient devant les yeux et entrepris de chercher la clenche de la serrure au moyen des baguettes.

— Allez, bébé, murmurai-je. Je sais que tu meurs d'envie de

t'ouvrir pour moi.

J'entendais derrière moi de faibles gémissements, mais tentai d'en faire abstraction pour me concentrer sur le verrou et sur le délicat maniement des crochets que j'avais en main.

— Dépêche-toi, Lila, fit Devon d'une voix rauque. Ils sont en train de se relever.

Je lui adressai un bref regard.

— Tu peux utiliser ta magie sur eux ? Ta compulsion ?

Il secoua la tête et inclina la tête pour me montrer sa gorge couverte d'ecchymoses.

— Ils m'ont étranglé... Chacun leur tour. Je peux essayer...

Mais je vis bien qu'il n'y croyait pas. Pas avec cette voix basse et râpeuse qui était à peine plus qu'un murmure, je dus tendre l'oreille pour l'entendre.

— Ne t'en fais pas. On trouvera un autre moyen.

Je redoublai d'efforts et de concentration, ignorant la sueur et le sang sur mes mains, et faisant de mon mieux pour empêcher mes doigts de trembler. Enfin, la clenche glissa au bon endroit.

Je tournai la poignée et ouvris la porte. Devon replaça son bras autour de ma taille pour supporter mon poids. Nous sortîmes en chancelant et nous éloignâmes de cet abattoir.

La nuit était fraîche, même pour un mois de mai, mais je respirai à pleins poumons. C'était peut-être la dernière fois que je respirais de l'air frais, j'avais envie d'en profiter.

— Reviens ici, espèce de garce ! hurla Grant.

Il était toujours à l'intérieur, mais nous l'entendîmes quand même.

Il n'allait pas tarder à ramasser son arme et à ordonner à ses hommes de l'aider à nous prendre en chasse.

L'ennui, c'était que nous n'avions nulle part où aller.

L'abattoir se trouvait dans l'un des nombreux coins mal famés de Cloudburst Falls et la porte s'était ouverte sur une allée sombre. Devon m'aida à en atteindre le bout, puis à tourner à l'angle. Je levai les yeux vers les plaques de rues et mon cœur se serra. Je savais où nous étions : il n'y avait rien ni personne à des kilomètres à la ronde pour nous aider. Oui, il y avait des maisons et des gens, mais dans ce quartier personne ne nous ouvrirait sa porte et nous risquions en prime de nous faire attaquer par un monstre.

Mais nous devions quand même tenter le tout pour le tout.

— Là-bas, dis-je en pointant le doigt vers la droite. Vite.

Je replaçai mes baguettes crochets dans ma queue de cheval. Puis avec l'aide de Devon, je descendis la rue en boitillant. À chaque mouvement, chaque pas, le sang coulait un peu plus de mes blessures. Des yeux s'ouvraient sur notre passage dans les allées sombres, brillants et colorés comme des pierres précieuses, me rappelant tous

les bijoux que j'avais volés : rouge rubis, vert émeraude, bleu saphir, jaune citrin. Attirées par l'odeur du sang, les ombres s'écartaient en rampant des murs et sortaient de derrière les bennes à ordures. Nous entendions crachoter et siffler autour de nous. Et aussi le grattement des griffes, des serres et des queues qui effleuraient les murs et les pavés.

— Lila, s'inquiéta Devon.

— Il faut qu'on continue d'avancer.

Mais nous savions tous les deux que si Grant et les deux gardes ne nous attrapaient pas, les monstres s'en chargeraient.

Nous progressions avec lenteur et je ne pouvais pas accélérer avec ces blessures qui m'affaiblissaient et me faisaient souffrir. Devon m'aidait autant qu'il pouvait, mais lui-même avait été passé à tabac, il boitait et ne marchait pas beaucoup plus vite que moi. Ce qui nous permettait d'avancer, c'était notre volonté de fer. Et je ne savais pas combien de temps encore ça suffirait.

Nous n'étions même pas à un kilomètre de l'abattoir. D'une seconde à l'autre, Grant et ses hommes allaient surgir derrière nous en courant et nous tuer... À moins que Grant ne décide de nous traîner jusqu'à l'abattoir pour finir ce qu'il avait commencé et nous voler nos pouvoirs.

Pouvoirs. Magie. Monstres.

Ces mots tournaient dans ma tête. Je jetai un coup d'œil à Devon. Il avançait en boitillant et en me traînant derrière lui, avec une expression grave et déterminée. Mon regard se posa sur les bleus autour de son cou. Il ne pouvait pas crier assez fort pour se servir de sa magie de compulsion sur Grant et ses hommes, avant qu'ils ne soient sur nous. Et là, ce serait trop tard.

Je regardai la plaque de rue pour vérifier où nous étions. Au loin, à environ un kilomètre, le pont du lochness s'incurvait au-dessus de la rivière. Une idée folle venait de germer dans ma tête. Devon avait assez de voix pour utiliser sa magie sur moi, qui était tout près de lui.

J'avais peut-être trouvé le moyen de nous sauver... Et de tuer en même temps Grant et ses hommes.

— Quelle est l'étendue de ton pouvoir ? demandai-je à Devon alors que nous continuions d'avancer aussi vite que nous pouvions. Sa puissance ? Sa durée ?

— Ça dépend.

Il souffla quelque chose que je ne compris pas, car sa voix s'était enrouée. Frustré, il se racla la gorge et fit un geste avec sa main.

— On doit s'enfuir.

Je hochai la tête.

— Tu as tout à fait raison.

Devon m'adressa un regard étrange, mais je désignai le pont du

lochness, devant nous.

— Tu vois ça ? Tu crois pouvoir courir jusque-là ? Jusqu'au côté opposé du pont ?

Il hocha la tête, mais ses yeux étaient emplis de questions ; il se demandait quelle différence ça ferait d'arriver de l'autre côté du pont.

— C'est notre seule chance, continuai-je. Tu as de la monnaie sur toi ? Des pièces ? De l'argent, n'importe quoi ?

Devon me regarda d'un air perplexe, en se demandant pourquoi j'avais besoin de monnaie dans un moment comme pareil. Il secoua la tête.

Je poussai un juron. J'avais laissé tomber mon sac à main et les pièces qu'il contenait quand j'avais couru vers le parking pour protéger Devon de Grant. Évidemment, j'avais les crochets dans mes cheveux, les shurikens, et le téléphone à ma ceinture, mais ça ne suffisait pas. Sur moi, je n'avais qu'un seul objet de valeur que le lochness accepterait comme tribut : la bague de ma mère.

Je levai la main. Le saphir en forme d'étoile brillait à la lueur de la lune, comme si un feu brûlait à l'intérieur. Je n'avais pas envie de me séparer de cette bague, mais ma mère aurait compris. Parce que c'était la seule manière pour qu'on s'en sorte, Devon et moi.

— Arrête-toi une seconde.

Devon fit ce que je lui demandais. Je regardai une dernière fois la bague et l'ôtai de mon doigt avec une pointe de regret. Puis je pris l'anneau dans mon poing et m'écartai de Devon. Il tendit la main vers moi, en se demandant ce que je faisais, mais je levai la main pour l'arrêter.

— Donne-moi l'ordre de courir, dis-je entre mes dents serrées.

Il fronça les sourcils en prenant un air perplexe, puis soudain il comprit et secoua la tête pour protester.

Non, non, non.

— On doit absolument s'enfuir, insistai-je. Tu l'as dit toi-même. Je sais qu'on est tous les deux blessés et que je saigne, mais il suffirait qu'on parvienne à traverser ce pont pour être sauvés. Tu verras...

— Les voilà ! s'écria Grant derrière nous.

Nous fîmes volte-face tous les deux. Grant et les gardes n'étaient plus qu'à quatre pâtés de maisons et ils se rapprochaient vite. Ils étaient tous les trois armés d'une épée. Grant avait un regard meurtrier et je me demandais s'il n'avait pas décidé de nous tuer sur-le-champ, sans même tenter de nous voler nos pouvoirs. De toute façon, s'ils nous attrapaient, nous étions morts.

— Fais-le, dis-je. Dis-moi de courir. Maintenant. Avant qu'il ne soit trop tard.

Devon poussa un soupir, mais il se racla la gorge et plongea ses yeux dans les miens.

— *Cours !* s'écria-t-il aussi fort qu'il pouvait.

L'espace d'un instant, il ne se passa rien, et je me demandai si sa voix était assez forte pour que sa magie fonctionne. Puis ce fut comme si deux mains plongeaient dans mon corps et s'enroulaient autour de mes bras et de mes jambes. Je me sentis comme une marionnette dont on tirait les fils d'un côté et de l'autre. Malgré mes nombreuses blessures et douleurs, quelque chose me poussait à faire ce que me disait Devon. De courir encore et encore, jusqu'à m'écrouler d'épuisement ou parce que j'avais perdu trop de sang. Vu l'état dans lequel j'étais, je pariais plutôt sur la deuxième hypothèse.

Je pris la main de Devon et nous nous mîmes à courir.

Il s'efforçait de suivre mon rythme, mais était lui-même handicapé par ses blessures. Je l'entendis gémir de douleur, mais il ne me demanda pas de ralentir. Il savait que je n'aurais pas pu, car c'était sa magie me poussait à courir, courir, courir. Aussi, je lui tins plus fort la main pour l'entraîner avec moi. C'était courir ou mourir.

Nous courûmes... et courûmes... et courûmes...

Et enfin, le pont était là, devant nous. Il se rapprochait, mais pas assez vite...

— Tu es morte, Lila ! Tu m'entends ? Vous êtes morts tous les deux !

Grant continuait de hurler derrière nous, mais je n'osais pas me retourner pour voir à quelle distance il se trouvait. Une fois que nous aurions traversé le pont, ça n'aurait plus d'importance. C'était mon plan, en tout cas... Notre unique espoir de nous en tirer.

Mais il se passa un truc bizarre. Nous commencions tout juste à traverser le pont quand je pris conscience que je ne ressentais plus le besoin de courir. Je n'étais plus prisonnière du pouvoir de Devon. Non seulement ça, mais mon pouvoir de transfert s'était activé et ce qui me donnait désormais la force de courir, c'était le flux glacial de magie qui courait dans mes veines.

Devon et moi nous empressâmes de traverser le pont. Je lui tins plus fort la main et me déportai vers le muret de pierre du côté droit.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il d'une voix toujours aussi rauque. Tu es folle ? Ils vont nous rattraper !

Je risquai un coup d'œil rapide par-dessus mon épaule. Grant et les deux autres hommes avaient réduit la distance à un pâté de maisons. Dans quelques secondes, ils arriveraient au pont.

C'était là-dessus que je comptais.

J'ouvris le poing et lâchai la bague de ma mère sur la pierre au centre du pont, celle qui était marquée de trois X. Le saphir scintillait encore malgré le sang dont il était maculé.

Je m'empressai alors de traverser le pont en entraînant Devon avec moi.

Je n'en étais pas sûre, mais il me semblait avoir entendu le tintement familier, reconnaissable entre tous, indiquant que mon tribut était accepté.

Nous descendions du pont quand mon corps acheva de brûler ce qui restait de ma magie. Je fis un dernier pas en avant et tombai sur un genou avant que Devon ait pu me rattraper. Il me remit debout et me soutint par la taille, mais je ne pouvais pas aller plus loin.

— Stop, murmurai-je.

Il tenta de me tirer, mais mes pieds nus, contusionnés et ensanglantés traînaient sur les pavés.

— Il faut filer d'ici !

— On est en sécurité, murmurai-je. Je le sais. Fais-moi confiance, je t'en prie.

Une lueur de doute passa dans son regard, mais il hocha la tête et cessa de vouloir m'entraîner à tout prix. Au lieu de ça, il se retourna de manière à nous placer face à nos ennemis.

Grant était arrivé sur le pont avec ses hommes et quand il vit que nous nous étions arrêtés, il se mit à rire.

— On a décidé de livrer sa dernière bataille, hein ? C'est ce qu'on fait quand on a perdu tout espoir de s'en sortir, non ?

Je haussai les épaules comme si ça m'était égal qu'il soit si proche, mais en vérité, ça m'inquiétait. Et pas qu'un peu. Il se trouvait environ à un tiers du pont, et les deux gardes quelques pas derrière lui. Aucun d'eux ne jeta le moindre regard à la pierre sur laquelle j'avais posé la bague. Bien.

— Tu aurais dû me laisser te tuer dans l'abattoir, Lila, continua Grant d'un ton triomphant. Plutôt que de me forcer à te pourchasser jusqu'ici. Parce que maintenant... maintenant je vais te faire mal pour de bon.

Je fis un geste vers le sang qui s'écoulait de mes blessures.

— Tu peux faire mieux que ça ?

Il sourit.

— Fais-moi confiance. Quand j'en aurai fini avec toi, ces entailles te donneront l'impression d'être de simples coupures faites par du papier.

Je rivai mon regard au sien et ma vue de l'âme s'activa. Je vis à quel point il pensait ces paroles sadiques, à quel point il était cruel. Je frémis. Je préférais être mangée par un monstre plutôt que de me retrouver entre les mains de Grant. Le monstre m'accorderait une mort plus clémentine et plus rapide. Et puis, il fallait bien que les monstres se nourrissent. Pour eux, j'avais peut-être un goût de bacon.

— Si ça ne marche pas, tu me lâches et tu te mets à courir, murmurai-je à Devon. Pars aussi loin d'ici que possible.

Il secoua la tête et pinça les lèvres.

- Je ne t'abandonnerai pas, affirma-t-il en prenant un air buté. Je soupirai devant tant d'entêtement.
- Très bien. Dans ce cas j'espère que ça va marcher.
- Quoi ?
- Tu vas voir.

Grant continuait d'approcher, suivi des deux gardes ; ils étaient impatients de nous saigner et de nous découper en morceaux, ça se voyait. Devon resserra son bras autour de moi, nous redressâmes la tête et attendîmes.

Grant se rapprocha du milieu du pont. Les gardes aussi. Encore quelques pas et j'allais savoir si mon plan fonctionnait...

Il s'arrêta juste avant la marque à mi-chemin du pont et tourna la tête de tous côtés, scrutant les ténèbres.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Lila ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il m'étudia avec attention.

— Je t'observe depuis que tu as rejoint la Famille Sinclair. Tu es intelligente et tu as plus d'un tour dans ta manche. Je trouve bizarre que tu aies renoncé, ça ne te ressemble pas.

J'arquai un sourcil.

— Je t'ai poignardé, j'ai libéré Devon et je me suis enfuie avec lui. Tu appelles ça renoncer ? Il me semble au contraire que je t'ai humilié. Tu n'as même pas été fichu de garder deux prisonniers pendant plus d'une heure. Tu n'es pas un grand génie du crime, on dirait, pas vrai, Grant ?

L'un des gardes ricana, mais comme Grant lui adressait un regard noir, il se mit à tousser pour dissimuler son rire. Mais ça suffit à mettre Grant hors de lui.

— Tu sais quoi, Lila ? grogna-t-il. Je vais te couper la langue avant de te tuer.

Sa main se crispa sur son épée, puis il fit ce que j'attendais : il dépassa la pierre centrale qui marquait le centre du pont.

Les deux autres hommes le suivirent. Ils entamaient à présent la deuxième moitié du pont pour nous rejoindre.

Devon fit mine de me lâcher pour s'interposer entre eux et moi, mais je resserrai mon étreinte autour de sa main.

— Attends, dis-je. Ne bouge pas.

Il fronça les sourcils mais obéit.

Grant agita son épée dans les airs. Derrière lui, les deux autres hommes firent de même, histoire de nous impressionner. Je levai les yeux au ciel. Ils étaient mignons, quand même...

Ils allaient peut-être nous tuer dans quelques secondes, mais je ne pus m'empêcher de rire. Malgré la douleur qui pulsait dans tout mon corps, malgré le sang qui s'écoulait de mes blessures, malgré ma peur,

malgré tout ça...

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? gronda Grant.

— Trois fois rien, répondis-je. Je repensais juste à quand tu es venu me chercher devant le lycée pour m'emmener au manoir Sinclair. Et aussi à toutes celles où tu es venu en ville. Et donc à toutes celles où tu as traversé ce pont.

— Et alors ? répliqua Grant d'un ton sec. C'est le chemin le plus rapide.

Je lui souris.

— Oui, mais tu n'as jamais payé le moindre tribut au lochness... Et aujourd'hui encore, tu viens de passer sans rien donner.

Il fronça les sourcils, l'air de se demander de quoi je parlais. Mais les gardes, eux, savaient. L'un d'eux poussa un juron et fit volte-face, fixa la pierre lisse au milieu du pont, et se précipita vers elle en fouillant ses poches pour trouver quelques pièces, des billets, n'importe quoi, pourvu que ça lui sauve la vie.

Mais c'était trop tard.

Un long tentacule noir jaillit de la surface sombre de la rivière, éclaboussant de l'eau partout. Devon émit un hoquet de surprise. Et oui, j'avoue, moi aussi.

Le tentacule plana un instant dans l'air en ondulant d'avant en arrière, comme un cobra sur le point de frapper.

Puis il attaqua.

Il s'abassa d'un seul coup et s'enroula autour du premier garde, celui qui s'était précipité pour payer le tribut. Celui-ci lâcha son épée, la seule chose qui aurait pu l'aider. Il ne lui restait plus que ses poings, dont il usa tant qu'il pouvait, mais même avec son pouvoir de force, il n'était pas de taille contre un lochness. Le tentacule le souleva très haut au-dessus du pont et l'emporta dans la rivière. Il hurlait à pleins poumons.

Puis ce fut le silence.

Dès que le tentacule eut disparu dans l'eau, un autre en jaillit. Le deuxième homme attrapa son épée à deux mains et je crus qu'il allait lutter contre le monstre, mais il se détourna et se mit à courir vers nous.

Sauf que Grant ne l'entendait pas comme ça.

Il lui entailla le torse avec son épée quand il passa à sa hauteur. Le garde tomba sur les pavés en hurlant et le tentacule s'abassa pour l'emporter à son tour. Simple comme bonjour. Le deuxième homme disparut dans la rivière.

Grant fit alors volte-face et se mit à courir pour échapper au lochness. À côté de moi, Devon brandit la dague que je lui avais donnée dans l'abattoir, mais je doutais qu'il lui reste assez de force pour s'en servir.

— Si Grant s'en sort, tu dois essayer d'utiliser ton pouvoir sur lui. Et si tu n'y arrives pas, cours. S'il te plaît, s'il te plaît, fais ça pour moi. Devon m'adressa de nouveau un regard buté et secoua la tête.

— Pas sans toi.

Grant continuait de courir vers nous aussi vite qu'il le pouvait, ses chaussures de ville claquant contre les pavés.

— Espèce de garce ! hurla-t-il. Tu vas payer pour ça !

Je ne répondis pas. Il était presque sorti d'affaire et je me demandai s'il n'allait pas au bout du compte échapper à la colère du lochness. Je cherchai la créature des yeux, ou au moins un tentacule, mais ne vis rien. Pas même un remous dans l'eau indiquant une présence sous le pont.

Grant risqua un coup d'œil par-dessus son épaule, mais le pont était désert. Il se retourna et m'adressa un regard suffisant.

— On dirait bien que mes hommes ont payé le tribut pour moi. Alors qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Lila ?

Mon cœur se serra, parce que je n'avais rien à répondre à ça. Pour nous sauver, j'avais compté sur les coutumes que ma mère m'avait enseignées et que j'avais pour ma part toujours respectées et même suivies avec plaisir. Mais j'avais à présent l'impression que ça ne suffirait pas.

Devon attendait que Grant arrive à notre portée. Il semblait déterminé à me défendre jusqu'à son dernier souffle. Je pris soudain conscience que ça comptait énormément pour moi.

Mais il n'eut pas à me défendre

Grant était en train de quitter le pont. Il venait de mettre un premier pied sur la route, mais au moment précis où le deuxième pied allait toucher le sol, un tentacule jaillit des ténèbres, serpenta sur les pavés et s'enroula autour de sa cheville.

Grant tomba au sol et son épée lui échappa des mains. Le tentacule le ramena sur le pont en prenant son temps, comme au ralenti. Mais Grant n'était pas du genre à abandonner sans se battre. Il s'accrocha à un pavé qui affleurerait plus que les autres. Le tentacule tira d'un coup sec. Grant tint bon... Il avait à présent les ongles en sang, mais ça valait mieux que de finir au fond de la rivière.

Il leva la tête vers moi et plongeait ses yeux dans les miens. Ma vue de l'âme s'activa et je vis sa douleur, sa fureur et son incrédulité face à ce qui allait lui arriver.

— Aide-moi ! cria-t-il.

— Non.

Voyant que je n'aurais pas pitié de lui, il tourna un regard affolé vers Devon.

— Devon ! S'il te plaît ! Aide-moi !

Devon poussa un soupir et esquissa un geste vers lui, comme je m'y

attendais, mais je l'arrêtai en secouant la tête.

— Non, dis-je. Laisse-le. Je sais qu'il fait partie de ta Famille et que tu le considérais comme un ami, mais il ne mérite pas ta clémence. Pas après ce qu'il a essayé de te faire. Pas après ce qu'il a fait à Ashley et à ton père. Crois-moi. Si tu l'aides maintenant, il essaiera encore de te tuer.

Devon contempla un instant Grant avec une expression indéchiffrable sur le visage. Au bout d'un moment, il m'adressa un bref hochement de tête.

Voyant s'évanouir son dernier espoir d'être sauvé, Grant tourna vers moi un regard mauvais et plein de haine.

— Sale garce ! gronda-t-il. C'est toi qui m'as fait ça ! Tu auras mon sang sur les mains !

— Oui, répondis-je. C'est moi la responsable, c'est vrai. Mais tu l'as bien cherché. Au revoir, Grant.

Il continuait de se raccrocher aux pavés, mais le tentacule s'enroulait de plus en plus en lui serrant la cheville. On entendit ses os craquer. Le tentacule tira d'un coup sec.

Grant hurla et agrippa le pavé de toutes ses forces.

Mais ce ne fut pas suffisant.

Le pont était humide et les pierres, éclaboussées par le lochness, étaient glissantes. Grant lâcha prise. Le tentacule le souleva très haut. Grant eut à peine le temps de prendre une inspiration pour hurler avant que la créature ne l'entraîne dans l'eau.

J'échangeai un regard avec Devon, puis nous allâmes tous les deux en boitillant nous pencher au-dessus du parapet pour scruter l'eau. Elle remuait plus que d'habitude, bouillonnait, moussait. Je crus entendre Grant émettre un dernier cri gorgé d'eau, puis...

Silence.

La rivière reprit son rythme paisible, mais il restait une tache à la surface de l'eau. Le sang de Grant.

Devon laissa échapper un sifflement et s'écarta du bord, mais je demeurai où j'étais, les mains crispées sur le parapet pour me maintenir debout. J'aurais peut-être reculé aussi si je n'avais pas craint que mes jambes ne se dérobaient. Soudain, le tentacule noir s'éleva au-dessus du pont. Je me raidis. Si le lochness avait encore faim, Devon et moi allions finir comme Grant et ses deux gardes. Le tentacule prit une sorte d'élan, puis se projeta en avant dans notre direction, comme pour lancer quelque chose. Un objet argenté scintilla dans l'air.

Il heurta le rebord de pierre avec un cliquetis, rebondit et vint s'immobiliser à mes pieds. Je baissai les yeux.

Le saphir de ma mère brillait à la lueur de la lune.

Je pris une brusque inspiration. À côté de moi, Devon fit la même

chose.

— Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? demanda-t-il d'une voix rauque. Pourquoi t'avoir rendu ta bague ?

— Je ne sais pas. Et je crois même que je préfère ne pas le savoir.

Je me penchai et ramassai la bague. L'étoile en saphir et l'anneau en argent étaient plus brillants que jamais. On aurait dit que le monstre les avait nettoyés. Je glissai la bague à mon doigt, là où était sa place, et levai la tête. Le tentacule ondula dans l'air, comme pour m'adresser un salut.

J'hésitai avant de le lui rendre. J'ignorais si le lochness pouvait me voir.

— Euh... merci.

Le tentacule s'abaissa et disparut sous la surface de l'eau. Quelques instants plus tard, un son tonitruant résonna sous le pont, semblable à celui d'une corne de brume.

Beurk.

— Est-ce que c'était... un rô ? murmura Devon.

— Tu as vraiment envie de le savoir ?

Il secoua la tête.

— Je te comprends, dis-je. Moi non plus.

Chapitre 28

Je ne pouvais plus marcher, mais Devon refusait de m'abandonner, alors nous nous assîmes sur le pont. C'était plus sûr que de se balader en boitillant dans les rues. Malgré le sang dont nous étions couverts, aucun monstre n'apparut pour faire de nous son goûter de minuit. Nous étions sous la protection du lochness, au moins pour cette fois.

Je sortis mon téléphone et appelai Mo pour lui dire où nous nous trouvions. Dix minutes plus tard, plusieurs SUV noirs apparaissaient au bout du pont. Claudia, Félix, Reginald, Angelo et quelques gardes descendirent des voitures et se précipitèrent vers nous, accompagnés d'un visage familier.

Mo s'agenouilla devant moi.

— Tu n'as pas l'air en très grande forme, petite.

— Tu crois que je ne suis pas au courant ?

Il sourit et posa une main légère sur mon épaule.

Félix vint lui aussi accroupir devant nous. Il secoua la tête, puis sourit.

— Je ne peux pas vous laisser seuls une seconde, hein ?

— La prochaine fois, je te laisserai combattre à ma place l'enragé qui nous attaquera ainsi que ses sbires, répondis-je. Crois-moi, ce sera avec plaisir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Claudia d'une voix tranchante. Où est Grant ?

Je désignai la rivière du pouce, par-dessus mon épaule.

— Il dort avec les poissons... Pour toujours.

Claudia regarda le pont en prenant un air perplexe, puis ses lèvres s'arrondirent en un « oh » silencieux. Tous les autres se turent et quelques-uns allèrent se pencher par-dessus la rambarde pour chercher le lochness du regard. Mais je savais qu'il ne se montrerait pas. Au bout d'un moment, Angelo se racla la gorge.

— Au risque de souligner une évidence, je dois vous faire remarquer que Lila et Devon ont besoin de soins. Il serait temps de les transporter dans les voitures.

Mo reporta son attention sur moi.

— Ça te va, petite ? Parce que de mon point de vue, tu as rempli ton contrat avec la Famille Sinclair.

Claudia n'eut pas l'air d'apprécier, mais elle ne pouvait pas le contredire.

Je regardai toutes les personnes rassemblées sur le pont. Claudia, Reginald, Angelo, Félix, Mo, et enfin Devon. Il m'observait avec un mélange d'espoir et de méfiance. Son visage exprimait aussi autre chose. Mais je n'avais pas envie de trop y réfléchir pour l'instant.

— Ramenez-moi au manoir, dis-je. Ramenez-moi à la maison.

Ensuite, tout se déroula dans une sorte de brouillard. Mo me souleva dans ses bras et me déposa dans l'un des SUV. Devon et Félix insistèrent pour monter avec moi, tandis que Mo s'installait sur le siège passager et Reginald derrière le volant. Mo parla sans discontinuer durant tout le trajet jusqu'au manoir. Même Félix ne put en placer une, pour changer.

Une fois au manoir, Mo me porta jusqu'à l'infirmerie, où Angelo et Félix versèrent du pique-suture sur mes plaies. Devon était dans une autre pièce, où l'on examinait sa gorge et ses diverses blessures. Angelo et Félix venaient nous voir tour à tour. Je demandai comment allait Devon, mais Félix me répondit de ne pas m'inquiéter pour lui, car il allait bien.

Mes soins terminés, je pris une douche et enfilai le pyjama que Félix m'apporta. Mo m'aida à retourner dans ma chambre, où je m'écroulai sur mon lit.

Je fus réveillée le lendemain matin par le soleil qui entraît par les fenêtres. Je m'attardai dans mon lit pour sommeiller, un peu comme Minuscule qui dormait toujours dans les taches de soleil. Mais au bout d'un moment, je trouvai qu'il faisait trop jour et trop chaud. Je repoussai donc les couvertures, me redressai en position assise, passai mes jambes sur le côté du lit et émis un grognement. J'étais fourbue, pleine de courbatures et de douleurs. Mes blessures au couteau avaient été refermées, mais j'avais encore des entailles et des éraflures sur les mains et les bras, sans parler de mes pieds contusionnés et des muscles de mes jambes qui avaient été mis à rude épreuve quand j'avais couru pour fuir Grant.

Un léger bourdonnement me parvint et quelque chose traversa la pièce à toute vitesse avant de s'arrêter juste devant moi.

— Enfin ! s'écria Oscar, les bras croisés sur son torse, en agitant les ailes d'un air indigné. Je me demandais si tu allais te réveiller un jour.

Je grimaçai.

— Tu es obligé de hurler ? Je me suis battue hier soir, au cas où tu ne serais pas au courant.

— Si, si, je suis au courant. Tout le manoir est au courant. Et tout le monde ne parle que de ça. De Grant, de ce qu'il a fait, de ce que toi, tu as fait.

— C'est moi qui alimente les ragots du jour ? grommelai-je. Génial.

Il haussa les épaules.

— Ça fait partie du métier, cocotte. Viens, maintenant. Il faut t'habiller. Claudia veut te voir.

— Pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais tu ne peux pas la faire attendre. Alors, viens. Debout là-dedans.

J'émis un autre grognement, mais Oscar tournoya autour de moi, aussi agaçant qu'une abeille, tout en me donnant de petites tapes jusqu'à ce que je me lève. Je me dirigeai vers la salle de bains en vacillant et pris une douche chaude pour tenter de détendre mes muscles noués.

Lorsque j'eus terminé, j'enfilai un épais peignoir blanc et revins dans la chambre. Oscar avait déjà fait le lit et il m'avait préparé un pantalon de costume noir.

— C'est pour quelle occasion, ça ? demandai-je en caressant le tissu.

Il était encore plus doux que celui que j'avais porté au dîner de la veille.

— Claudia l'a fait apporter pour toi, tu dois le mettre, c'est tout. Ne pose pas de questions.

— Je ne pourrais pas plutôt enfiler un short et un T-shirt ? me plaignis-je.

— Non, répliqua-t-il d'un ton sec. Pas si tu veux profiter de ça avant de partir.

Oscar voleta d'un côté de la pièce et tendit la main. Des plateaux de nourriture avaient été disposés sur la table, devant la télévision. Il y avait des œufs brouillés, des pommes de terre rissolées, des pancakes aux pépites de chocolat, des danoises à la cerise, et bien sûr, une montagne de bacon. Mon estomac gargouilla et je me mis à saliver.

Je fis un pas en avant, mais Oscar fonça devant moi, me bloquant le passage et croisant à nouveau les bras sur son torse.

— Non, lâcha-t-il. Pas une seule bouchée tant que tu n'auras pas enfilé le costume.

— Tu es dur en affaires, dis donc.

Il sourit.

— On me le dit souvent. Maintenant, habille-toi et tu pourras manger ton bacon comme une gentille fille.

— Oui, maître, grommelai-je.

Mais je souriais. Et lui aussi.

Oscar ne cessa de me harceler pour que je me dépêche, mais je pris tout le temps de déguster mon petit-déjeuner, en savourant chaque bouchée. Malgré ce qui était arrivé la nuit dernière, j'avais la forte impression que Claudia allait me jeter dehors. Après tout, maintenant que Grant était mort, elle n'avait plus besoin de moi pour protéger

Devon. Aussi, je voulais profiter de ce dernier repas au château. Je songeai à fourrer mes restes dans une valise, notamment le bacon, mais je me retins. On verrait plus tard.

Quand je fus enfin prête, je rangeai l'épée de ma mère dans son fourreau et l'accrochai à ma ceinture, puis suivis Oscar jusqu'à l'entrée de la bibliothèque.

— Claudia te rejoindra dans une minute, dit-il.

— Merci, marmonnai-je.

Il sourit, avant de retraverser le couloir et de disparaître au coin.

J'entrai dans la bibliothèque, mais Claudia n'était pas assise à son bureau, aussi je me dirigeai vers les portes donnant sur le balcon pour admirer la vue. C'était l'une des choses dont je ne me lasserais jamais ici.

J'entendis un léger bruit de pas et Claudia vint se placer à côté de moi.

— Impressionnant, n'est-ce pas ?

Je haussai les épaules.

— Marchons un peu.

Elle ouvrit l'une des portes du balcon et sortit. Elle descendit une volée de marche et je la suivis, puis nous traversâmes une pelouse. Il n'y avait que nous et ça m'étonna.

— Où sont les gardes ?

— Je les ai envoyés de l'autre côté du domaine, répondit-elle. Je ne voulais pas qu'ils nous voient.

— Évidemment, maugréai-je.

Claudia m'adressa un regard en coin, mais n'ajouta rien.

Nous suivîmes un chemin qui traversait les bois sur environ quatre cents mètres avant de déboucher sur une grande clairière entourée d'une grille en fer forgé. À l'intérieur de la zone délimitée par la grille, des blocs de marbre noir avaient été disposés dans l'herbe.

Des tombes.

— Un cimetière ? Pourquoi m'avoir emmenée dans un cimetière ? Est-ce que vous comptez m'enterrer ici ?

Je m'étais efforcée de prendre un ton léger, comme si c'était une blague, tout en ayant conscience que ça pouvait être vrai.

Claudia ne répondit pas. Au lieu de ça, elle ouvrit la grille et s'avança dans l'allée centrale. Je marmonnai entre mes dents, mais lui emboîtai le pas.

J'examinai les pierres tombales, dont la plupart étaient en forme de croix. Celles situées du côté gauche du cimetière portaient le nom « Sinclair ». Je repérai celle de Lawrence, le père de Devon. C'était donc le cimetière de Famille. Mais du côté droit, les noms étaient différents. Les gardes étaient enterrés ici aussi. L'une des tombes, à l'avant, était assez fraîche pour être encore couverte de fleurs flétries :

la tombe d'Ashley.

Claudia s'y arrêta un instant, inclina la tête et présenta ses respects. Je l'imitai.

Nous continuâmes à marcher. Un peu plus loin dans le cimetière, je repérai un nom qui se répétait : Sterling.

Une appréhension vint se nicher au creux de mon ventre, mes jambes me parurent soudain engourdis et lourdes, comme la nuit précédente quand Grant m'avait poignardée. Je savais à présent pourquoi Claudia m'avait amenée ici.

Elle s'avança presque jusqu'au fond du cimetière et s'arrêta devant l'une des pierres. Une étoile y était gravée et dessous, quelques mots : « Serena Sterling, mère et amie bien aimée, membre loyal de la Famille Sinclair. »

Je refermai ma main sur la poignée de mon épée, l'épée de ma mère, et mes doigts la serrèrent si fort que je sentis l'étoile du pommeau s'incruster dans ma peau. Ma respiration se fit irrégulière et mon cœur se serra. Il me faisait si mal que j'eus la sensation d'être emprisonnée dans l'un des tentacules du lochness, sur le point d'être entraînée sous l'eau et de me noyer dans mon propre chagrin.

Le regard de Claudia croisa le mien, et je vis tourbillonner dans ses yeux verts un mélange de peine, de pitié et de compréhension.

— Je t'ai amenée ici, Lila, dit-elle, parce que je me suis dit que tu serais heureuse de voir enfin la tombe de ta mère.

J'essayai de reprendre le contrôle de mes émotions en contrôlant ma respiration, mais ça me prit un certain temps. Enfin, lorsque je me sentis assez calme pour parler, je détournai mes yeux de la tombe pour les reporter sur Claudia.

— Donc, dis-je. J'imagine que mon sort est réglé.

Elle arqua un sourcil et je poussai un soupir.

Elle désigna d'un geste le banc en marbre noir qui avait été installé tout au fond du cimetière.

— Asseyons-nous et discutons.

Nous nous dirigeâmes toutes deux vers le banc et nous y assîmes. Malgré la chaleur de cette journée, la pierre était fraîche grâce aux ombres qui tombaient sur cette partie du cimetière. Aucune de nous ne parla pendant plusieurs minutes. On n'entendait que le chant des oiseaux, le bruit des trolls qui circulaient dans les arbres et le bruissement de la brise estivale à travers les épaisses branches.

— Depuis combien de temps vous êtes au courant ? finis-je par demander.

— Que tu es Lila Sterling ? La fille de Serena Sterling, la femme qui était autrefois ma meilleure amie ? demanda Claudia.

Je grimaçai et hochai la tête.

— Je l'ai compris quand je t'ai vue combattre avec Félix et Devon.

Tu te déplaçais et tu attaquais comme elle. J'ai eu des soupçons à ce moment-là, et ils ont été confirmés à la seconde où je me suis rendu compte que tu portais ça.

Claudia tendit la main et tapota ma bague en saphir.

— Même si je dois admettre que j'aurais dû le savoir dès que Mo m'a appris ton nom. Merriweather était...

— Le nom de jeune fille de ma grand-mère. On a passé beaucoup de temps avec elle, quand j'étais enfant.

Et dire que je m'étais crue plus maligne que Claudia et que j'étais persuadée d'avoir réussi à lui cacher qui j'étais. Elle le savait depuis le début. Est-ce que c'était pour cette raison qu'elle m'avait engagée comme garde du corps de Devon ? Pour garder un œil sur moi. Sans doute.

Elle demeura silencieuse un instant.

— Qu'est-ce que t'a dit ta mère ? Sur notre Famille et sur... moi ?

— Tout, répondis-je. Elle ne m'a jamais rien caché. Je savais qu'elle avait été un membre de la Famille Sinclair, que vous étiez toutes les deux très proches, mais que vous vous étiez disputées avant ma naissance, raison pour laquelle elle était partie. Ensuite, vous ne vous êtes plus revues.

— C'est à peu près ça.

J'aurais pu lui en dire plus, parler de tout ce que ma mère avait fait pour la Famille, de tous les cadavres qu'elle avait aidé Claudia à enterrer, au sens propre, mais je voulais au moins conserver certains de mes secrets.

— Où êtes-vous allées ? demanda-t-elle. Après le départ de ta mère ? Qu'est-ce que vous avez fait, toutes les deux ?

Je haussai les épaules.

— On bougeait beaucoup pendant l'automne et l'hiver. Ashland, Bigtim, Cypress Mountain. On a vécu dans pas mal d'endroits différents. Ma mère se faisait embaucher comme garde pour des familles riches, aidait les gens à gérer des problèmes de monstres, des trucs du genre. La même chose que ce qu'elle faisait pour vous. Parfois, elle se faisait payer pour dérober des œuvres d'art, des voitures, des bijoux ou je ne sais quoi. Grâce aux contacts et aux boulots que lui procurait Mo.

— Mais ? demanda Claudia.

Je pris une inspiration.

— Mais nous revenions toujours à Cloudburst Falls durant l'été. Maman disait que c'était chez nous et que ça le serait toujours. Dès que j'avais terminé l'année scolaire, elle emballait nos affaires et on venait ici. Elle louait un petit appartement dans un quartier où personne ne faisait attention à nous. On se promenait beaucoup. Sur la Midway, en haut de la montagne, sur le lac et la plage. On mangeait

des glaces, on jouait, on allait à la bibliothèque, on visitait les salles de jeux, les parcs et les musées. J'ai passé ici les meilleures vacances d'été du monde.

Je baissai la voix, émue :

— C'était le moment de l'année que j'attendais le plus. Encore plus que Noël et mon anniversaire.

Claudia poussa un soupir.

— Jusqu'au jour où Devon et moi avons été attaqués sur la Midway.

— Oui. Quand maman vous a sauvés.

— Je l'ai vue, ce jour-là. L'espace d'une seconde. J'ai cru qu'elle était un fantôme, ou le fruit de mon imagination. Jusqu'à ce que j'apprenne que son corps avait été retrouvé.

Des étoiles clignotèrent en périphérie de ma vision, menaçant de former le mur blanc qui me renvoyait dans le passé, mais je battis à plusieurs reprises des paupières jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Je voulais rester ancrée dans le présent.

— Je sais que Victor Draconi l'a assassinée pour se venger, parce qu'elle l'avait empêché d'enlever Devon, dit Claudia d'une voix triste et morne. Il avait entendu parler de sa magie de compulsion et voulait savoir s'il possédait vraiment ce pouvoir. Ce sont ses hommes qui nous ont attaqués le jour où ta mère est intervenue. Ils m'auraient tuée et ils auraient kidnappé Devon si elle n'avait pas été là.

Je fronçai les sourcils.

— Mais c'était il y a quatre ans. Victor n'a jamais retenté le coup ? Il n'a plus envoyé d'hommes pour enlever Devon ?

— Non. Plus depuis ce jour.

Une pensée me traversa l'esprit.

— Parce que vous avez fait courir le bruit qu'il n'avait aucun pouvoir magique. C'est pour ça que Devon n'utilise son pouvoir de compulsion devant personne. Pour que Victor n'essaie plus de l'enlever.

Elle hocha la tête.

— Je suis parvenue à identifier la personne qui avait fait circuler la rumeur et je l'ai... convaincue de dire à Victor qu'elle s'était trompée.

Je me demandai ce qu'elle entendait par « convaincue », mais ne posai pas la question.

— Victor a rôdé autour de nous pendant quelque temps, mais comme il n'a jamais rien vu d'intéressant, il a fini par en conclure que Devon n'avait vraiment pas de pouvoir et il est passé à autre chose. Devon a eu un peu de répit... Jusqu'à Grant.

Je hochai la tête, posai la main sur l'épée de ma mère et suivis du doigt l'étoile de la poignée, mouvement qui fit scintiller le saphir de ma bague de saphir.

— Est-ce que Victor a tué Serena lui-même, ou est-ce qu'il a envoyé quelqu'un ? demanda soudain Claudia.

Je m'étais attendue à cette question, mais elle me fit tout de même un choc et ma main se crispa sur l'épée.

— Il l'a tuée de ses mains, murmurai-je.

Je songeai au mouchoir en soie taché de sang qu'il avait abandonné dans le caniveau.

— Blake était là aussi.

— Raconte-moi.

— Non, répliquai-je d'une voix dure. Vous n'avez aucun droit d'exiger ça de moi. Pas aujourd'hui. Peut-être jamais.

Claudia scruta mon visage tendu, mes épaules raides, ma main qui ne lâchait pas l'épée.

— Très bien. Est-ce que tu nous considères comme responsables de sa mort, Devon et moi ?

— Oui.

Elle pinça les lèvres, et une expression blessée passa dans son regard. J'eus le temps d'activer ma vision de l'âme et de surprendre sa culpabilité, aussi profonde, douloureuse et dévorante que celle qui hantait Devon.

Je poussai un soupir.

— Enfin, non, plus maintenant. Vous protéger, vous et Devon... C'est ce que faisait ma mère. Elle était programmée pour ça. C'était une bonne voleuse, mais Mo disait qu'elle était plus douée pour protéger les gens. Il avait raison. Si elle n'était pas morte pour vous, elle serait morte pour quelqu'un d'autre.

— Mais c'était nous, dit Claudia. Elle est morte pour nous sauver et j'en souffre beaucoup. Plus que tu ne le comprendras jamais. Je suis désolée, Lila.

Je haussai les épaules. Elle était désolée ? Pour ce que ça changerait...

— Je savais que Serena avait une fille, mais je ne connaissais pas ton nom. Après la mort de ta mère, je t'ai cherchée partout, chuchotait-elle, comme on fait un aveu. J'ai demandé aux gardes d'écumer la Midway à la recherche d'une petite fille blessée ou perdue. J'ai cherché pendant des semaines, mais il n'y avait aucun signe de toi.

— Je me cachais. Mo m'a aidée. Il a falsifié mes papiers en me faisant prendre le nom de ma grand-mère, Merriweather, et il m'a placée en famille d'accueil. Ça ne se passait pas bien, alors j'ai décidé de me débrouiller.

Claudia me dévisagea avec attention.

— Pourquoi ne pas être venue ici ? Tu aurais pu demander à me voir. Je suis certaine que Serena t'avait dit que nous t'aiderions et que nous te protégerions quoi qu'il arrive.

— Elle l’a fait. Après l’attaque sur la Midway, alors qu’on était en chemin vers notre appartement, elle m’a dit que si je me retrouvais seule, je devais venir vous voir, que vous m’hébergeriez.

— Alors, pourquoi ne pas l’avoir fait ?

— Parce que je ne voulais rien avoir à faire avec vous, répondis-je d’un ton sec. Pour moi, elle était morte à cause de vous et de Devon.

À nouveau, la culpabilité passa dans ses yeux. Et à nouveau, j’eus l’impression d’être une vraie garce.

— Écoutez, repris-je. Je suis désolée. Je ne vous tiens plus pour responsable de sa mort. Vraiment pas. Mais je ne veux pas me retrouver impliquée dans votre monde, dans vos combats, dans vos querelles avec les autres Familles. Je suis ici depuis à peine plus d’une semaine et j’en ai déjà vu plus qu’assez. J’aurais de la chance si Blake ne me coince pas un de ces jours dans une allée sombre pour me battre à mort.

Claudia croisa les mains devant elle.

— Oui, les Draconi, c’est l’autre sujet que je voulais aborder avec toi.

— Victor veut tenter quelque chose contre vous et les autres Familles.

Elle haussa les épaules.

— Il a toujours détesté tout le monde et voulu le pouvoir, mais cette fois, c’est différent... C’est plus grave. C’est aussi pour ça que je voulais te parler.

— Vraiment ? En quoi ça me concerne ?

Claudia me regarda.

— Je veux que tu restes dans notre Famille, Lila. Je veux que tu deviennes une Sinclair à part entière. Et plus que tout, je veux que tu m’aides à détruire Victor Draconi.

Chapitre 29

Je me mis à rire.

— Moi ? Rejoindre une Famille pour de bon ? La vôtre, qui plus est ? Et éliminer Victor Draconi ? Je n'arrive pas à décider laquelle de ces idées est la plus grotesque.

Elle pinça les lèvres et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je t'assure que je suis on ne peut plus sérieuse.

— Pourquoi ? lâchai-je d'un ton railleur. Vous voulez que je meure pour vous comme ma mère ?

C'était un coup bas et Claudia ne put retenir une grimace. Mais elle se reprit.

— Tu prétends être surtout une voleuse, dit-elle. Mais ces derniers jours, tu es parvenue à te tirer de toutes les situations délicates sans jamais penser à toi-même ou à ta propre sécurité. Sans parler du fait que tu as sauvé mon fils à plusieurs reprises. C'est le genre de bravoure et de dévouement que j'attends d'un membre de la Famille Sinclair.

— Je suis en effet une voleuse, répliquai-je. Une très bonne voleuse. Je peux gagner ma vie en prenant des risques minimes. Alors pourquoi je la mettrais en danger tous les jours pour des gens que je connais à peine et qui ne comptent pas pour moi ?

— Tu nous connais et on compte pour toi, me corrigea Claudia, les yeux brillants. Tu connais Félix, Oscar, Angelo, Reginald et les gardes. Et tu t'es attachée à Devon. Lui aussi s'est attaché à toi.

Je ricanai.

— Oui. Et ça ne vous plaît pas beaucoup.

Elle haussa les épaules.

— Au début, c'est vrai, ça ne me plaisait pas. J'avais besoin de savoir si tu étais comme ta mère.

Je plissai les yeux.

— C'est-à-dire ?

Son haussement d'épaules reprit.

— Loyale. Si tu remplirais ta part du marché. Si tu ferais passer les autres avant toi, comme elle.

— Je suis une voleuse, répétais-je. Pas une garde du corps, pas votre soldat et surtout pas une meurtrière. Trouvez quelqu'un d'autre. N'importe qui sauf moi.

Claudia se leva et se mit à faire les cent pas devant moi.

— Il n'y a personne d'autre. Personne d'autre capable de m'aider à faire ce qui doit être fait. Et surtout personne d'autre en qui je puisse avoir une totale confiance.

J'eus un rire moqueur.

— Moi ? Vous me feriez confiance ? Dès que j'ai mis un pied dans ce château, j'ai volé des pièces d'argenterie de votre service à thé. Et vous croyez que je suis digne de confiance ? Vous avez perdu la tête.

— Les Draconi ont des espions partout, y compris dans notre Famille. Et après ce qui est arrivé avec Grant...

Elle s'interrompit.

— Entre deux maux vous choisissez le moindre ? proposai-je.

— Entre un certain nombre de maux, je choisis le moindre, rectifia-t-elle.

Je plissai les yeux.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je ne vais pas vous trahir pour une autre Famille ?

— Tu ne me trahirais pas pour les Draconi. Je suis sûre que ta mère t'a appris à te méfier d'eux, en particulier de Victor.

Je songeai au froid et au vide absolu que j'avais vus dans le cœur de Victor durant le dîner des Familles. À la cruauté qui irradiait de Blake comme la chaleur du soleil. Et Deah... Eh bien, je ne savais pas grand-chose d'elle, mais c'était une Draconi. Le moment venu, elle se rangerait sans aucun doute aux côtés des siens.

— OK, je reconnais que les Draconi sont dangereux, finis-je par dire en secouant la tête. Mais ce n'est pas mon problème.

— Mais n'as-tu pas envie de venger Serena ? demanda Claudia d'une voix douce. N'as-tu pas envie que Victor et Blake payent pour ce qu'ils lui ont fait subir ?

Mon regard se posa sur la tombe de ma mère, et la douleur de l'avoir perdue me frappa aussi fort qu'à l'instant où j'avais ouvert la porte de ma chambre. Quand j'avais découvert son cadavre. Quand j'avais compris qu'on l'avait torturée, puis assassinée.

— Oui, répondis-je d'une voix rauque. Je voudrais qu'ils payent pour ce qu'ils lui ont fait. Mais je suis aussi assez maligne pour avoir compris que je ne suis pas de taille à lutter contre eux.

— Seule, peut-être pas, rétorqua Claudia. Mais tu n'es plus seule. Plus maintenant. Pas avec moi à tes côtés. Pas avec toute la Famille pour assurer tes arrières.

Pense à ce que tu pourrais faire ici, avec toute la magie, l'argent, le pouvoir et les ressources de la Famille Sinclair à ta disposition, murmura la voix de Mo dans ma tête.

L'idée me tentait. Elle me tentait vraiment. Mais j'avais déjà failli y passer en acceptant de protéger Devon. Affronter les Draconi revenait

à signer mon arrêt de mort.

Je secouai à nouveau la tête et me levai.

— Mo avait raison. J'ai sauvé Devon, donc j'ai rempli mon contrat. Je vais remballer mes affaires et partir. N'essayez pas de me suivre ou de me retrouver. Ne demandez pas à Mo où je suis. Laissez-moi tranquille et j'en ferai autant de mon côté. D'accord ?

Je repris l'allée en direction de la sortie du cimetière.

Je venais de poser la main sur le portail en fer forgé quand Claudia s'adressa à moi :

— Je suis au courant pour ta magie, Lila, dit-elle.

Sa voix était plus de fer que de velours.

— Je suis au courant pour ta vue de l'âme... Et pour ton pouvoir de transfert.

Je m'arrêtai net et pivotai.

Elle s'approcha de moi, son regard vert rivé au mien.

— Serena m'a dit un jour que ces deux pouvoirs étaient un trait de famille. Le transfert est l'un des pouvoirs les plus rares qui existent. On ne le trouve qu'une fois par génération, à en croire certaines personnes. Des gens ont essayé de kidnapper Devon pour obtenir son pouvoir de compulsion. Mais ta magie, Lila ? Certaines personnes seraient prêtes à n'importe quoi pour s'en emparer. Surtout des personnes comme Victor Draconi.

La justesse de ses paroles me glaça le sang encore plus que ma magie. Ma mère n'avait cessé de me le répéter, comme si elle voulait me le graver dans le crâne : je devais cacher mon pouvoir de transfert, quoi qu'il arrive.

— Victor collectionne les pouvoirs, tu sais, continua Claudia de cette même voix calme et inflexible. Quand l'un de ses gardes ou un membre de sa Famille le contrarie, il ne se contente pas de le tuer. Oh non. Ce serait trop clément. Au lieu de ça, il lui arrache sa magie et la garde pour lui. Il a récolté un certain nombre de pouvoirs et c'est pour ça qu'il est craint par les chefs de Famille. Ils savent qu'il pourrait tous les tuer s'il le voulait vraiment. D'ailleurs, mon avis, c'est que ça fait partie de ses projets. Il veut éliminer les chefs de famille les uns après les autres.

Elle inclina la tête de côté et ses cheveux auburn se déployèrent sur son épaule.

— Réfléchis... Ça lui faciliterait la vie s'il possédait ta magie. Personne ne pourrait plus l'arrêter.

— Vous me menacez ? demandai-je. Vous menacez d'exposer mon pouvoir rien que pour me forcer à travailler pour vous ? Sachez que je ne réagis pas bien à ce genre de méthodes.

Elle ne répondit rien.

— Vous savez que ça reviendrait à vous trancher vous-même la

gorge, n'est-ce pas ? Si vous parliez de ma magie à Victor ?

Claudia haussa à nouveau les épaules. Je la regardai dans les yeux et y lus une détermination inébranlable. Elle ne prendrait aucun plaisir à me balancer, mais elle était prête à le faire si c'était le seul moyen de m'obliger à travailler pour elle.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Maman m'avait bien dit que vous étiez la personne la plus impitoyable, la plus égoïste et la plus insensible qu'elle ait jamais rencontrée.

— Et Serena était tout aussi insensible, rétorqua Claudia. C'est la raison pour laquelle elle s'est fourrée dans les... dans les ennuis qu'elle a connus. En particulier avec ton père. Est-ce qu'elle t'a parlé de lui ?

— Elle m'a parlé de l'aspect très « Roméo et Juliette » de leur relation, répondis-je.

Je pensais à Félix et Deah, mais bien sûr, ne parlai pas d'eux.

— Il était membre d'une autre Famille et ils n'étaient pas censés être ensemble. Ça a causé beaucoup de problèmes.

— C'est un euphémisme.

Claudia marqua une pause. J'eus l'impression qu'elle avait envie de m'en dire plus, puis elle changea d'avis...

— Toi aussi, tu es insensible, Lila, soupira-t-elle. Et impitoyable. C'est pour ça que j'ai besoin de toi. Pour m'aider à protéger Devon... Pour m'aider à protéger ma Famille.

J'étais en effet insensible et impitoyable, comme elle venait de le dire. J'étais aussi égoïste et centrée sur ma survie ; je l'avais prouvé la veille en donnant sans remords Grant et ses hommes en pâture au lochness. En prime, on pouvait ajouter que mon confort et mon bien-être passaient avant tout.

Je détournai les yeux de Claudia et les posai sur la tombe de ma mère en pensant à ce que m'avait dit Mo le jour où j'étais arrivée au château des Sinclair : c'était ici que ma mère aurait voulu que je sois, c'était ici qu'était ma place. Je ne savais pas si Mo avait raison, mais cet endroit était assurément celui où j'étais piégée, grâce à Claudia.

— Très bien, grognai-je. Encore une fois, vous ne me laissez pas vraiment le choix. Je vais donc rester et protéger Devon, comme un bon petit soldat. Mais ne vous attendez pas à ce que j'en sois contente.

Pour la première fois depuis que je la connaissais, une ébauche de sourire étira les lèvres de Claudia.

— Oh, je ne m'attendrai jamais à ça.

— Et ne vous attendez pas non plus à ce que je reste ici pour toujours. Seulement jusqu'à ce qu'on ait trouvé ce que prépare Victor et comment l'arrêter. Après ça, je m'en vais. Je deviendrai un fantôme. Et plus jamais vous ne me verrez, ni n'entendrez parler de moi. Vous n'aurez plus qu'à m'oublier. C'est compris ?

Elle hocha la tête.

— Très bien.

— Et si je dois rester ici, je veux avoir mon mot à dire dans les affaires de la Famille.

— Comme quoi ?

— Vous avez besoin d'un nouvel Usurier, maintenant que Grant est mort, répondis-je. Et cet Usurier, ce sera Mo.

Je n'avais jamais vu une telle expression de dégoût sur la bouche de quelqu'un.

— Mo Kaminsky ? L'Usurier de la Famille Sinclair ? Mon Usurier ? Je ne crois pas, non, cracha-t-elle.

— Ce sera Mo, rétorquai-je. Vous avez besoin de quelqu'un en qui avoir confiance, et moi aussi. Que ça vous plaise ou non, cette personne, c'est Mo. Sans compter qu'il connaît tout le monde et qu'il pourra passer des accords dont vous n'auriez jamais osé rêver. Il pourra aussi glaner pour nous des informations concernant Victor et ses manigances.

Claudia émit un grognement, mais hocha la tête.

Nous négociâmes quelques détails supplémentaires, chacune de nous exigeant des choses de l'autre, et aucune de nous n'accordant plus que ce qu'elle devait. Mais à la fin, nous avions couvert tous les points importants, y compris mon nouveau salaire avec une conséquente augmentation. Claudia fit la grimace quand je lui annonçai le montant que je désirais, mais je la tenais à la gorge tout autant qu'elle me tenait.

— Alors, marché conclu ? dit-elle enfin.

Je baissai les yeux vers sa main tendue en me demandant dans quoi je m'engageais. Mais au fond, je n'avais pas le choix. Et elle non plus.

Aussi nous nous serrâmes la main, scellant notre pacte maudit.

Nous rentrâmes ensuite au manoir, où nous nous séparâmes. Elle alla appeler Mo pour lui annoncer notre accord. Je déambulai dans les couloirs et passai d'une pièce à l'autre. J'étais d'humeur maussade et pour couronner le tout, je n'arrêtais pas de tomber sur des gens qui voulaient connaître les détails sanglants de mon combat avec Grant et m'interrogeaient sur la manière dont je l'avais en quelque sorte livré au lochness. Excédée, je finis par me réfugier dans ma chambre. J'appuyai l'épée de ma mère contre le mur, près de la table de chevet, ôtai mon costume et enfilai un T-shirt et un short. Oscar voletait de-ci de-là et lançait des remarques narquoises pour me remonter le moral, mais je n'étais pas d'humeur à ça non plus.

Juste après le coucher du soleil, je me retrouvai sur le balcon, les yeux fixés sur les lumières éblouissantes de Cloudburst Falls. C'était la vue que ma mère avait dû contempler tous les soirs, quand elle vivait au manoir. Je me demandais ce qu'elle pensait de Claudia, de la

Famille Sinclair, de Victor Draconi. Et si elle serait heureuse de ma présence ici, heureuse que je suive son exemple, bien malgré moi.

De légers grattements attirèrent mon attention, ainsi que quelques jurons étouffés. Je me penchai par-dessus la rambarde du balcon. Quelqu'un semblait faire de gros efforts pour ne pas tomber, sans vraiment y parvenir.

Et en effet, une seconde plus tard, Devon apparut en glissant le long de la gouttière. Enfin, « glisser » était trop gentil. Il arriva sur le balcon à une telle vitesse que ses genoux cédèrent et qu'il atterrit sur les fesses. Mais il laissa échapper un petit rire et se remit debout. Il n'était pas blessé.

— Comment tu fais pour grimper et redescendre sur ce truc ? demanda-t-il en s'essuyant les mains, tout en s'avançant vers moi. C'est beaucoup plus dur que ça n'en a l'air.

— J'ai l'habitude, répondis-je, amusée.

Il avait dû passer du temps sur le toit à s'entraîner sur son lourd sac de frappe, parce qu'il avait les tempes couvertes de sueur. Il portait un short de sport noir et un T-shirt tendu sur son torse de manière délicate. Je me remémorai la sensation de son corps à côté du mien, la nuit dernière, de ses doigts serrés autour des miens, de son souffle sur mes cheveux. J'aurais voulu en profiter encore, à l'instant même. Et plus encore... beaucoup plus.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je pour me distraire de ces dangereuses pensées.

Il sourit.

— Je me suis dit que j'allais descendre te rendre visite, pour changer.

Ces paroles me réchauffèrent le cœur. C'était sans aucun doute le geste le plus étrange, mais aussi le plus romantique, qu'on ait jamais fait pour moi. Mais je me forçai à détourner les yeux pour contempler le paysage nocturne.

Mon accueil manquait de chaleur et Devon eut l'air déstabilisé, mais il finit par venir se placer à côté de moi et s'accouda lui aussi à la rambarde de pierre. Nous admirâmes tous deux les lumières étincelantes de la ville au loin. Elles semblaient briller plus fort que jamais.

— Nous n'avons pas eu l'occasion de parler de ce qui s'était passé, dit-il. Mais je voulais te dire merci. De m'avoir sauvé la vie.

— Je faisais juste mon boulot, marmonnai-je. Je suis ton garde du corps, tu te souviens ?

Il grimaça et nous demeurâmes silencieux un instant.

— Tu vas bien ? demanda-t-il. Après, euh... Grant ?

— Tu veux dire après avoir piégé Grant et ces deux autres types pour qu'ils se fassent manger par le lochness ?

Il hocha la tête.

Je haussai les épaules.

— Ça ne me pose pas de problème. Et toi ?

Il haussa les épaules à son tour.

— J'imagine que ça me va aussi. C'était lui ou nous, je le sais bien.

Mais je n'arrête pas de repenser à lui, à tout ce qu'il a fait, à combien il était jaloux et malheureux. Je n'arrête pas de me demander si j'aurais pu m'en rendre compte. Peut-être que j'aurais pu l'aider, arranger les choses...

Je secouai la tête.

— Waouh. Tu es bien trop chevaleresque. Ce n'est pas bon pour toi, ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu ne dois pas te sentir coupable, répondis-je. Les gens sont responsables de leurs actes. Grant n'a pas hésité à tuer pour obtenir ce qu'il voulait. Il n'a aucune excuse. Ne lui en cherche pas.

Devon hocha la tête et redevint silencieux, mais je pouvais presque voir tourner les rouages de son cerveau.

— Il y a une dernière chose que je voudrais savoir.

Je me raidis. Je savais ce qui allait venir ensuite ; il allait me demander comment je m'étais échappée, dans l'abattoir. Je préparais déjà un mensonge.

— C'est à propos de ton pouvoir de transfert.

Je clignai des yeux. En fait, non, je m'étais trompée à propos de ce qui allait venir, parce que je ne m'étais pas du tout attendue à ça.

Devon me dévisagea.

— C'est grâce à ce pouvoir que tu t'es libérée de tes liens, n'est-ce pas ? Grant a utilisé les mêmes cordes avec moi, alors je sais à quel point elles étaient épaisses. Mais tu les as arrachées comme si elles n'étaient rien du tout... Parce que ces types avaient utilisé leur magie pour te maintenir immobile et que tu t'en es nourrie.

Je ne bougeai pas. Ne clignai pas des yeux. Ne prononçai pas un mot. Soudain, je pouvais à peine respirer. C'était l'un de mes secrets les plus cachés, les plus précieux et Devon en parlait comme s'il s'agissait d'un film d'action que nous aurions regardé ensemble. D'abord Claudia. Et maintenant son fils. Les Sinclair étaient beaucoup plus malins que je ne l'avais cru.

— Et quand on courait vers le pont ? Je pouvais à peine tenir le rythme, continua-t-il. C'est toi qui me traînais, Lila. Alors que tu étais plus atteinte que moi. Parce que tu avais réussi à tirer de la force de ma magie de compulsion. Du coup, j'ai repensé à ta façon de te battre, à la manière dont tu reprends des forces dès que quelqu'un utilise sa magie contre toi. C'est bien du transfert, n'est-ce pas ?

Je m'humectai les lèvres.

— Comment... comment est-ce que tu connais cette magie ?

Il haussa les épaules.

— Quand j'étais petit et que j'ai découvert mon pouvoir, je me suis mis à lire tout ce qu'il y avait à savoir à propos des différentes sortes de magie. Quand je rencontre quelqu'un de nouveau, j'essaie de deviner laquelle il possède. Ça m'a pris beaucoup plus longtemps avec toi qu'avec n'importe qui d'autre.

Je ne pouvais détourner les yeux de lui.

— Ne t'inquiète pas, ajouta-t-il devant mon expression accablée. Je n'en parlerai à personne. Je trouve ça cool. Ça nous fait un point commun. On a tous les deux un pouvoir spécial qu'il vaut mieux cacher aux autres.

Il sourit, et une partie des nœuds qui s'étaient formés dans mon ventre se relâchèrent. Il garderait mon secret.

Devon hésita, puis tendit la main et la posa sur la mienne. Sa peau était chaude, comme gorgée de soleil. Je pris une inspiration et son odeur emplit mes narines. Elle me donna envie d'enfouir mon visage dans son cou et de la respirer, encore et encore. Mais je m'obligeai à m'écarter d'un pas, pour mettre de la distance entre nous, même si nos mains se touchaient encore.

— Écoute, dis-je d'une voix neutre. Tu es un type sympa, un type super, même. Mais je vais... rester parmi vous encore un bon moment. Tu es un membre important de la Famille et moi, je ne suis que ta garde du corps. Mon boulot, c'est de te protéger et nous allons devoir travailler ensemble. Mais je ne crois pas que ça devrait aller... plus loin.

— À cause de ta mère, c'est ça ? murmura-t-il. Parce que tu me considères responsable de sa mort ?

Je lâchai un cri étouffé. J'étais tellement ébranlée que je ne pouvais même pas faire semblant de ne pas savoir de quoi il parlait. D'abord ma magie, et maintenant ça. Devon connaissait tous mes secrets.

— Comment tu es au courant pour ma mère ? demandai-je d'une voix rauque.

— Je me souviens de cette journée au parc dans les moindres détails, répondit-il. Y compris de la fille aux yeux bleus qui a aidé à me sauver.

Je ne répondis rien. Mon cœur battait si fort à mes oreilles, que j'entendis à peine la suite.

— Il m'a fallu un moment pour comprendre pourquoi tu me paraissais si familière. Ensuite, je me suis rendu compte que tu me faisais penser à la petite fille du parc. Et puis je me suis dit que ça devait vraiment être toi, parce que ça expliquait aussi pourquoi ma mère t'avait acceptée au château. En plus, tu ressembles à ta mère, j'ai déjà vu des photos d'elles dans la bibliothèque. Je sais ce qu'il lui est

arrivé. Je suis désolé qu'elle soit morte à cause de moi... Si tu savais à quel point...

Son regard vert se riva au mien. De nouveau, j'y lus cette culpabilité qui me tordait les tripes. Et une fois de plus, je me surpris à vouloir le réconforter.

— Je ne te tiens pas pour responsable de sa mort, dis-je. Ce n'était pas ta faute. Rien de tout ça n'était ta faute. C'était celle des Draconi.

— Tu le penses vraiment ? murmura-t-il.

— Oui.

Devon réduisit la distance entre nous et chercha mon regard. Je m'autorisai à garder les yeux rivés aux siens une seconde de trop.

Puis j'ôtai ma main de la sienne et reculai encore d'un pas.

Une expression blessée passa dans son regard et je fus tentée de lui avouer que, moi aussi, j'étais attirée par lui, que moi aussi je ressentais cette chaleur entre nous. J'avais envie de passer mes bras autour de son cou, de l'attirer à moi pour poser mes lèvres sur les siennes, de me perdre en lui.

Mais je ne pouvais pas.

Car j'étais bien décidée à quitter ce manoir et cette Famille dès que ce serait possible. Je ne m'étais déjà que trop attachée à Devon. Et à aussi Félix, Oscar, et même Claudia. Je devais prendre des distances et faire attention à moi si je ne voulais pas finir avec le cœur brisé.

— Tu as dit que je t'avais sauvé la vie, la nuit dernière. Eh bien, tu as aussi sauvé la mienne, dis-je. Alors je pense qu'on est quittes. Pas besoin de remerciements ou de... quoi que ce soit d'autre. Ça te va ?

Le visage de Devon était à présent aussi lisse et dur que le marbre du manoir.

— Oui. Ça me va. Désolé de t'avoir dérangée. Ça n'arrivera plus.

Il se retourna et traversa le balcon. Au lieu d'escalader la gouttière, il grimpa les marches en courant. Il disparut de ma vue sans un regard en arrière. Tant mieux. Je n'avais pas envie qu'il se retourne, même si chacun de ses pas me faisait l'effet d'un coup de couteau en plein cœur.

C'était mieux comme ça. Je le savais. Vraiment. Je le savais.

Alors pourquoi ça faisait aussi mal ?

Chapitre 30

Le lendemain matin, Claudia me convoqua dans la bibliothèque avant le petit-déjeuner. Elle était assise à son bureau, penchée sur des papiers, mais mon regard fut tout de suite attiré par un étui en velours noir posé à côté d'elle. Il ressemblait à celui qui contenait le collier en rubis que j'avais volé. Dedans, il ne pouvait y avoir qu'un bijou.

Claudia leva les yeux vers moi, puis indiqua la boîte avec la pointe de son stylo.

— Ne t'inquiète pas. Tu n'as pas besoin de la voler. Prends-la. Elle est à toi.

Je pressai les mains contre mon cœur et battis des cils.

— Des diamants ? Pour moi ? Vous n'auriez pas dû.

Elle ricana.

— Des diamants, je n'en achète même pas pour moi.

— Eh bien, c'est dommage.

Elle émit un son étranglé qui ressemblait à un rire. Puis elle se renversa sur le dossier de sa chaise et attendit. Je pris donc l'étui et l'ouvris.

Il contenait un bracelet en argent.

— Tous les membres de la Famille en portent un, dit-elle. Vas-y. Enfile-le.

Je poussai un soupir et sortis le bracelet de l'étui. C'était un bracelet de Famille : une fine bande argentée gravée à l'emblème des Sinclair. Avec néanmoins une particularité : un minuscule saphir en forme d'étoile y était incrusté, comme si la main tenant l'épée portait une bague.

— C'était celui de Serena, expliqua Claudia d'une voix douce. Je me suis dit que ça te ferait plaisir de le porter.

Ma gorge se serra. Je glissai le bracelet à mon poignet droit. Il était plus léger que ce à quoi je m'attendais. Il ne donnait pas la sensation d'être enchaînée, mais était presque... agréable à porter. Comme si j'étais à nouveau reliée à ma mère. Comme si je n'étais plus seule au monde.

Comme si j'avais enfin trouvé ma place.

— Il est différent des autres bracelets, remarquai-je.

— Non, répondit Claudia. Il ne l'est pas.

Je suivis des doigts l'emblème et sentis les petites pointes de l'étoile

contre ma peau.

— Merci, murmurai-je.

Claudia reporta son attention sur ses papiers. Je gardai le bracelet sur moi et refermai l'étui de velours noir que je fourrai dans l'une des poches de mon pantalon cargo. Puis je sortis de la bibliothèque.

Je venais de faire mon entrée plus ou moins officielle dans la Famille Sinclair, mais il ne me vint pas à l'idée de fêter ça. J'allai droit à la salle à manger pour prendre mon petit-déjeuner, comme tous les matins. Et là, surprise, un comité d'accueil m'attendait autour d'une table : il y avait Félix, Devon, Oscar et Mo.

— Lila ! Te voilà ! lança Mo.

Il portait bien sûr une chemise hawaïenne, blanche avec des verres de margaritas rose vif. Il se leva et contourna la table pour me prendre dans ses bras.

— Je suis fier de toi, petite, me murmura-t-il à l'oreille. Et ta mère le serait aussi.

Il fit un pas en arrière et écarta les bras. Je pris alors conscience que la table était couverte de nourriture : œufs, pommes de terre rissolées, pancakes et, plus important encore, bacon. Une grosse pile de bacon. Une montagne entière. Tout ça disposé autour de ma place habituelle, spécialement pour moi.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demandai-je.

— Le petit-déjeuner, répondit Oscar en agitant les ailes.

— Avec un gros supplément de bacon, ajouta Félix avec un clin d'œil.

Devon se racla la gorge.

— C'est notre façon de t'accueillir officiellement dans la Famille.

Je compris au ton de sa voix et à l'expression attristée de son visage qu'il était toujours aussi blessé d'avoir été repoussé la veille au soir. Mon cœur se serra. Ça faisait mal, mais c'était mieux ainsi.

— Merci.

Il hocha la tête. Nous nous assîmes et commençâmes à manger. Mo était survolté et ne cessa de parler de ses projets pour la Famille et des accords commerciaux qu'il allait passer pour les Sinclair. Je savais qu'il ferait un très bon travail en tant qu'Usurier.

À un moment donné, Félix se pencha sur moi et murmura :

— Bon sang, est-ce qu'il arrive à ce type de la fermer ?

Je ris.

— En plus, continua Mo, avant de s'interrompre enfin le temps de prendre une inspiration, songez aux nouveaux clients qui vont venir au Tape-à-l'œil, maintenant que c'est une boutique de la Famille Sinclair. J'ai des tas d'idées pour ma publicité.

Il rayonnait et ne se rendait même pas compte que plus personne ne l'écoutait. Devon, Félix et Oscar avaient le regard dans le vague

depuis un moment. Je retins un sourire. Ils finiraient par s'habituer à Mo... Au bout d'un certain temps.

Félix parvint enfin à en placer une et se mit à débattre de la nouvelle couleur du Tape-à-l'œil avec Oscar et Mo. Car bien sûr, Mo comptait repeindre. Ce fut mon regard qui se perdit dans le vague, jusqu'à ce que Devon me donne un coup de coude.

Il fit un signe de tête pour désigner mon poignet.

— Le bracelet te va bien.

J'approchai la main de la fine bande argentée et caressai du bout des doigts la petite étoile incrustée dans le métal.

— Ouais.

— Je suis content que tu sois là, Lila, dit-il. J'espère que toi aussi.

Il me dévisagea un instant et je vis tourbillonner dans ses yeux les mêmes émotions que le premier jour au Tape-à-l'œil : la culpabilité, le chagrin, la douleur. Tout ce qui pesait sur son cœur.

Et puis il y avait cette étincelle brûlante, plus sombre et plus discrète qu'auparavant, mais tout de même présente.

— Oui, je suis contente d'être là, répondis-je.

Devon sourit et l'étincelle grandit, l'espace d'un instant. Une chaleur s'éveilla en réponse dans mon cœur. Nous nous concentrâmes sur notre assiette, mais l'atmosphère entre nous était plus détendue et ça me fit du bien. Quelques secondes plus tard, on riait tous les deux avec Oscar, tandis que Mo et Félix parlaient sans discontinuer, en se coupant la parole.

Ce matin-là, au milieu des rires, je compris quelque chose.

Un foyer. Des amis. Une Famille.

Parfois, les bonnes choses venaient par trois, elles aussi.

Bonus

Black Blade #2 : Cœur Noirci – Extrait.

Travailler pour un gang n'est pas aussi génial qu'on le pense. Oh, bien sûr, à la télé et dans les films, on ne voit que le luxe et le glamour de la chose. On nous montre des gens portant des costumes bien coupés, attablés dans des restaurants chics et discutant de la meilleure manière d'éliminer leurs ennemis autour d'un bon café, tout en dégustant des *cannoli*. Il m'était en effet arrivé d'illustrer ces clichés en travaillant pour la Famille Sinclair. Mais la plupart du temps, gérer les affaires de la Famille était un boulot aussi ennuyeux et fastidieux qu'un autre.

— Attention, Lila ! s'écria Devon Sinclair.

Je me baissai juste à temps pour éviter de recevoir un kaki sanguin au visage. Le fruit, déjà mûr et de la taille d'une pomme, passa juste au-dessus de ma tête et alla s'écraser au sol. Sa peau se fendit et sa pulpe rouge gicla sur les pavés gris, emplissant l'air estival d'une odeur sucrée et entêtante.

Malheureusement, les pavés n'étaient pas les seuls à être couverts de fruit écrasé. J'avais été touchée à plusieurs reprises. Mon T-shirt bleu et mon pantalon cargo gris étaient tachés eux aussi de rouge. J'avais des grains et des lambeaux de peau de kaki accrochés aux lacets de mes baskets.

Un son furieux et haut-perché se fit entendre, entre le croassement de corbeau et le pépiement de chipmunk. Je levai les yeux vers l'arbre d'où était venu le kaki. Sur une branche située à quatre ou cinq mètres du sol, une créature à la fourrure gris foncé et aux yeux vert émeraude sautillait sur ses pattes arrière. Ses bonds étaient si brusques que d'autres kakis sanguins se décrochèrent et tombèrent au sol, où ils éclatèrent, ajoutant ainsi à la purée dégoulinante qui recouvrait déjà les pavés. Bon. Le troll des forêts était très en colère d'avoir manqué son dernier tir.

Les trolls des forêts faisaient partie des nombreux monstres à avoir élu domicile aux alentours de Cloudburst Falls, en Virginie occidentale, parmi les mortels et les magicks comme moi. Les trolls étaient d'étranges créatures difficiles à décrire. Disons qu'on pouvait les situer entre un très grand écureuil et les singes volants du *Magicien d'Oz*. Évidemment, ils ne savaient pas voler, mais ils avaient sous les

bras une sorte de palmure qui leur permettait de prendre le vent quand ils s'élançaient de branche en branche. Par ailleurs, ils se suspendaient souvent, tête en bas, grâce à leurs queues longues et broussailleuses. Les trolls mesuraient environ trente centimètres de haut et étaient donc loin d'être aussi dangereux que les broyeurs de cuivre et d'autres monstres qu'on pouvait trouver en ville. La plupart du temps, ils étaient plutôt inoffensifs, sauf quand on les énervait. Et celui-ci était très énervé, à en juger par la manière dont il ne cessait de trépigner en poussant ses insupportables petits cris.

Tout en prenant garde aux chutes de kakis, Devon Sinclair s'avança à côté de moi et se tordit le cou pour regarder en l'air. Son T-shirt noir et son pantalon vert étaient encore plus couverts de pulpe que mes vêtements, ce qui donnait l'impression qu'il avait été surpris par une averse rouge. Par un hasard extraordinaire, son bracelet avait été épargné. C'était un bracelet en argent sur lequel était gravée une main brandissant une épée, le symbole de la Famille Sinclair.

— Il n'est pas très joyeux, hein ? murmura Devon de sa voix grave et profonde. Pas étonnant que les touristes se plaignent de lui.

Cloudburst Falls était célèbre en tant que « l'endroit le plus magique d'Amérique », un lieu où « les contes de fées sont réels ». Le tourisme y était donc le nerf de la guerre. Les gens venaient de tout le pays, et même du monde entier, pour admirer le magnifique panorama depuis le Mont Cloudburst, le sommet escarpé et couvert de brume qui surplombait la ville. Ils pouvaient aussi profiter des boutiques, des casinos, des restaurants, des hôtels et des autres attractions qui entouraient la Midway, l'artère principale du centre-ville.

Mais il y avait aussi un certain nombre de monstres, attirés par les mines de sang-fer, un métal magique qui avait été exploité durant de longues années. En tout cas, c'était ce qu'affirmaient la légende locale et les histoires à dormir debout. Les péquenauds touristes aimaient s'extasier devant les monstres des divers zoos de la Midway, ou les photographier dans leur habitat naturel lors des circuits et expéditions touristiques sur la montagne. Par contre, ils n'appréciaient pas d'être bombardés de kaki quand ils marchaient sur les trottoirs. Et encore moins d'être attaqués ou mangés par les monstres qui rôdaient dans les allées et les coins d'ombre de la ville. C'était donc les Familles organisées en gangs qui étaient chargées de tenir les monstres à distance, en les cantonnant aux territoires qui leur étaient attribués. Du moins, elles s'arrangeaient pour qu'ils ne mangent pas trop de touristes.

Ce troll-là avait élu résidence dans un grand arbre à kakis qui se trouvait au bord de l'une des places commerçantes de la Midway. Cette place faisant partie du territoire des Sinclair, nous avions été

appelés pour nous occuper de la créature. Depuis trois jours, le troll bombardait de fruits toutes les personnes qui passaient à portée de son arbre et plusieurs touristes avaient déjà lâché leur téléphone et leur appareil photo qui s'étaient brisés en tombant. Rien ne contrariait plus un touriste que de perdre son nouveau téléphone de luxe. J'étais bien placée pour le savoir, vu que j'avais passé quelques années à faire les poches des touristes, et à piquer dans leurs sacs à main et leurs sacs banane.

À côté de moi, Devon se déplaça pour aller se mettre à l'ombre, tout près de l'arbre. Les chauds rayons du soleil filtraient à travers les branches et dansaient sur son corps musclé, accentuant son regard vert intense, ses traits ciselés et les mèches couleur miel de ses cheveux brun chocolat. Je pris une inspiration et captai une bouffée de son odeur de pin frais, mélangée à celle, sucrée et entêtante, des kakis écrasés. Le simple fait de me tenir près de Devon provoquait un drôle de petit pétilllement dans ma poitrine, mais j'ignorai cette sensation, comme je le faisais depuis des semaines.

— Qu'est-ce que tu vas faire, pour le troll ? demandai-je. Il n'acceptera pas de descendre de cet arbre sans combattre.

Devon était le Molosse, ou commandant en second, de la Famille Sinclair. En tant que tel, il supervisait les gardes de la Famille et devait aussi gérer les problèmes de monstres qui surgissaient sur le territoire des Sinclair. Les Molosses des autres Familles étaient des crétins arrogants qui adoraient donner des ordres à tout le monde et tirer avantage des bénéfices de leur fonction, mais pas Devon. C'était vraiment quelqu'un de bien et il traitait les membres de sa Famille de manière équitable, du plus petit pixie au plus coriace des gardes. En plus, il était prêt à tout pour aider ses amis et les personnes auxquelles il tenait, ce qu'il avait prouvé en se mettant en danger pour eux plusieurs fois.

La bonté de Devon et sa dévotion envers les autres étaient deux des qualités que j'appréciais chez lui. J'aimais aussi ses yeux verts mélancoliques, son sourire moqueur et son corps magnifique. En résumé : il me plaisait un peu trop.

En ce qui me concernait, je n'étais pas un modèle de bonté ou de générosité. Je n'étais dévouée qu'à moi-même et n'étais motivée que par la nécessité d'avoir au moins un peu d'argent dans mes poches, l'estomac plein et un endroit chaud et sec où dormir. J'étais une voleuse solitaire et j'avais passé ces quatre dernières années à vivre dans l'ombre. Sauf que quelques semaines plus tôt, j'avais été recrutée en tant que garde du corps de Devon. Il aurait d'ailleurs pu se passer de garde, car il était un bon combattant et savait se débrouiller seul.

— Eh bien, je propose qu'on récupère tous les fruits qui sont encore en état et qu'on les renvoie au troll, proposa une autre voix d'un ton

narquois. Il verra ce que ça fait d'être éclaboussé.

Je tournai la tête vers Félix Morales, le meilleur ami de Devon, membre lui aussi de la Famille Sinclair. Avec ses cheveux noirs ondulés, sa peau couleur bronze et ses yeux brun foncé, Félix était encore plus séduisant que Devon. Bien entendu, je ne le lui aurais jamais dit, car c'était un dragueur invétéré. Nous étions sur la place depuis dix minutes, et il avait passé plus de temps à sourire aux jolies touristes qui passaient par là qu'à essayer de nous aider à calmer ce troll.

En cet instant, il faisait un clin d'œil à deux filles en débardeurs et shorts moulants, assises sur un banc non loin de là, en train de siroter une limonade. Il leur adressa un petit signe de la main et elles pouffèrent de rire en lui rendant son salut.

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes.

— Essaie d'être un peu attentif.

Il m'adressa un regard de reproche en se frictionnant le flanc.

— Qu'est-ce que vous faites, d'habitude, quand un troll des forêts bombarde les touristes ? demandai-je.

Devon haussa les épaules.

— Ça se produit rarement. La plupart des trolls restent dans les arbres de la zone d'habitat qui leur est attribuée, sur la Midway et tout autour. S'ils se comportent mal, on envoie des gardes pour leur demander de se calmer ou de remonter sur la montagne, où ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

Je hochai la tête. Comme la plupart des monstres, les trolls des forêts comprenaient le langage humain, même si les mortels et les magicks ne comprenaient pas le leur.

— Le plus souvent, ça suffit, mais celui-là semble très remonté et ne veut pas partir, continua Devon. J'ai envoyé des gardes hier, mais il n'a pas bougé. Et il n'est pas le seul. J'ai entendu des rumeurs selon lesquelles les autres Familles auraient le même genre de problème avec des trolls. On dirait que quelque chose les a effrayés et les a poussés à descendre de la montagne en grand nombre.

Dès que Devon avait prononcé le mot « partir », le troll des forêts s'était mis à trépigner et à crier de plus belle. Ses cris hauts perchés me transperçaient le cerveau et j'étais bien contente de ne pas posséder de pouvoir auditif. Amplifié par la magie, le son aurait été insupportable.

Tout autour de nous, les touristes avaient cessé de siroter leurs gobelets de soda, de grignoter leurs barbes à papa géantes et de prendre des photos de la fontaine située au milieu de la place. Ils regardaient dans notre direction, curieux de connaître l'origine de toute cette agitation. Je baissai la tête et me glissai derrière Félix pour me fondre autant que possible en arrière-plan. En tant que voleuse, je

n'avais jamais aimé être le centre de l'attention. C'est difficile de faire les poches de quelqu'un ou de dérober la montre qu'il porte au poignet quand tout le monde vous regarde. Même si je n'étais pas ici pour voler, les vieilles habitudes avaient la vie dure.

Devon tourna la tête vers moi.

— Tu crois que tu pourrais te servir de ta vue de l'âme pour voir ce qui le contrarie autant ?

— Ouais, renchérit Félix. Que la grande Lila Merriweather fasse son petit tour de magie. Elle est la fille qui murmure à l'oreille des monstres, après tout.

J'allongeai le bras pour lui balancer un coup de poing dans l'épaule.

— Eh ! s'exclama Félix en se frottant le bras. Pourquoi t'as fait ça ?

— Je ne murmure pas à l'oreille des monstres.

Il roula des yeux.

— Tu as bien donné trois hommes en pâture au lochness il y a quelques semaines, non ?

Je grimaçai. C'était ce que j'avais fait. Et je ne m'en voulais même pas, sachant que les types en question essayaient de nous tuer, Devon et moi. Mais je n'aimais pas faire étalage de mes pouvoirs et de tout ce que ma mère m'avait appris sur les monstres. Il valait mieux, si je voulais garder ma magie en moi et éviter de me la faire voler. Je n'étais pas habituée à plaisanter tout haut avec ça. Chaque fois que Félix ou Devon faisaient un commentaire concernant ma magie, je regardais autour de moi en me demandant si quelqu'un n'avait pas entendu. J'avais tout le temps peur qu'on ne tente de s'emparer de mes pouvoirs.

Devon remarqua mon expression inquiète et posa une main sur mon épaule. La chaleur de ses doigts me brûla la peau à travers mon T-shirt. Et bien sûr, j'appréciai cette sensation beaucoup plus que je n'aurais dû. Je m'écartai, en faisant mine de ne pas voir la lueur blessée qui passait dans ses yeux.

— S'il te plaît, Lila, insista-t-il. Essaie de parler à ce troll.

Je poussai un soupir.

— D'accord. Pourquoi pas ?

La magie se divisait en trois catégories : la force, la vitesse et les sens. De nombreux magicks possédaient un pouvoir visuel permettant de voir sur de longues distances, avec des détails microscopiques, ou même dans le noir. C'était mon cas. Mais je possédais aussi le don plus rare de voir à l'intérieur des gens et de ressentir leurs émotions comme s'il s'agissait des miennes. On appelait cela « la vue de l'âme ». Je ne l'avais jamais utilisée sur un monstre jusqu'alors, mais il fallait un début à tout.

Je fis un pas en avant, inclinai la tête en arrière et scrutai la

créature. Elle sentit peut-être ce que j'essayais de faire, parce qu'elle cessa de sauter sur place pour plonger ses yeux dans les miens, comme si elle me donnait l'autorisation de lire en elle. Aussitôt, ma vue de l'âme s'activa.

La colère chauffée à blanc du troll des forêts me heurta en pleine poitrine, comme un poing enflammé, mais cette émotion fut aussitôt étouffée par une autre, plus puissante : une peur qui me noua le ventre.

Je fronçai les sourcils. Qu'est-ce qui pouvait inquiéter le troll à ce point ? D'accord, Devon, Félix et moi portions une épée, mais ce n'était pas rare et ce troll devait bien se rendre compte que nous ne lui voulions aucun mal. Peut-être que ses semblables avaient été agressés par des membres d'autres familles ? Ça ne m'aurait pas étonnée que la Famille Draconi massacre les monstres qui osaient s'aventurer sur son territoire, que ce soit ici, en ville, ou sur le Mont Cloudburst, là où était situé son manoir.

Peu importait la cause de la frayeur du troll, il ne partirait pas et ne se calmerait pas tant qu'on n'aurait pas réglé son problème. Comme s'il avait lu dans mes pensées, il émit un autre piaaillement, puis grimpa sur une branche plus haute de l'arbre. Bientôt, il disparut au milieu des feuilles.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? demanda Félix.

— Je n'ai rien fait du tout, répliquai-je. Tiens. Prends ça.

Je défis la boucle de ma ceinture de cuir noir et l'ôtai, avant de la tendre à Félix. Il la prit sans discuter, avec l'épée qui y était attachée.

— Qu'est-ce que tu fais, Lila ? demanda Devon.

— Quelque chose l'inquiète. Je vais essayer de découvrir ce que c'est.

Je me mis à tourner autour de l'arbre à kakis en scrutant les branches pour tenter de calculer la meilleure façon d'escalader jusqu'au troll.

Félix me regarda, puis tourna la tête vers l'arbre.

— Tu vas grimper dans cet arbre ? Avec le troll ?

Il secoua la tête et ajouta :

— Parfois, j'oublie que tu es cinglée...

J'émis un son railleur.

— Le seul à être cinglé ici, c'est toi, Roméo.

Le visage de Félix se plissa d'inquiétude à cette allusion presque transparente à sa vie amoureuse. Félix jouait les dragueurs, mais c'était pour cacher qu'il était fou amoureux de Deah Draconi, la fille de Victor Draconi, l'homme le plus puissant de la ville. Victor détestait cordialement toutes les autres Familles, et surtout les Sinclair. Pas de chance pour Félix, il était en pleine histoire d'amour maudite. Mon père et ma mère avaient vécu ça, ça finissait toujours mal.

Le regard de Devon passa de Félix à moi, mais il ne dit rien. S'il savait de quoi je parlais, il ne le montra pas.

Je décidai de faire abstraction de Devon et Félix pour mieux me concentrer et me suspendis à une branche. Cet arbre à kakis était vieux et solide. Il avait beaucoup de grosses branches épaisses capables de soutenir mon poids. J'avais toujours aimé l'escalade et je pouvais grimper à peu près n'importe où. C'était une qualité indispensable, quand on était employée comme voleuse, car escalader la façade d'une maison ou d'un bâtiment était souvent la manière la plus pratique d'entrer et de sortir des endroits fermés et bien gardés dans lesquels l'on n'était censé s'introduire.

Je grimpai donc le long du tronc, puis attrapai une grosse branche. Je n'eus aucun mal à poursuivre mon ascension à trois, puis cinq, puis sept mètres du sol. J'avais le sourire aux lèvres et savourais l'odeur boisée de l'arbre, ainsi que le frottement rugueux du tronc sous mes mains. J'avais beau être officiellement membre de la Famille Sinclair, mon fin vernis de légitimité ne m'avait pas fait renier les vieilles méthodes. Elles pouvaient toujours se révéler utiles, surtout avec Victor Draconi qui complotait contre les autres Familles.

Je venais d'atteindre les dix mètres quand le pépiement rageur du troll se fit entendre. Je le repérai, perché sur une branche, à ma gauche. Il m'observait d'un air méfiant et ses yeux vert émeraude n'étaient plus que deux fentes. Il serrait un kaki dans ses longues griffes recourbées, prêt à me le jeter à la figure. Je remarquai sur le côté droit de son visage trois cicatrices récentes et irrégulières, comme s'il s'était trouvé aux prises avec un monstre beaucoup plus gros que lui, mais qu'il avait gagné. Ce troll était un combattant. Mais moi aussi, j'étais une combattante.

J'enroulai mes jambes autour de la branche, m'assurai qu'elle n'allait pas casser, puis écartai les mains dans un geste d'apaisement, pour signifier au troll que je ne lui voulais aucun mal. Il continua à me lorgner d'un air méfiant, mais ne lança pas le kaki dans ma direction. Il y avait du progrès.

De la main droite, j'ouvris la fermeture Éclair d'une des poches de mon pantalon. Le troll inclina la tête de côté et ses petites oreilles grises en forme de triangle s'agitèrent quand il entendit des pièces tinter à l'intérieur.

Je sortis une barre chocolatée et l'élevai bien haut pour la lui montrer. Il fronça son vilain nez noir tandis qu'une lueur d'impatience et de convoitise brillait dans ses yeux verts.

Les monstres avaient plus de dents et de griffes que nous, mais il était assez facile de les maîtriser en les soudoyant. Une goutte de sang ou une mèche de cheveux suffisait le plus souvent à procurer un sauf-conduit pour traverser le territoire d'un monstre. Certains, comme le

lochness mentionné par Félix, demandaient des pièces brillantes. Les trolls des forêts, eux, étaient accros au chocolat noir.

— Viens, l'amadouai-je. Tu sais que tu en as envie. Je paie le tribut pour être grimpée dans ton arbre et avoir envahi ton espace personnel...

Le troll descendit, attrapa la barre chocolatée et retourna sur sa branche, avec des mouvements si rapides que j'eus du mal à les suivre.

Crac, crac, crac.

Ses griffes noires déchirèrent l'emballage sans perdre de temps et il planta dans le chocolat ses dents pointues comme des aiguilles. J'entendis d'autres petits pépiements, mais de plaisir cette fois.

J'attendis sa deuxième bouchée pour commencer mon laïus :

— Écoute, petite boule de poils, je ne suis pas ici pour te causer des ennuis. Mais si tu continues à mal te comporter et à jeter des trucs aux touristes, la Famille Sinclair va venir t'arrêter. Tu le sais. Alors qu'est-ce qui t'a énervé autant ?

Le troll avala un autre morceau de chocolat sans cesser de me regarder, ses yeux verts rivés aux miens. Encore une fois, sa colère et son inquiétude me frappèrent en plein cœur, même s'il s'y mêlait à présent la joie de déguster du chocolat. Je pouvais comprendre. Moi aussi, le chocolat me rendait heureuse.

Plus je fixais les yeux de ce troll, plus leur vert devenait vif, jusqu'à ce qu'ils se mettent à briller comme des étoiles au milieu de son visage velu. On aurait dit que cette créature possédait aussi une vue de l'âme et qu'elle me sondait, tout comme je la sondais, pour savoir si j'étais digne de confiance ou pas. Aussi je m'efforçai de rester calme et je le laissai faire.

C'était peut-être une illusion d'optique provoquée par la lumière du soleil qui se déversait à travers le feuillage, mais il me sembla sentir quelque chose... remuer en moi. Comme si j'étais en train d'apaiser le troll en le dévisageant et en n'ayant que des pensées positives. Malgré cette chaude journée d'été, un frisson me parcourut, j'en eus la chair de poule sur les bras.

Je frémis et clignai des yeux, rompant ce drôle de charme. Le troll était à nouveau un simple troll. Tout était redevenu normal.

Ses yeux ne brillaient plus. Je n'avais plus cette drôle de sensation au niveau de la poitrine, je ne frissonnais pas. Bizarre.

Le troll fit entendre son petit cri, puis allongea le bras pour repousser une branche au-dessus de sa tête, révélant ainsi un grand nid.

Il avait tressé ensemble des brindilles, des feuilles et de l'herbe dans un creux de l'arbre, ainsi que des emballages de barres chocolatées. Décidément, il aimait beaucoup le chocolat. Je me hissai plus haut sur ma branche pour placer ma tête à hauteur du nid.

Quelques instants plus tard, un autre troll des forêts, une femelle, à en croire sa fourrure gris foncé, passa la tête hors du nid. Puis apparut près d'elle une autre tête plus petite et plus duveteuse. De petits yeux innocents me rendirent mon regard. Le mâle tendit le reste de sa barre chocolatée à la femelle, laquelle disparut au fond du nid avec son bébé.

Ce monstre veillait donc sur sa famille. S'il bombardait les passants avec des fruits, c'était parce qu'il les considérait comme une menace potentielle. On ne pouvait pas lui en vouloir. Pas dans cette ville. J'étais peut-être une voleuse, mais je savais ce que c'était que d'essayer de protéger sa famille ; qu'il s'agisse d'une famille de gang ou d'une vraie famille.

Et je savais aussi ce que c'était que d'échouer.

Ma culpabilité, ce sentiment familial qui me broyait l'âme et la poitrine, revint en force. Je m'efforçai de la repousser tout au fond de mon cœur, là où était sa place.

— Très bien, dis-je. Tu peux rester ici jusqu'à ce que ton bébé soit assez grand pour voyager. Si tu cherches un endroit plus calme, il y a de beaux et grands arbres près du pont du lochness. Tu devrais aller y jeter un œil.

Le troll des forêts pépia à nouveau. J'espérais que ça signifiait qu'il me comprenait.

Je le désignai du doigts et ajoutai :

— Mais on ne jette plus de fruits aux touristes, d'accord ? Tu les laisses tranquilles et ils te laisseront tranquille. *Capisce* ?

Le troll pépia une dernière fois, ce que je décidai de prendre pour un « oui ».

Je décrochai mes jambes de la branche et me mis à redescendre. Le troll ne me quitta pas des yeux et suivit ma progression en sautant de branche en branche jusqu'au bas de l'arbre. Mais il ne me jeta pas de kaki au visage. Encore un progrès. Peut-être que j'étais la fille qui murmurait à l'oreille des monstres, après tout. Je n'aurais pas su dire si ça me faisait plaisir.

Lorsque je fus à environ trois mètres du sol, je m'assis sur une branche, basculai en arrière et me laissai tomber dans le vide. Le vent dans mes cheveux m'arracha un rire joyeux. J'atterris accroupie avec un geste théâtral et élégant de la main pour souligner cette spectaculaire descente. Puis je me mis debout.

— Frimeuse, commenta Félix en souriant.

Je lui rendis son sourire.

— J'essaie, oui.

Devon regarda dans l'arbre en se tordant le cou, à la recherche du troll.

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a une famille, là-haut, alors il n'ira nulle part, expliquai-je. Je lui ai dit d'arrêter de jeter des fruits sur les touristes et il a eu l'air d'accepter. J'imagine qu'on n'a plus qu'à attendre de voir si c'est le cas.

Devon hocha la tête.

— Merci, Lila. Bien joué.

Un sourire apparut sur ses lèvres. Je détournai la tête de son regard vert avant que ma vue de l'âme ait pu s'activer, mais la magie n'était en rien responsable de la sensation de chaleur qui m'emplissait le cœur. Je ne la devais qu'à Devon. Et au fait que je craquais pour lui, malgré moi, et malgré ma détermination à conserver mes distances.

Devon sentit mon changement d'humeur et son sourire s'évanouit. J'eus la sensation d'avoir avancé la main pour éteindre le soleil, comme on éteint une bougie. De nouveau, un puissant sentiment de culpabilité me noua l'estomac. C'était vraiment un type bien et je n'arrêtais pas de le repousser en le blessant à chaque fois.

Mais moi aussi, j'avais été blessée. Et je ne voulais plus avoir le cœur brisé. Pas même pour un garçon aussi beau, charmant et digne de confiance que Devon Sinclair.

Devon attendit que Félix m'ait rendu ma ceinture et que j'aie bouclé mon épée autour de ma taille, avant de pointer un pouce derrière son épaule.

— Allez, lança-t-il. Rentrons à la maison pour nous laver et nous changer.

Il fit volte-face et se dirigea vers la sortie de la place. Félix lui emboîta le pas. Je les suivis, mais quelque chose me poussa à m'arrêter pour regarder par-dessus mon épaule. Grâce à mon pouvoir de vision, je repérai très vite le troll des forêts qui m'observait à travers les branches feuillues de son arbre. Ses yeux verts brillaient et j'y détectai une lueur de méfiance, comme s'il avait conscience d'un danger tapi dans l'ombre dont j'ignorais tout. Nos regards se croisèrent. Une fois de plus, je sentis sa peur et son angoisse, si fort que j'en eus le cœur serré et l'estomac noué. Puis, comme tout à l'heure, un frisson me parcourut la colonne vertébrale.

Je détournai les yeux du monstre et m'empressai de rejoindre mes amis.

ZOOM sur l'auteur

Jennifer Estep

Jennifer Estep est une auteure bestseller du New York Times et USA Today qui navigue sur les vagues de son imagination pour trouver l'idée de son prochain roman.

Jennifer est l'auteure des séries *Crown of Shards*, *Gargoyle Queen*, *L'Exécutrice* (Editions J'ai Lu), *Section 47*, *Mythos Academy*, *Mythos Academy spinoff*, *Bigtime* et *Black Blade*. Elle a écrit plus de quarante livres, et un grand nombre de nouvelles.

Pendant son temps libre, Jennifer aime passer du temps avec ses amis et sa famille, faire du yoga, et lire des romans de fantasy et de romance. Elle regarde aussi beaucoup la télé et adore tout ce qui a trait aux superhéros.

Pour plus d'informations sur Jennifer et ses livres, vous pouvez vous rendre sur son site web www.jenniferestep.com ou la suivre sur Internet sur Facebook, Goodreads, BookBub, Amazon, et Twitter. Vous pouvez aussi vous inscrire à sa newsletter.

Dans la même collection,
vous aimerez aussi :



ISSN : 2646-6899

Dépôt légal : septembre 2021

Imprimé en France.

ALTER REAL (SARL PROVEXIM) bénéficie du soutien de la Région Centre-Val de Loire, de l'État (DRAC Centre-Val de Loire) et de Ciclic dans le cadre de l'aide aux entreprises d'édition imprimée ou numérique.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.